Supplément livres d'étrennes

DERNIÈRE ÉDITION
BOURSE

Le Monde

15, rue Falguière, 75501 Paris Cedex 15

QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE – N° 14288 – 5 F

SAMEDI 8 DÉCEMBRE 1990

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : ANDRÉ FONTAINE

Après la décision de M. Saddam Hussein de libérer tous les otages

Washington veut maintenir la pression sur Bagdad

Un premier geste ?

M. SADDAM HUSSEIN a donc enfin accompli l'un des gestes que la communauté internationale exige de lui depuis quatre mois. Sa décision de libérer tous les otages étrangers sans délai ni condition – et non plus, comme il l'avait annoncé, entre le 25 décembre et le 25 mars – a été avalisée vendredi 7 décembre par le Parlement de Bagdad. Si cette initiative, qui met fin à un long scandale, ne doit évidemment lui valoir aucune gratitude, elle n'en marque pas moins une reculade politique. Pour la première fois depuis l'annexion du Koweït, le dictateur irakien satisfait à l'une des principales requêtes émises par les Nations unies.

Sa concession est d'abord le fruit d'un constat d'échec. En gérant avec habileté son stock de prisonniers, en mettant en scène des libérations collectives le plus souvent concédées à d'anciens gouvernants venus en « pèlerinage » à Bagdad, en jouant sur la corde sensible des opinions publiques occidentales, M. Saddam Hussein a certes jeté le trouble – et une certaine désunion – chez l'adversaire. Mais cette « diplomatie des otages » n'a pas permis à l'Irak d'atteindre son principal objectif : arracher à la coalition liguée contre lui un engagement de non-agression.

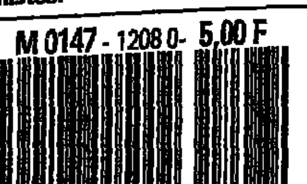
AUX yeux des Etats-Unis et de leurs alliés, le sort des otages – et en particulier la crainte d'attenter à la vie des « boucliers humains » dispersés sur les sites stratégiques du pays « hôte » – n'a jamais joué le rôle dissuasif qu'en attendait Bagdad. Otages ou pas, rien n'est venu contrarier jusqu'à présent la « logique de guerre » mise en œuvre dans le Golfe. Et le dispositif militaire occidental, renforcé au fil des mois, est désormais crédible. Dans ces conditions, M. Saddam Hussein a jugé plus utile de rendre la liberté à ses otages. Il arguera de son geste pour tenter de redorer son blason à l'approche de la rencontre prévue entre le président Bush et le chef de la diplomatie irakienne.

Il pourra aussi faire valoir au monde arabe qu'il a favorisé, par son intransigeance, une « percée » diplomatique dans le lancinant conflit israélo-palestinien. Car, pour la première fois, les Etats-Unis semblent prêts à accepter que le Conseil de sécurité fasse explicitement référence à la nécessité de réunir « le moment venu » une conférence de paix sur le Proche-Orient.

L'ADOPTION d'une telle résolution, dont l'Irak chercherait immanquablement à tirer bénéfice, représenterait un sérieux revers pour le gouvernement israélien, résolument hostile à toute forme de pression internationale visant à lui forcer la main.

Reste la question majeure : la libération des otages est-elle le premier signe d'une désescalade ouvrant la voie à un dénouement pacifique de la crise ? Il est bien trop tôt pour le dire. Même si les deux parties en conflit ont mille bonnes raisons de vouloir éviter la guerre – le « pacifisme » croissant de l'opinion et du Congrès américains n'étant pas la moindre, – l'avènement d'une « logique de paix » suppose que l'Irak se retire du Koweït. Il reste quarante jours à M. Saddam Hussein pour donner raison aux optimistes.

M 0147 - 1208 0- 5,00 F



Le prix du pétrole a fortement baissé

A quelques jours de l'ouverture des discussions irako-américaines qui décideront de la paix ou de la guerre dans le Golfe, le Parlement irakien a approuvé, vendredi 7 décembre, la décision annoncée la veille par M. Saddam Hussein de rendre leur liberté aux otages étrangers. Toutefois, le président irakien restant intransigeant sur l'annexion du Koweït, Washington entend maintenir sa pression sur Bagdad. Alors qu'on enregistre de fortes hausses sur les marchés financiers européens et japonais, le prix du pétrole, après avoir fortement diminué depuis une semaine, s'est stabilisé autour de 26 dollars par baril.

La froideur calculée de M. Bush

WASHINGTON

de notre correspondant

Pas question de célébrer, pas question d'accorder trop d'importance à la nouvelle : le président Bush, qui effectuait une visite éclair au Chili, dans le cadre de sa tournée latino-américaine, a réagi jeudi, 6 décembre, à l'annonce de la libération des otages avec une froideur calculée, et son visage fermé, son front soucieux, en disaient tout autant que ses propos : *« La libération de tous les otages serait une très bonne chose, mais le problème est l'agression contre le Koweït, et ce type* [Saddam Hussein] *doit évacuer Koweït sans conditions. »*

On ne pouvait guère s'attendre que M. Bush remercie M. Saddam Hussein pour un « geste » qui ne fait que mettre fin à un scandale. Mais le président américain s'est montré particulièrement négatif, comme pour éviter de donner l'impression que l'atmosphère était à la détente, et qu'une véritable négociation pourrait s'engager. Il a catégoriquement exclu tout *« lien »* entre l'affaire du Golfe et *« la question de la Palestine, de la Cisjordanie »*, et comme on lui demandait s'il ne serait pas utile d'offrir à M. Saddam Hussein un petit quelque chose lui permettant de sauver la face, il a répondu sur un ton irrité : *« Je ne me soucie pas de sa face... »*

JAN KRAUZE

Lire la suite page 3 et les articles de SERGE MARTI page 3 et page 37 - section E

Le différend agricole entre les Etats-Unis et la CEE

Les négociations du GATT sont suspendues

Le directeur-général du GATT (Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce), M. Arthur Dunkel, a annoncé, le vendredi 7 décembre à Bruxelles, que la conférence ministérielle de l'Uruguay Round était suspendue et que les négociations reprendraient à Genève en janvier. L'opposition entre l'Europe et les Etats-Unis sur le dossier des subventions agricoles explique l'échec de cette réunion, qui avait commencé le 3 décembre.

Les ultimes tentatives pour sortir la conférence interministérielle de l'Uruguay Round de l'impasse ont échoué vendredi 6 décembre. La Communauté économique européenne, rejointe par le Japon et la Corée, a rejeté le texte de compromis proposé par la Suède qui prévoyait une réduction beaucoup plus rapide et importante des subventions agricoles (en cinq ans au lieu de dix). L'échec devenait inévitable.

Pour ne pas perdre l'acquis des quatre ans de négociations qui ont porté sur tous les problèmes du commerce international, les responsables du GATT ont décidé que les discussions reprendraient à Genève, début janvier, sous la présidence de M. Arthur Dunkel, le directeur-général de l'organisation.

Les chefs d'Etat et de gouvernement des Douze doivent se retrouver la semaine prochaine à Rome. Ils évalueront les conséquences de cet échec et définiront l'attitude qu'ils devront adopter pour l'avenir des discussions.

Lire page 37 section E l'article de PHILIPPE LEMAITRE

Paris, ville musique

CHEF ! MAX GALLO REFUSE DE JOUER LA PARTITION !
J'M'EN TAPE !

M. Mitterrand devait inaugurer, vendredi 7 décembre, le Conservatoire national supérieur de musique de Paris, première tranche de la Cité de la Musique de La Villette et dernier des grands travaux entrepris lors du premier septennat. Ce bâtiment aux structures complexes, imaginé par Christian de Portzamparc, a permis à son auteur de créer un parcours, riche de surprises, mais sans rupture brutale avec la ville.

Lire page 12 – section B les articles de FRÉDÉRIC EDELMANN

Un enfer à Mexico

A Chalco, dans la banlieue de la capitale mexicaine 400 000 familles s'entassent sur un terrain vague

MEXICO

de notre envoyé spécial

Si l'enfer ouvrait une succursale au Mexique, il exposerait ses grils au soleil de Chalco. C'est, au sud de la capitale, un immense terrain vague bordé d'un lac insalubre, une décharge humaine où s'entassent quatre cent mille familles, paysans sans terre et citadins sans toit. Les rares véhicules en marche soulèvent une poussière âcre car ici, bien que Mexico soit en vue, les chemins caillouteux ne sont pas asphaltés.

On croise des chiens errants et des chiens crevés, des chevaux au poil rêche, des vaches aux côtes saillantes comme des barreaux. Un égout à ciel ouvert traverse l'endroit, mais l'eau courante relève encore du miracle. Les *pipas* (camions-citernes) du gouvernement sillonnent les rues en tressautant, recrachant sur la piste une partie de leur chargement. Cinq cents pesos les 40 litres. Les femmes se précipitent avec de grands seaux. Tout à l'heure, des privés vendront l'eau deux fois plus cher. Un bidonville, une *ciudad perdida* (cité perdue), disent les autochtones.

L'électricité a été installée il y a cinq mois, après quinze ans de nuit noire, et une clinique payante vient d'ouvrir. Une classe de petits se tient sous une tôle de fortune. Il arrive que les mères ne soient pas plus grandes que leurs fillettes de douze ans. La dénutrition, évidemment. Les quartiers sont quasi déserts. Les parents ont quitté leurs maisons (de vilaines verrues de ciment) vers 5 heures le matin, pour s'employer à Mexico. Ils ne reviendront qu'à la nuit tombée. Restent les *ninos de la calle* (les enfants de la rue), livrés à eux-mêmes, certains marchant sous des parapluies aux baleines cassées.

ÉRIC FOTTORINO

Lire la suite page 39 – section E

SANS VISA

Christophe Colomb rentre à Gênes
En province à Vaugirard

■ Grasse ou la morale du jasmin ■ La table ■ Les jeux

pages 17 à 24 - section C

Un appel de l'ambassadeur d'URSS

M. Doubinine demande à la France une aide alimentaire

page 6

L'élection présidentielle en Pologne

M. Walesa se veut le candidat de la raison

page 6

Cliniques privées

Un rapport sévère de l'Inspection des affaires sociales

page 10 - section B

Contraception et publicité

Un entretien avec Mme Michèle André, secrétaire d'Etat aux droits des femmes

page 10 - section B

« Sur le vif » et le sommaire complet se trouvent page 44 - section E

La « bombe » de M. Noir

En démissionnant du RPR et du Parlement le maire de Lyon illustre le discrédit des partis

par Jean-Yves Lhomeau

« Faut mettre une bombe » : il y a quelques jours, M. Michel Noir répondait ainsi à toute question et à toute analyse sur l'état de la société française, l'éducation nationale, les blocages de l'administration, la dégradation de la vie dans les banlieues, le discrédit dont sont victimes les partis politiques et leurs dirigeants. Cette réplique désespérée, pour le moins désabusée, signifiait que M. Noir ne croyait plus à la possibilité de réformer la société en profondeur, de *« changer la vie »*, comme disaient naguère les socialistes, par les voies ordinaires de la vie politique : partis, Parlement, gouvernement.

En attendant la bombe, M. Noir a lancé un gros pétard dont on ne sait encore s'il retombera mouillé ou s'il déclenchera un joyeux feu d'artifice. En quittant le RPR et son mandat de député, immédiatement suivi par Mme Michèle Barzach – elle aussi ancien ministre de M. Jacques Chirac pendant la cohabitation – le maire de Lyon ajoute en tout cas au discrédit, exprimé par les électeurs et l'opinion, de la politique telle qu'elle est aujourd'hui pratiquée dans des appareils de partis sclérosés, singulièrement au RPR, structure inapte, selon lui, *« à assurer le renouveau de notre vie politique nationale »*. Quand des hommes politiques élus, responsables, dirigeants, abandonnent leur parti, le rejet de la politique devient vomissement.

Lire la suite page 9, les articles de PASCALE ROBERT-DIARD et PIERRE SERVENT pages 8 et 9 et nos informations page 44.

A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,50 DA ; Maroc, 7 DH ; Tunisie, 650 m. ; Allemagne, 2,20 DM ; Autriche, 22 SCH ; Belgique, 33 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Antilles-Réunion, 8 F ; Côte-d'Ivoire, 465 F CFA ; Danemark, 12 KRD ; Espagne, 175 PTA ; G.-B., 70 p. ; Grèce, 180 DR ; Irlande, 90 p. ; Italie, 2 000 L ; Luxembourg, 33 FL ; Norvège, 12 KRN ; Pays-Bas, 2,50 FL ; Portugal, 150 ESC ; Sénégal, 375 F CFA ; Suède, 14 KRS ; Suisse, 1,70 FS ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.

DÉBATS

Pédagogie

L'école à ciel ouvert

par François-Henri de Virieu

UN professeur, un bâtiment et beaucoup d'élèves, beaucoup trop, parfois, voilà l'école telle qu'elle nous vient de l'ordre éternel de la transmission des connaissances. C'est le modèle Charlemagne, modifié Gutenberg et Jules Ferry, le modèle « présenciel », comme on dit dans l'éducation nationale : fondé sur la présence physique des acteurs dans des lieux spécialisés et fermés, ayant leur « dedans » et leur « dehors », donc leurs exclus. On a multiplié ces lieux au fil des siècles, mais on a respecté le modèle antique : le collège est resté un enclos physiquement délimité, comme l'étaient autrefois, avant l'avènement de la communication électronique, les marchés de l'argent ou des légumes, les assemblées parlementaires, les églises, les stades ou les palais de justice.

Les manifestations des lycéens, exigeant la rénovation de leurs bâtiments délabrés, nous obligent à nous poser plus tôt que prévu une question de fond : le modèle élitiste qui a permis de faire face aux besoins en formation du premier âge de l'humanité – de l'Antiquité à nos jours – peut-il rester le modèle exclusif du troisième millénaire ? Aurons-nous assez d'argent pour construire toutes les « usines à fabriquer de la compétence » que va requérir la formation de masse ? Trouverons-nous assez de professeurs ayant une réelle vocation et capables de productivité pédagogique ? Aurons-nous assez de cars de ramassage ?

Jamais encore la pression sociale n'avait été aussi forte pour que l'intelligence soit mise au service de la production. Cet impératif économiste, complètement étranger aux valeurs philosophiques et littéraires de notre héritage classique, trace la « nouvelle frontière » de notre système éducatif : la qualité de ses performances va jouer un rôle plus important que les facteurs purement techniques de la compétitivité de nos entreprises.

Demain, le système éducatif devra permettre simultanément : 1) de conduire la quasi-totalité de chaque génération au niveau du bac, c'est-à-dire de s'aligner sur les Japonais, inventeurs de la société dite « de masse-élite » ; 2) de doubler le nombre d'étudiants de l'enseignement supérieur ; 3) d'améliorer la formation des femmes et des hommes qui travaillent dans nos entreprises et qui, le plus souvent, ne peuvent les quitter pour aller faire des stages au loin ; 4) d'aider les déshérités et tous ceux dont la formation initiale a été ratée à refaire surface.

Comment relever un tel défi ? D'abord, en sortant du système exclusivement « présenciel ». Ce n'est pas en construisant toujours plus de lycées dans nos banlieues et en les rendant aussi éternels que la Sorbonne que l'on résoudra le problème de la productivité de notre système éducatif. Il faut faire comprendre aux lycéens que la solution est *ailleurs. Les méthodes pédagogiques* traditionnelles du modèle « présenciel » avaient déjà connu un premier saut de productivité avec l'invention du livre, outil de démultiplication de la transmission des connaissances. Cinq siècles plus tard, enfin !, on peut entrevoir un second bond en avant dans la performance grâce à l'utilisation des réseaux et des machines à communiquer – micro-ordinateurs, lecteurs de vidéodisques, banques de données, *magnétoscopes – qui* seront, eux, les outils d'une véritable construction des connaissances par l'élève lui-même.

L'école va devoir, comme la plupart des activités humaines de nos sociétés développées, basculer dans la sphère de la « médiacratie ». Demain, on enseignera par les médias, à distance, en mettant les lycées « en réseau » et en utilisant des outils informatiques et audiovisuels modernes, des « didacticiels » permettant une gestion personnalisée des apprentissages, au rythme de chacun. L'enseignement est communication, par définition. Comment, dès lors, pourrait-il rester durablement à l'écart de la mutation des supports techniques de cette communication, les médias ?

Demain, le savoir utile sera partout. Il ne sera plus seulement « dans » l'enseignant. Métier de transmetteur aujourd'hui, le professorat *deviendra* un *métier d'ingénierie* : il s'agira d'apprendre à l'élève à assembler lui-même les éléments du savoir dont il aura besoin. L'école cessera alors d'être un enclos, pour devenir un nouvel espace pédagogique grâce à l'utilisation combinée des trois techniques – pour l'instant offertes en ordre dispersé – de l'audiovisuel, des télécommunications et de l'informatique.

Passer à l'âge de la formation de masse en conservant le modèle « présenciel » serait ruineux. Opter pour un autre système fondé sur l'usage des machines à enseigner à distance sera tout aussi dispendieux, mais au moins préparera-t-on ainsi l'avenir. Les premiers calculs montrent qu'un tel effort financier n'est pas à la portée d'un pays isolé comme le nôtre. D'où l'idée de le faire à l'échelle du continent : telle est la raison d'être, par exemple, du programme Saturne qui vise à développer un enseignement à distance pluriculturel et surtout organisé dans le cadre de la Communauté européenne, ce qui le fera échapper à l'éducation nationale.

Des lycées câblés

Restés longtemps à l'écart du fantastique développement des télécommunications, les élus locaux mettent aujourd'hui les bouchées doubles et sont saisis d'une frénésie de construction de collèges et de lycées « intelligents », c'est-à-dire câblés. L'installation de ces collèges ou lycées ne procède pas d'un plan préétabli par l'éducation nationale mais d'impulsions données par la DATAR (délégation à l'aménagement du territoire) à laquelle on doit le concept de centre de formation initiale et continue, baptisé Ulysse. L'intérêt porté par tel ou tel conseiller régional ou départemental aux performances du système médiatique fait le reste. Pour l'instant, ces nouveaux établissements sont considérés comme de simples labora*toires, des appendices du système* éducatif « normal ».

Au collège de Lézignan-Corbières, trois professeurs d'une même discipline se sont mis d'accord pour faire coïncider leurs horaires. L'un d'entre eux, installé dans le studio central, « fait » cours aux trois classes simultanément en utilisant le système de vidéocommunication interactive du collège. Ses leçons sont réservées aux jeunes gens qui n'ont pas de difficultés à « suivre ». Les autres sont répartis dans deux autres salles autour des deux enseignants rendus disponibles, lesquels assurent, en « présenciel » classique, des cours de soutien. Les groupes étant restreints, le soutien devient plus productif. *« Ce qui marche aujourd'hui à l'intérieur de l'enceinte du collège de Lézignan peut être mis en place demain à l'échelle de la France entière, grâce aux satellites »,* fait remarquer Anita Bensaïd, chargée de mission à la DATAR. Déjà plusieurs pays d'Afrique et d'Asie, qui manquent à la fois de bâtiments et d'enseignants, se sont lancés dans la formation « à ciel ouvert » en utilisant l'espace pour faire l'économie d'un détour coûteux par le modèle « présenciel ».

Les réseaux pensants

D'autres expériences sont actuellement menées dans les collèges « intelligents » de Montpon-Menesterol, Mont-de-Marsan et Agen. Dans ces trois collèges, tous les « lieux vivants » sont interconnectés : les salles de cours, le centre d'information et de documentation, la salle polyvalente, la salle des professeurs, le gymnase, le hall d'entrée... De n'importe quel point de ce réseau, on peut tout consulter : ce qui est dans le collège et ce qui est au loin. L'élève peut tout chercher, tout trouver, tout stocker. *« L'enseignant est présent plus que jamais,* dit Robert Charron, responsable de la mission « Techniques nouvelles » au rectorat de Bordeaux, *mais il devient le manager qui gère les lieux d'accueil, les groupes d'élèves et les temps de formation et non plus seulement celui qui transmet son savoir. »*

Nous allons vers une « révolution copernicienne » des modes d'acquisition du savoir, comme Jean-Claude Marot l'a expliqué à Montpellier, lors des récentes Journées internationales de l'IDATE (Institut de l'audiovisuel et des télécommunications en Europe). Au centre seront les « réseaux pensants » et les machines à enseigner qui formeront en quelque sorte le soleil du système éducatif... Les établissements de formation initiale ou continue, ouverts aux jeunes comme à ceux qui sont déjà engagés dans la vie active, deviendront des satellites vivants et actifs des « réseaux ».

L'enseignement « à ciel ouvert » est pour demain. Mais les satellites célestes s'abreuveront-ils à des réseaux européens de connaissances – à créer – ou dans les réseaux américains déjà existants ? C'est tout l'enjeu.

▶ François-Henri de Virieu, producteur de « L'heure de vérité » à Antenne 2, est président de l'IDATE et administrateur de l'ONISEP.

COURRIER

Recherche trésorier

Je vous sais gré d'avoir consacré *(dans « le Monde Initiatives » du 28 novembre)* une enquête approfondie sur les métiers des collectivités locales, souvent méconnus des étudiants, mais aussi des demandeurs d'emploi qui pourraient trouver là matière à exercer leurs compétences. Je souhaite que vos articles contribuent à résoudre la grave crise de recrutement que les collectivités locales subissent actuellement tant les carrières et les rémunérations sont peu attractives, alors que chacun s'accorde à reconnaître le caractère concret, dynamique, vivant, des missions offertes par les employeurs locaux.

Ainsi, malgré des annonces parues dans votre journal et dans la presse spécialisée, notre commune recherche désespérément depuis plusieurs mois un responsable financier capable non seulement d'assurer le suivi budgétaire et comptable, mais également la gestion de la dette et de la trésorerie, de mettre en place tableaux de bord et autres outils d'aide à la décision. Les entreprises, voire l'économie mixte, aspirent tout postulant à ces responsabilités.

Je dois toutefois exprimer un seul regret : votre enquête n'a pas évoqué l'existence du Centre supérieur de Fontainebleau, créé en 1984 par le Centre de formation du personnel communal (CFPC), qui accueille cette année la dix-septième promotion, dont je fais partie. Formation de mi-carrière, elle s'adresse aux cadres des collectivités territoriales qui exercent des fonctions de direction depuis plusieurs années. Formation unique dans la fonction publique, elle n'a pas d'équivalent pour les énarques et autres diplômés qui, dès leur sortie de l'école, ont, semble-t-il, définitivement satisfait à leur besoin de formation.

JEAN-LUC COMBE
Secrétaire général de la ville de Vigneux-sur-Seine (Essonne)

On a voté Tyminski

Pourquoi l'Europe a-t-elle lâché la démocratie en Pologne ?

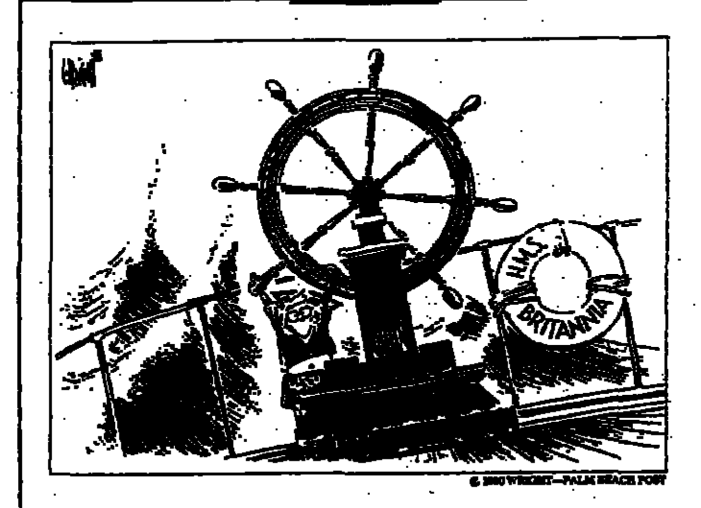
Les nouvelles de Pologne affligent ceux qui ont soutenu le mouvement de Solidarnosc et réjouissent secrètement les autres, qui se croient aujourd'hui autorisés à dire : « Vous voyez, les Polonais, toujours les mêmes, fantasques et irresponsables ! Walesa va devenir Peron, et, la Pologne comme l'Argentine, ce sont des pays de sauvages dont les mœurs nous offusquent, nous, les démocrates délicats et civilisés... »

Qu'avons nous vraiment fait qui nous permette ainsi de juger de haut et de demander des comptes ? Qu'a fait l'Europe de l'Ouest – dont la France – pour soutenir cette chance inespérée qu'était le gouvernement Mazowiecki ?

Rien qui soit à la hauteur de la situation. Elle a fêté au champagne la chute du mur de Berlin, elle s'est réjouie que « Yalta [soit] fini » sans qu'elle ait eu à verser ni sang ni argent. Dans l'ivresse du moment, on a entendu parler d'un « plan Marshall pour l'Europe de l'Est ». Mais plus l'ampleur du désastre économique se révélait, plus la France reculait, à quelques exceptions près. La France a donc voté pour Tyminski. Si Mazowiecki avait été soutenu par l'Europe, s'il avait pu faire état de promesses concrètes d'investissement, de débuts de réalisations, d'un engagement solide des Européens à ses côtés, n'aurait-il pas été plus fort, plus optimiste, plus convaincant pour les jeunes ouvriers polonais ? Le rêve américain ne peut être combattu que par la réalité d'une solidarité européenne.

MICHÈLE LACOSTE
Paris

TRAIT LIBRE



BIBLIOGRAPHIE

Maison Blanche, mode d'emploi

LA VIE QUOTIDIENNE A LA MAISON BLANCHE AU TEMPS DE REAGAN ET DE BUSH,
de Henri Pierre, Hachette, 327 p., 118 F.

« Roosevelt a prouvé que quelqu'un pouvait être président des Etats-Unis... Truman a prouvé que n'importe qui pouvait devenir président... Eisenhower a démontré que les Etats-Unis n'avaient pas besoin d'un président... Reagan a montré que quelqu'un pouvait être président, mais ne pas s'en souvenir... » : d'entrée de jeu le ton est donné, grincheux s'abstenir ! Façon *investigative reporter,* mais au deuxième degré, en vieux routier des allées du pouvoir washingtonien, Henri Pierre s'est faufilé avec humour dans les coulisses de la Maison Blanche.

Là, dans ce saint des saints où se décide pourtant le sort du monde, la rumeur des guerres n'arrive que très assourdie, les tensions internationales se diluent parmi les compositions florales et l'écroulement du bloc de l'Est est amorti par les tapis.

On l'aura compris, au cours de ces 327 pages, une fois expédiées les indispensables données politiques et géostratégiques pour mieux situer le décor, ce sont bien des guerres intestines qu'il s'agit. Les seules véritables : Maison Blanche contre Congrès ; *« garde prétorienne »* de Nixon contre *« homosexuels en pantalon rayé du département d'Etat »* comme se plaît à les appeler l'ombrageux *« Tricky Dicky »* ; balourds « Géorgiens » de Carter contre quand-dira-t-on ; *snobissimes Californiens* reaganiens contre « Nancy », la redoutable fée du logis.

Les personnages que l'on croyait connus se dévoilent. Marlin Fitzwater, le porte-parole, collectionne fébrilement les chapeaux pour cacher sa calvitie, et Brent Scowcroft, le discret conseiller pour les affaires de sécurité, a donné son nom sans le savoir au concours du fonctionnaire *« qui s'endort le plus vite au cours des réunions ».* Bref, c'est le contre-pouvoir mode d'emploi avec *« Mamie » Eisenhower,* Jackie, Pat, Rosalynn, Barbara et les autres, beaucoup d'autres, plus obscurs mais plus redoutables, agents stéréotypés des services secrets, secrétaires trop dévouées, conseillers, cuisiniers. Ce sont eux, les principaux acteurs de cette saga dynastique. Car qui peut se douter, lorsque sur les murs des appartements privés les photos de Ronald Reagen sciant du bois cèdent la place à celles de George Bush lançant sa canne à pêche, des sourdes luttes et des révolutions de palais qui les ont précédées ?

Le couloir de la mort

Dans les cuisines, c'est la guerre secrète du brie contre le chèvre, celle de l'endive contre le mesclun. A la croisée des couloirs, c'est plein de vice-présidents qui passent tandis que se bousculent astrologues et petits chiens. Il y a même des dindes parfois sur les pelouses et des rats dans la piscine, à l'occasion, lorsque Barbara Bush, la paisible, prend son bain. Les étages de l'Executive Office Building, trop éloignés, sont surnommés le *« couloir de la mort »,* mais l'on s'entretue pour un coin de chaise dans l'aile ouest, mieux placée.

Dans ce décor de théâtre constamment renouvelé, des destins se défont, d'autres se tissent. Une seule chose ne se pardonne pas à la Maison Blanche : la quitter. Les épithaphes n'ont pas leur pareil *pour vous la faire regretter. « La bataille pour l'esprit de Ronald Reagan était un peu comme la guerre de tranchées du premier conflit mondial,* s'écria ainsi Peggy Noonan, auteur de nombreux discours de l'ex- « grand communicateur ». *Jamais autant de personnes ne se sont battues aussi ardemment pour un terrain aussi dénudé... »*

MARIE-CLAUDE DECAMPS

Le Monde

Edité par la SARL *le Monde*

Gérant : André Fontaine, directeur de la publication

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985)

Directeur de la rédaction : Daniel Vernet
Administrateurs délégués : Antoine Griset, Nelly Pierret
Rédacteurs en chef : Bruno Frappat, Jacques Amalric, Jean-Marie Colombani, Philippe Herreman, Robert Solé

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE, 75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99 ; Telex 206 806 F

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY, 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10 ; Telex 261311 F MONDSIR

Le Monde

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE
75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99
Télex : 206.806 F

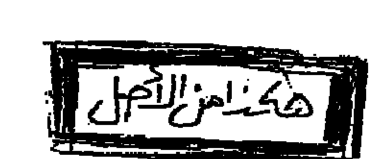
ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10
Télex : 261.311 F

Edité par la SARL *le Monde*
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1944
Capital social : 620 000 F
Principaux associés de la société :
Société civile « Les rédacteurs du *Monde* »,
« Association Hubert-Beuve-Méry »
Société anonyme des lecteurs du *Monde*
Le Monde-Entreprises,
M. André Fontaine, *gérant.*

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437
ISSN :0395-2037

Renseignements sur les microfilms et index du Monde au (1) 40-65-29-33

Imprimerie du « Monde » 12, r M.-Gunsbourg 94852 IVRY Cedex



LA CRISE DU GOLFE

Le Parlement irakien a entériné la décision du président Saddam Hussein de libérer tous les otages

Le Parlement irakien, réuni en session extraordinaire à la demande du président Saddam Hussein, a approuvé vendredi matin 7 décembre la décision du chef de l'Etat irakien de libérer, avant le 15 janvier, tous les otages étrangers détenus en Irak et au Koweït *(nos dernières éditions du 7 décembre).*

Dans un message adressé au président du Parlement, M. Saadi Mehdi Saleh, le président irakien avait précisé : *« Il semble nécessaire que notre conseil national prenne une position irrévocable et définitive au sujet de la question humanitaire qui préoccupe les Irakiens et le reste du monde. »* Après avoir souligné que *« la limitation de la liberté de voyage de ces personnes a rendu un grand service à la cause de la paix »*, le président Saddam Hussein avait affirmé qu'il pensait libérer les otages à l'occasion de Noël, mais qu'il avait été encouragé à avancer cette date après *« l'intervention de plusieurs délégations étrangères venues en Irak »*.

Il avait par ailleurs indiqué que l'une des raisons pour lesquelles les étrangers avaient été retenus *« était de retarder la guerre »* et de donner aux forces irakiennes *« le temps de parachever leur mobilisation pour pouvoir faire face à une éventuelle agression dans la province du Koweït »*. Il avait d'autre part appelé *« le peuple et l'armée irakiens à rester vigilants, car les forces de l'agression se trouvent encore sur les lieux saints de la péninsule arabique »*. Selon le président Hussein, les termes de l'appel du président Bush à des discussions *« montrent avec évidence que la probabilité de la guerre prévaut, que les renforts militaires augmentent et que nous devons demeurer vigilants. »*

La décision du président Saddam Hussein répond à une des demandes du Conseil de sécurité qui, dans sa résolution 664 du 18 août, exigeait notamment que l'Irak *« autorise et facilite le départ immédiat du Koweït et de l'Irak des nationaux des Etats tiers »*. La même résolution rappelait également l'exigence du Conseil que l'Irak se retire du Koweït. Or, dans sa déclaration de jeudi, le président irakien évite de faire une référence quelconque à cette demande et, pour bien marquer qu'il maintient sa position sur le fond, il qualifie le Koweït de *« province »* que l'armée irakienne est prête à défendre.

« La décision de l'Irak de permettre à ses invités de quitter le pays émane d'une position de force et non d'une faiblesse », a affirmé M. Latif Nassif Jassem, le ministre irakien de l'information, commentant les propos de M. James Baker, le secrétaire d'Etat américain, qui avait déclaré que la décision de libérer les otages prouvait que *« la stratégie de pression diplomatique et militaire contre Bagdad »* fonctionnait. M. Jassem a par ailleurs insisté de nouveau sur la nécessité d'établir un lien entre la crise du Golfe et l'ensemble des problèmes de la région, en réponse aux déclarations de M. James Baker affirmant la volonté des Etats-Unis de ne pas établir un tel lien.

D'abord prudentes, les réactions internationales à l'annonce de la décision de M. Saddam Hussein ont été par la suite chaleureuses. A Paris, le ministre des affaires étrangères, M. Roland Dumas, a déclaré qu'il s'agissait d'une décision *« qui va dans le bon sens »*. *« C'est un bon signe*, a-t-il ajouté. *Il faut maintenant attendre l'exécution de cette décision. »* Selon le quotidien londonien *The Guardian*, M. Yasser Arafat a joué un rôle-clé dans cette affaire.

Citant des sources dignes de foi au Proche-Orient, *The Guardian* croit savoir que M. Arafat aurait adressé vendredi dernier un message urgent à M. Saddam Hussein lui suggérant *« d'accepter l'offre américaine de discussions directes, de libérer tous les otages et de se retirer du Koweït »*. M. Arafat, toujours selon ces sources, aurait suggéré également au président irakien d'obtenir du roi Fahd d'Arabie saoudite, en contrepartie de ces concessions, la reconnaissance de certaines revendications territoriales irakiennes avancées avant l'invasion du Koweït. – *(AFP.)*

La froideur calculée de M. Bush

Suite de la première page

A l'approche des entretiens américano-irakiens, l'administration veut maintenir, le plus ostensiblement possible, la pression sur Bagdad, et à cet égard, la dernière initiative de M. Saddam Hussein, si bienvenue soit-elle, est un peu *« dérangeante »*. Le dictateur irakien a non seulement fait référence, pour expliquer son geste, aux conseils des *« frères arabes »* (en l'occurrence l'OLP et la Jordanie), mais il a aussi rendu un hommage un peu malicieux aux élus démocrates du Congrès (qui ont critiqué le bellicisme apparent de la Maison Blanche), alors que l'administration s'efforce précisément de convaincre le Congrès de faire front commun avec elle pour mieux impressionner M. Saddam Hussein.

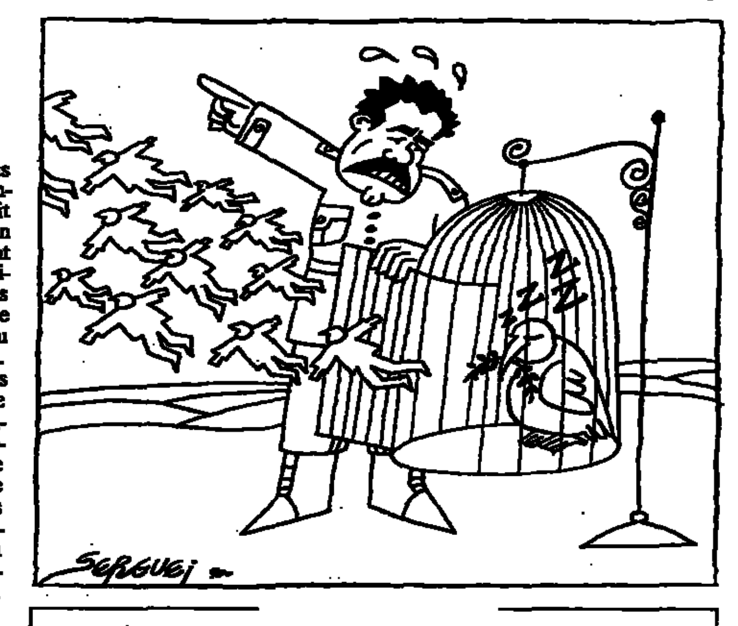
Jeudi, le secrétaire d'Etat, M. James Baker, a poursuivi ses efforts en ce sens, cette fois devant la commission des affaires étrangères de la Chambre des représentants. Mais, à nouveau, il s'est heurté à des élus démocrates pas vraiment décidés à jouer ce jeu-là, et toujours aussi inquiets de voir l'administration perdre patience et préférer désormais l'option militaire à celle des sanctions. Les échanges ont parfois été assez vifs, M. Baker reprochant implicitement aux élus d'affaiblir la main des Etats-Unis dans leur affrontement psychologique avec M. Saddam Hussein. Mais, face aux représentants qui, comme certains sénateurs la veille, persistaient à douter de l'utilité d'envoyer à la mort des soldats américains sans avoir épuisé toutes les autres solutions, M. Baker a parfois dû battre en retraite, et faire valoir que la décision de recourir à la force n'avait pas été prise. Le *« message »* à M. Saddam Hussein n'est donc finalement pas tout à fait aussi menaçant que le souhaiterait l'administration.

L'annonce de la libération des otages a bien entendu été accueillie avec la plus grande joie dans les familles concernées, et les médias ont donné un large écho à leur bonheur. Mais, même si leur sort était régulièrement évoqué à la télévision et dans les journaux, les otages n'ont jamais paru être un facteur déterminant dans l'attitude des Etats-Unis dans la crise du Golfe, que ce soit de la part de l'administration, du Congrès ou même de l'opinion. Beaucoup plus que le sort des otages en cas de conflit, c'est le nombre éventuel des victimes parmi les soldats qui a toujours constitué la préoccupation essentielle, le point de référence de toutes les prises de position. (Pendant quelques jours seulement – au plus fort de la campagne précédant les élections au Congrès, début novembre, – le président Bush avait soudain mis au premier plan l'affaire des otages).

L'inquiétude avait diminué

Depuis quelques semaines, les inquiétudes concernant le sort des Américains détenus en Irak avait d'ailleurs un peu diminué, à mesure que leur nombre se réduisait : plusieurs personnalités américaines, du pasteur Jackson à l'ancien boxeur Mohammed Ali, en passant par divers ex-responsables, avaient fait le voyage de Bagdad et avaient obtenu en échange la libération d'un nombre plus ou moins grand de détenus. Et ces tout derniers jours, un certain nombre de parents, d'enfants, de frères ou de sœurs d'otages s'étaient rendus en Irak, passant outre aux conseils du département d'Etat, pour rencontrer leurs proches avec le ferme espoir de les ramener aux Etats-Unis, une entreprise qui paraissait présenter d'assez bonnes chances de succès. L'atmosphère avait clairement changé, et si l'annonce de la décision de M. Saddam Hussein a néanmoins surpris, c'est surtout parce qu'elle est intervenue un peu plus tôt que prévu.

JAN KRAUZE



Plus de 3 000 Occidentaux toujours retenus en Irak

Entre 3 000 et 3 100 otages occidentaux (outre les Japonais et les Australiens) sont encore retenus en Irak. Les deux tiers d'entre eux, environ, sont des ressortissants britanniques et américains. Le nombre des otages retenus sur des sites stratégiques est d'environ 400, notamment des Britanniques, des Américains et des Japonais.

Voici, approximativement et selon diverses sources, la ventilation des principaux groupes d'otages par nationalité :

□ Grande-Bretagne : plus de 1 300, les plus nombreux parmi les Occidentaux, dont un peu moins de la moitié au Koweït

□ Etats-Unis : entre 1 080 et 1 100 dont plus de la moitié au Koweït.

□ Canada : 42.

□ Irlande : entre 150 et 170.

□ Pays-Bas : 27 (mais 105 employés néerlandais d'une compagnie de dragage, qui ont reçu le 20 novembre la promesse de pouvoir quitter l'Irak, sont toujours en attente de leurs visas).

D'autre part, les Japonais retenus en Irak étaient toujours au nombre de 231 et les Australiens quelque 160.

Au 4 décembre, selon Moscou, il y avait encore en Irak 3 232 Soviétiques, civils et militaires. Ils ont tous été autorisés à partir par les autorités irakiennes, mais on ignore combien d'entre eux ont déjà été rapatriés.

Par ailleurs 40 Tchécoslovaques sont encore en Irak, selon Prague, tandis que 312 Roumains sont en attente de leur visa de sortie. – *(AFP.)*

Londres continue de prôner la fermeté

LONDRES

de notre correspondant

Le style a changé et M. John Major est moins porté aux déclarations péremptoires que Mme Thatcher. Il ne semble pas non plus enclin, comme cette dernière, à jouer le rôle de mentor à l'égard du président américain. Mais la fermeté, face à M. Saddam Hussein, est la même. Le nouveau premier ministre se réjouit, certes, de la libération des otages, mais il rappelle que le dirigeant irakien a encore beaucoup à faire s'il veut éviter la guerre. *« Il faut encore que Saddam Hussein se retire totalement et sans condition du Koweït et que le gouvernement légitime de ce pays soit rétabli »*, a déclaré, jeudi 6 décembre dans la soirée, M. Major. Il a également fait remarquer que ceux qui vont être libérés n'auraient, en tout état de cause, jamais dû être pris en otage. Le secrétaire au Foreign Office, M. Douglas Hurd, a répété, de son côté, devant les Communes, que si le dirigeant irakien n'applique pas intégralement les résolutions des Nations unies, *« il sera contraint de le faire par la force »*.

Consensus dans la classe politique

Le gouvernement britannique a maintenu, depuis l'invasion du Koweït, une ligne très dure. M. Major n'utilise pas, à l'égard de M. Saddam Hussein, le langage méprisant auquel avait recours Mme Thatcher, mais son attitude est identique à celle adoptée par cette dernière. Londres ne s'est jamais laissé influencer par la présence des otages, ni par les pressions de leurs familles.

Les Britanniques ont eu d'autant plus de mérite dans cette affaire que leurs compatriotes retenus de force formaient de loin le contingent le plus important. 440 d'entre eux se cachent encore au Koweït. 342 servaient de « boucliers humains » en Irak, tandis que 355 autres, résidant habituellement dans ce pays, avaient interdiction d'en sortir. Ces 1137 sujets de Sa Gracieuse Majesté constituent près de la moitié du total des otages occidentaux. Des appareils de British Airways et de Virgin Atlantic étaient prêts à décoller à tout moment, vendredi matin, pour aller les chercher. Le Foreign Office cherchait cependant à en savoir plus sur le sort réservé aux Britanniques qui se cachent encore au Koweït avant de leur conseiller de se présenter aux autorités. En attendant, il leur a dit de *« garder un profil bas »*. Lorsque leur situation sera éclaircie, ils recevront les consignes nécessaires, par le biais du World Service de la BBC (qu'ils peuvent capter sur ondes courtes) et du réseau d'information mis en place par les deux diplomates restés en poste au Koweït. Londres a toujours été discret sur le fonctionnement de ce réseau. Celui-ci a permis de garder le contact avec le plus grand nombre de ceux qui ont choisi la clandestinité.

L'opinion avait été révoltée par la mise en scène à laquelle s'était livré, le 23 août, M. Saddam Hussein, qui avait été montré par la télévision irakienne conversant avec un groupe d'otages britanniques, caressant les cheveux d'un jeune garçon et lui demandant s'il était content du petit déjeuner qui lui avait été servi. Le petit garçon en question, qui avait fait preuve d'une retenue toute britannique, est devenu une sorte de héros national. Il est déjà revenu en Grande-Bretagne avec sa mère, et la presse populaire anticipe abondamment sur ses retrouvailles avec son père, resté derrière.

Le consensus règne, dans la classe politique, sur la nécessité de maintenir la fermeté vis-à-vis de l'Irak, même si l'opposition met davantage l'accent que le gouvernement sur la possibilité d'éviter un conflit armé. Les travaillistes affirment eux aussi en effet que l'objectif reste le retrait irakien du Koweït. Seule voix discordante, M. Tony Benn, un des chefs de file de la « gauche dure » du Labour, qui s'est récemment rendu à Bagdad où il a été reçu par M. Saddam Hussein, estime qu'il faut négocier avec ce dernier et que les otages libérés joueront le rôle d' *« ambassadeurs de la paix »* lorsqu'ils seront de retour dans leur pays.

DOMINIQUE DHOMBRES

Pour la première fois

Washington pourrait ne pas s'opposer à une résolution recommandant une conférence internationale sur le Proche-Orient

NEW-YORK (Nations unies)

de notre correspondant

L'annonce-surprise par le président Saddam Hussein de la prochaine libération des otages étrangers a été accueillie avec satisfaction – mais avec prudence-au siège des Nations unies. Interrogé à son arrivée à l'ONU le 6 décembre, le secrétaire général, M. Javier Perez de Cuellar, a indiqué qu'il s'agissait là d'*« un développement très favorable mais qui demandait à être confirmé dans les faits »*.

Par ailleurs, M. de Cuellar a indiqué à propos du projet de conférence internationale sur la paix au Proche-Orient – un sujet qui, pour la première fois, figurerait dans une résolution votée par le Conseil de sécurité – qu'*« une conférence de ce type serait placée sous les auspices des Nations unies, lesquelles participeraient étroitement aux discussions, la présence des Palestiniens étant également indispensable »*.

Depuis longtemps – en fait depuis janvier 1987, donc bien avant la crise du Golfe, – le secrétaire général s'efforce de faire progresser les discussions sur la question des territoires occupés par Israël entre les cinq membres permanents (Etats-Unis, URSS, Chine, France, Grande-Bretagne) du Conseil de sécurité. Une seule réunion sur ce thème a eu lieu entre les Cinq.

Depuis cette date, les Etats-Unis repoussaient systématiquement tout examen de la question palestinienne jusqu'à ce que la crise du Golfe, puis les sanglants incidents de Jérusalem en octobre dernier, obligent Washington à atténuer imperceptiblement sa position. Tout en refusant que soit établi le moindre lien entre l'invasion du Koweït par l'Irak et le dossier ancien de la Palestine.

Un pas discret était franchi le 28 septembre lorsque, à l'occasion d'une rencontre entre les Cinq et M. Perez de Cuellar, portant sur divers sujets examinés par le Conseil, les cinq ministres des affaires étrangères indiquaient dans un communiqué *« leur détermination à appuyer un processus actif de négociation ... conduisant à une paix globale, juste et durable »* au Proche-Orient.

Ces négociations *« devaient tenir compte du droit de tous les Etats de la région, y compris Israël, à la sécurité, et des droits légitimes du peuple palestinien »*. Une formulation qui avait déjà irrité Israël.

Le projet de résolution actuellement soumis au Conseil de sécurité par la Colombie, Cuba, la Malaisie et le Yémen (le seul pays arabe du Conseil), dont l'examen avait été repoussé, dans des conditions discutables, pour faire voter la résolution du 29 novembre autorisant l'éventuel recours à la force pour déloger les forces irakiennes du Koweït, reprend ce projet d'une conférence internationale de paix au Proche-Orient.

C'est une idée très ancienne – elle a plus de dix ans – remise à l'ordre du jour plus récemment par certains pays arabes, mais aussi par l'URSS et par la France. Ce projet de résolution, dont le Conseil devait se saisir le 6 décembre – une réunion reportée au lendemain, – prévoit *« la convocation à une date appropriée »* d'une conférence de cette nature, *« avec la participation des parties concernées, afin de parvenir à un règlement compréhensif et à une paix durable au Proche-Orient »*.

L'espoir d'un consensus

Cette présentation particulièrement modérée, alliée à quelques fuites mal orchestrées, a pu faire penser un moment que les Etats-Unis étaient prêts à voter ce texte, lequel avait l'aval des autres membres permanents. Cela aurait marqué un changement profond par rapport à leur attitude passée. Le secrétaire d'Etat, M. James Baker, s'est employé à réaffirmer, lors d'une audition devant une commission du Congrès, que les Etats-Unis *« n'avaient pas l'intention de recommander la tenue d'une conférence internationale sur le conflit israélo-arabe, pas plus que de soutenir une résolution qui chercherait à obtenir ce type de conférence »*.

A quelques jours de la visite à Washington du premier ministre israélien, M. Itzhak Shamir, lequel a rejeté catégoriquement, une nouvelle fois, ce projet de conférence, le rappel aux principes n'est pas inutile. Mais, dans les faits, M. Baker sait bien que la délégation américaine à l'ONU peut de plus en plus difficilement brandir son droit de veto alors que la partie palestinienne a donné des gages de bonne volonté.

« Les Arabes comptent bien sur un geste des Etats-Unis car la situation sur place est grave », confirme un diplomate impliqué de près dans les discussions. Dans ces conditions, une abstention américaine – et non pas un veto – n'est pas à exclure, ce qui constituerait déjà en soi une nouveauté à propos du dossier proche-oriental. Mais nombre de délégations s'emploient encore à peaufiner ce texte de résolution dans l'espoir que le consensus l'emportera finalement. Comme c'est le cas dans l'affaire du Koweït.

SERGE MARTI

LA CRISE DU GOLFE

Washington et Londres demandent à leurs alliés une aide militaire accrue

Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ont demandé jeudi 6 décembre à leurs alliés de l'OTAN, lors d'une rencontre des ministres de la défense des pays de l'Alliance, une aide accrue pour renforcer leurs dispositifs militaires dans le Golfe, a-t-on appris de source diplomatique à Bruxelles.

Selon un haut responsable de la délégation américaine, le secrétaire à la défense, M. Dick Cheney, a *« demandé en termes généraux une aide supplémentaire »* susceptible d'accroître *« la capacité de combat »* des forces américaines dans le Golfe, sans toutefois dresser de *« liste de besoins »* précise. Cette démarche fait partie d'un *« processus continu »*, a-t-il souligné. Selon d'autres délégations, M. Cheney a surtout réitéré la demande des États-Unis d'une aide logistique pour transporter les renforts américains.

250 000 linceuls en plastique

Pour sa part, le ministre britannique de la défense a demandé à ses homologues d'augmenter leur aide logistique, médicale et en matériel pour le dispositif militaire britannique ; il a aussi réclamé des bateaux et des avions pour le transport de troupes. M. Tom King a souligné la nécessité de maintenir face à l'Irak une *« option militaire crédible »*. En même temps, on apprenait à Bruxelles qu'une société britannique avait récemment tenté de commander en Belgique 250 000 linceuls en plastique destinés au Golfe.

L'Égypte a envoyé jeudi des forces spéciales dans les Émirats arabes unis, a rapporté l'agence MENA s'ajoutent au dispositif de 30 000 hommes déjà déployé dans le Golfe, dans le cadre de la force multinationale.

De son côté, l'Irak continue de renforcer son dispositif militaire. Selon le Pentagone, 30 000 soldats supplémentaires ont été dépêchés sur le front, où les militaires irakiens sont désormais au nombre de 400 000. – *(AFP, Reuter, AP.)*

Le général Schmitt étudie sur place l'éventualité d'un renfort du dispositif « Daguet »

Le chef d'état-major des armées françaises, le général Maurice Schmitt, a quitté Paris jeudi 6 décembre pour un court séjour en Arabie saoudite, où il prévoit d'étudier sur place le renfort éventuel du dispositif « Daguet » (*le Monde* du 6 décembre).

Après s'être rendu à Ryad, où siège le PC, puis à Miramar, el Ahsa et à la Cité-du-Roi-Khaled, où sont stationnées les unités aéroterrestres, le général Schmitt se rendra à Yanbu, où le pétrolier-ravitailleur *la Durance* est en escale, avant de regagner la France le dimanche 9 décembre.

C'est le quatrième séjour en Arabie saoudite du chef d'état-major des armées, depuis l'invasion du Koweït par l'Irak, et probablement son dernier, puisque le général Schmitt, ayant alors atteint la limite d'âge de son rang, doit quitter ses fonctions au début de l'an prochain. Mais ce voyage a lieu à un moment où l'on s'attend à une décision, qui pourrait intervenir la semaine prochaine et qui ne relève que du seul chef de l'Etat, chef des armées, sur la nouvelle structure et le volume supplémentaire des forces françaises.

Pour l'instant, les seuls changements en cours concernent le remplacement partiel du 5[e] régiment d'hélicoptères de combat (RHC), dans une zone située à une trentaine de kilomètres au nord de la Cité-du-Roi-Khaled, par le 3[e] régiment d'hélicoptères de combat. Le 5[e] RHC avait débarqué en Arabie saoudite il y a quatre mois, depuis le *Clemenceau*.

Si le président de la République devait choisir de renforcer le dispositif « Daguet », une première étape pourrait consister à envoyer dix-huit ou vingt-quatre pièces tractées d'artillerie de 155, soit entre huit cents et un millier d'hommes.

Une étape ultérieure pourrait concerner le déploiement de chars AMX-30 B2 (ce qui conférerait un aspect plus offensif à l'organisation actuelle des forces françaises), ou encore l'envoi de nouveaux hélicoptères antichars accompagnés de nouvelles unités d'infanterie (pour accroître leur mobilité).

Le ministre de la défense, M. Jean-Pierre Chevènement, a prévu d'aller passer les fêtes de fin d'année (soit la Noël, soit le jour de l'An) avec les unités engagées dans le Golfe.

M. Cheysson affirme qu'il n'a pas demandé le retrait des troupes françaises

M. Pierre Mauroy a reçu, jeudi 6 décembre, MM. Claude Cheysson, ancien ministre des relations extérieures, président de la délégation socialiste française au Parlement européen, et Max Gallo, ancien porte-parole du gouvernement, député européen, pour leur exprimer la *« totale désapprobation du bureau exécutif »* du PS face à la position affirmée par une pétition demandant le retrait des troupes françaises du Golfe, qu'il leur est reproché d'avoir signée (*le Monde* du 7 décembre).

M. Cheysson a déclaré au premier secrétaire, selon un communiqué publié par celui-ci, qu' *« il n'avait pas signé* [ce] *texte, qui, dans ces conditions, ne l'engage pas »*, et il a *« tout particulièrement désapprouvé la demande de retrait des troupes françaises envoyées dans le Golfe »*.

En revanche, M. Gallo, membre du courant Socialisme et République de M. Jean-Pierre Chevènement, a indiqué qu'il *« assume »* la signature de la pétition, en précisant qu'il s'agit d'une *« position personnelle »*. M. Mauroy a *« pris acte de cette position »* et précisé que le bureau exécutif *« examinera les suites à lui donner »*.

□ **M. Chevènement favorable à une « solution pacifique ».** – M. Jean-Pierre Chevènement, ministre de la défense, s'est déclaré favorable, jeudi 6 décembre, au Sénat, à *« une solution pacifique »* à la crise du Golfe. Le ministre de la défense, qui argumentait les crédits de son ministère, répondait ainsi à M. Jean Lecanuet (Union cent., Seine-Maritime) qui avait critiqué son attitude aux premiers jours de la crise.

□ **Un Mirage français s'écrase en Arabie saoudite** – Un Mirage F1-CR s'est écrasé, vendredi 7 décembre, au cours d'un vol d'entraînement dans le sud de l'Arabie saoudite et son pilote a été tué, a annoncé à Paris le ministère français de la défense.

□ **Mise au point.** – A la suite d'informations de *la Nouvelle République du Centre-Ouest*, reprises par *le Monde* dans ses éditions du 27 novembre, sur des livraisons d'armes françaises à l'Arabie saoudite par le biais d'une filiale charter de la compagnie libanaise Middle East Airlines, le directeur pour la France et le Benelux de cette compagnie nous demande de préciser que sa compagnie n'effectue pas de transport de fret et n'a pas de filiale se consacrant à ce type de transport.

Les Etats-Unis auraient livré dans le passé des agents biologiques à l'Irak

Les Etats-Unis ont livré à plus de vingt reprises des agents biologiques à l'Irak, dont la vente a été approuvée par le département du Commerce, a annoncé jeudi 6 décembre l'un des conseillers de la sous-commission sur le commerce, la consommation et les affaires monétaires de la Chambre des représentants.

M. Ted Jacobs a indiqué que le département du commerce avait autorisé des exportations vers l'Irak de ces agents biologiques qualifiés de *« produits à double usage »* – militaire ou civil – pour un montant de 700 millions de dollars à partir du 1[er] octobre 1987. Officiellement, ces agents biologiques sont destinés à la production de vaccins, mais les experts soulignent que ces germes pourraient être manipulés et transformés en agents pathogènes.

Par ailleurs, la société Honeywell, l'une des plus importantes sociétés travaillant pour la défense, a indiqué avoir ouvert une enquête pour vérifier l'exactitude d'informations selon lesquelles ses ingénieurs auraient aidé les Irakiens à obtenir la technologie de fabrication de bombes « aérosol ». Ces bombes extrêmement meurtrières, employées pour la première fois par les Américains au Vietnam, diffusent un nuage aérosol de produit hautement explosif lorsqu'il est mêlé à l'air ambiant, provoquant un nuage de feu. – *(AFP.)*

EN BREF

□ **HAITI : sept morts dans l'attentat contre les partisans du Père Aristide.** – Le nouveau bilan de l'attentat contre les partisans du Père Aristide, commis le 5 décembre à l'issue d'une réunion électorale à Pétionville, est de sept morts et cinquante-deux blessés, des jeunes pour la plupart. Le prêtre candidat à l'élection présidentielle du 16 décembre a demandé l'arrestation de M. Roger Lafontant, chef du mouvement néo-duvaliériste, qu'il accuse d'avoir organisé cette tuerie. – *(AFP.)*

□ **PANAMA : licenciement de grévistes.** – Le président Guillermo Endara a annoncé jeudi 6 décembre le licenciement des milliers de fonctionnaires qui ont participé mercredi à la grève nationale organisée par les syndicats. Selon lui, les grévistes ont agi en collusion avec l'ancien chef de la police, le colonel Euardo Herrera, qui s'est évadé de prison et a pris la tête d'une rébellion, étouffée par les troupes américaines. – *(AFP.)*

□ **EGYPTE : cinq morts au cours d'incidents électoraux.** – Plusieurs incidents, qui ont fait au moins cinq morts et plusieurs dizaines de blessés, ont émaillé le second tour des élections législatives qui se sont déroulées jeudi 6 décembre en Egypte. Selon des témoins dignes de foi, les incidents les plus graves se sont produits à Qena (Haute-Egypte) où cinq personnes ont été tuées par balles et une dizaine d'autres blessées lors d'échauffourées devant les bureaux de vote. Au premier tour des élections jeudi dernier, des incidents survenus dans plusieurs régions du pays avaient fait six morts et quelques dizaines de blessés. – *(AFP.)*

□ **AFRIQUE DU SUD : découverte de cinq cadavres dans une cité noire de Johannesburg.** – La police sud-africaine a annoncé vendredi 7 décembre la découverte des cadavres de cinq Noirs, tués par balles ou à coups de hache et de poignard, dans une cité noire de Johannesburg. Les cinq hommes ont été tués jeudi soir au cours d'affrontements à Bekkersdal, à l'ouest de Johannesburg, entre militants du Congrès national africain (ANC) et partisans de l'AZAPO (Azanian Peoples's Organisation), hostile à toute coopération avec la minorité blanche sud-africaine. Les deux mouvements se disputent le contrôle de la cité de Bekkersdal depuis deux ans.

□ **CANADA : les jeunes Québécois sont en majorité favorables à l'indépendance de la Belle province.** – La jeunesse québécoise est dans une très large majorité favorable à l'indépendance de la Belle Province plutôt qu'au maintien au sein de la Confédération canadienne. Un référendum organisé durant la dernière semaine du mois de novembre auprès d'étudiants de 17 à 20 ans a montré qu'environ 80 % d'entre eux étaient favorables à une sécession du Québec. Les parents de ces étudiants sont presque aussi déterminés : un sondage réalisé le mois dernier pour une chaîne de télévision a révélé que 58 % des Québécois étaient favorables à une indépendance totale. – *(Reuter.)*

ASIE

BANGLADESH : après le départ du général Ershad

Des élections auront lieu dans un délai de trois mois

Après avoir renoncé au pouvoir, le général Ershad a assisté, jeudi 6 décembre, à la prise de fonctions du vice-président, M. Shahabuddin Ahmed, lequel assure *de facto* l'intérim de la présidence et s'est engagé à tenir des élections générales dans le délai constitutionnel de quatre-vingt-dix jours. Dacca a été le théâtre de grandes manifestations de joie.

DACCA

de notre envoyé spécial

C'est un officier appartenant à une nouvelle génération militaire qui prend le pouvoir le 4 mars 1982. Chef d'état-major des forces armées depuis le 1[er] décembre 1978, le lieutenant-colonel Hussain Mohammad Ershad est représentatif d'officiers supérieurs formés au Pakistan et qui, depuis l'indépendance de 1947, ont mené une sourde lutte d'influence pour supplanter les militaires issus de la résistance, comme le général Ziaur Rahman, ancien chef de l'Etat, assassiné le 30 mai 1981. Le silence de sa biographie officielle laisse supposer qu'il n'a pas pris part à la guerre de « libération nationale » de 1971 qui, avec le concours de l'armée indienne, provoqua la sécession du Pakistan oriental, devenu l'Etat indépendant du Bangladesh.

Né le 1[er] février 1930, à Rangpur, fils et petit-fils d'avocats, diplômé de l'université de Dacca en 1950 et enrôlé dans l'armée en 1952, il entra à l'école des officiers de Kohat (Pakistan occidental) deux ans plus tard. Poète, militaire et sportif – il est passionné de golf – c'est ainsi qu'il essaiera d'apparaître pour tenter d'effacer son image par trop rugueuse d'officier putschiste. Nommé au deuxième régiment du Bangladesh oriental, il sera notamment affecté à Chittagong de 1960 à 1962. Lorsque Mujibur Rahman, le *« Père de la nation »*, est assassiné, en août 1975, H. M. Ershad effectue un stage au Collège national de défense de New-Delhi. Brigadier, puis major général en août 1975, il devient chef adjoint de l'état-major de l'armée, puis chef d'état-major.

L'islam religion d'Etat

Après l'assassinat du général Ziaur, il joue apparemment le jeu de la démocratie et apporte son concours aux autorités, c'est-à-dire au nouveau président, l'octogénaire Abdus Sattar. Celui-ci, de santé fragile, ne parvient pas à s'imposer, et l'armée, avec à sa tête le chef d'état-major, commence à exiger de participer de façon active aux affaires de l'Etat. C'est chose faite le 24 mars 1982. Le général Ershad prend le pouvoir à la faveur d'un coup d'Etat sans effusion de sang. C'est déjà la quatrième intervention de l'armée dans la courte histoire du Bangladesh. Il instaure la loi martiale, dont il devient « administrateur en chef ».

Le 11 décembre 1983, il se proclame lui-même chef de l'Etat et ordonne la libération des personnalités de l'opposition. Très vite, cette dernière se mobilise sous la double direction de « la veuve » – M[me] Khaleda Zia, épouse de l'ancien président Ziaur Rahman, qui devient le chef de file du BNP (Parti national du Bangladesh) – et surtout de « l'orpheline », M[me] Sheikha Hasina, fille de l'ancien président Mujibur Rahman, fondateur de la Ligue Awami. Le général Ershad ne cache pas son mépris pour ces politiciens qui sont *« la bête à extirper »*, mais s'efforce pourtant de nouer un dialogue. L'agitation, cependant, s'amplifie. Partiellement levée en décembre 1984, la loi martiale est réinstaurée dans toute sa rigueur en mars 1985. Le général Ershad reste obsédé par le souci de présenter de lui-même et de son régime une image plus reluisante. Le 21 mars 1985 marque, croit-il, son triomphe : un référendum lui accorde 94,14 % de « oui ».

Mais le caractère démocratique de la consultation, boycottée par les formations d'opposition, est hautement suspect. Le général poursuit ses efforts. Des élections législatives sont organisées le 7 mai 1986, et l'un des partis d'opposition, la Ligue Awami, y participe. La victoire du parti présidentiel, le Jatiya, est écrasante. Abandonnant ses fonctions de chef d'état-major de l'armée de terre, le 20 août 1986, il prend sa retraite de l'armée, troque sa vareuse contre un costume civil et, candidat à l'élection présidentielle le 15 octobre, est élu chef de l'Etat. Les deux principales formations de l'opposition ont refusé de se livrer à cette *« mascarade »*. La fraude électorale a, cette fois, été massive.

Qu'importe, le général-président achève le « lifting » d'un régime devenu officiellement civil : le Parlement valide tous les actes accomplis pendant quatre années de mesures d'exception, et la loi martiale est levée, le 10 novembre 1986. L'année 1987 voit une recrudescence de l'agitation et des grèves. Le 10 novembre, c'est le « siège de Dacca », dont l'opposition, pour la première fois unie, espère qu'il aboutira à la démission forcée du chef de l'Etat ; mais l'armée descend dans la rue, et le mouvement de contestation s'essouffle.

L'alerte a cependant été chaude, et dès cette époque, l'establishment militaire commence à se lasser de l'apparente incapacité du président à rétablir l'ordre. En décembre, le Parlement est dissous et l'état d'urgence de nouveau imposé. Le chef de l'Etat organise de nouvelles élections le 3 mars 1988, auxquelles, une fois de plus, l'opposition refusera de prendre part, et qui se dérouleront dans un climat de violence et d'intimidation. Le 7 juin 1988, dans le but de casser le front uni de l'opposition en détachant les formations islamiques, il fait voter, par la nouvelle Assemblée, un huitième amendement constitutionnel qui institue l'islam religion d'Etat.

Une lutte politique incessante

La seconde moitié de l'année 1988 apporte un peu de répit sur le plan politique. En septembre, le Bangladesh est ravagé par des inondations (environ deux mille morts) suivies par un cyclone également meurtrier. Le président Ershad peut alors apparaître comme l'homme qui obtient une aide internationale massive, image qu'il s'efforce de cultiver en 1989 en menant une diplomatie active. En février 1990, notamment, M. François Mitterrand se rend à Dacca pour appporter sa caution et le soutien financier de la France à un gigantesque projet international destiné à endiguer les fleuves du Bangladesh.

Mais M. Ershad, « le bâtisseur », doit bien vite se replonger dans une crise au jour le jour. Le 10 octobre, l'opposition, rejointe par une mobilisation sans précédent des étudiants, déclenche dans tout le pays des mouvements de protestation. Les forces para-militaires tirent sur la foule mais les manifestants persistent. Le chef de l'Etat tente encore de biaiser en promettant de renoncer à ses fonctions quinze jours avant un nouveau scrutin parlementaire et se heurte à l'intransigeance de la Ligue Awami et du BNP. Le 4 décembre, usé par une lutte politique qui fut incessante pendant près de neuf ans, son crédit largement entamé auprès de ses pairs de l'armée, il renonce au pouvoir, à la surprise générale.

LAURENT ZECCHINI

MALAISIE : « père de l'indépendance »

Le Tunku Abdul Rahman est mort

Le Tunku Abdul Rahman, ancien premier ministre de Malaisie, est mort jeudi 6 décembre à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

« Tunku » (prince), comme l'appelaient familièrement ses compatriotes depuis des décennies, était devenu le vieux sage de la Malaisie après avoir été longtemps le *« père de l'indépendance »*. En quelque sorte conscience et dernier symbole d'une tradition princière battue en brèche par l'affairisme ambiant, il aura continué, jusqu'à son dernier souffle, à lutter pour ce qu'il croyait juste.

Rien ne prédisposait ce fils de sultan anglophile et bon vivant – il passa sa licence en droit à l'âge de quarante-cinq ans – à une carrière d'homme politique. Ses prises de position pro-japonaises au début de la guerre avaient été rapidement oubliées une fois qu'il s'était lancé dans la lutte pour obtenir des colonisateurs britanniques une indépendance qui assurait la prééminence à ses frères malais et musulmans, devenus minoritaires sur leur propre sol face aux émigrants chinois et indiens.

C'est ainsi que cet homme élégant, au visage souriant barré d'une fine moustache, prit en 1951 la direction de l'UMNO (United Malay National Organisation), puis d'une coalition multiraciale avec le parti chinois de son ami Tan Siew Sin, à la tête de laquelle il négocia l'indépendance, proclamée le 31 août 1957. La Fédération venait de traverser une violente crise avec la révolte communiste ; la seule manière de traiter les *« Rouges »*, disait alors le Tunku, c'est de *« leur taper dessus jusqu'à que cela leur fasse mal »*.

Au pouvoir jusqu'aux sanglants pogromes anti-chinois de mai 1969, le Tunku fut l'architecte de la prospérité économique d'un pays pourtant confronté à de graves problèmes, internes avec l'insurrection communiste et la sécession de Singapour en 1965, et externes avec l'*« affrontement »* avec l'Indonésie de Sukarno.

Les relations interethniques semblaient moins tendues en dépit des privilèges exorbitants accordés aux Malais. Mai 1969 allait montrer les limites d'une politique trop élitiste basée sur un accord entre dirigeants malais et chinois ne tenant pas assez compte des récriminations de la base.

Accusé par les extrémistes malais d'être « pro-chinois », il fut contraint de céder le pouvoir à son fidèle adjoint Abdul Razak, qui lança immédiatement une *« Nouvelle politique économique »* encore plus favorable aux Malais. On crut alors que le Tunku allait prendre une retraite bien méritée et se consacrer à ses « hobbies », dont les courses hippiques. C'était mal le connaître. Tant que le gouvernement fut assuré par ses proches, il garda le silence.

L'arrivée au pouvoir d'un homme qu'il détestait, l'actuel premier ministre Mahathir Mohamad, le fit sortir de sa réserve. Lui reprochant de remettre en cause les institutions et de polariser la vie politique, il se mit à publier des éditoriaux au vitriol dans le quotidien *The Star* avant de prendre publiquement parti pour les adversaires de M. Mahathir, s'engageant ouvertement dans le camp de l'ancien ministre Tunku Razaleigh, dont le parti vient de perdre les dernières élections.

Musulman fervent, même s'il savait prendre des libertés avec certains aspects contraignants de la doctrine, Tunku Abdul Rahman avait été à l'origine de la création de la Conférence islamique, dont il fut le premier secrétaire général. Opposé à tout fanatisme, dans son pays en premier lieu, il avait, dès les années 60, eu l'audace de proposer une *« désarabisation »* de l'islam.

PATRICE DE BEER

□ **VIETNAM : Manifestation à Paris.** – Le Comité Vietnam pour la défense des Droits de l'homme (25, rue Jaffreux, 92230 Gennevilliers. Tél. 47-93-10-81), organise, avec le concours de 115 associations vietnamiennes d'Europe, une manifestation, samedi 8 décembre à 16 heures sur le parvis du Trocadéro. Dans un manifeste, ces associations réclament la *« suppression de la dictature du prolétariat et de la suprématie du Parti communiste »*, des *« élections libres sous la supervision de l'ONU »* ainsi que la *« fermeture immédiate de tous les centres de rééducation »* et *« la libération de tous les prisonniers politiques »*.

DIPLOMATIE

Lors de sa visite au Chili

Le président Bush a félicité M. Aylwin pour son « attachement à l'économie de marché »

Dernière étape de sa tournée sud-américaine, M. Bush était attendu vendredi 7 décembre dans l'après-midi au Venezuela, où de violentes manifestations anti-américaines ont eu lieu jeudi. A Caracas, la police a ouvert le feu sur plusieurs centaines d'étudiants qui brûlaient des drapeaux américains et un pantin à l'effigie du visiteur. Il y a eu dix-huit blessés. Le chef de la Maison Blanche a passé la journée de jeudi au Chili, dont il a salué les retrouvailles avec son pays, après quatorze ans de relations assez fraîches.

SANTIAGO

de notre correspondant

« Nous nous réjouissons du rétablissement de la démocratie et de votre attachement à l'économie de marché » : le compliment de M. George Bush à l'intention du président Aylwin a été malicieusement endossé par le général Pinochet, présent à l'aéroport de Santiago, en compagnie des autres autorités, pour accueillir le président américain. *« Je tiens à remercier le président Bush de reconnaître les mérites de mon gouvernement, qui a stimulé le développement d'une économie libre »*, déclara tout sourire l'ancien dictateur.

C'est pourtant sous le régime qu'il présida pendant dix-sept ans que les relations entre les deux pays se tendirent. L'assassinat d'Orlando Letelier, ancien ministre des affaires étrangères de Salvador Allende, perpétré en 1976 à Washington par des agents des services secrets chiliens, marqua le début du refroidissement.

Sur la proposition du sénateur démocrate Edward Kennedy, le Congrès américain vota alors l'embargo sur les ventes d'armes au Chili. L'obstination du général Pinochet à s'accrocher au pouvoir amena ensuite les autorités américaines à multiplier les mesures discriminatoires, notamment en matière commerciale.

La normalisation des relations bilatérales ne s'est faite que progressivement, Washington ayant levé l'embargo sur les armements quelques jours seulement avant le voyage de M. Bush. Cette réconciliation n'est d'ailleurs pas exempte de fausses notes. *« Nos exportations butent encore sur trop d'obstacles dans les pays du Nord »*, s'est plaint le président Aylwin lors du banquet donné en honneur de son homologue américain.

Quant à la Cour suprême des Etats-Unis, elle réclame toujours en vain de la justice chilienne l'extradition de deux généraux qu'elle accuse d'avoir été les « cerveaux » de l'attentat qui coûta la vie à Orlando Letelier.

GILLES BAUDIN

Le Vatican et la Bulgarie rétablissent des relations diplomatiques

Après la Pologne, la Hongrie et la Tchécoslovaquie, la Bulgarie vient de décider, jeudi 6 décembre, de rétablir des relations diplomatiques avec le Vatican. Le Vatican établira une nonciature à Sofia et la Bulgarie une ambassade auprès du Saint-Siège.

Les catholiques, très minoritaires dans ce pays majoritairement orthodoxe, sont environ 70 000 (sur 10 millions d'habitants) et dépendent seulement de deux diocèses (Sofia-Plovdiv et Nicopole) et d'un exarchat pour les fidèles de rite oriental. Il n'y aurait plus qu'une cinquantaine de prêtres en activité.

Après cette série de rétablissements de relations diplomatiques commencés l'année dernière et l'échange de représentants officiels entre le Saint-Siège et l'URSS, l'Albanie reste désormais le dernier pays d'Europe de l'Est à ne pas avoir de relations officielles avec le Vatican. Un certain assouplissement des lois anti-religieuses se fait cependant sentir. Des messes ont été tolérées ces dernières semaines et, pour la première fois depuis 1946, une congrégation religieuse (les Missionnaires de la charité dont la fondatrice est Mère Teresa) serait autorisée à ouvrir officiellement les portes d'une de ses maisons. Ouverture qui pourrait être effective le 8 décembre, selon la congrégation.

J.-M. Dy

□ **Jean-Paul II souhaite visiter les lieux saints en Israël.** – Jean-Paul II a déclaré jeudi 6 décembre qu'il souhaitait pouvoir visiter les lieux saints en Israël. Le pape s'exprimait au cours d'un sommet judéo-chrétien, organisé au Vatican, qui marquait le 25e anniversaire du document *Nostra aetate* sur les rapports entre juifs et chrétiens. Les collaborateurs de Jean-Paul II ont toujours souligné que les circonstances ne permettaient pas de réaliser cette visite en Israël, malgré l'invitation du chef de l'État israélien lui-même. Le chef de la délégation juive, l'avocat américain M. Seymour Reich, a demandé par ailleurs au Saint-Siège de reconnaître diplomatiquement l'État d'Israël. Le Vatican a rappelé que cette reconnaissance ne saurait être effective qu'une fois résolus les problèmes concernant les frontières du pays, le peuple palestinien et le statut de Jérusalem. – *(AFP.)*

M. Velayati à Paris

L'Iran souhaite régler au plus vite son contentieux financier avec la France

Le ministre iranien des affaires étrangères, M. Ali Akbar Velayati, qui devait quitter Paris vendredi 7 décembre à l'issue d'une visite de trois jours, a exprimé la volonté de son pays de régler au plus vite son contentieux financier avec la France. Il a précisé que les négociateurs iranien et français chargés du dossier, MM. Mahmoud Vaezi, vice-ministre des affaires étrangères, et François Scheer, secrétaire général du Quai d'Orsay, s'étaient mis au travail dès jeudi et que M. Vaezi prolongerait son séjour à Paris si cela était nécessaire.

Les contentieux financiers portent sur le reliquat et les intérêts d'un prêt d'un milliard de dollars octroyé par l'Iran à la France pour la construction de l'usine d'enrichissement d'uranium Eurodif, et sur les compensations que Téhéran doit verser à des sociétés françaises pour contrats rompus après l'avènement de la République islamique en 1979.

M. Velayati avait rencontré dans la journée M. Mitterrand et, les jours précédents, MM. Rocard et Bérégovoy.

Le ministre iranien a d'autre part répondu favorablement au souhait français d'une meilleure coordination entre producteurs et consommateurs de pétrole. *« Certains pays consommateurs ont suggéré une réunion de ce genre. C'est une bonne proposition »*, a-t-il dit. Mais il a aussi estimé que *« le moment était venu pour les pays de l'OPEP de se réunir et de discuter du prix du pétrole »*.

A propos du Golfe, M. Velayati a déclaré qu'il ignorait l'objectif exact des rencontres prévues entre responsables américains et irakiens, mais il a estimé que *« toute action sincère en faveur d'un règlement pacifique devait être considérée de façon positive »*. Il a en même temps tenu à souligner que son pays n'avait *« aucun contact »* avec les Etats-Unis.

Après le traité sur la réduction des forces conventionnelles en Europe

L'OTAN débat de la constitution de forces multinationales

BRUXELLES

de notre correspondant

A quelques kilomètres de l'Uruguay round, Européens et Américains se sont également retrouvés à Bruxelles, jeudi 6 décembre, pour les sessions ministérielles du Comité des plans de défense et du Groupe des plans nucléaires de l'OTAN . Discussions moins ardues que celles du GATT, mais importantes, dans la mesure où elles interviennent dans un contexte très nouveau, après le sommet atlantique de Londres cet été, le sommet de la CSCE et la signature du traité sur la réduction des forces conventionnelles en Europe, le mois dernier.

Ces sessions, habituellement dissociées, contrairement à ce qui s'est passé cette fois-ci, permettent aux membres de l'Alliance d'établir des plans, de moduler leurs forces et le coût de leur déploiement en fonction des objectifs qu'ils s'assignent. L'exercice devient différent dès lors que sont périmées les idées de *« défense en avant »* et de *« riposte graduée »* et que les anciens ennemis du Pacte de Varsovie défilent au siège de l'organisation pour des embrassades pacifistes, à la grande satisfaction d'un Secrétaire général apparemment décidé à se reconvertir dans la coopération avec l'Est.

Et la France ?

Un thème a apparemment dominé cet échange de vues : celui de *«la constitution de formations multinationales, qui contribuera à renforcer la défense collective, les liens transatlantiques et l'identité européenne en matière de sécurité »*

Il est par exemple question d'une division blindée européenne sous commandement britannique. Va-t-on vers un aménagement du commandement américain de la structure militaire intégrée ? *« Il ne faut pas de leadership particulier dans le dispositif centre-Europe »*, déclare le ministre belge de la défense M. Guy Coëme, sans préciser qui il vise. Le problème, dans le débat sur le *« multinational »*-auquel vient s'ajouter la notion de *« mutidirectionnel »*, l'ennemi désigné disparaissant-est qu'il semble difficile d'aller au fond des choses sans la France, qui ne participe pas à ces sessions du Comité des plans de défense et du Groupe des plans nucléaires, précisément à cause de son retrait du commandement intégré en 1966. D'ou l'idée d'un prochain sommet auquel participerait le seizième membre de l'Alliance

Autre discussion : les dividendes de la détente. Pas plus que les congressistes américains, les ministres européens n'ont envie de maintenir certaines dépenses au niveau de celles de la guerre froide. M. Coëme dit par exemple : *« Le budget des infrastructures de l'OTAN devrait diminuer. Des projets importants se bousculent au portillon ; il faudra choisir »*.

Dans l'immédiat, il n'y a pas eu de réponse collective à la demande faite par les Etats-Unis à leurs alliés de participer plus largement, sur le plan logistique, à leur déploiement militaire contre l'Irak. Chaque pays y répondra séparément, indiquait-on jeudi. Les dernieres nouvelles du Golfe ont fait l'objet d'un échange de vues, mais on en reparlera plus longuement, et aussi des relations avec l'Est, les 17 et 18 décembre, cette fois entre ministres des affaires étrangères.

JEAN DE LA GUÉRIVIÈRE

AFRIQUE

TCHAD

Témoignages accablants des survivants de la « piscine » un centre de détention et de torture à N'Djamena

L'ancien président Hissène Habré, réfugié au Cameroun depuis la victoire de M. Idriss Déby, aurait gagné Yaoundé, mercredi 5 décembre au soir. Il devrait y rester quelques jours avant de s'envoler à nouveau, sans doute pour le Zaïre, indique-t-on dans les milieux informés de la capitale camerounaise. A N'Djaména, la découverte supposée de charniers et la visite d'un centre de détention et de torture, baptisé « la piscine », achèvent de lever le voile sur les excès de l'ancien régime.

N'DJAMENA

de notre envoyé spécial

« On ne savait pas », disent les gens ici. Mieux vaudrait dire : « on ne voulait pas savoir », car, surtout dans les derniers temps, alors que la menace d'Idriss Déby pesait à la frontière soudanaise, Hissène Habré et les siens souffraient de moins en moins la contestation ; et la population avait donc appris à se taire. A la faveur du changement de régime, beaucoup de prisonniers – politiques et de droit commun – ont fait la belle et racontent ce qu'ils ont dû endurer dans les geôles d'hier.

Haut lieu de ces traitements barbares, en plein cœur de N'Djamena, à deux pas de la nouvelle présidence et de la cathédrale, une villa coloniale, siège de la très redoutée Direction de la documentation et de la sûreté. A l'intérieur, une piscine recouverte de dalles, dont les murs avaient été réhaussés ; des mini-cellules avaient été construites pour y enfouir les fortes têtes ou prétendues telles, soumises là aux tortures les plus raffinées.

« On savait qu'il y avait des gens qui y traînaient, mais on ne disait rien, confie un habitant de N'Djamena. *Les familles des victimes ne se plaignaient pas car elles avaient peur. »* Une quinzaine d'anciens prisonniers ont été exhibés, mardi soir, à la télévision. Parmi eux, M. Gali Gata Ngothe, ancien conseiller de Goukouni Oueddeï, qui vient d'être, sans transition, promu commissaire (ministre) à l'enseignement supérieur et à la recherche. Maintenant que les langues se délient, de folles rumeurs courent la capitale tchadienne. Des charniers auraient été découverts, notamment au siège de la présidence et les cadavres déposés à la morgue.

D'aucuns affirment même avoir vu des corps flotter sur le Chari. Personne n'est en mesure de dénombrer les victimes de l'ancien régime. Chaque fois que la question du respect des droits de l'homme était évoquée devant eux, Hissène Habré et les siens refusaient d'y répondre, arguant du fait que cette démarche faisait partie d'une vaste campagne internationale, financée par la Libye, pour discréditer le pays.

Une chose est sûre : environ quatre cent-cinquante prisonniers de guerre libyens, qui n'en auraient pas laissé d'autres derrière eux, viennent de regagner leur pays dans un assez mauvais état physique, pour cause de sous-alimentation . Reste à négocier le retour des prisonniers de guerre tchadiens. Tripoli, qui rêve d'infiltrer ici des gens à sa dévotion, en décompterait pas moins de dix mille...

JACQUES DE BARRIN

CAMEROUN

Le Parlement se prononce en faveur du multipartisme

L'assemblée nationale a adopté, mercredi 5 décembre au soir, un projet de loi instaurant le multipartisme. *« C'est une session de la liberté »*, a déclaré le président du Parlement, M. Lawrence Fonka Shang, à l'issue du vote. Cette décision parlementaire consacre le multipartisme intégral, sans aucune limitation du nombre des partis. Selon la nouvelle loi, les autorités sont tenues de donner une réponse, dans un délai de trois mois, à toute formation politique demandant une reconnaissance officielle. Un refus doit être motivé.

Ces mesures, très attendues, constituent une bouffée d'oxygène pour les nombreux groupuscules ou mouvements politiques – une bonne vingtaine – condamnés jusqu'à présent à la semi-clandestinité. Parmi ces formations, le Social Democratic Front (SDF) fait figure de pionnier. La marche qu'il avait organisée en mai à Bamenda (nord-ouest du pays) avait été violemment réprimée par les forces de l'ordre et six manifestants avaient été tués (*le Monde* du 14 novembre).

Cependant, la loi relative aux partis politiques interdit tout recrutement de militants sur une base ethnique ou régionale. Des sources extérieures de financement sont également interdites.

EN BREF

□ **GABON : verdict clément pour des inculpés dans une tentative de coup d'Etat.** – Le lieutenant-colonel Moubandjo, ex-major général de l'armée, et M. Abdoulaye Diallo, de nationalité malienne, ont été condamnés respectivement à six et à huit ans de prison ferme pour une tentative de coup d'Etat déjouée en septembre 1989, a-t-on appris de source officielle, jeudi 6 décembre. Ce verdict est particulièrement clément, de l'avis des observateurs, dans la mesure où le ministère public avait requis la peine capitale. – *(AFP.)*

□ **MAROC : le mot d'ordre de grève générale maintenu par les syndicats.** – La Confédération démocratique du travail (CDT) et l'Union générale des travailleurs du Maroc (UGTM), ont décidé, jeudi 6 décembre, de maintenir leur mot d'ordre de *« grève générale »* pour le 14 décembre prochain, en dépit de l'interdiction annoncée par le gouvernement. Cette grève devrait concerner l'ensemble des secteurs publics et privés. – *(AFP.)*

□ **SOMALIE : les Américains sur le départ.** – L'ambassadeur des Etats-Unis à Mogadiscio a réuni, mercredi 5 décembre, les membres de la communauté américaine afin de discuter l'éventualité d'une évacuation. La tension grandit dans la capitale où de nouvelles fusillades ont éclaté, jeudi, faisant dix morts et de nombreux blessés, indique la police. Selon elle, un *« groupe armé »* aurait ouvert le feu sur la foule rassemblée au marché au bétail, sans préciser les motifs de cette attaque. – *(AFP, UPI.)*

□ **GUINEE : deux morts lors de manifestations estudiantines.** – Deux personnes, dont un élève, ont été tuées à Conakry, jeudi 6 décembre, lors d'une nouvelle manifestation lycéenne et estudiantine qui a tourné à l'émeute. Il y a deux semaines, un étudiant avait déjà été tué lors d'affrontements avec la police. La grève des lycéens et des étudiants vise à obtenir une amélioration de leurs conditions de vie. – *(AP.)*

POLOGNE : le second tour de l'élection présidentielle

M. Walesa se présente comme le candidat de la raison

La campagne qui a opposé Lech Walesa au nouveau venu Stan Tyminski – après l'élimination du premier ministre, M. Mazowiecki, qui représentait le camp de la raison – a contraint le président de Solidarité à se montrer plus modeste et à ne plus désavouer les réformes du gouvernement. Les derniers sondages donnent une nette avance à Lech Walesa.

VARSOVIE

de notre envoyée spéciale

Comme au premier tour, les Polonais abordent le second tour de l'élection présidentielle, dimanche 9 décembre, partagés entre raison et passion. Mais en deux semaines, la raison a changé de camp et la passion a atteint de tels sommets d'irrationnalité que l'on perçoit, dans l'atmosphère électorale de ces derniers jours, comme une dérive roumaine.

Un homme a tout fait basculer, bouleversant les règles du jeu à peine établies : Stanislaw Tyminski, le «candidat de nulle part» qui, en remportant 23 % des suffrages le 25 novembre, a éliminé le premier ministre M. Tadeusz Mazowiecki (18 %), contraint Lech Walesa (40 %) au ballottage et mis la Pologne sens dessus-dessous. Galvanisé par son score, Stan Tyminski a mené entre les deux tours une campagne d'enfer pour étendre son électorat à toute une section de la population qui se croyait oubliée et vient de trouver en lui un porte-parole : la Pologne des laissés-pour-compte, des désespérés, de ce sous-prolétariat créé par le communisme et auquel dix-huit mois de transition démocratique n'ont pas eu le temps de donner espoir.

Pris à son propre piège

Les derniers sondages accordent une large avance au président de Solidarité, crédité, selon les instituts, de 58 % à 73 % des intentions de vote contre 16 % à 23 % pour l'homme d'affaires aux trois nationalités, polonaise, canadienne et péruvienne. Mais les enquêteurs eux-mêmes soulignent la fragilité de leurs prédictions : d'une part le taux de participation peut être déterminant, car s'il est faible cela desservirait plutôt M. Walesa; d'autre part, beaucoup d'électeurs de M. Tyminski n'osent pas déclarer ouvertement leur préférence. Et le jeu de Stan Tyminski est tellement atypique et insaisissable, le comportement de ses supporters tellement inattendu en Pologne, que nul aujourd'hui n'oserait se dire sûr à 100 % de la victoire de M. Walesa. M. Tyminski, lui, affirmait encore jeudi soir que les sondages étaient truqués et que, d'après ses propres études, il était à «50/50» avec son rival! *«Ma côte monte d'un point et demi par jour»*, ajoutait-il.

Que faire face à un adversaire pareil? Après avoir ravalé son humiliation du premier tour, Lech Walesa, visiblement ébranlé par cette épreuve, a choisi de se présenter comme le candidat de la raison. L'affaire ne manque pas d'ironie, quand on se souvient qu'au premier tour, le «candidat de la Pologne raisonnable» était M. Mazowiecki, dont les partisans accusaient M. Walesa de démagogie et de populisme. Qui l'eût cru alors? Il y avait encore plus démagogue, plus populiste : il y avait Stan Tyminski. Pris à son propre piège, Lech Walesa – qui, il est vrai, avait déjà changé de ton dans la dernière ligne droite de la campagne du premier tour, afin d'attirer les voix des intellectuels – s'est replié dans sa dignité de héros blessé et a refusé d'entrer dans une compétition dont un adversaire indigne aurait déterminé les règles.

Terminés, donc, les meetings de masse où chacun avait le droit de dire tout et n'importe quoi. Estimant qu'il était assez connu des Polonais qui, en revanche, avaient tout à apprendre sur M. Tyminski, le président de Solidarité a limité sa campagne du second tour à la radio et à la télévision.

Les téléspectateurs ont pu ainsi découvrir un Walesa soucieux, presque humble, reconnaissant ses erreurs à l'égard des agriculteurs ou des mineurs (deux catégories sociales qui l'ont boudé au premier tour), faisant son mea culpa sur ses *«maladresses»* à propos de l'antisémitisme, refusant courageusement de désavouer M. Balcerowicz, l'auteur de la réforme économique draconienne si mal acceptée par une partie de l'électorat. La tiédeur du camp de M. Mazowiecki, qui, traumatisé, ne s'est prononcé que du bout des lèvres pour le soutien à M. Walesa au second tour, l'a sans doute incité à la modération, comme le fait que l'épiscopat ait dû mettre tout son poids dans la balance pour conjurer la menace Tyminski. Finalement, le premier tour *«aura été une très bonne leçon pour Walesa,* estime un membre de son entourage à Gdansk, *car désormais il ne peut plus se contenter de son charisme, il ne lui suffit plus d'être le héros national».*

Mais la campagne a quand même dérapé, plongeant le débat électoral polonais dans des abîmes de vulgarité et de misère politique et médiatique. La tactique Tyminski – lancer des accusations sans les étayer, sachant qu'il en restera quelque chose – a désarmé ses adversaires : comment les contre-carrer lorsqu'on a pris conscience que le Polonais de base réagit au message des medias avec la même méfiance que lorsque ces medias étaient aux mains des communistes? Plusieurs partisans de M. Mazowiecki ont été prompts à accuser la presse polonaise de n'avoir pas fait son travail en n'enquêtant pas suffisamment sur le passé de M. Tyminski. Mais même si la presse avait fonctionné comme un «quatrième pouvoir», le public, lui, n'était de toute évidence pas encore prêt à la suivre comme les Américains ont suivi la presse du Watergate. Très vite, il est apparu que les révélations sur les antécédents de M. Tyminski, et même sur les attaches communistes de son entourage, étaient contre-productives.

Cela a probablement été le cas d'une émission diffusée mardi soir, où le ridicule l'a disputé au sordide, lorsque le correspondant de la télévision polonaise aux Etats-Unis est allé filmer à Toronto les trois jeunes enfants du couple Tyminski, pour montrer à quel point ils étaient délaissés par leurs parents, avant de dénicher une *«proche amie»* de Mme Tyminski, Clara Fox; celle-ci, dans un long entretien larmoyant, a raconté comment Stan Tyminski battait la pauvre Graciela, la privait d'argent et de téléphone, refusait de donner des médicaments à ses enfants malades car il préférait les «méthodes naturelles»... Vrai ou faux, le témoignage de M. et Mme Fox risque fort d'avoir servi celui qui en était la cible : le lendemain, les comités électoraux de M. Tyminski recevaient des appels de téléspectateurs scandalisés par un tel mauvais goût. Et Stan Tyminski décidait de porter plainte pour diffamation, non sans avoir précisé que M. Fox était alcoolique.

Mais c'est sans doute M. Tyminski lui-même qui aura atteint les sommets du genre, en menaçant tout au long de la semaine de révéler *«des documents personnels graves»* compromettant Lech Walesa, qui n'aurait plus d'autre issue que *«de quitter le pays»*. Il n'a finalement montré aux journalistes qu'un exemplaire du magazine américain *Newsweek*... Le chaos surréaliste qui aura prévalu dans les meetings et les conférences de presse de M. Tyminski, accompagné d'une très nette montée de la tension entre ses partisans et ceux de M. Walesa ces derniers jours, donne une idée de ce que pourrait être la Pologne sous sa présidence.

Le prochain ministère

C'est toutefois une éventualité que se refusent à envisager les collaborateurs du président de Solidarité, et en particulier ceux du courant libéral de Gdansk qui, regroupés au sein du Congrès libéral-démocrate, ont activement peaufiné un programme de gouvernement, présenté jeudi à Varsovie. Ce courant pourrait fournir quelques ministres du prochain gouvernement : plusieurs sources concordantes évoquent les noms de M. Janusz Lewandowski, un jeune économiste de Gdansk, à la tête d'un nouveau ministère des privatisations, et du sénateur Andrzej Machalski, chef du patronat polonais, à la politique industrielle, tandis que le nom de M. Jan Olszewski, avocat de l'ancienne opposition, proche de l'épiscopat, continue de circuler pour le poste de premier ministre. Ce courant estime surtout impératif de maintenir M. Balcerowicz dans la future équipe économique, afin de poursuivre ses réformes, tout en lui donnant un poste qui lui éviterait d'être en première ligne aux yeux de l'opinion publique. Ce poste pourrait être par exemple un portefeuille nouvellement créé de ministre du Trésor.

Reste à savoir si M. Balcerowicz juge les modifications proposées par les conseillers de M. Walesa compatibles avec la poursuite de son plan de transition vers l'économie de marché, agréé par le FMI. Là aussi, le phénomène Tyminski et le rejet de l'austérité qu'il a fait éclater au grand jour ont brouillé les cartes.

SYLVIE KAUFFMANN

M. Tyminski en Silésie

Misère et frustrations

WALBRZYCH

de notre envoyée spéciale

Un simple coup d'œil dans la salle des sports pleine à craquer où Stan Tyminski vient de commencer son meeting, ce mercredi 5 décembre, et l'on mesure l'étendue du désastre. Debout, pressés contre l'estrade de bois, les cheveux collés sur le front par la sueur, la voix déjà éraillée d'avoir tant crié, ses supporters les plus bruyants résument toute la misère et la frustration de Walbrzych, ville minière de Basse-Silésie dont le bassin est condamné et doit fermer l'an prochain.

Il y a là des ivrognes, des mères de famille épuisées, des adolescents au regard perdu, des grand-mères qui s'engueulent, des gens «normaux» aussi, au sourire timide sous leur bonnet de laine, et puis cette retraitée qui réussit enfin, en hurlant, à attirer l'attention du candidat, debout sur l'estrade : *«Voilà ma retraite,* s'écrie-t-elle en brandissant *un bout de papier, j'ai travaillé depuis l'âge de quinze ans, tout ça pour rien, à cause de M. Walesa!»* Puis elle se tait, le visage baigné de larmes. Personne ne lui prête attention, il y en a tant, comme ça... Stanislaw Tyminski lui jette un coup d'œil, fait signe à l'un des hommes qui l'entourent de saisir le bout de papier. Mais le meeting est trop chaotique pour qu'il parvienne jusqu'à lui.

Personne ne contrôle cette salle surexcitée, où des partisans de Solidarité s'emparent régulièrement du micro placé dans l'assistance et posent des questions embarrassantes au candidat, ou tentent de l'empêcher de parler. La foule de plusieurs milliers de personnes réagit alors par des cris et des sifflements, jusqu'à ce que la femme péruvienne de Stanislaw Tyminski, la brune et frêle Graciela, lance le slogan *«A bas Walesa!»* – les rares mots de polonais qu'elle ait appris – en les rythmant comme une danse frénétique, le poing levé. La foule reprend, puis scande *«Stasiu, Stasiu»*, le diminutif de Stanislaw. Au balcon, quelqu'un a accroché une banderole : *«Quatrième dimension du POUP»*, l'ancien parti communiste. Hier, au meeting de Jastrzebie, une autre ville minière, les hommes en sont venus aux mains.

Même aux moments les plus houleux, Stan Tyminski ne se démonte pas. S'il peut crier plus fort, il crie. S'il n'y arrive pas, il attend. Il est ici parmi ses électeurs, dans l'une des régions les plus déshéritées de Pologne, où l'on respire mal, où la crise est concrète.

«Mendiants bandits et voleurs»

C'est dans ces régions-là qu'il a recueilli le plus de voix au premier tour, devançant même Lech Walesa à Katowice, et c'est là qu'il concentre sa campagne avant le second tour. Ici, il peut tout dire : dénoncer le *«gouvernement totalitaire»* de *«Mazowiecki le stalinien»* (*«Voleurs!»*, crie la foule), Lech Walesa qui *«est venu prendre mes dollars»* au Canada *«et maintenant me traite de communiste»*, Balcerowicz (le ministre des finances), sommé *«d'ouvrir ses livres de comptes»*. Aux questions sur son programme économique, le candidat Tyminski répond inlassablement : il faut *«changer le système fiscal»*.

A la sortie du meeting, bien peu sont capables de dire ce qu'ils ont compris du discours du candidat. Ils savent, en revanche, dire leur désespoir. *«Pour moi, ça va plus mal que sous les communistes»*, lance une femme. *«Ce gouvernement n'a produit que des mendiants, des bandits et des voleurs»*, renchérit une autre. Une sympathisante de Solidarité s'aventure dans la discussion pour regretter que Stanislaw Tyminski *«se soit enfui de Pologne et n'ait pas lutté comme Walesa»*. *«Allez-vous en»*, lui rétorque la première, tandis qu'un homme nous glisse dans l'oreille : *«C'est une malade mentale.»* A l'écart, deux hommes jeunes, plutôt favorables à Lech Walesa mais désorientés, venus là par curiosité, avouent qu'ils n'osent pas parler en public *«car il y a trop d'émotions»*. Le spectacle auquel ils viennent d'assister ne les a guère séduits, mais ils n'arrivent plus *«à s'identifier à Walesa»*. L'un regrette amèrement d'avoir refusé d'émigrer, comme ses deux copains, il y a dix ans. Perplexe, l'autre se demande pour qui il va voter dimanche...

S. K.

URSS

Des industriels pressent M. Gorbatchev de ramener l'ordre

Trois mille directeurs d'entreprises *industrielles d'Etat, réunis* jeudi 6 décembre au Kremlin, ont joint leurs voix à celles qui réclament, de plus en plus fort, un retour à l'ordre en URSS. Selon les agences Tass et Interfax, cette réunion fermée à laquelle participaient le chef de l'Etat ainsi que M. Boris Eltsine, s'est déroulée dans une ambiance proche de la mutinerie.

M. Gorbatchev a interrompu avec colère une tirade contre la perestroïka du directeur d'une usine estonienne en s'écriant : *«Voulez-vous dire que nous devrions revenir à l'ancienne façon de faire?»*, rapporte Tass, qui précise que les huées ont couvert sa voix. Le directeur ainsi interpellé avait réclamé l'instauration de l'état d'urgence économique en 1991 et la formation d'un comité de salut national comprenant des dirigeants d'usines. *«Si le gouvernement n'a pas de programme clair pour lutter contre la crise, l'opposition en a un : laisser le pays se désintégrer et profiter d'une vague de colère populaire pour prendre le pouvoir»*, avait-il dit.

Un autre directeur, russe, réclamant la suspension de toutes les déclarations de souveraineté faites par les Républiques, a expliqué qu'il est *«soumis à quatre chefs – Gorbatchev, Eltsine, son conseil régional et le comité exécutif de la région – qui tous ordonnent des choses différentes»*. *«Nous voulons un seul chef,* a-t-il dit, *le président.»*

Le premier ministre Nikolaï Ryjkov, qui plaide ouvertement pour le maintien du centralisme, notamment en faveur de l'envahissant secteur militaro-industriel, avait commencé par annoncer que pour 1991, *«moins de la moitié»* des contrats de livraisons entre entreprises et secteurs ont été conclus, malgré le décret pris début octobre par M. Gorbatchev imposant la reconduction des contrats jusqu'au printemps 1992. – *(AFP, Reuter.)*

L'ambassade d'URSS demande une aide alimentaire à la France

Jeudi 6 décembre, l'ambassade d'Union soviétique à Paris a organisé une conférence de presse impromptue, sur le thème de l'aide humanitaire à l'URSS. Le prétexte était l'annonce de la création d'une commission centrale *«chargée d'organiser, contrôler et coordonner la réception, le transport, la protection des lieux de stockage et la distribution de l'aide des pays étrangers»*.

Présidée par le premier vice-président du conseil des ministres de l'URSS, M. Lev Voronine, cette commission doit représenter les intérêts de toutes les parties du territoire, et s'ériger en interlocuteur principal des fournisseurs d'aide. Mais la motivation plus profonde des organisateurs de la réunion était de sensibiliser la France aux problèmes de l'aide alimentaire à l'URSS.

Visiblement, l'Union soviétique entend profiter de l'émoi créé dans les pays occidentaux par les rumeurs de famine en URSS et les images de foules devant des magasins vides. La France a pour le moment, il est vrai, réagi beaucoup moins spectaculairement que l'Allemagne, ou même que le Japon, où émissions télévisées et appels aux dons personnels se sont récemment multipliés. En réponse à la question d'un journaliste lui demandant de préciser exactement ce dont son pays a besoin, l'ambassadeur soviétique, M. Youri Doubinine, a fait lire une liste exhaustive par son conseiller : des vivres, des biens de consommation courante (à l'exception des vêtements, est-il précisé), des médicaments et des appareils médicaux.

Pour que rien ne soit oublié, la liste est distribuée à l'ensemble des journalistes, qui prennent à cette occasion connaissance du numéro de compte bancaire de la Banque commerciale de l'Europe du Nord (Eurobank, filiale de la Banque soviétique du commerce extérieur) auquel les dons peuvent être adressés. Parmi les produits dont la livraison serait «souhaitable» figurent la farine, les pâtes, les gruaux, les conserves de poissons et de légumes, les fruits et les fruits secs, la lessive, la pâte dentifrice.

Malgré cette liste édifiante, lorsqu'on lui demande si son pays est victime d'une famine, M. Doubinine répond que non, mais qu'il souffre de *«difficultés économiques dans certaines régions»*. Le journaliste insiste : *«S'il n'y a pas de famine, peut-on parler de pénuries?»* M. Doubinine éclate presque de rire en répondant par l'affirmative.

A ceux qui se demandent si cette politique de «mendicité» signifie la fin de la perestroïka, M. Doubinine répond qu'il ne saurait en être question, mais que, dans la période actuelle, *«le système économique ancien est pratiquement mort, alors que le nouveau reste encore à créer»*.

F. L.

YOUGOSLAVIE

Les Slovènes se prononceront le 23 décembre sur leur indépendance

BELGRADE

de notre correspondante

Les députés slovènes se sont prononcés, jeudi 6 décembre, à une écrasante majorité en faveur de l'organisation, le 23 décembre, d'un référendum sur l'autonomie et l'indépendance de la Slovénie. Si la majorité absolue de l'électorat (1,5 million sur 2 millions d'habitants) répond positivement à la question posée, la Slovénie se constituera en un *«Etat indépendant»*. Les Slovènes auront alors un délai de six mois pour établir un modèle confédéral avec les autres Républiques yougoslaves. Si cette tentative échouait, la Slovénie se séparerait alors de la Fédération. Selon le dernier sondage effectué en Slovénie, 69,5 % des personnes interrogées se prononcent pour l'indépendance. Un sondage effectué à la même date par le quotidien yougoslave *Borba* montre toutefois que seulement 41 % des personnes interrogées y sont favorables.

F. H.

□ **GRANDE-BRETAGNE : condamnation de deux membres de l'IRA.** – Liam O'Dhuibhir et Damien McComb, deux membres de l'Armée républicaine irlandaise, ont été condamnés, jeudi 6 décembre, à Londres, à trente ans de prison pour tentative d'attentats à la bombe. Par ailleurs, la Belgique a décidé d'extrader vers les Pays-Bas Donna Maguire, vingt-trois ans, une terroriste présumée de l'IRA détenue depuis le mois de juin dernier. La jeune femme est soupçonnée d'avoir commis des attentats en RFA et aux Pays-Bas. – *(AFP.)*

GRÈCE

Nouvelle poussée de fièvre sociale

Pour la septième fois depuis l'arrivée des conservateurs au pouvoir le 8 avril dernier, les deux principales centrales syndicales, la Confédération générale des travailleurs grecs (GSEE) et la Fédération des fonctionnaires (Adedy), ont observé, jeudi 6 décembre, une grève générale de vingt-quatre heures.

ATHÈNES

de notre correspondant

Après les mesures d'austérité, la fin de l'échelle mobile des salaires, la réforme des caisses sociales et du régime de retraite, le motif de protestation à l'origine de la grève de jeudi était un projet de loi réglementant le droit de grève qui devrait être voté, samedi 8 décembre, par le Parlement. Le projet gouvernemental prévoit notamment l'imposition d'un service minimum dans le secteur public, le licenciement des grévistes dans le cas où une grève est déclarée illégale et le vote à bulletin secret en présence d'un juge pour décider d'une grève. Les syndicats ont crié au crime et affirmé que la loi *«ne passera pas»*.

Le climat social est également alourdi par le dépôt d'un autre projet de loi destiné à combattre le terrorisme mais que les partis de gauche rejettent totalement au nom de la défense des libertés individuelles et constitutionnelles. Le gouvernement prépare par ailleurs un projet de loi-cadre sur l'éducation qui inquiète les lycéens et les étudiants.

Le premier ministre, M. Constantin Mitsotakis, a néanmoins réaffirmé sa volonté de *«faire le ménage»*. Il paraît d'autant plus déterminé que les partis de gauche ne se sont toujours pas remis de leurs échecs électoraux successifs, aux législatives d'avril et aux municipales d'octobre, et que le mouvement syndical semble s'essouffler après l'échec des grèves de septembre. La grève générale a d'ailleurs été beaucoup moins suivie qu'il y a trois mois et le rassemblement devant le Parlement, jeudi soir, était très réduit.

Sous haute surveillance

Si M. Mitsotakis n'est pas véritablement menacé par cette agitation sociale, les autorités de Bruxelles, qui ont placé l'économie grecque sous haute surveillance, peuvent lui donner du fil à retordre. Athènes vient de demander à la CEE un prêt de quelque 2,5 milliards de dollars et la commission monétaire a requis le week-end dernier des *«garanties supplémentaires»* après le dépôt du projet de budget pour 1991.

Ce projet prévoit une hausse record des recettes de 41,9 % pour une augmentation des dépenses de 25,2 %. Le déficit budgétaire a été ramené à 16,6 % du PIB, soit 3,5 points de moins que pour cette année. Le service de la dette (14,7 milliards de dollars) qui absorbera plus de 52 % des recettes donne l'image de la situation dramatique de l'économie du pays.

Les autorités de Bruxelles reconnaissent que les mesures prises vont *«dans le bon sens»* mais demandent au gouvernement de prendre des engagements précis concernant notamment la lutte contre la fraude fiscale, l'imposition des agriculteurs, la suppression des subventions, les privatisations ainsi qu'un calendrier d'application.

DIDIER KUNZ

A l'Assemblée nationale

M. Rocard devrait engager la responsabilité du gouvernement sur les retraites

Les députés ont commencé, jeudi 6 septembre, l'examen du projet de loi portant diverses dispositions relatives à la santé publique et aux assurances sociales, présenté par M. Claude Evin, ministre des affaires sociales et de la solidarité, et M. Bruno Durieux, ministre délégué chargé de la santé. Ce texte comprend trois séries de mesures, relatives à la santé publique ; aux études médicales et à l'exercice de certaines professions de santé ; aux dispositifs d'assurance sociale. C'est à l'occasion de l'examen de ce texte que le gouvernement devait déposer, vendredi, son amendement traditionnel, relatif à la revalorisation des pensions de retraite *(nos dernières éditions du 7 décembre, et lire page 37)*. Les trois motions de procédure déposées par l'opposition (exception d'irrecevabilité, question préalable, motion de renvoi en commission) ont été rejetées. Faute de majorité, les groupes RPR, UDF, UDC et PC votant « contre », M. Michel Rocard devait normalement engager la responsabilité de son gouvernement sur ce projet, vendredi en fin d'après-midi.

Dans l'après-midi du jeudi 6 décembre, la feuille des résultats du scrutin public prêtait cent vingt-neuf membres au groupe RPR. En fin de soirée, une autre feuille de scrutin public indiquait, pour le même groupe, cent vingt-huit membres. L'Assemblée nationale venait de prendre acte de la démission de Mme Michèle Barzach de son mandat de député. Pour la petite histoire, M. Michel Noir aurait bien envoyé, de son côté, un courrier, mais par fax. Cette méthode, trop moderne, ne pouvant tenir lieu de lettre officielle, n'a pas permis à l'Assemblée d'annoncer, en même temps, la démission du député du Rhône. *(Lire nos informations en pages 8 et 9.)*

Ces quelques péripéties n'ont pas empêché, toutefois, les députés de débattre du traditionnel projet « fourre-tout », portant diverses mesures d'ordre social, présenté à chaque session budgétaire. L'opposition a même oublié, pendant quelques heures, ses états d'âme pour se lancer dans une condamnation générale de ce texte.

Deux dispositions du projet ont été particulièrement contestées : l'article 8, qui transforme les actuelles conventions tarifaires entre les cliniques privées et les caisses de Sécurité sociale en conventions à durée déterminée, et la question du montant de la revalorisation des retraites. Premier à passer à l'offensive, M. Bernard Debré n'a pas mâché ses mots contre un texte *« liberticide »* par lui-même, mais, aussi, en tant que maillon d'une politique qui tend à supprimer la liberté pour les Français de choisir leur système de soins . Pour l'orateur du RPR, l'article 8 est un véritable facteur de *« précarité »* pour les établissements privés. *« Comment une clinique pourra-t-elle consentir un investissement coûteux si elle ne dispose que d'une autorisation à durée déterminée ?* s'est interrogé M. Debré. *Quelle banque lui prêtera de l'argent dans ces conditions ? Quel médecin acceptera d'y travailler ? »*

« Contrat moral »

La même opposition a été manifestée par M. Jacques Barrot (UDC, Haute-Loire), qui s'est inquiété des *« arrière-pensées »* de cet article 8, *« introduit à la va-vite et sans avoir fait l'objet d'une concertation approfondie »*, et par M. Denis Jacquat (UDF, Moselle), qui a vu dans ce projet *« une chronique de la mort avancée du secteur hospitalier privé »*. M. Jacquat a, notamment, contesté la deuxième disposition de l'article 8, qui rend forfaitaires les frais d'analyses et d'examens biologiques dans les cliniques. Selon lui, cette mesure peut remettre en cause l'existence même des établissements privés, qui trouvent leur équilibre financier dans ces activités médicales, notamment.

Pour le rapporteur du projet, M. Jean-Claude Boulard (PS, Sarthe), comme pour M. Claude Evin, ce système de forfait est destiné à *« faire participer l'hospitalisation privée à but lucratif à la maîtrise des dépenses de santé »*. Le rapporteur a, en outre, précisé que plusieurs amendements seront déposés pour « encadrer » les conventions à durée déterminée, en fixant, d'une part, une durée minimale et, d'autre part, en rendant obligatoire la motivation des décisions de renégociation ou de suspension des conventions.

La question de la revalorisation des retraites a été vivement débattue elle aussi. Pour M. Barrot, l'absence de rattrapage pour l'exercice 1990, qui signifie une perte de pouvoir d'achat pour les inactifs, est *« une grave entorse au contrat moral entre la nation et ses retraités »*. Quant aux députés socialistes, qui avaient fait part, dans les semaines précédentes, de leur volonté d'obtenir du gouvernement une revalorisation significative des retraites, ils se sont montrés beaux joueurs. *« Nous comprenons votre souci de préserver l'équilibre du système dans un environnement difficile »*, a indiqué M. Jean Le Garrec (PS, Nord), qui a relevé que la hausse de 1,7 % (au lieu des 1,4 % initialement prévus) est considérée par le gouvernement comme *« une mesure conservatoire et une provision »* dans l'attente des négociations du « Grenelle » des retraites.

Au nom des irréductibles députés chevènementistes, qui, depuis le début, demandent une hausse d'au moins 2 %, Mme Gilberte Marin-Moskovitz (PS, Territoire-de-Belfort) a déclaré cette revalorisation *« insuffisante »*. *« Comment peut-on voter un tel amendement ? »*, s'est-elle interrogée. Les députés chevènementistes n'auront toutefois pas le loisir de se distinguer de leur groupe sur le vote de cet amendement, qui, comme tous les articles du projet, sera réservé, avant l'annonce de l'engagement de la responsabilité du gouvernement.

P. R.-D.

La loi Royer sur le commerce et l'artisanat est « toilettée » par les députés

C'est à l'unanimité, moins l'abstention du groupe communiste, que le ministre délégué au commerce et à l'artisanat, M. François Doubin, est parvenu, mercredi 5 décembre, à faire voter un texte dont l'une des principales dispositions consiste à « toiletter » la loi Royer du 27 décembre 1973 sur les grandes surfaces. Son projet d'actualisation de dispositions relatives à l'exercice des professions commerciales et artisanales est, il est vrai, de portée limitée. Le ministre a lui-même souligné les mérites de *« la politique des petits pas »* qui permet de *« savoir où on met les pieds »*.

Toutefois, en matière d'urbanisme commercial, certains professionnels ont trouvé le moyen d'échapper aux seuils prévus par la loi Royer, au-delà desquels une autorisation préalable est nécessaire. C'est le procédé du *« lotissement commercial »*, qui fait se regrouper des magasins apparemment distincts dans une même zone. Près d'un tiers des grandes surfaces commerciales échappent ainsi à la procédure instituée par la loi de 1973. Le projet présenté par M. Doubin vise à empêcher de tels détournements.

La seconde mesure concerne la répartition intercommunale de la taxe professionnelle versée par les hypermarchés. Elle a pour but de freiner la chasse aux grandes surfaces engagée par nombre d'élus locaux, et qui a abouti, selon M. Jacques Farran (UDF, Pyrénées-Orientales), au développement anarchique des *« boîtes à savon à l'entrée des villes »*. Désormais, dans les départements dont la densité de population est inférieure à mille habitants au kilomètre carré, la commune d'implantation ne recevra plus que 20 % de la taxe professionnelle ; 68 % du produit de la taxe seront répartis entre les communes de la zone de chalandise de l'établissement ; enfin, les 12 % restants iront à un fonds d'adaptation du commerce rural. Sur la proposition de M. Jean-Marie Bockel (PS, Haut-Rhin), président de la commission de la production et des échanges, ce fonds sera institué au niveau des régions, et non pas des départements comme le souhaitait le ministre.

Les deux dernières dispositions du projet de loi ont un caractère social. La première ouvre la possibilité pour la Caisse nationale d'assurance-maladie et maternité des travailleurs non salariés des professions non agricoles (CANAM) de créer un système d'indemnités journalières pour les commerçants et les artisans. La seconde consiste à reconduire jusqu'à la fin de 1991 l'exonération des charges sociales pour l'embauche d'un premier salarié. Cette mesure, qui avait été adoptée lors du premier plan pour l'emploi, a permis de créer plus de 100 000 emplois depuis 1989. Sur proposition des groupes UDF, UDC et RPR, elle a été étendue aux gérants minoritaires de SARL.

Jugées *« globalement satisfaisantes »* par la plupart des députés, ces quatre mesures contenues dans le projet de loi ont reçu la caution de M. Jean Royer (non inscr., Indre-et-Loire). L'ancien ministre du commerce et de l'artisanat de Georges Pompidou a même fait des offres de service à son successeur, en se proposant d'animer un petit groupe composé de députés de toutes tendances *« pour continuer l'actualisation »* de sa loi.

J.-L. S.

Saisi par l'opposition

Le Conseil constitutionnel valide le report des élections cantonales à mars 1992

Saisi par les députés et les sénateurs de l'UDF et du RPR, mais pas par ceux de l'UDC, le Conseil constitutionnel, jeudi 6 décembre, a décidé que la loi regroupant les élections cantonales et régionales n'est, ni dans son objectif, ni dans ses modalités, contraire à la Constitution. Ainsi, les élections cantonales, prévues en mars 1991 pour renouveler le mandat des conseillers généraux élus en mars 1985, sont reportées d'un an, pour avoir lieu en même temps que les élections régionales de mars 1992. La moitié des sièges des assemblées départementales, qui seront pourvus en mars 1994, ne le seront que pour quatre ans, afin que, à partir de 1998, tous les conseillers généraux soient élus pour six ans en même temps que les conseillers régionaux.

La classe politique va pouvoir souffler. Empêtrées dans leurs querelles intestines, la gauche comme la droite viennent de se voir offrir par le Conseil constitutionnel un sursis d'un an avant de devoir se soumettre au jugement des électeurs. Car, même si les élections aux conseils généraux, qui auraient dû avoir lieu en mars prochain, ne concernaient que la moitié des cantons, elles auraient forcément pris l'allure d'un test national. Le PS n'y tenait pas beaucoup ; au RPR et à l'UDF, les états-majors étaient fort divisés, les hommes d'appareil n'étant pas mécontents de disposer d'un an supplémentaire pour préparer un scrutin aussi important ; à l'inverse, nombre d'élus ne souhaitaient pas offrir au gouvernement un an de répit électoral.

Pas de « gouvernement des juges »

D'où les réactions mitigées et ambiguës suscitées par le projet de M. Pierre Joxe de regrouper les élections cantonales avec les régionales et de supprimer le renouvellement par moitié des assemblées départementales. Car, pour parvenir complètement à ce résultat en 1998, le ministre de l'intérieur a proposé que le renouvellement du mandat des conseillers généraux élus en mars 1985 soit reporté d'un an, afin d'avoir lieu en même temps que celui des conseillers régionaux élus le 16 mars 1986.

Le prolongement, pour quelques mois, du mandat d'élus locaux est assez fréquent en droit français lorsqu'il s'agit d'éviter que des élections municipales ou cantonales ne se télescopent avec une consultation présidentielle ou législative. Mais la Constitution permet-elle, en dehors de ces cas, au législateur de décider que des personnes qui ont été élues pour six ans resteront en fonctions, en fait, pendant sept années ? Les députés et les sénateurs du RPR et de l'UDF estimaient que cela mettait en cause les principes constitutionnels de « libre administration » des collectivités locales et d'égalité devant la loi, puisque, dans ce cas, tous les membres des assemblées départementales ne sont pas élus pour la même durée.

La réponse apportée par le Conseil constitutionnel, dans sa décision du 6 décembre, est sans ambiguïté. Il explique, d'abord, que *« le législateur compétent pour fixer les règles concernant le régime électoral des assemblées locales peut, à ce titre, déterminer la durée du mandat des élus qui composent l'organe délibérant d'une collectivité territoriale »*, mais que, ce faisant, *« il doit se conformer aux principes d'ordre constitutionnel qui impliquent notamment que les électeurs soient appelés à exercer selon une périodicité raisonnable leur droit de suffrage »*. Il ajoute que *« les choix ainsi effectués par le législateur s'inscrivent dans le cadre d'une réforme, dont la finalité n'est contraire à aucun principe non plus qu'à aucune règle de valeur constitutionnelle »*. Constatant que les modalités retenues par la loi *« revêtent un caractère exceptionnel et transitoire »*, il en déduit qu'il n'y a atteinte *« ni au droit de suffrage (...) ni au principe de la libre administration des collectivités territoriales »*.

Quant aux différences de traitement entre les élus d'une série ou d'une autre, les gardiens de la constitutionnalité remarquent qu'elles *« sont limitées dans le temps »*, qu'elles doivent *« se résorber à terme »* et qu'elles trouvent *« une justification dans des considérations d'intérêt général »*. Il n'y a donc pas atteinte au principe d'égalité, qui permet, dans ce cas, des différences de traitement.

Les contestataires de la loi ayant expliqué qu'il y avait d'autres moyens, moins contraignants, d'arriver au regroupement des élections, le Conseil leur répond : *« La Constitution ne confère pas au Conseil constitutionnel un pouvoir général d'appréciation et de décision identique à celui du Parlement ; il ne lui appartient donc pas de rechercher si l'objectif que s'est assigné le législateur n'aurait pu être atteint par d'autres voies, dès lors que les modalités retenues par la loi ne sont pas manifestement inappropriées à l'objectif poursuivi. »* Il n'y a pas de « gouvernement des juges » !

THIERRY BRÉHIER

Au Sénat

Les crédits de la défense sont rejetés

Les sénateurs ont adopté, jeudi 6 décembre, les crédits de la recherche et de la technologie. Ils ont ensuite examiné le budget de la défense. Ces crédits ont été rejetés, dans la nuit du jeudi 6 au vendredi 7 décembre, par le groupe communiste, l'Union centriste, ainsi que par la majorité des sénateurs républicains et indépendants et du RPR. Au cours de la discussion, le ministre de la défense a indiqué que tous les moyens nucléaires de l'armée de l'air (tactiques, stratégiques et missiles du plateau d'Albion) seraient bientôt regroupés sous un commandement unique.

Alors qu'on aurait pu s'attendre que la situation dans le Golfe accapare l'examen du budget de la défense, les sénateurs et le ministre ont consacré, au contraire, une grande part des débats aux conséquences militaires, pour l'Europe, du passage à *« l'après Yalta »*. Dans son propos liminaire, M. Chevènement a insisté sur l'instabilité politique des pays de l'Europe de l'Est et sur les difficultés rencontrées actuellement par l'Union soviétique. *« La liberté n'équivaut pas nécessairement à la paix »*, a-t-il ajouté avant d'évoquer le désengagement américain *« plus profond et plus rapide que prévu »* du théâtre européen, et l'*« immense arsenal soviétique »*.

« Nous ne sommes pas loin de préparer à l'Ouest de l'Europe un vide stratégique qui peut porter autant de risques de crises que de chances de paix. La responsabilité de la France est ici très grande. Le fondement stratégique d'un môle ouest-européen de défense ne peut être que la dissuasion nucléaire », a déclaré M. Chevènement. *« L'OTAN a proposé de faire de l'arme nucléaire l'arme du dernier recours*, a ajouté le ministre. *Cette proposition est inacceptable pour la France car, sous couvert d'en finir avec la réponse flexible, elle consacrerait en vérité la possibilité d'une guerre classique qui ravagerait notre continent. Il est impérieux pour la France de maintenir une dissuasion nucléaire minimale et autonome en Europe. »*

M. Yves Guéna (RPR, Dordogne) a insisté, lui aussi, sur *« le bien-fondé de la stratégie de dissuasion nucléaire nationale »*. A propos de l'organisation de la sécurité en Europe et *« sans remettre en cause l'alliance atlantique »*, M. Guéna a estimé peu souhaitable que la France *« reprenne pied »* dans l'OTAN. *« La France peut de moins en moins défendre seule ses intérêts »*, a déclaré M. Jean Lecanuet (Union cent., Seine-Maritime), président de la commission des affaires étrangères, de la défense et des forces armées. *« Nous devons nous convaincre que l'approche européenne devra de plus en plus se substituer à l'approche nationale »*, a-t-il ajouté.

Comme à l'Assemblée nationale, la fin de la triade nucléaire française a été longuement évoquée, et M. de Villepin (Union cent., Français établis hors de France) a défendu, outre la composante de base constituée par les sous-marins, une solution air-sol : un *« petit missile déplaçable opérant à partir du territoire national »*.

G. Pa.

POLITIQUE

Le maire de Lyon et Mme Barzach quittent le RPR et abandonnent

ns l'opposition

L'initiative de M. Noir accueillie avec scepticisme

Après M. Michel Noir, maire de Lyon, qui avait annoncé jeudi matin 6 décembre sa démission du RPR et de son mandat de député du Rhône, Mme Michèle Barzach, elle aussi ancien ministre du gouvernement de M. Jacques Chirac, a décidé, à son tour, de se démettre de son siège à l'Assemblée nationale et de quitter le RPR. Ils n'ont ni l'un ni l'autre fait connaître leur intention éventuelle de se représenter devant les électeurs lors des élections partielles qu'entraînera leur démission, pas plus que celle de fonder un nouveau mouvement politique. Pour M. Noir, la France est *« malade »*, et il place ses espoirs dans un *« grand dessein »* et une *« nouvelle démocratie »*. Pour Mme Barzach, *« il faut savoir quitter un chemin lorsqu'il conduit à l'impasse »*.

C'est dans ces moments-là qu'on reconnaît ses vrais amis. Il y a ceux qui trouvent que *« c'est mieux ainsi »*, comme on dit au terme d'une longue et cruelle maladie ; il y a ceux, peu nombreux, qui compatissent vraiment, et ceux qui, déjà, lorgnent sur l'héritage.

Au premier rang de ceux qui viennent présenter leurs condoléances, jeudi 6 décembre, dans les couloirs de l'Assemblée nationale, M. Philippe Séguin. *« C'est avec tristesse et surprise que j'ai appris... »*, dit-il en contenant mal un fou rire, tant cela lui paraît *« dérisoire »*. Après la mise en congé de M. Alain Carignon, puis la démission de M. Michel Noir, il est le dernier des trois enfants terribles du RPR. *« C'était objectivement inéluctable »*, ajoute le député des Vosges.

Autre rénovateur du printemps de 1989, M. Etienne Pinte est davantage troublé : *« Se remettre en question comme cela, ce n'est pas évident. »* Jugeant l'attitude de M. Noir *« très honnête, très courageuse »*, le député des Yvelines estime qu'après sa réélection le maire de Lyon aura *« beaucoup plus de légitimité que nous tous »*. *« C'est une démarche de protestation, elle a une signification*, estime le secrétaire général du CDS, M. Jacques Barrot. *Mais est-ce que cela suffit ? Il faut, à un moment donné, apporter des réponses, un projet, des idées-forces lorsqu'on veut vraiment retourner une situation. »* En déplacement dans la Drôme, le président du groupe UDF, M. Charles Millon, fait livrer un communiqué : *« Je suis trop respectueux de la liberté de chacun pour émettre un jugement quel qu'il soit avant de rencontrer Michel Noir et de connaître précisément ses intentions. »*

Le président du groupe RPR de l'Assemblée nationale, M. Bernard Pons, se montre davantage empressé à l'égard de son ancien compagnon : *« Michel Noir doit quand même sa carrière au RPR. C'est lui qui dénonçait en 1983 l'apolitisme du maire de Lyon, M. Collomb. Tout le monde peut changer. »* Le mouvement n'est-il pas tout de même un peu affecté ? *« Si j'en juge par le rayonnement qu'avait Michel Noir au sein du RPR, je n'ai pas beaucoup d'inquiétude »*, ajoute M. Pons.

Pourtant, après l'annonce de la démission de Mme Michèle Barzach, le ton change. On commence à s'inquiéter, on attend un troisième départ, un quatrième... Si quelques députés de l'opposition confessent encore leurs regrets et leur tristesse, c'est désormais en raison de ce qui ressemble bien, selon eux, à *« une attaque préméditée contre l'opposition. »*

Le secrétaire général du RPR, M. Alain Juppé, a estimé que la démission de M. Michel Noir relève *« de l'agitation politicienne et de la stratégie individuelle »*. M. Charles Pasqua, président du groupe RPR au Sénat, a déclaré : *« Les propos de Michel Noir sont injustes et son attitude inélégante. Quand on a quelque chose à dire, on va d'abord le dire à ses amis. »*

A Lyon, M. Jean Besson, député du Rhône et secrétaire de la fédération du Rhône du RPR, qui était présidée par M. Noir, a précisé que *« la cohabitation »* pourra durer *« au moins aussi longtemps que Michel Noir ne nous déclare pas la guerre, ce qui serait le cas, par exemple, s'il retirait leurs délégations à ses adjoints RPR à la mairie »*.

M. Michel Barnier, député de la Savoie, comprend *« le diagnostic de Michel Noir sur le décalage sérieux existant entre les Français et le pouvoir politique »*, mais la voie qu'emprunte le maire de Lyon lui paraît *« solitaire »*, alors que *« pour bâtir un nouveau projet politique, il faut être en équipe »*. M. François Bayrou, délégué général de l'UDF, a déclaré que *« ce n'est pas en démolissant qu'on fait avancer les choses »*. « Nous

« La France est malade »

Voici le texte de la déclaration que M. Michel Noir a lue le jeudi 6 décembre à Lyon *(nos dernières éditions du 7 décembre)*.

« La France est malade. Malade du chacun pour soi qui prévaut désormais, et fait s'ignorer ou s'opposer les Français et monter les peurs, les crispations, l'intolérance et l'exclusion. Malade de la crise qui s'installe dans les grands corps de la nation, pourtant chargés des missions les plus éminentes pour notre pays et son avenir : justice, éducation, sécurité, santé.

» Malade de voir les acteurs politiques, de quelque bord qu'ils soient, loin de la morale de l'action et de l'expression des valeurs communes à partager, se livrer à leurs jeux favoris que sont les luttes intestines pour le pouvoir, les manœuvres de chefferies et autres clans, les faiblesses trop nombreuses qui créent ce climat détestable autour des « affaires ». Malade enfin de ne plus tenir son rôle historique sur la scène internationale, cela au moment où une partie de l'Europe a fait le choix de la liberté et de la démocratie, et où plus qu'à d'autres il revient à notre pays de proposer un nouveau grand dessin pour l'Europe des nations.

» Cette situation ne peut durer. Jamais dans son histoire, la France n'a pu longtemps se résigner à une telle absence de projet, à une telle médiocrité des comportements. Partout surgissent une réaction de rejet et l'attente d'un sursaut. De nombreux hommes politiques n'acceptent plus une telle dérive de la France, une telle insatisfaction des Français. C'est parce que je suis de ceux-là que j'ai décidé de prendre mes responsabilités et de réagir.

» Je démissionne ce jour de ma fonction de député ainsi que du mouvement et des structures politiques que je ne reconnais plus comme aptes, en l'état actuel, à assurer le renouveau de notre vie politique nationale. Je souhaite que dans un vaste sursaut national ceux qui comme moi n'acceptent plus que soient sacrifiés aux jeux partisans les questions et l'avenir de notre société démissionnent eux aussi, afin que soit redonné au peuple le pouvoir de décider. Lorsque monte de toutes parts la colère ou l'indifférence des citoyens, le devoir est d'inviter ceux-ci à exprimer la volonté nationale.

» Quand les Français dans leur majorité ressentent un vide coupable chez ceux à qui ils ont donné mission de résoudre les problèmes et de dégager des perspectives d'avenir, alors le temps est venu d'en tirer toutes les conséquences. C'est à cette condition que pourront naître de nouveau le goût de croire ensemble à quelque grand dessein et l'espérance d'une nouvelle démocratie. »

Rebelle

Dans son livre *la Chasse au mammouth*, M. Michel Noir écrivait en 1989 : *« Etre gaulliste, c'est être rebelle. »* Il passe une nouvelle fois de la théorie à la pratique et abandonne un parti qui, pour lui, n'a plus grand-chose à voir avec le mouvement gaulliste qu'il appelle de ses vœux.

Son analyse, sur le fond, n'est pas fondamentalement différente de celle de M. Philippe Séguin. Les deux hommes sont tenaillés par une vision gaulliste de la société, faite de grandeur pour leur pays et de communication intime, presque charnelle avec les Français dans leurs préoccupations les plus quotidiennes. Ils sont tous les deux convaincus que jamais autant qu'aujourd'hui un gaullisme authentique doit être présent alors que le monde vit une accélération de son histoire. En privé, le maire de Lyon se désole d'ailleurs de voir le maire d'Epinal (qui, comme lui, doit son élection à sa *« surface »* personnelle) cultiver en solitaire son terrain ou s'épuiser à faire bouger de l'intérieur des *« structures vermoulues »*.

Mais les deux hommes pèsent trop lourd pour vivre au même endroit sans se heurter. Plus d'une fois ils se sont froissés, blessés, trop intimement pour se pardonner. M. Noir sait que le député des Vosges ne lui concède qu'une *« petite pointure intellectuelle »*. Il lui abandonne les *« créneaux conceptuels »* et préfère parler des hommes, des femmes et... des enfants. *« Les enfants, c'est une manière d'être. Le regard d'un enfant, c'est la chance d'une vie, l'ouverture à l'humilité, l'écoute d'un point de vue différent. C'est une nécessité vitale pour qu'un adulte ne se durcisse pas, ne se verrouille pas dans ses certitudes »*, explique le chef de la « tribu Noir » (six enfants).

Tandis que M. Séguin jouait la carte des courants en s'alliant spectaculairement, en janvier 1990, avec le chef de file de l'aile droite du RPR, M. Charles Pasqua, M. Noir a fondé, avec M. François Léotard (UDF-PR) et Mme Michèle Barzach (RPR), la Force unie. A ses yeux, ce mouvement d'un nouveau type, plus proche d'un « forum civique » à la Vaclav Havel que des partis classiques, devait être une structure d'accueil pour une formation unique de l'opposition où les hommes politiques de droite et du centre laisseraient aux vestiaires la langue de bois et la dernière fine stratégie pour être Calife à la place du Calife.

Systématiquement depuis 1988, M. Noir a délaissé, du moins officiellement, les dossiers dits « politiciens » pour multiplier les interventions, les entretiens sur les problèmes de société, plaidant en permanence pour que les hommes politiques retrouvent le chemin des Français. L'université : *« Il y a une urgence civique et morale, dont dépend en grande partie l'avenir du pays. Nous sommes au bord de l'explosion universitaire. La nation ne répond plus aux besoins de formation »*, se désole-t-il. La réforme hospitalière : *« Il faudrait faire une loi globale et ambitieuse portant notamment sur la décentralisation de la santé et sur les nouveaux modes de prise en charge des malades. »* Le nationalisme et l'immigration : *« La France n'est pas je ne sais quelle détermination ethnobiologique : elle est une culture et chaque homme est libre de l'aimer (...) Rénovons l'enseignement de l'histoire, de la philosophie et du français, en réservant à l'histoire des idées et des civilisations une place importante. »* Il plaide aussi pour que le RPR retrouve la dimension sociale du gaullisme originel. *« Vous verrez, rien ne l'arrêtera, Noir. Rien ne lui fait peur, même pas saint Pierre. Quand il arrivera là-haut, il lui demandera son trousseau de clefs ! »*...

M. Chirac médite peut-être aujourd'hui ce jugement de l'un des plus fameux caciques lyonnais, aujourd'hui disparu, Charles Béraudier. De coups de cœur en coups de tête, le « baron Noir » du RPR a pris depuis plusieurs années goût à l'indépendance. De l'indépendance à la fronde, il n'y avait qu'un pas. Il en a franchi un en mai 1987, dans *le Monde*, quand il a demandé à sa formation, alors qu'il était ministre en exercice du gouvernement Chirac de cohabitation, de ne pas perdre son âme pour gagner les élections au prix d'une alliance avec le FN.

La rupture du printemps 1989

Il confiait : *« Mon père, qui avait été déporté, m'a dit un jour :* n'oublie jamais Mauthausen ; *je n'ai pas oublié... »* Sa prise de position lui avait alors valu une sévère « remontée de bretelles » de la part du premier ministre. Certains responsables du RPR (M. Charles Pasqua notamment) avaient demandé sa tête, mais dans le même temps huit ou neuf jeunes ministres (notamment MM. Léotard, Malhuret, Mme Barzach) lui avaient apporté leur soutien. Il récidivera, au grand dam de M. Chirac, en affirmant que M. Mitterrand a *« des qualités d'homme d'Etat »*.

De la fronde à la rupture complète, il lui a fallu trois ans ; trois ans pour que ce gaulliste tout terrain, bulldozer de 1,97 m, adepte de l'aviron, de l'archet de violoncelle et du damier d'échecs, franchisse le pas, comme l'avait fait quelques mois plus tôt M. Alain Carignon. *« Noir a depuis longtemps dépassé son seuil de compétence. C'est son drame car il pense qu'il a une stature de présidentiable »*, expliquaient entre-temps ses « amis » du RPR. Psychologiquement, le cap de la rupture avec le RPR avait été consommé au printemps 1989 quand, fort de sa légitimité toute neuve de maire de Lyon, il avait, avec ses amis « rénovateurs », brandi le drapeau de la révolte contre les appareils et les *« vieux chefs »*.

M. Valéry Giscard d'Estaing se révélera plus coriace que prévu, et les défections internes – notamment celle de M. Philippe Séguin – réduiront l'aventure rénovatrice à une fugace et sympathique révolte de « jeunes Turcs » politiquement impubères. La liste de la rénovation pour les élections européennes de 1989 se désintégrera avant l'échéance. Aujourd'hui, après y avoir longuement et mûrement réfléchi, il saute le pas, accomplissant ainsi un geste retenu depuis mai 1989.

PIERRE SERVENT

Dans les couloirs de l'Assemblée nationale

En attendant la VIe République

M. Laurent Fabius a tenu à répondre, jeudi 6 décembre, devant les journalistes, aux attaques de certains organes de presse sur le train de vie des députés. Le président de l'Assemblée nationale a comparé les *moyens* dont disposent les députés français à ceux de leurs collègues américains, allemands, britanniques et italiens, en montrant que les premiers ne sont pas *« avantagés »*. *Il a dénoncé* la *« démagogie antiparlementaire facile »* et attribué le *« malaise »* des députés au *« déséquilibre entre l'exécutif et le législatif »*. Ce constat est partagé sur tous les bancs de l'Assemblée.

Crise de l'Etat, crise du Parlement, crise de la société, crise des institutions, crise de la politique, crise des hommes qui la font... Quel que soit le groupe politique auquel ils appartiennent, les députés font le même constat. Tout va mal, et d'abord au Palais-Bourbon. Ce n'est certes pas nouveau, mais les parlementaires ne s'habituent pas au peu de considération, voire au mépris dans lesquels les tient l'opinion publique. *« Pour la première fois*, raconte M. François Hollande (PS), *alors que l'on me demandait récemment quelle était ma fonction, je n'ai pas osé répondre : député. »*

Partagés entre l'envie de baisser la tête et celle de la relever pour répondre aux accusations dont ils font l'objet, les députés renvoient surtout la responsabilité de tous leurs maux sur le gouvernement. Il n'est pas une séance de cette dernière semaine, tant au Sénat qu'à l'Assemblée, au cours de laquelle les parlementaires ne se soient indignés du manque de respect que leur témoignerait celui-ci. A droite, comme à gauche, on proteste contre les rallonges budgétaires obtenues par les manifestants – lycéens ou personnels de justice – alors que le Parlement, qui avait réclamé en vain des moyens supplémentaires pour l'éducation et la justice, s'était entendu sèchement opposer par le gouvernement des arguments de gestion rigoureuse des finances publiques.

« Les braillards l'emportent, observe M. Christian Pierret (PS), *et tout cela contribue à la lassitude et à la colère des parlementaires. Ce n'est plus à eux que l'on réserve l'annonce des mesures les plus fortes, les initiatives importantes, mais à la rue et aux médias. »* Le député des Vosges n'hésite pas à voir dans ce glissement *« une atteinte à la démocratie »*. *« Ce ne sont pas les sondages qui doivent contrôler le gouvernement, c'est le Parlement »*, ajoute-t-il.

L'emploi répété de l'article 49-3

Alors que, vendredi 7 décembre, l'Assemblée nationale allait examiner la question de la revalorisation des retraites, M. Jean-Paul Planchou (PS) confiait mi-ironique, mi-amer : *« J'aurais dû conseiller aux retraités d'aller manifester devant les grilles de l'Elysée. Ils ont encore quelques heures pour obtenir, avec plus de chances qu'ici, la satisfaction de leurs revendications. »* *« Quant à nous-mêmes*, observait-il à propos des députés, *il ne nous reste peut-être plus que cette solution-là aussi pour nous sauver ! »*

Autre grief à l'égard du gouvernement, également partagé par tous les groupes, celui de l'emploi à répétition de l'article 49-3 de la Constitution, qui permet de faire passer en force un projet de loi faute de majorité pour l'adopter. *« Le 49-3 est devenu pendant cette session une méthode normale pour faire voter les textes »*, constate M. Edmond Alphandéry (UDC). L'échec de la motion de censure, à quelques voix près, a renforcé l'amertume du député centriste. *« Il n'y a pas de majorité, ni pour renverser ni pour gouverner*, note-t-il, *et cela ajoute au caractère surréaliste de cette session parlementaire. »*

Rien ne va plus, non plus, au sommet de l'Etat. Nombreux sont les députés qui voient dans la rivalité à la tête de l'exécutif entre le président de la République et le premier ministre l'une des causes du malaise actuel. *« Nous ne voulons pas d'un gouvernement timoré et inefficace qui fait que le président de la République se saisit de tout »*, affirme M. Bernard Pons, président du groupe RPR. *« Coincé entre le sphinx élyséen et le foisonnement du groupe socialiste*, explique M. Jacques Barrot (UDC), *le premier ministre est contraint à une gestion gouvernementale d'une extrême prudence. »*

Plus globalement, c'est dans la *« confusion des pouvoirs »* que M. Charles Millon, président du groupe UDF, discerne les racines du malaise actuel. L'exécutif « légifère » en ne demandant au Parlement que d'entériner les décisions qu'il a arrêtées, le législatif empiète sur le judiciaire en se saisissant des « affaires », et le judiciaire sort de sa réserve pour faire de la politique, constatait-il, mardi 4 décembre, devant les parlementaires UDF (*le Monde* du 6 décembre).

« Quelque chose s'est déglingué »

Accusées aussi dans cette confusion générale, la décentralisation et l'Europe. La première rognant les pouvoirs de l'Etat vers le bas, la seconde vers le haut. Et au milieu, ce qui reste de l'Etat ne se porte pas très bien non plus... *« Après l'Etat-nation*, observe M. François Hollande (PS), *c'est l'Etat-instrument qui est en crise, comme en témoigne l'explosion des difficultés liées à l'immigration, aux banlieues, au milieu urbain. »*

Atomisé et affaibli par la perte de ses propres repères et par la déliquescence des pôles de médiation traditionnels que sont les institutions politiques, partisanes et syndicales, l'Etat ne serait plus aujourd'hui en mesure de faire face à l'évolution de la société. Celle-ci, selon M. Jean Auroux, président du groupe socialiste, *« s'est remise en marche et elle n'a pas retrouvé son équilibre politique, social et culturel »*.

« On a le sentiment que quelque chose s'est déglingué, que la société se décompose, indique M. Pierre-André Wiltzer (UDF), *et que personne n'a prise sur cette décomposition. »*

« La société post-guerre vole en éclats, observe en écho M. Jean-Christophe Cambadélis (PS). *Toutes les institutions qui l'ont structurée depuis quarante ans sont en crise et en conséquence se révèlent incapables de répondre. »* Le résultat, pour M. Jean-Pierre Balligand (PS), est que l'Etat se voit contraint de *« jouer avec la rue, de céder aux révoltes »*, alors qu'il faudrait réhabiliter les vrais pouvoirs de médiation. Ce constat de crise, que tout le monde fait sien, conduit la grande majorité des députés à s'interroger sur la pertinence des institutions. Là aussi, tout va mal, affirment-ils en chœur. Et les vieilles rancœurs contre une Ve République fondée sur l'abaissement du Parlement resurgissent de tous côtés.

A droite, comme à gauche, on rêve maintenant d'une VIe République. D'un *« vrai régime parlementaire »* pour M. Alphandéry, qui estime que l'exécutif a pris *« un pouvoir exorbitant »*, ou plus souvent d'un régime présidentiel à l'américaine. Pour M. Jean-Jacques Hyest (UDC), comme pour M. Barrot, il est notamment nécessaire de revoir la durée du mandat présidentiel. *« Le double septennat se termine sans énergie. C'est trop long pour le pouvoir d'un seul homme »*, explique M. Hyest. Quant à M. Balligand, il affirme que l'heure est venue de *« couper le cordon entre le pouvoir présidentiel et le pouvoir du Parlement si l'on veut vraiment revaloriser celui-ci. »* *« Le Parlement*, ajoute-t-il, *n'est plus à sa place depuis longtemps, il ne contrôle plus l'exécutif. On envoie les députés dans leur circonscription pour faire les foires et les enterrements »*.

Favorable lui aussi à un régime présidentiel, M. Cambadélis estime qu'il est le seul moyen de *« redonner au Parlement sa liberté d'initiative, d'investigation, et surtout son rôle de lieu de débats et d'échanges. »* *« C'est parce que la politique a été évacuée de ce lieu*, précise-t-il, *qu'elle a rejailli sur tous les corps sociaux. »* *« Les hommes politiques sont de moins en moins les représentants du peuple*, ajoute le député socialiste de Paris. *La preuve, c'est que l'homme qui monte aujourd'hui dans les sondages, c'est Raymond Barre. »*

De cette conjonction de crises – crise institutionnelle, crise politique, crise sociale, – M. Alphandéry tire une conclusion radicale. *« La conséquence logique de tout cela*, affirme-t-il, *c'est la dissolution. Ce serait un vrai réflexe logique et démocratique. »* En démissionnant avant l'heure de leur mandat de député, M. Michel Noir et Mme Michèle Barzach semblent l'avoir compris.

PASCALE ROBERT-DIARD

leur mandat de député dans l'opposition

essayons de faire marcher ce qui existe. Ce n'est pas toujours facile. Nous avons affaire avec les difficultés de la société, les difficultés de la vie politique et le fait que les hommes essayent d'occuper la place la plus importante», a-t-il ajouté.

Rapporteur du projet de loi sur la Corse, M. José Rossi (UDF) a estimé que l'initiative prise par le maire de Lyon marque *«le début du processus de recomposition de l'opposition»*. Selon le député de la Corse-du-Sud, *«c'est peut-être un signe qui peut servir de point de repère à des parlementaires qui doivent contraindre leur formation politique nationale à prendre en considération une réorganisation qui doit aller beaucoup plus loin»*.

Pour M. Jean-Jack Queyranne, porte-parole du Parti socialiste et député du Rhône, la démission de M. Noir *«confirme la décomposition avancée de la droite»*. *«Ce n'est qu'un règlement de comptes au sein du RPR, sous couvert d'un appel à l'opinion»*, ajoute le député du Rhône.

M. Jean Poperen, ministre des relations avec le Parlement, juge que *«quand les structures politiques sont à ce point en crise, c'est qu'elles ne répondent pas aux attentes de ceux qu'elles devaient représenter»*, en précisant qu' *«à l'évidence, ce problème n'est pas posé seulement à la droite.»*

Enfin, M. Bruno Mégret, délégué général du Front national, estime, en rappelant la récente démission de M. François Léotard de la présidence du Parti républicain, que *«les rats quittent le navire»*.

Deux élections législatives avant le 6 mars

M. Michel Noir et Mme Michèle Barzach ayant adressé, jeudi 6 décembre, une lettre au président de l'Assemblée nationale pour l'informer de leur démission de leur mandat de député, une élection législative devra être organisée dans leurs circonscriptions respectives dans un délai de trois mois, c'est-à-dire avant le 6 mars 1991. En effet, selon la loi organique prise en application de l'article 25 de la Constitution de 1958, le remplacement d'un député par son suppléant ne s'applique pas en cas de démission.

M. Noir, député du Rhône depuis 1978, avait été réélu en 1988 dans la deuxième circonscription, qui correspond au quartier de la Croix-Rousse, au centre du vieux Lyon, où se trouve la mairie qu'il dirige depuis 1989. Arrivé en tête au premier tour, le 5 juin 1988, avec 47,82 % des voix, il l'avait emporté le 12 juin avec 58,82 % des suffrages.

Mme Barzach, qui, pour la première fois, briguait en 1988 un mandat législatif, avait été élue dès le premier tour avec 54,22 % des voix dans la treizième circonscription de la capitale, qui correspond à la partie sud-ouest du quinzième arrondissement, fief gaulliste de toujours et dont l'autre député est, depuis deux ans, M. Edouard Balladur.

Autant M. Noir, à l'occasion de trois scrutins législatifs successifs, a pu renforcer son audience électorale dans sa ville et en devenir le maire en 1989, autant Mme Barzach a dû son succès à Paris à la vague chiraquienne, réputée capable de faire élire, notamment dans le quinzième arrondissement, tout candidat se réclamant du président du RPR et du maire de Paris.

S'ils décident de briguer un nouveau mandat d'ici trois mois, les deux députés démissionnaires n'auront donc pas les mêmes efforts à fournir.

A.P.

La « bombe » de M. Noir

Suite de la première page

Les partis n'ont pas encore manifesté leur capacité à se réformer de l'intérieur. La tentative de démocratisation du RPR par la reconnaissance de «courants» contestataires est un échec : MM. Noir et Carignon, maire de Grenoble, qui en dirigeaient chacun un, sont partis ; reste, pour animer le débat, le tandem Pasqua-Séguin. M. François Léotard se donne de l'air et fait semblant de se détacher du Parti républicain dont il a quitté la présidence. Les centristes persistent, mais sans grand succès, à animer dans leur formation, un débat militant, sinon «basiste» .

La décrépitude, observe justement M. Jean Poperen, ne touche pas seulement la droite. Le Parti socialiste, malgré ses efforts de réflexion sur son projet pour l'an 2000, reste le siège social commun d'écuries présidentielles concurrentes; M. Mauroy, son premier secrétaire, menace de briser les «courants» avec l'aide des militants, mais on ne sait pas comment il compte s'y prendre. Le Parti communiste achève sa lente agonie. Quant à M. Le Pen, il compte les points, s'amuse certainement des défections chez les autres; et il engrange.

Paradoxalement, ceux qui se détachent de leur parti se laissent porter par une vague, celle du discrédit, dont ils regrettent non seulement les causes mais aussi les effets. Le créneau est déjà encombré. M. Raymond Barre l'occupe, assis sur le «microcosme», depuis quinze ans, avec un succès mitigé. Sans parler de M. le Pen, dans un tout autre registre.

Cette nouvelle tentative de «renouveau» a commencé à se manifester lors des élections municipales de 1989, pas seulement à droite, comme dirait M. Poperen, mais aussi à gauche, où des maires de villes importantes (M. Robert Vigouroux, à Marseille, pour le PS, M. Robert Jarry, au Mans, pour le PCF) avaient été élus contre leur parti. M. Noir est persuadé que le phénomène ne peut que croître et qu'aux prochaines élections législatives les circonscriptions seront submergées par des candidats sans étiquette partisane, meilleur moyen, à ses yeux, d'emporter aujourd'hui la victoire. Ainsi compte-t-il que des élections législatives partielles provoquées par son départ, celui de Mme Barzach et, espère-t-il, de deux ou trois autres au moins, en apportent une première démonstration.

S'il s'agit, au-delà, de se préparer pour la prochaine échéance présidentielle – ou la suivante, – M. Noir sait bien, en revanche, qu'il a un handicap. Sous la Ve République, nul ne l'a emporté lorsqu'il n'était pas puissamment soutenu par un appareil de parti. De ce point de vue, M. Léotard, parce qu'il a les moyens de s'assurer la fidélité du Parti républicain, a été beaucoup plus prudent que lui.

Les «claqueurs de portes» se laissent aussi porter par une autre vague, naissante mais qui sera peut-être plus puissante, celle de la «crise de l'Etat» et d'une société bloquée, d'une France incertaine qui ne sait pas dans quelle Europe elle veut s'incrire, de Français qui ne veulent pas de la guerre du Golfe après avoir dit – selon les sondages – qu'il faudrait bien la faire.

Face aux deux premiers débats – Etat et société, – ils dressent des constats, formulent des analyses, mais ne donnent pas de réponses. Où est le *«grand dessein»* que M. Noir, et beaucoup d'autres, appellent de leur voeux ? Pas dans les déclarations du maire de Lyon, ni dans celles de MM. Carignon ou Léotard.

Ceux-là, ces dernières années, en appelaient à un retour à la modestie, fort contradictoire avec la manière – gaullienne jusqu'à la lettre, mais comme embarrassée de l'être – dont le maire de Lyon a annoncé son initiative. La modestie, c'était le pragmatisme, l'expérience de la gestion locale ou ministérielle, la multiplication d'expériences parfois contradictoires, la maîtrise – d'inspiration «maoïste» selon M. Noir, qui n'a pas peur de la démesure – d'aspirations concurrentes dans la société, et même violemment hostiles entre elles. Il ne s'agissait pas d'un pur repli sur la gestion locale, mais cela y ressemblait.

Si l'on ambitionne d'aller au-delà, comme M. Léotard ou M. Noir, il faut recréer un discours d'inspiration plus générale que les Français, désabusés, puissent enfin écouter. Pour fabriquer des «bombes», quelques expériences et la défense de valeurs morales ne suffisent pas. Les «claqueurs de portes» ont du champ devant eux.

JEAN-YVES LHOMEAU

Pour embarrasser la direction du parti

Les contestataires communistes prennent pour cible le PC chinois

L'invitation à participer au vingt-septième congrès lancée par la direction du PCF au PC chinois suscite des protestations de plus en plus vives, malgré la circulaire de M. Gaston Plissonnier justifiant, au nom du comité central, le maintien de relations avec les autres partis communistes, même si le PCF a de profonds désaccords avec eux (*le Monde* du 27 novembre). «Refondateurs» et «reconstructeurs» ont décidé d'enfoncer le coin pour essayer de placer en porte-à-faux la direction de leur parti au moment où une nouvelle série de procès politiques est annoncée à Pékin.

La direction du Parti communiste français, qui se sait critiquée à cause de son refus de rompre avec le PC chinois, avait aussitôt réagi, vendredi 30 novembre, en protestant *«énergiquement»* après l'annonce de nouveaux procès politiques contre les étudiants et les intellectuels jugés coupables d'avoir participé, en 1989, au «printemps de Pékin». *«Rien ne peut justifier des poursuites contre des opposants politiques*, avait souligné un communiqué du secrétariat du comité central. *Pour nous, socialisme et liberté doivent marcher du même pas.»*

Jugeant cette réaction insuffisante, cinq députés communistes partageant les orientations rénovatrices de M. Charles Fiterman, MM. François Asensi (Seine-Saint-Denis), Marcelin Berthelot (Seine-Saint-Denis), maire de Saint-Denis, Jean-Pierre Brard (Seine-Saint-Denis), maire de Montreuil, Robert Montdargent (Val-d'Oise), maire d'Argenteuil, Théo Vial-Massat (Loire), maire de Firminy – *«moralement appuyés»* par M. Jean Tardito, député des Bouches-du-Rhône, maire d'Aubagne, – sont allés en délégation, jeudi matin, à l'ambassade de la République populaire de Chine, pour protester contre ces procès. Ils ont été reçus par deux diplomates, auxquels ils ont demandé des nouvelles de plusieurs personnalités chinoises menacées de condamnations, et ont notamment déclaré : *«La poursuite de telles pratiques ne peut que participer à salir l'image de l'idée du socialisme, alors que celle-ci, rénovée, demeure la seule voie pour tous ceux qui ont soif d'éthique, de justice, de démocratie. C'est pourquoi nous condamnons très fermement les agissements des autorités chinoises et leur demandons de cesser sans tarder la répression, de libérer toux ceux qui sont détenus pour avoir exercé de façon pacifique leurs droits fondamentaux.»*

L'entretien n'a duré qu'un quart d'heure. Les deux diplomates chinois ont répondu aux cinq députés qu'ils n'étaient *«pas au courant»* de l'existence de procès politiques dans leur pays, qu'il ne s'agissait là que d'informations *«sans fondement»* diffusées par la presse occidentale et que, de toute façon, si procès il y devait avoir, il ne s'agirait que *«d'affaires intérieures à la politique de la Chine»*. Se présentant comme des élus *«totalement émancipés»*, les cinq députés contestataires ont précisé qu'ils situaient leur démarche dans le droit fil de la politique de leur parti, mais avec l' *«esprit d'initiative»* et la volonté, à l'égard du PC chinois, *«d'aller jusqu'au bout»* de la condamnation de principe formulée par la direction du PCF.

Ils ont été encouragés dans cette démarche par les prises de position critiques de diverses cellules dans le cadre de la préparation du congrès.

M. Berthelot : «Trop, c'est trop !»

La veille, le mouvement des «reconstructeurs», qu'animent MM. Félix Damette et Claude Poperen, avait jugé *«urgent»*, pour sa part, d'annuler l'invitation faite au PC chinois (déjà représenté, en septembre, à la Fête de *l'Humanité*), en estimant que la *«condamnation»* formulée par le secrétariat du comité central ne peut *«être crédible»* que *«si elle s'accompagne de l'annulation de l'invitation formulée»*. *«Notre parti*, ajoutait leur appel, *doit rompre avec la conception stalinienne de la lutte de classe à l'échelle internationale, selon laquelle les assassins de Santiago-du-Chili ne sont pas fréquentables parce que fascistes, mais ceux de Brasov et de Pékin le sont «malgré les différences et les divergences», parce que communistes.»*

Le sujet sera à l'ordre du jour de plusieurs des conférences de section réunies ce week-end et il donnera lieu à des échanges serrés, surtout en Seine-Saint-Denis. A Saint-Denis même, le débat sera d'autant plus vif que M. Berthelot s'oppose ouvertement au secrétaire de la fédération du PCF, M. Jean-Louis Mons, sur un autre terrain. Dans une «lettre ouverte» publiée par *l'Evénement du jeudi*, le maire de la ville accuse ce dernier d'être un *«menteur»* et un *«voleur»*. *«Trop, c'est trop !* écrit-il notamment. *Je ne saurais davantage me retenir de faire connaître publiquement, comme vous le faites vous-même, mon sentiment sur les pratiques politiques qui sont les vôtres et qui s'apparentent au pillage et au mensonge.»* Mettant en cause le contenu des publications locales et départementales du PCF, M. Berthelot affirme : *«Chaque jour est franchi un nouveau record dans ce qui pourrait n'être qu'une vulgaire provocation, avec cette différence qu'il ne s'agit point d'une mauvaise querelle mais de tentatives de manipulation d'opinion, par désinformation ou mensonge avéré (...). Acculé par vos communiqués triomphants, à proximité d'échéances importantes, il vous faut à tout prix des résultats. Qu'à cela ne tienne, vous volez purement et simplement ceux des autres; tout est bon au nom de «Travaillons ensemble» ! Vous m'obligez, pour avoir passé trop de bornes, à dénoncer votre attitude...»*

A l'ouverture de la conférence de section de Saint-Denis, vendredi soir, des photocopies de ce texte circulaient de main en main dans une ambiance tendue...

A. R.

Au Parlement de Strasbourg

M. Giscard d'Estaing envisage d'adhérer au groupe démocrate-chrétien

Petite surprise, mercredi 5 décembre, lors de la réunion du bureau politique de l'UDF : M. Valéry Giscard d'Estaing a demandé l'autorisation de négocier l'adhésion des membres de la confédération députés à l'Assemblée de Strasbourg au groupe du Parti populaire européen (PPE), c'est-à-dire leur affiliation à la démocratie chrétienne. Cette demande du président du groupe libéral au Parlement européen a été acceptée par seize voix contre deux (celles des représentants du Parti radical), même si les délégués du CDS ont fait preuve d'une ironie amère en soulignant que des gens comme eux, membres depuis longtemps du PPE, ne pourraient que se féliciter d'une telle conversion si elle était sincère et ne répondait pas à de simples intérêts tactiques.

La stratégie parlementaire est pourtant, apparemment, la principale raison de la démarche de M. Giscard d'Estaing. Depuis qu'il siège à Strasbourg, il souffre de la prédominance sur l'Assemblée des groupes socialiste et démocrate-chrétien. Face à ces mastotondes de 180 et 121 membres, le groupe des libéraux, avec 49 adhérents, pèse peu . Depuis dix-huit mois, l'ancien chef de l'Etat s'efforce donc de constituer une force de centre-droit capable de rivaliser avec eux. Il peut difficilement s'allier avec le RPR, étant donné leur différence de conception sur l'Europe, divergence que vient encore de confirmer la décision, prise jeudi par le bureau politique de l'Union pour la France, d'attendre le deuxième trimestre 1991 pour tenter *«de rapprocher les points de vues sur l'Europe»* de ses deux composantes. Il escomptait une alliance avec les conservateurs britanniques, mais le départ de Mme Thachter a permis à ceux-ci de le prendre de vitesse.

Dès l'installation de la nouvelle Assemblée européenne, en juillet 1989, les tories avaient tenté de se rapprocher des démocrates-chrétiens. L'intransigeance anti-européenne du premier ministre britannique d'alors avait empêché leur affiliation à un groupe de tout temps partisan d'une Europe fédérale. Son départ ayant levé une hypothèque, les négociations ont repris. Si elles aboutissent, M. Giscard d'Estaing et ses libéraux se retrouveront isolés et rejetés à l'extrême droite de l'hémicycle strasbourgeois. Une situation d'autant plus inacceptable que la stricte règle proportionnelle, qui régit le fonctionnement de cette assemblée, réduirait encore leur influence. D'où la volonté du président de l'UDF de négocier, lui aussi, avec le PPE.

Etant isolé pour le faire, il ne sera pas en position de force. D'autant que nombre de ses amis risquent de refuser de le suivre sur ce chemin. Déjà, Mme Simone Veil et les trois députés radicaux français ont fait savoir qu'ils entendent bien rester membres d'un groupe libéral. Bien des représentants des autres Etats membres, à commencer par les Portugais, n'ont aussi aucune envie de s'associer à Strasbourg avec des hommes qu'ils combattent chez eux, ou avec lesquels ils tiennent à garder leurs distances ; c'est le cas, par exemple, des Allemands. Contraint et forcé, M. Giscard d'Estaing vient d'entreprendre une partie délicate.

Th. B.

□ **La commission des lois approuve la création d'une commission de contrôle sur les RG.** – La commission des lois de l'Assemblée nationale a adopté, jeudi 6 décembre, à l'unanimité, la proposition de résolution de M. Jean Auroux, président du groupe socialiste, tendant à la création d'une commission parlementaire de contrôle sur *«les missions des renseignements généraux»*. Cette proposition a été préférée à celle de M. Bernard Pons, président du groupe RPR, qui était limitée au fonctionnement actuel des RG. La commission a repoussé la proposition de M. Philippe de Villiers (UDF) de créer une commission d'enquête parlementaire sur les faits relatés dans l'ouvrage *l'Enquête impossible*, de M. Antoine Gaudino, ancien inspecteur de la brigade financière de Marseille, ces faits faisant l'objet de poursuites judiciaires.

□ **Rectificatif.** – Contrairement à ce que nous avons écrit dans *le Monde* du 7 décembre, M. Christian Sautter, nommé préfet de la région Ile-de-France, préfet de Paris par le conseil des ministres le 5 décembre, n'est pas le premier à accéder à cette fonction sans appartenir au corps préfectoral. M. Paul Delouvrier, inspecteur général des finances comme l'est M. Sautter, avait été nommé, en 1966, au poste de préfet de la région parisienne. Jusqu'à cette date, il était, toutefois, délégué général du district de la région parisienne.

Les craintes d'une « baléarisation » de l'île

Le préfet de la région Corse demande la démolition de bâtiments construits sans permis

Une dizaine d'hommes armés et cagoulés ont fait sauter jeudi 6 décembre une dizaine de bungalows d'un village de vacances de Haute-Corse, à Lumio, près de Calvi, à l'aide de bouteilles de gaz, après avoir neutralisé le gardien. L'attentat n'avait pas été revendiqué vendredi matin 7 décembre. Pour ne pas laisser aux nationalistes le monopole de la protection des sites, le préfet de région, M. Alain Bidou, a décidé de contre-attaquer en demandant avant la fin de l'année la démolition de deux bâtiments construits sans permis.

AJACCIO

de notre envoyé spécial

La crainte d'une «baléarisation» de la Corse est vive dans des secteurs très différents de l'opinion sur l'île . Fondée ou non – le kilométrage de côte détenu par des spéculateurs fonciers (78 % en Corse-du-sud, selon les nationalistes et les écologistes) est difficile à vérifier – cette inquiétude a néanmoins permis aux clandestins de trouver une justification dialectique à l'emploi de la violence contre certains établissements.

L'explosion de bonbonnes de gaz (1) pouvait-elle être la seule réponse aux entorses à la législation de l'urbanisme et de l'occupation des sols et à la non-application des décisions de justice frappant les contrevenants ? Répondre à cette question c'est théoriquement déterminer la réalité d'un aspect important du rôle que l'Etat s'attribue dans l'île. Mais le contexte insulaire brouille facilement les perspectives : sur les 124 communes que compte la Corse-du-sud, pour ce qui concerne les plans d'occupation des sols (POS), quatorze seulement, dont onze sur le littoral, en sont dotées, et deux autres communes littorales sont en fin de procédure d'élaboration, et pour ce qui concerne les modalités d'application des règlements d'urbanisme (MARNU), huit communes, dont cinq littorales, en possèdent en cours de validité, quatre en cours de renouvellement et sept en cours d'élaboration.

Pour sortir de la logique infraction-explosion, le préfet de région, M. Alain Bidou, a décidé une application beaucoup plus stricte de la législation. Au cours d'une conférence de presse récente, il a indiqué que pour les dix premiers mois de l'année, 230 procès verbaux d'infraction avaient été dressés contre 80 en 1989 et 112 en 1988. En 1989, trois arrêtés d'interdiction de travaux avaient été pris (deux par le préfet, un par un maire). Depuis le 1er janvier 1990, dix-neuf arrêtés ont été notifiés dont six par le préfet et treize par les maires. Enfin dix-sept affaires étaient venues devant les tribunaux en 1989 ; il y en aura vingt-cinq en 1990, quinze étant d'ores et déjà inscrites aux rôles pour 1991.

Appel d'offres

Le préfet se déclare déterminé à faire appliquer les décisions de justice. Un appel d'offres va être lancé auprès des entreprises spécialisées, pour la démolition ordonnée par jugement de deux constructions illégales sur des sites «exemplaires». Mais M. Alain Bidou n'ignore pas que l'application des jugements n'est pas toujours facile : ainsi le propriétaire d'un restaurant condamné à détruire ses installations les a simplement déplacées, au terme d'une procédure judiciaire qu'il faudra dès lors reprendre à zéro.

Quelle que soit la détermination des pouvoirs publics, la tâche reste lourde : il y a 287 dossiers au contentieux pénal, dont cinquante-huit ont fait l'objet d'astreintes dont le niveau (200 F en moyenne) est trop faible pour être vraiment efficace.

Il reste, au delà des intentions et des chiffres, le contexte corse. Ainsi un observateur attentif de la vie insulaire se demande si l'impératif du respect et de la sauvegarde des sites ne serait pas sélectif : *«On n'aurait pas beaucoup dormi si des promoteurs étrangers à l'île étaient parti à la conquête du Capo di Feno aux portes d'Ajaccio. Mais ce sont des Corses qui opèrent dans ce nouveau far-west, alors...»*

ALAIN GIRAUDO

(1) Plus de cent cinquante bonbonnes de gaz ont été volées dans l'île depuis le début de l'année ainsi que vingt-cinq kilos d'explosifs sous-marins à la Comex.

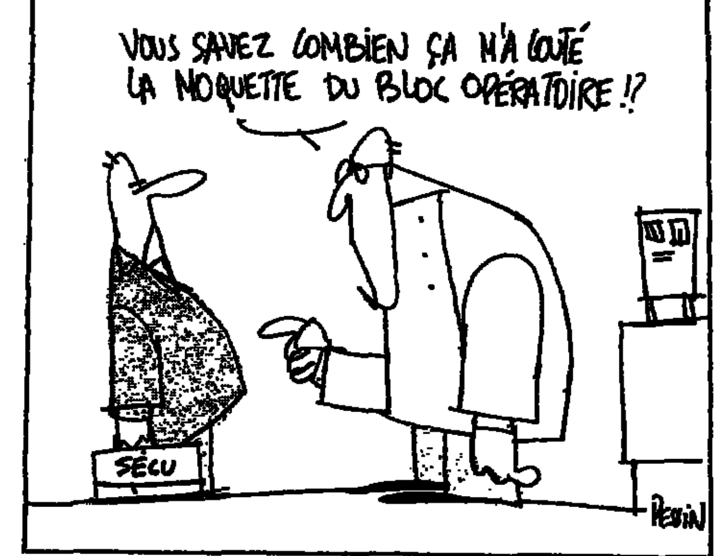
SOCIÉTÉ/CULTURE

11 Le romancier Jean Vautrin devant la justice
– Une rocade ferrée autour de Paris
12 L'inauguration du Conservatoire national de musique de Paris
13 Ariane Mnouchkine raconte le destin des Atrides
13 «Zone libre» ou le souvenir du temps de peur
14 «Wozzeck» s'aère à Nice

L'Inspection générale des affaires sociales et la maîtrise des dépenses de santé

L'IGAS dénonce des « remboursements excessifs » pour les cliniques privées

Un rapport de l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS) dénonce les *«remboursements excessifs»* effectués par les caisses de Sécurité sociale au profit des cliniques privées à but lucratif (1). Ce rapport est à l'origine de la récente décision gouvernementale concernant le blocage de l'augmentation des frais de salle d'opérations de ces établissements (*le Monde* du 4 décembre). Il souligne l'urgence d'une réforme de la réglementation du financement des cliniques pour, notamment, une meilleure maîtrise des dépenses de santé.



Le rapport de l'IGAS, daté de septembre 1990, répond à une demande formulée en mars dernier par M. Claude Evin, alors ministre de la solidarité, de la santé et de la protection sociale. La mission de l'inspection, qui a duré quatre mois, visait notamment à faire le point sur les conditions d'attribution et le poids financier des «frais de salle d'opérations» dans les établissements d'hospitalisation privée conventionnés. Cette mission prolongeait celle qui avait été menée au début de 1989 par MM. Raoul Briet, conseiller référendaire à la Cour des comptes, et Michel Guillaume, conseiller d'Etat. Elle s'inscrivait aussi dans la toute récente réflexion sur la loi hospitalière.

Les frais de salle d'opérations des cliniques privées ont été institués par un décret datant de 1973. Il s'agit d'un complément de rémunération, indépendant de la durée du séjour des malades, visant à couvrir l'utilisation de la salle d'opérations, du matériel et du personnel (à l'exception des médecins rémunérés à l'acte), la fourniture des médicaments anesthésiques, du linge et de certains produits nécessaires à l'intervention. Avec le forfait journalier de séjour et de soins et le forfait des dépenses pharmaceutiques, il est l'un des trois éléments du tarif de responsabilité des caisses d'assurance-maladie de l'hospitalisation des assurés sociaux dans les établissements d'hospitalisation privée. *«La part des frais de salle d'opérations a crû de manière très importante au cours des dernières années, et de nombreux indices laissent à penser que les remboursements de l'assurance maladie sont excessifs par rapport au coût réel»*, écrivent les auteurs du rapport.

On estime au total à plus de 1 300 le nombre des établissements privés concernés, ce qui correspond à plus de 60 000 lits d'hospitalisation de chirurgie et de gynécologie-obstétrique. D'autre part, les données officielles situent à 4,5 millions le nombre des actes chirurgicaux réalisés chaque année dans les différents blocs opératoires des établissements privés. *«L'une des principales raisons ayant motivé la demande d'enquête de l'IGAS est l'importance des sommes consacrées au remboursement des frais de salle d'opérations (près de 5 milliards de francs en 1988 pour le seul régime général, selon les indications fournies par la direction de la Sécurité sociale) et la rapidité de leur évolution (de l'ordre de 12,5 % par an en 1986, 1987 et 1988)*, peut-on lire dans le rapport de l'IGAS. *De 1986 à 1989, les remboursements effectués par le seul régime général ont augmenté de près de 59 %, passant d'environ 3,5 à 5,6 milliards de francs. En deux ans, de 1987 à 1989, la dépense globale des trois régimes a progressé de près de 30 %, passant de 5 à 6,5 milliards de francs.»*

Distorsions financières

L'enquête de l'IGAS révèle d'autre part de grandes variations régionales, les augmentations les plus importantes étant observées à Marseille. Cette enquête met aussi en lumière la situation très hétérogène, selon les régions, des modes de calcul des frais de salle d'opérations, les *«distorsions financières»* pouvant, dans ce domaine, être très marquées. *«Pour une simple appendicectomie pratiquée sous anesthésie générale dans un établissement privé à but lucratif classé en catégorie A, le montant des frais de salle d'opérations facturés variera de 603 F à 2 193 F*, expliquent les auteurs du rapport. *Une récente étude de la Mutualité sociale agricole portant sur environ 400 prothèses de hanche montre des facturations variant de 3 445 francs à 9 262 F, soit un écart de 1 à 2,7 pour une même intervention.»*

La plus grande hétérogénéité est aussi observée pour ce qui est de la chirurgie ambulatoire ou pour l'attribution des frais de salle d'opérations pour des gestes qui n'ont rien de chirurgical (comme les investigations endoscopiques) mais qui sont pratiqués dans des salles d'opérations. C'est ainsi, par exemple, que plusieurs caisses de Sécurité sociale (Clermont-Ferrand, Dijon, Nancy, Nantes, Rennes) refusent une telle prise en charge tout en ayant conscience de l'effet pervers de cette attitude puisque les malades sont, le jour de leur examen, transférés dans le service de chirurgie, soit de façon réelle, soit de façon strictement «administrative» pour permettre la facturation. D'autres caisses en revanche, (Lille) considèrent que si l'examen endoscopique est effectivement réalisé dans une salle d'opérations, la prise en charge peut être accordée.

Il apparaît clairement, au vu de l'enquête de l'IGAS, que les frais de salle d'opérations constituent une part importante (de l'ordre de 30 % voire plus de 40 % pour les services de chirurgie) et toujours croissante des recettes des cliniques privées. *«Plusieurs indices laissent à penser que les recettes perçues par les établissements au titre des frais de salle d'opérations, intégralement indexées sur la cotation des actes eux-mêmes, ne correspondent pas, dans la réalité, aux dépenses qu'elles sont censées couvrir, mais les dépasseraient notablement*, peut-on lire dans le rapport. *L'importance et l'accroissement rapide de la part des frais de salle d'opérations dans les recettes des établissements privés sont de nature à susciter des interrogations. Les dépenses du seul bloc opératoire représentent-elles près de 50 % des charges totales d'un établissement ou d'un service de chirurgie? (...)»*

Une expérience originale menée dans un établissement privé a permis d'estimer à environ 7 millions de francs le montant des dépenses liées au fonctionnement annuel du bloc opératoire, alors que le montant des remboursements effectués au titre des frais de salle d'opérations atteignait 21 millions de francs, représentant plus de 50 % du total des sommes versées à l'établissement par l'assurance maladie... Grâce à la collaboration établie avec trois établissements privés de la région parisienne (clinique du Val-de-Marne à Champigny-sur-Marne, clinique Garlande à Bagneux et clinique des Hauts-de-Seine à Châtenay-Malabry), les enquêteurs de l'IGAS ont pu confirmer l'inadéquation totale entre les sommes versées au titre des frais de salle d'opérations et la réalité de ces mêmes frais. Levant un coin du voile quant à la destination de ces très importants *«excédents de recettes»*, le rapport souligne que ces sommes – qui ne sont pas retrouvées dans le bilan global des établissements – pourraient servir à compenser des insuffisances d'autres financements comme le forfait de séjour et de soins.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là une anomalie grave dans le mode de financement des établissements privés par les caisses de Sécurité sociale, une anomalie d'autant plus inacceptable qu'elle autorise de fait tous les abus, augmentant du même coup l'inégalité de traitement entre l'hospitalisation publique et l'hospitalisation privée à but lucratif.

JEAN-YVES NAU

(1) Rapport sur les conditions d'attribution et les modalités de financement des frais de salle d'opérations dans les établissements d'hospitalisation privée conventionnés. Ce rapport de l'IGAS est signé de M. Jean Legrain et du docteur Henri Bonan.

Un ancien ministre à trop grande vitesse

Les gendarmes français ne plaisantent pas avec la loi. M. Alain Madelin, député UDF d'Ille-et-Vilaine, l'a appris à ses dépens. Mais le parlementaire, de son côté, n'a pas tenté d'échapper aux rigueurs de cette loi : il a subi sans protester la sanction d'un texte, qu'il a contribué à édicter.

M. Madelin a été surpris, le 26 octobre dernier, par des gendarmes de la brigade de Janzé (Ille-et-Vilaine), à 168 kilomètres à l'heure sur une portion de route nationale limitée à 90 kilomètres. Procès-verbal. Le 16 novembre, le tribunal de Vitré a condamné M. Madelin à un mois de suspension de son permis de conduire.

Depuis que le premier ministre, M. Michel Rocard, a lancé une campagne sur la sécurité routière, les gendarmes disent observer une diminution sensible du nombre des contrevenants interceptés qui cherchent, après coup, à jouer de leur influence pour faire «sauter» la sanction qui les frappe.

CATASTROPHES

Près de Bologne

Un avion militaire s'écrase sur une école en faisant douze morts parmi les élèves

Un avion d'entraînement militaire s'est écrasé jeudi 6 décembre sur un collège technique dans les environs de Bologne, au centre de l'Italie, provoquant la mort de douze élèves *(nos dernières éditions du 7 décembre)* et faisant environ quatre-vingts blessés dont cinquante-neuf ont dû être hospitalisés, selon un bilan définitif de la catastrophe publié par la préfecture de Bologne.

Deux cents élèves de quatorze à dix-huit ans étaient présents dans ce collège technique Gaetano-Salvemini de Casalecchio-Di-Reno à dix kilomètres de Bologne, à l'heure du drame, à 9 h 20, a précisé la direction. Selon des témoins, l'avion, un AER Macchi MBR-326 monoplace, a plongé dans une traînée de fumée avant d'éperonner le bâtiment provoquant un trou dans le mur à la hauteur du premier étage.

La tour de contrôle de l'aéroport Marconi de Bologne avait reçu quelques instants auparavant un appel du pilote signalant que ses commandes étaient bloquées et qu'un incendie s'était déclaré à bord. Le pilote, Bruno Viviani, vingt-quatre ans, du 3e groupe aérien de Villafranca près de Vérone (Vénitie), a sauté en parachute et s'est grièvement blessé en touchant le sol. Une enquête a été ouverte.

Un entretien avec Mme Michèle André

« La publicité devrait être autorisée pour tous les contraceptifs »

nous déclare le secrétaire d'Etat aux droits des femmes

Selon un sondage SOFRES publié dans *le Nouvel Observateur* du 6 décembre, 65 % des femmes de 35 à 54 ans répondent que la contraception a le plus contribué à changer leur vie. En revanche, dans la tranche d'âge des quinze vingt-quatre ans, ce qui vient en tête à la même question est la possibilité pour les femmes d'accéder à des métiers hier réservés aux hommes.

Parmi les problèmes pour lesquels elles seraient prêtes à engager des actions collectives, les femmes interrogées par la Sofres répondent dans l'ordre : la lutte contre le viol, la défense des femmes battues, l'inégalité des salaires. Autant de points qui figurent dans les priorités de Mme Michèle André, secrétaire d'Etat aux droits des femmes. Celle-ci vient de protester contre l'occupation, mercredi 5 décembre, d'un centre d'IVG de l'hôpital de la Croix-Rousse à Lyon par vingt-cinq personnes du mouvement Laissez-les-vivre. Dans un entretien au *Monde*, Mme André défend le dispositif français en matière de contraception et d'IVG, ajoutant : *«La publicité devrait être autorisée sur tous les contraceptifs.»*

– «En Allemagne, en Italie, aux Etats-Unis, le débat sur l'avortement a été relancé. La législation française peut-elle être sérieusement remise en question?

– Je suis inquiète de ce qui se passe dans un certain nombre de pays, d'autant plus qu'un groupe animé de l'étranger mène en France des actions de commando contre des centres d'IVG. Jusqu'à présent, ces actions ont été maîtrisées.

» Nous pouvons être fiers du dispositif mis en place dans notre pays en matière de contraception et d'interruption volontaire de grossesse. Parce que la contraception y est libre et bien souvent gratuite et que l'avortement ne s'est pas substitué à la contraception comme dans d'autres pays. Nous pouvons encore améliorer la situation en veillant au remboursement des pilules et au développement de la diffusion de toutes les formes de contraception, y compris des préservatifs, auprès des jeunes notamment.

– Faut-il revenir sur la législation interdisant la publicité sur les contraceptifs?

– On assiste dans ce domaine à une évolution rapide, en particulier du fait de la menace que représente le sida. Tout le monde s'accorde pour libérer la publicité sur les préservatifs. Mais l'on ne parviendra à promouvoir son usage qu'en tenant compte aussi de son caractère contraceptif. Il faut informer, complètement, sur toutes les méthodes de contraception. Je pense que la publicité devait être autorisée sur tous les contraceptifs.

– Certains s'étonnent que subsiste, en 1990, un secrétariat d'État aux droits des femmes. Que leur répondez-vous?

– Cet étonnement me semble relever de la cécité ou de la mauvaise foi. Certains pensent peut-être que les problèmes que rencontrent les femmes sont tous réglés ou qu'ils ne concernent que la vie privée et que l'Etat n'a pas à s'en mêler. Au contraire, on retrouve les femmes au cœur de tous les problèmes de société, qu'il s'agisse du travail, de la sécurité, de l'intégration, de la contraception, de la prostitution, du sida, des procréations médicalement assistées, de l'interruption de grossesse!

Mais, spontanément, la dimension «femme» n'est pas prise en compte. Pour y parvenir, il faut une volonté politique et une détermination. Le chômage en France ne sera pas réduit tant qu'il y aura 1 400 000 femmes à la recherche d'un emploi et les problèmes que posent la violence et l'insécurité ne pourront être appréhendés correctement sans une analyse des violences spécifiques – inceste, viol, violences conjugales – dont sont victimes les femmes.

– Six femmes dans un gouvernement comptant quarante-huit ministres, n'est-ce pas bien peu pour un pays parfois cité en exemple à l'étranger pour son refus des discriminations?

– C'est très insuffisant, en effet. Seul un changement de mentalité et de comportement par rapport aux pouvoirs pourra faire évoluer cette situation, au sein de l'Etat, mais aussi des partis, de l'administration et des entreprises. Tous les cadres dirigeants doivent accepter de travailler en mixité. »

– L'égalité professionnelle, voilà des années qu'on en parle! D'où viennent les grains de sable? Comment avancer?

– Sept ans seulement se sont écoulés depuis le vote de la loi sur l'égalité professionnelle. Celle-ci passe par un vigoureux effort de formation pour que les femmes puissent accéder à de nouvelles qualifications et responsabilités. Cette formation est une chance pour les femmes, car elle est un facteur de mobilité professionnelle dans l'entreprise. Mais elle est aussi une chance pour l'entreprise de trouver les qualifications techniques et scientifiques dont elle a besoin.

Les retards de l'égalité professionnelle

» Il ne faut pas se masquer les difficultés. L'égalité professionnelle a des effets sur l'organisation du travail, la répartition des tâches, le choix des systèmes de production. Elle doit trouver sa place dans une politique de modernisation négociée.

» Mais l'Etat ne doit pas être en retard dans ses propres services. L'administration et le secteur public devraient donner l'exemple à l'ensemble des acteurs économiques et sociaux. La mobilisation de tous est nécessaire. Le secrétariat d'Etat chargé des droits des femmes consacre plusieurs millions de francs aux plans d'égalité professionnelle, et depuis 1983 le dispositif a été enrichi par d'autres outils, comme les contrats de mixité.

– Les attitudes évoluent-elles en matière de formation et d'orientation des jeunes filles?

– Théoriquement, il n'existe pratiquement plus de filière, de formation ni de profession dont les femmes soient exclues. Mais dans les faits cette égalité se limite à un petit nombre de filières. Or c'est par la diversification des emplois, donc des formations, que passe l'égalité professionnelle à l'entrée sur le marché de l'emploi et au cours de la vie de travail. Sur ce point, je collabore avec l'éducation nationale et j'ai signé une convention avec mon collègue Robert Chapuis, secrétaire d'État chargé de l'enseignement technique : il n'y a pas assez de femmes dans les professions scientifiques et techniques, alors que notre pays manque d'ingénieurs.

» L'évolution économique doit permettre cette diversification de l'emploi des femmes, surtout lorsqu'il y a pénurie de main-d'œuvre qualifiée. Mais cette diversification ne doit pas être que symbolique. Il faut renverser les idées reçues. Pas plus que le système éducatif, les familles ne doivent enfermer les filles dans des stéréotypes dépassés. Et que celles-ci sachent que l'on peut concilier sa vie personnelle avec l'exercice de toutes les professions.

– Quelle est aujourd'hui la force de mobilisation des femmes? Pouvez-vous encore compter sur la dynamique associative?

– Il existe un travail associatif important sur lequel je m'appuie pour mener mon action contre les violences conjugales ou développer l'information des femmes sur leurs droits. Ce mouvement associatif joue un rôle au niveau international, par exemple pour la solidarité avec les femmes d'Europe des pays de l'Est et du monde islamique.

» Certes, le mouvement des femmes n'est plus le même que celui des années 70, contestataire à l'époque. Il est plus proche des préoccupations quotidiennes des femmes et représente un tissu plus diversifié. Mais la prise en compte des problèmes féminins ne peut plus être aujourd'hui du seul ressort des associations de femmes. Les organisations syndicales doivent prendre davantage en charge le thème de l'égalité professionnelle. A cet égard, les partis politiques aussi ont un véritable effort à faire, et ils y seraient gagnants.»

Propos recueillis par
CHRISTIANE CHOMBEAU

SOCIÉTÉ

JUSTICE

Le romancier Jean Vautrin accusé de « contrefaçon » par un chercheur

Les muses et la science

La première chambre du tribunal civil de Paris, sous l'autorité de M. Robert Diet, président du tribunal de grande instance, se prononcera le 16 janvier 1991 dans le procès en « contrefaçon » intenté à Jean Vautrin par M. Patrick Griolet, qui lui reproche d'avoir « exploité » ses recherches sur la culture et la langue cadjins pour écrire *Un grand pas vers le Bon Dieu*, prix Goncourt 1989.

Les moulures dorées du plafond de la première chambre civile avaient l'habitude. Régulièrement, tel auteur venait crier sa colère en accusant un autre écrivain d'avoir utilisé *« son »* idée, *« son »* histoire, en un mot *« son œuvre »* pour écrire un livre qu'il désignait comme une honteuse copie. Les hommes de robe mêlaient leur talent à celui des hommes de plume et s'affrontaient dans de brillantes envolées devant un public d'érudits séduit tant par l'éloquence que par la polémique.

L'audience du mercredi 5 décembre s'est présentée avec d'autres caractéristiques. Certes, il y avait bien un écrivain, mais son adversaire est un chercheur lui reprochant d'avoir *« exploité »* dix ans de travail.

En 1970, Patrick Griolet se rend en Louisiane, et pendant quatre ans il étudie le langage et la culture cadjins, en enregistrant une cinquantaine de bandes magnétiques qui lui permettront en 1982 de réaliser une importante thèse.

Elle sera publiée en deux parties : l'une, concernant l'aspect culturel, paraît en 1986 chez Payot, sous le titre *Cadjins et Créoles en Louisiane*, l'autre, intitulée *Mots de Louisiane, étude lexicale d'une francophonie*, sera diffusée discrètement en 1987 par une collection scientifique suédoise.

La moitié d'un prix Goncourt

Peu après la parution du livre de Jean Vautrin, *Un grand pas vers le Bon Dieu*, le chercheur constate que son travail avait été utilisé pour un roman qui sera couronné par « le » prix littéraire. Le jour même de cette consécration, l'écrivain rendra publiquement hommage à Patrick Griolet, et la deuxième édition comporte sur la page de dédicace un texte de remerciements où Jean Vautrin souligne que les ouvrages du chercheur *« constituent un tableau essentiel et vivant de ce rameau de la langue française, sans lequel ce roman n'aurait pas vu le jour »*.

Certes, cet hommage tardif manquait de spontanéité, car il ne faisait que répondre aux protestations de Patrick Griolet. Mais s'agit-il pour autant d'une contrefaçon ?

Pour Mᵉ André Bertrand, il n'y a aucun doute. Il accuse même les éditions Grasset d'avoir *« fabriqué un prix Goncourt »* en se servant des travaux de son client *« pour habiller un scénario de vingt-sept lignes »* ; le vol porterait non pas sur les idées, mais sur la matière : le lexique des termes cadjins est abondamment utilisé dans l'ouvrage avec l'orthographe inédite préconisée par Patrick Griolet. Des phrases, des locutions, et même le nom de quatre personnages sont également empruntés puisqu'ils correspondent aux noms de certains interlocuteurs du chercheur en Louisiane. *« Il s'est épargné dix ans de recherches »*, proteste Mᵉ Bertrand André, qui reproche à Jean Vautrin de *« n'avoir jamais mis les pieds en Louisiane »*.

Aussi, s'appuyant sur les études menées avec un ordinateur par M. Etienne Brunet, lexicographe au CNRS, l'avocat estime que son client doit être considéré comme *« un co-auteur de fait »* qui a, *« sans le vouloir »*, réalisé 50 % d'un prix Goncourt et qui doit donc recevoir la rémunération correspondante, à laquelle il ajoute 500 000 F de dommages et intérêts de préjudice moral.

« Les écrivains ne citent pas leurs sources » (1), affirme Mᵉ Josée Benazeras, en soulignant que ce n'est pas l'usage. Et, pour elle, les ouvrages de M. Griolet ne sont que des *« sources »* parmi d'autres, puisque Jean Vautrin a également utilisé un dictionnaire américain. Mais, surtout, l'avocate insiste sur le fait que *« M. Griolet n'est pas l'auteur des mots et des expressions, qui appartiennent au domaine public »*. En outre, le chercheur n'aurait fait qu'une *« compilation »*, et elle se refuse à admettre toute comparaison entre un roman issu de l'imagination d'un auteur et un dictionnaire scientifique.

« Ils vous demandent de condamner le travail d'un écrivain à partir de documentation », se plaint Mᵉ Benazeras. Certes, elle admet que six chansons et un conte cités par le chercheur sont dans le livre de son client. Mais ils sont soit en italique, soit entre guillemets ; il s'agit donc de citations de textes appartenant au folklore et non à M. Griolet.

Victor Hugo, Gustave Flaubert et Emile Zola auraient, bien avant Vautrin, utilisé abondamment des textes documentaires. Mais le chercheur doit-il rester obscur ? Doit-il, comme l'affirme l'avocate, *« demeurer dans sa réserve »* ? Les juges devront dire s'il y a des limites dans l'emprunt à l'œuvre d'un spécialiste dont le succès n'atteindra jamais celui d'un prix littéraire. Là est la seule question, car, sans l'aspect commercial, Mᵉ Benazeras le disait bien, *« les deux œuvres ne se font pas ombrage. Elles se complètent »*.

MAURICE PEYROT

(1) Les journalistes le font volontiers. L'orthographe utilisée ici pour le terme cadjin correspond à celle souhaitée par M. Griolet.

ÉDUCATION

M. Rocard invite les enseignants à s'engager dans la réforme des lycées

Le premier ministre, qui inaugurait, jeudi 6 décembre, le nouveau lycée professionnel Alain-Savary à Arras (Pas-de-Calais), a saisi cette occasion pour commenter le récent mouvement des lycéens et les propositions de rénovation pédagogique lancées par le conseil national des programmes . *« L'effort le plus urgent*, a-t-il souligné, *concerne aujourd'hui les classes de seconde des lycées. Elles doivent être prioritairement des classes de méthodologie. Il faut pour cela un engagement pédagogique décisif de tous les professeurs. »*

Estimant que seule une réorganisation des horaires, des rythmes de travail et des programmes permettra de prendre en compte l'hétérogénéité croissante des élèves, M. Rocard a souhaité que *« le débat ne s'enlise pas sur les problèmes de structure et d'organisation des disciplines »*. *« Si notre système éducatif est l'un des meilleurs d'Europe, c'est à ses enseignants qu'il le doit. Il n'y a aucune raison qu'ils ne trouvent pas les moyens d'adapter leur tradition aux nécessités d'un enseignement de masse »*, a-t-il conclu.

JOURNAL D'UN AMATEUR

Japon

IL ne faut sans doute pas manquer d'aplomb pour intituler « Japon » le récit d'un simple coup d'œil entre Tokyo, que les naturels écrivent Tōkyō, et Kyoto. Comme si ces deux villes pouvaient résumer la dualité d'un pays qui, effectivement, saute aux yeux à peine y a-t-on séjourné vingt-quatre heures.

Pays plutôt étriqué (377 643 kilomètres carrés pour cent vingt deux millions d'habitants) dont les villes sont gigantesques (le « grand Tokyo » s'étend dans un rayon de 150 kilomètres), au point que les 500 kilomètres qui séparent Osaka de la capitale ne formeront, à terme prévisible, qu'une seule agglomération ; pays surhabité dont les deux tiers restent inhabités puisque ils ne sont peuplés que de montagnes ; pays élu de l'urbanisme sauvage mais veillant à conserver des jardins qui rivalisent en grâce avec leurs frères chinois ; pays de toutes les délicatesses cependant que ses cadres se font une règle de s'enivrer trois fois la semaine ; pays dont les carrefours sont équipés à l'intention des aveugles mais où les vieillards et les enfants se suicident plus que partout ailleurs ; pays qui se referme sur lui-même au début du dix-septième siècle, jusqu'à interdire à ses expatriés d'y revenir sous peine de mort, mais qui s'offre depuis cent ans à toutes les influences ; pays perméable mais qui a de lui-même un orgueil qui le fait taxer de racisme ; pays à qui la guerre est constitutionnellement interdite mais qui consacre à son armée 1 % du produit national ; pays, enfin, de la double hérédité du pouvoir, où, pendant près de trois siècles, des environs de 1600 à 1867, du premier des Tokugawa au dernier d'entre eux, les shoguns qui, plus que l'empereur, tiennent l'Etat se succéderont, comme lui, de père en fils, ce qui reviendrait plus ou moins, pour la France, à faire d'Emile Ollivier le descendant direct du baron de Sully, *via* Colbert et le cardinal de Fleury.

VU d'en haut, ne serait-ce qu'au sommet de l'un d'eux, Tokyo paraît surpasser New-York sur le chapitre des gratte-ciel ; au sol, il n'est guère d'avenue triomphale qui ne soit bordée de ruelles manifestement inchangées depuis l'origine des temps ; et plus d'un quartier n'est pas autrement composé.

Mais l'avenir, sans la nuance d'espoir que comporte aussi ce mot, c'est le gratte-ciel, dont le gigantisme est la contrepartie (ou l'aveu) d'un manque de place que traduit la cherté des loyers, à l'image, d'ailleurs, du niveau général des prix. Un appartement, s'il s'en trouve, se paie trois fois ce qu'il coûte à Paris, et les hôtels de bonne catégorie louent des placards sous le nom de chambres.

A la nuit tombée, Tokyo, c'est Pigalle. Sans le commerce qui a fait la notoriété de ce quartier, il y fait clair comme en plein jour tant les façades sont alourdies d'enseignes lumineuses dont le clinquant fait l'unité. Elles signalent le plus souvent des bars, ainsi que leur emplacement dans l'immeuble.

Leurs pratiques sont ces cadres qui, par paquets de douze, uniformément vêtus de bleu marine ou de gris anthracite, vont de l'un à l'autre, subissant, le moment du repos arrivé, la vie collective qui caractérise le travail. Les automobiles, taxis et véhicules « de société », en particulier, se fraient non sans peine un passage sur la chaussée occupée par ces « clerks » en bordée, plus obligatoire que voulue, à ce qu'on raconte.

Les rues sont en effet disproportionnées avec les immeubles qui les jalonnent. Les promoteurs, apparemment affranchis de toute règle d'urbanisme, du moins pour ce qui concerne les hauteurs, n'ont pas le pouvoir d'élargir les voies publiques. L'envie non plus, probablement, puisque cela reviendrait à perdre sans profit quelques-uns de ces mètres carrés au prix faramineux.

Le jour venu, les quartiers populaires, pas moins agités pourtant, en deviennent reposants. L'Asie (était-ce elle, la veille ?) s'y retrouve, puisqu'elle est une odeur. Les restaurants s'ouvrent sur la rue chauffée par un typhon passé peu avant et hors de saison. Le nez rassure. Sans odeur, où est la vie ?

Derrière de petites tables en plein vent, des preneurs de paris, tenus, assure-t-on, par la pègre nippone, celle qui a pignon sur rue et dont l'Occident n'ignore plus la puissance. Les joueurs se pressent autour de ces étals où les journaux de pronostics sont protégés des courants d'air par un inévitable fer à cheval.

En face, au rez-de-chaussée, une boutique de pachinko, sorte de billard électrique vertical dans lequel dégringolent des billes d'acier. Les innombrables clients y sont alignés dans un bruit d'enfer où se mêlent une assourdissante musique de fond et les non moins sonores encouragements d'un animateur. Mais les adeptes ne disent mot, le regard collé à ce qui s'apparente à un hallucinogène. Nulle exclamation qui marquerait la joie ou le dépit. Jouer n'est pas gai.

CES joueurs-là, à voir ce qu'ils sont, sont manifestement éloignés du Japon triomphant. Ils n'ont pas été l'un de ces lycéens qui déambulent en traînant les pieds, encore aujourd'hui vêtus d'un uniforme copié sur la Prusse d'il y a cent ans ; ceux qui ont réussi leurs examens parce qu'ils n'ont dormi que quatre heures par nuit, alors qu'ils échouent, dit un proverbe, s'ils paressent au lit une heure de plus. A moins qu'ils n'aient été l'un d'eux, au contraire, mais qu'ils aient lâché prise, sans espoir de recours dans un pays, dit un observateur, où un collectivisme de fait se double d'une effrayante concurrence individuelle, et où la protection sociale vaut celle des Etats-Unis...

Dans ces quartiers-là se montre la face cachée du Japon d'Epinal : les petits ateliers de sous-traitance, qui ne font pas moins la puissance du pays que les grandes firmes dont les noms se claironnent de par le globe. Ce n'est pas le tiers-monde, mais ce n'est pas loin. Ici, c'est l'autre extrémité de l'empire télématique, celle du travail manuel et de l'ouvrier qui vit chez son patron.

Les traditions y sont vraisemblablement intactes, à commencer par le langage, et sans doute le maître de la maison y désigne-t-il encore son épouse par l'appellation *gusai* (« mon idiote de femme »), alors que dans d'autres couches de la société, que l'on qualifiera par facilité de « plus éclairées », l'expression le cède à une périphrase moins abrupte : « celle qui est à la maison » (*kanai*).

Le langage, pour qui se laisse aller à des faiblesses pour la grammaire, et seulement à ce titre, c'est ce qui ferait aimer le Japon. Pour autant que l'explication ait été bien comprise, ce langage comporte six degrés : un seul est d'égalité, deux sont d'infériorité, trois sont de supériorité, par rapport à l'interlocuteur de celui qui parle. C'est ainsi que le mari s'adressant à sa conjointe usera du premier degré d'infériorité, cependant qu'en réponse l'épouse emploiera le premier degré de supériorité. De là viendrait, pour savoir à qui l'on a affaire, et afin de connaître le degré approprié du langage, cet échange incessant de cartes de visite qui est une dominante sociale. A condition, bien sûr, de faire partie de ceux qui en possèdent.

DE Tokyo à Kyoto, le Shinkansen, ancêtre du TGV, bas sur pattes, fonce droit devant lui à 200 km/heure. Campagnes et villes sont transpercées de part en part, et ces chemins de fer ne sont parfois espacés que de cinq minutes. La campagne (la plaine, idéalement plaine, aurait pu écrire Paul Valéry, tant rien n'y saille) est une anarchie. Y alternent, à l'évidence sans contrôle, tout libéralisme dehors, les maisons d'habitation, les usines, les HLM ornées de lessives, les décharges – notamment de carcasses de voitures, – les serres, les potagers et les terrains vagues, sans qu'il soit possible de distinguer où en est l'ordre. Pas moins qu'en ville, l'espace est occupé comme à la roulette : par hasard. La campagne est un bazar, un fourre-tout. Ici comme là-bas, l'idée qu'une construction ou un ouvrage d'art pourraient avoir à tenir compte du paysage ou de ce qui l'entoure est un non-sens.

Par contraste, aussi, avec le reste, Kyoto fait figure de havre. A peine débarqué, on y sent la province. Pour immense qu'elle soit, la ville est traversée vivement par le taxi, aussi scrupuleux que ses frères de la capitale. Le pourboire est inconnu, et l'étranger, réduit à montrer le papier sur lequel est inscrite sa destination, n'a pas à craindre d'être « baladé ». Le client n'y est pas, comme à Paris, un suppliant qui n'a pas le droit de fumer mais subira le chien mouillé du chauffeur et ses discours sur la vie politique.

Kyoto donne envie d'y revenir, ne serait-ce que parce que marcher d'un point à un autre n'y paraît pas une épuisante incongruité. L'ancienne capitale impériale, bien qu'elle ne soit pas non plus dépourvue de gratte-ciel et d'avenues mussoliniennes, n'est pas un défi à l'ordre humain. Le yen s'y fait plus discret.

Au palais Nijo, que fit construire, comme un défi à son empereur, à quelques encablures de son propre palais, le premier des Tokugawa, le parquet craque encore sous les pas, comme il y a trois siècles, lorsque le bruit devait avertir le dormeur qu'un intrus approchait. Le vide y est une esthétique préservée, l'ultime peut-être. Les objets de la vie quotidienne n'y paraissaient qu'en fonction de leur nécessité. Autour, les jardins, végétaux ou minéraux, pour composer un Japon merveilleusement inactuel et faux.

∴

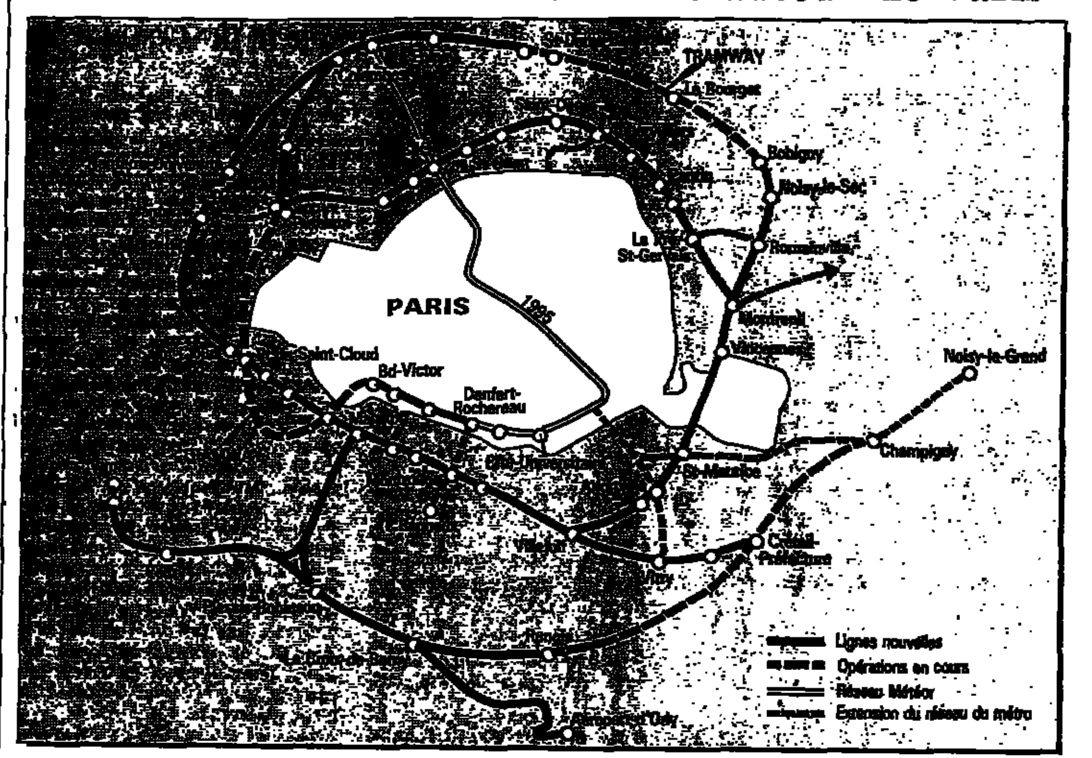
P. S. Le service de presse de l'ambassade de France remet régulièrement à jour une monographie du Japon dont la dernière édition s'intitule *le Japon 1990*. Une telle publication mériterait d'être mieux connue et même de servir de modèle pour toutes les autres représentations diplomatiques françaises. Pourquoi le Quai d'Orsay ne créerait-il pas une telle collection ?

PHILIPPE BOUCHER

RÉGIONS

Pour relier les banlieues

170 kilomètres de rocade ferrée autour de Paris



Un *« périphérique des transports en commun »* : tel est le nom donné au projet du conseil régional d'Ile-de-France pour réaliser la rocade, tant attendue, autour de Paris. Malicieusement baptisé ORBITALE (Organisation du bassin intérieur des transports annulaires libérés des encombrements...!), le projet présenté mercredi 5 décembre par M. Pierre-Charles Krieg, président (RPR) du conseil régional, doit tenir compte des engagements déjà prévus ou envisagés. Mais il veut *« mettre de la cohérence »* dans ces initiatives partielles et concevoir un réseau qui *« irriguera toute la petite couronne »*. Long de 170 kilomètres au total, avec 170 stations, il devrait transporter de 3 000 à 15 000 voyageurs à l'heure, soit 700 000 par jour.

Le tracé d'ORBITALE ressemble à une spirale qui partira du boulevard des Maréchaux au sud, dans le prolongement de METEOR, le métro automatique léger prévu entre la Cité universitaire et la gare Saint-Lazare en passant par la gare de Lyon. De la Cité universitaire, il se dirigera en tunnel vers la porte d'Orléans et Issy-les-Moulineaux. Là, il se branchera sur le futur tramway, dont le principe est acquis, qui desservira le Bas-Meudon, Saint-Cloud et La Défense. Il sera souterrain de nouveau vers Gennevilliers et jusqu'à Saint-Denis. Le tramway actuellement en chantier prendra alors le relais jusqu'à Bobigny. Et il finira en souterrain vers Vincennes, Villejuif, Montrouge, Malakoff, Boulogne, Rueil-Malmaison et Nanterre.

Cette spirale sera complétée par deux antennes. Une antenne nord irriguerait La Defense et des communes limitrophes de Paris : Levallois, Saint-Ouen, Aubervilliers et Bagnolet. Une antenne sud, correspondant à peu près à la N186, ira de Viroflay à Champigny et traversera Vélizy-Villacoublay, Antony, Choisy-le-Roi et Créteil.

Le réseau ORBITALE réalisera un compromis entre la rapidité, pour concurrencer la voiture, et une desserte «fine» de la proche couronne, avec des stations dont l'espacement moyen ne dépasserait pas un kilomètre. Sur certains tronçons, il correspond à un prolongement, prévu ou souvent réclamé, de lignes de métro. Son coût, évalué à 40 milliards de francs environ, c'est-à-dire à plus de 235 millions de francs le kilomètre, est élevé. Mais deux fois moins que celui d'une autoroute nouvelle si l'on prend en compte la rentabilité sociale, estiment ses promoteurs.

Le conseil régional, qui présente ce projet comme une *« contribution »* à l'élaboration du nouveau schéma directeur, considère qu'il est tout à fait compatible avec les objectifs affichés pour le développement des transports en commun en Ile-de-France : 100 milliards de francs d'ici à l'an 2015. Il devrait permettre d'économiser cinquante millions d'heures chaque année, *« soit l'équivalent de 3 milliards de francs pour la collectivité »*.

CHARLES VIAL

□ **Panne d'électricité dans le septième arrondissement de Paris.** – Environ 14 000 clients d'EDF ont été privés d'électricité, jeudi soir 6 décembre, dans le septième arrondissement de Paris en raison d'une panne généralisée. Selon l'EDF cette panne aurait été provoquée par un court-circuit survenu en début de soirée sur une canalisation enterrée sous un trottoir, court-circuit ayant lui-même entraîné l'explosion, suivie d'incendies, de deux transformateurs, rue de Grenelle et rue de l'Université.

Vendredi la situation était redevenue normale, à 7 heures, pour environ 4000 clients et EDF espérait pouvoir rétablir le courant sur l'ensemble de l'arrondissement en fin de matinée.

CULTURE

ARCHITECTURE

Le chaînon manquant des grands travaux

M. François Mitterrand devait inaugurer vendredi 7 décembre le Conservatoire national supérieur de musique de Paris

Première phase de la Cité de la musique, à l'ouest de La Villette, cet ensemble, construit par l'architecte français Christian de Portzamparc, dont la deuxième partie devrait être achevée en 1992, est le dernier des grands travaux lancés dans la capitale par François Mitterrand lors de son premier septennat. Mais cette inauguration tombe à pic. Pas seulement parce qu'elle conclut une aventure marquée par quelques hésitations politiques, financières, ou même acoustiques (1). Son contexte – le parc de La Villette –, l'implantation de la Cité à la frontière de Paris et de la banlieue Nord-Est, son architecture enfin, rétablissent en effet un chaînon manquant, parce que trop longtemps oublié, entre l'héroïsme constructif de la Très Grande Bibliothèque et... les assises de Banlieues 89.

L'architecture de la première prétend effacer le souvenir du grand mouroir des bibliothèques universitaires françaises. Les secondes proposent quelques solutions à un urbanisme en totale déconfiture là où les problèmes se posent. A maints égards l'architecture est devenue un dérivatif, un palliatif aux problèmes d'urbanisme. Les choix faits lors de la plupart des récents concours confirment la prééminence de l'objet sur l'urbain, et la récente affaire de Toulon le souligne encore : la municipalité a préféré user des fonds de l'Etat pour restaurer son opéra plutôt que pour résoudre les problèmes urbains auxquels ils étaient destinés. Dans ce contexte, La Villette peut être de quelque enseignement, à l'heure où Christian de Portzamparc, l'une des trop rares personnalités « urbaines » de l'architecture française, montre son savoir-faire.

Le parc de La Villette sera achevé d'ici à 1992, à peu près en même temps que la deuxième phase de la Cité de la musique. Dès à présent, cependant, les populations les plus diverses s'y côtoient sans heurts, venues de Paris ou des banlieues, avec ou sans ballon, pour les sciences et techniques du musée du même nom, ou pour les expositions de la Grande Halle, les bambous du jardin, les concerts du Zénith. Demain pour ceux de la Cité de la musique. Au-delà, c'est la Ville de Paris qui pense prendre la relève, puisqu'elle envisage d'installer à la place des défunts entrepôts du canal de l'Ourcq une école municipale des beaux-arts. Au-delà encore, mais dans l'ordre du rêve, il reste à occuper un tiers du Musée des sciences, immenses espaces vides qui, sans les concurrences interministérielles, accueilleraient volontiers cette école d'urbanisme qui fait tant défaut à la France, et volontiers aussi ces écoles d'architecture auxquelles on promet une réforme à défaut de locaux décents... (2).

Dans le contexte de La Villette, la Cité de la musique prend une signification qui dépasse largement l'apprentissage des gammes, serait-il supérieur. L'architecture de Portzamparc fait en effet la part de ce qui revient à la ville et au parc, au monument et à l'école, à la musique et au silence. La grande façade sur l'avenue Jean-Jaurès, hommage – mais hommage affranchi – au Chandigarh de Le Corbusier, cache derrière ses courbes simples, sa majesté solaire, une architecture aussi diverse que le sont les mille et une formes de la musique. Surtout, elle crée un parcours, riche de surprises mais sans rupture brutale entre la ville et la Cité.

A l'Est, sur l'autre versant de la Halle qui partage le parc, le chantier de la seconde phase révèle déjà le propos de l'architecte. Un propos libre, surprenant, beaucoup plus radical finalement que les « objets » à la mode que dénonce par ailleurs l'architecte. C'est que rien n'est dû au hasard dans cet agencement de formes, qu'il s'agisse de répondre au programme complexe des neuf institutions rassemblées, de répondre à la première « moitié » de la Cité, de ménager enfin l'entrée dans la capitale, ou un dialogue avec les folies du parc.

Il n'y a pas de hasards, sinon ceux de l'intuition, une composante visible à l'œil nu chez cette sorte de rêveur inévitablement pragmatique qu'est, avec urbanité, l'architecte Portzamparc.

F. E.

(1) Voir le dossier du supplément « Arts et spectacles » dans *le Monde* du 8 mars.

(2) Le CNSM et la Cité de la musique relèvent du ministère de la culture ; le Musée des sciences de celui de l'éducation nationale ; l'enseignement de l'architecture de celui de l'équipement.



S. COUTURIER/ARCHIPRESS

La Cité de la musique de La Villette

Une machine à faire des notes

A terme, la Cité de la musique s'étalera sur 27 000 m² au sol, de part et d'autre de l'entrée du Parc de la Villette, côté porte de Pantin, en avant de la Grande Halle. Mais, déjà, l'institution bicentenaire a abandonné les bâtisses austères de la rue de Madrid, à Paris, où les musiciens s'étaient installés en 1911. Pour ses quelque 1 200 élèves, ses 300 professeurs et la centaine d'administratifs du CNSM, dirigé par le compositeur Alain Louvier, la rentrée 1990 a déjà eu lieu dans les nouveaux locaux,

Les travaux de finition achevés, ils disposeront de trois salles câblées : un atelier interdisciplinaire (sur 400 mètres carrés) pour monter des spectacles et accueillir jusqu'à deux cents personnes, une salle d'art lyrique (200 à 450 places) et une salle publique d'orgue, où l'instrument est en cours d'harmonisation. Un orgue baroque sera installé dans l'amphithéâtre dévolu au musée, dans la tranche est.

Un certain confort a été prévu pour une détente studieuse (gymnase et médiathèque) et surtout les études individuelles. Ont ainsi été notamment installés cent treize studios de 10 à 30 mètres carrés, huit studios plus spécifiques pour l'électroacoustique, cinq studios de percussions de 30 mètres carrés, chacun autour de deux salles de cours, six salles pour le chant et l'art lyrique, ainsi qu'un bâtiment spécial pour la danse, doté notamment de cinq salles de 180 mètres carrés avec installation vidéo, salles de repos et de kinésithérapie.

A l'intérieur du CNSM a été prévu un internat pour une centaine d'élèves mineurs (environ 20 % des effectifs) ; 83 logements pour des étudiants majeurs doivent être construits dans la partie est de la Cité. Celle-ci abritera en outre, un Musée de la musique (avec les collections instrumentales du CNSM), l'Institut de pédagogie musicale et chorégraphique, une salle en forme d'ellipse de 1 260 places maximum, destinée en priorité à l'Ensemble intercontemporain de Pierre Boulez, des résidences pour étudiants, des commerces et des espaces administratifs. Le coût de l'ensemble des bâtiments devrait avoisiner les 900 millions de francs à quoi s'ajoutent les équipements du conservatoire (76 Millions de francs) et de la cité Est (45 millions de francs).

F. E.

Portzamparc, un architecte urbain

Christian de Portzamparc s'est fait connaître à la fin des années 70 en proposant des projet marqués au coin de l'urbanité, du souci de la ville. Un château d'eau, tour de Babel végétale, à Marne-la-Vallée, et, avec Georgia Benamo, l'ensemble d'habitations de la rue des Hautes-Formes, qui a consacré la rupture avec l'urbanisme brutal du temps des barres. On pensait alors que les architectes avaient opté pour une réflexion à long terme, dégagée des schémas simplistes. Mais la culture architecturale française reste si faible, et l'enseignement si souvent axé sur la vision naïve d'un architecte démiurge, que les effets de mode y jouent à plein.

Il était plus simple de revenir aux « objets », et des personnalités comme Portzamparc, tout en s'exprimant avec brio (du Conservatoire de musique du 7e arrondissement à l'école de danse de l'Opéra de Paris, à Nanterre), ont un moment quitté le devant de la scène. Sans en vouloir aux objets, il oppose sa Cité de la musique aux volumes simples et brillants de l'architecture à la mode.

« *La Cité*, explique-t-il, *n'est pas simple, et elle est plutôt mate. Ce grand bâtiment devait avoir à la fois un côté très institutionnel, académique, comme l'est l'idée paradoxale d'un enseignement de la musique par l'Etat. Et à la fois un côté libre comme l'est la musique, libre et personnel. D'où la diversité des lieux et des formes qui échappe au principe de la « série », de la trame, des éléments répétitifs, qui sont devenus un véritable tic d'une architecture qui se dit moderne. On ne sent pas qu'il y a ici cent quatre-vingts salles et deux mille personnes. Si l'aspect institutionnel de la Cité est, je crois, présent dans la façade de l'avenue Jean-Jaurès, très digne, la dimension musicale apparaît dès qu'on entre : on peut se perdre et trouver son « coin ».*

« *Avez-vous eu tout de suite en tête cette architecture éclatée, complexe ?*

– Elle n'est pas éclatée. J'ai imaginé des sous-ensembles qui permettent de se retrouver très vite. Les circulations entre les lieux sont très courtes. La tendance rationnelle aurait été de disposer les salles de part et d'autre d'un couloir très long. J'ai préféré les disposer en grappes autour de sas, ce qui préserve à la fois l'étanchéité sonore, et une complète liberté dans les zones de circulation puisqu'elles n'ont pas de fonction acoustique.

» Plus loin dans le bâtiment et autour de la cour intérieure, j'ai au contraire disposé la salle de grand orchestre, la médiathèque, les logements, toutes les nouveautés dont ne disposait pas l'ancien Conservatoire. La cour intérieure est le contraire de la façade. C'est un capharnaüm d'éléments un peu sculpturaux, d'événements, de couleurs. La musique, ce n'est pas un tout simple et organisé comme la littérature. J'ai voulu respecter et accentuer cette diversité.

« Des rapports qui nous échappent »

– Dans l'autre partie de la Cité, en cours de construction, vous semblez avoir inversé votre propos et placé en façade cette diversité.

– La partie ouest n'est occupée que par une seule institution aux fonctions diverses, et qui devaient être réunifiées. A l'est, c'est l'inverse. Autour de la grande salle, en ellipse, prennent place plusieurs institutions. Ce parti s'est révélé extrêmement souple : il a permis de faire évoluer les espaces dévolus à chacune d'entre elles, au fur et à mesure de la définition de leurs besoins. En revanche l'ensemble a toujours gardé la même géométrie, la même physionomie.

» Entre les deux tours du concours on avait cru utile de m'avertir que le président aimait la symétrie, qu'il fallait donc plutôt rechercher deux formes similaires de part et d'autre de la Grande Halle. Heureusement, je m'en suis tenu à mon projet initial, qui, autour de l'esplanade et de sa bizarre fontaine, assurait la transition entre Paris, le parc, et l'arrivée dans la capitale depuis la banlieue. »

– Croyez-vous que les architectures actuelles peuvent coexister ?

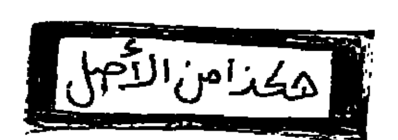
– Il y a eu un tournant, dans les années 60, lorsqu'on a réalisé que, contrairement à ce qu'on avait pris l'habitude d'apprendre et de penser, Paris ne serait pas rasé et reconstruit ex nihilo, *que ce n'était pas, comme on disait alors, une ville* « obsolète » *dont on ne garderait que quelques témoignages. On a compris, vers 1966 ou 1967, que dans la ville, toutes les époques coexistent de façon pratique et toujours actuelle. Le cinéma, les films d'Antonioni, de Godard ou de Fellini ont contribué à modifier notre vision. En dépassant toutes les divisions de l'architecture et de l'urbanisme, ils ont redonné une unité à la ville et à l'espace ».*

– N'est-il pas inquiétant que les architectes aient eu besoin du cinéma pour commencer à réfléchir ?

– Personnellement, je suis revenu des formules à l'emporte-pièce qui caractérisaient la profession, et qu'on rencontre encore aujourd'hui. Jean Nouvel dit couramment : « l'espace, c'est dépassé ». *Non. C'est aussi faux que si l'on disait :* « le corps humain est dépassé ». *L'espace s'est simplement modifié parce qu'on se déplace différemment ».*

Propos recueillis par
FRÉDÉRIC EDELMANN

□ **Précision.** – Un malencontreux lapsus nous a fait attribuer à Copland l'*Adagio pour cordes* de Samuel Barber, dans l'article que nous lui avons consacré deux jours après sa disparition à New-York (*le Monde* du 4 décembre). Signalons, par ailleurs, que deux disques compacts consacrés à des œuvres importantes de Copland viennent d'être publiés par Etcetera : *Variations, Sonate, Fantasy*, par le pianiste David Lively et la *Première Symphonie* et le *Concerto pour piano* par Noël Lee, l'Orchestre national de France étant dirigé par le compositeur.



CULTURE

THÉATRE

Les enfants d'Atrée

Avec le Théâtre du Soleil, Ariane Mnouchkine raconte le destin des Atrides, et d'abord « Iphigénie » et « Agamemnon »

Contre un fond bleu intense, la scène est une arène de corrida, oubliée dans un désert, et dont la piste, les murs d'enceinte, les *burladeros*, auraient, au cours des siècles, pris une couleur de sable pâle. Un velum blanc orné de dessins grecs adoucit la lumière. Les personnages entrent par une passerelle, glissant au milieu du public, ou par le fond, par une porte de bois bleu qui s'ouvre silencieusement, tirée par des fils croisés, bien visibles.

C'est là qu'Ariane Mnouchkine situe la triste histoire de la fin des Atrides. Les personnages des tragédies grecques, parqués dans le cercle clos de leurs crimes et de leur culpabilité, marqués par un destin implacable, poursuivis par la vengeance des dieux, sont pareils aux *toros* qui piégés dans l'arène, mènent jusqu'au bout de la violence un combat sans espoir.

Pour l'heure, le Théâtre du Soleil présente *Iphigénie à Aulis*, d'Euripide, et la première partie de l'*Orestie*, d'Eschyle : *Agamemnon* – la suite viendra en février. Si l'on s'en tient à la chronologie théâtrale, Euripide vient bien après Eschyle. Mais ce que veut Ariane Mnouchkine, c'est raconter l'histoire à partir des origines : Iphigénie sacrifiée par son père Agamemnon, afin que les vents se lèvent et que les Grecs puissent naviguer jusqu'à Troie et reprendre Hélène...

Un chœur de femmes commente l'action – des « étrangères », vêtues à l'orientale de lourdes robes brodées qui s'évasent en corolles comme les tuniques des derviches. Ces femmes aux visages grimés, redessinés, illustrent leurs paroles de danses expressives, rythmées par les claquements des pieds dans leurs chanssons souples. C'est une danse farouche, presque guerrière qui alterne avec des déhanchements lascifs, tandis que les mains s'enroulent comme chez les Indiens et les Gitans. Mais il ne s'agit pas d'une reconstitution, seulement d'une évocation. Une façon de rappeler par des signes d'exotisme, la distance qui nous sépare de la mythologie, et la confusion de notre connaissance.

Le messager est vêtu d'une robe blanche, coiffé d'une sorte de turban. Agamemnon et Ménélas sont en noir, les visages, mangés par une barbe laineuse noire, sont blancs, les yeux sont démesurément élargis par une bande noire qui donne des regards d'oiseau affolé. Tout rouge et or, bardé de bijoux, Achille est traité en dérision. Les vêtements effacent les corps – d'ailleurs les hommes peuvent représenter des femmes et réciproquement – les maquillages forment des masques, sauf Clytemnestre – long visage aux yeux tristes – et Iphigénie – fragile, enfantine.

Leur arrivée éclaire le propos d'Ariane Mnouchkine. Avec précision, avec clarté, elle fait entendre l'histoire de deux femmes trompées par un mari, par un père qui les sacrifie à son devoir de roi guerrier. L'histoire d'une jeune fille, qui, ne pouvant échapper à son destin, refuse de le subir, choisit de l'assumer, de le dépasser.

Iphigénie, minuscule tache blanche et jaune collée contre la masse noire de son père, image bouleversante qui dit la panique, la tendresse, l'arrachement... Entraîné par les percussions barbares de Jean-Jacques Lemêtre et Sergio Perrera – qui parfois accompagnent une musique grand siècle – le spectacle aligne de ces moments éclatants comme une vérité première, irréfutable. On découvre la pièce, dans la traduction de Jean et Mayotte Bollack : elle est d'une simplicité, d'une force magnifique, elle est enthousiasmante.

Agamemnon – traduction d'Ariane Mnouchkine – raconte, dix ans plus tard, le retour du roi vainqueur de Troie et la vengeance de Clytemnestre, qui ne lui a pas pardonné le sacrifice d'Iphigénie, ni d'avoir amené avec lui Cassandre, la prophétesse. La reine s'est alliée avec Egisthe, fils de Thyeste ; pour prendre le pouvoir, elle égorge Agamemnon.

La forme du récit, le style, la musique, le décor ne changent pas, les costumes changent seulement de couleur : de noirs, ils deviennent rouges. Pourtant la pièce est profondément différente. Euripide installe des rapports de force, et presque de psychologie entre les personnages. Ce n'est pas le cas chez Eschyle. Il écrit une sorte de monologue polyphonique, extrêmement violent, qui met en jeu des forces fondamentales. Le spectacle paraît soudain manquer de puissance, de cette rage animale qui va saisir les enfants d'Atrée, et les détruire. Les personnages étant soit vieux, soit épuisés, soit désespérés, les danses s'alanguissent, les choreutes feignent de s'essouffler, les comédiens semblent hésitants.

Simon Abkarian, Agamemnon, n'a pas ici un rôle très dynamique. Juliana Carneiro Da Cunha ne trouve pas la fureur qui s'est emparé de Clytemnestre. Nirupama Nityanandan, émouvante Iphigénie, est une bien pâle Cassandre. Pas encore assez sûrs d'eux, les comédiens s'amélioreront forcément, mais il n'est pas certain que la continuité de style convienne.

Il faut arriver à la fin, au récit d'Egisthe (Georges Bigot) pour retrouver le tonus, la tension tragique. Alors, c'est comme dans un feuilleton où la dernière séquence provoque le suspense, rend impatient de connaître la suite... Et c'est vrai, on attend avec intérêt de voir ensemble les trois parties de *l'Orestie*.

COLETTE GODARD

▶ *Iphigénie* le samedi à 15 h 30 et 19 h 30. Le dimanche à 13 h. *Agamemnon* le dimanche à 16 h 30. Tél : 43-74-24-08.

Si peu de vengeance...

« Zone libre », de Jean-Claude Grumberg : souvenirs des temps de peur

« Né en 1939, je fus caché en zone libre, cramponné à la main de mon frère aîné pendant toute la guerre », écrit Jean-Claude Grumberg. Il était donc un tout petit garçon, et lorsqu'il a voulu écrire une pièce sur les années de peur, il n'y est pas parvenu du premier mouvement : *« Ce temps à demi vécu par moi m'échappait. »* Puis il y a eu *« les souvenirs, confiés par je ne sais trop qui à l'enfant que je fus »*. Mais une autre difficulté attendait Grumberg : d'instinct, il n'était pas porté à écrire une œuvre de ressentiment, quand bien même cela ne fit qu'un avec le propos.

Une nuit de 1941, dans une vallée écartée de la Corrèze, un agriculteur, Théodore Maury, tenant deux lampes tempête, fait entrer une famille – Simon Zilberberg, sa femme, sa belle-mère, sa belle-sœur, un neveu – dans la pièce principale d'une ferme désaffectée. Il manque des *têtes*, vous voyez : le frère, le beau-père, d'autres parents. Nous apprendrons qu'ils sont à Drancy, ou plutôt qu'ils y étaient... La pièce est une suite de moments dans la vie des Zilberberg et des Maury qui les cachent, jusqu'à la Libération.

Sans épisodes exceptionnels, la situation suffit. Le froid, la faim. Avant tout, l'inquiétude constante pour ceux qui n'ont pas pu se réfugier ici : Simon, le chef de famille, prendra le risque d'aller chercher de leurs nouvelles à Paris, boulevard Barbès et au cimetière de Bagneux, en grosse canadienne fourrée prêtée par Maury, sans étoile jaune. Il y aura une irruption de deux gendarmes qui cherchent *« les étrangers en situation irrégulière »*.

Mais quand Simon entre impromptu – la gaffe, – les gendarmes font semblant de croire qu'il est *« un Maury du Périgord »*. Et de toute façon Maury (le vrai) avait dit : *« Prendre mes juifs ? Non, mais ! »* Simon ira rejoindre un maquis juif près de Toulouse, et quand il reviendra, l'été 1944, chercher sa smala, ces dames seront déjà reparties, sans l'attendre, lui faisant la vacherie de lui laisser la vieille machine à coudre achetée à Cracovie en 1910, par là, un cauchemar d'industrie lourde, avec ordre absolu de la rapporter à Paris.

Jean-Claude Grumberg n'a pas moins de tact que de cœur, pas moins de sourire que de conscience. La pièce *« ne dit pas tout du crime, du chaos, du malheur, et de la désolation »*, avoue Grumberg. Il fait erreur : tout cela est rappelé, ranimé, presque à chaque seconde, par l'action et par les propos. La fin est glaciale. Simon s'en va brusquement, laissant là son arme du maquis :

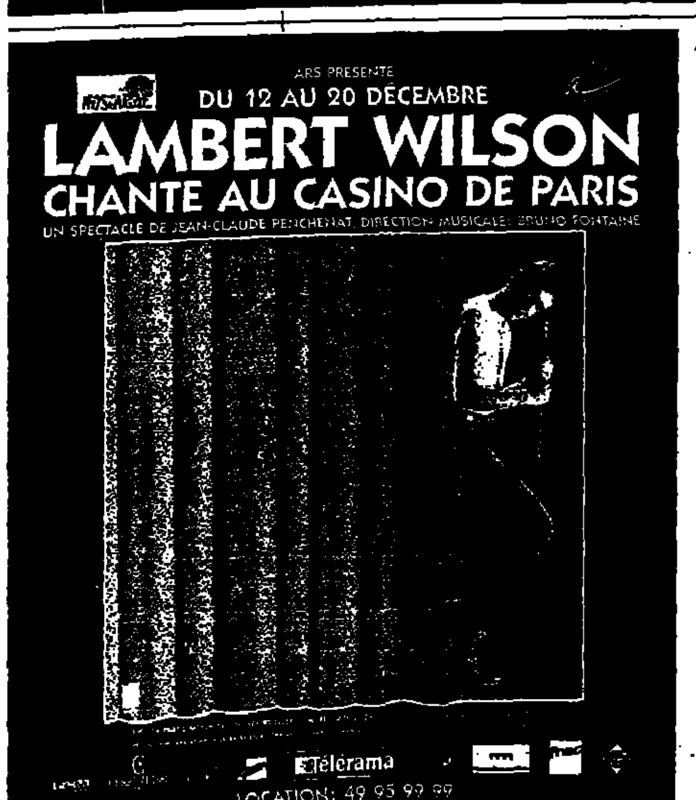
Maury. – *« Vous reviendrez ?*

Simon. – *Jamais ! »*

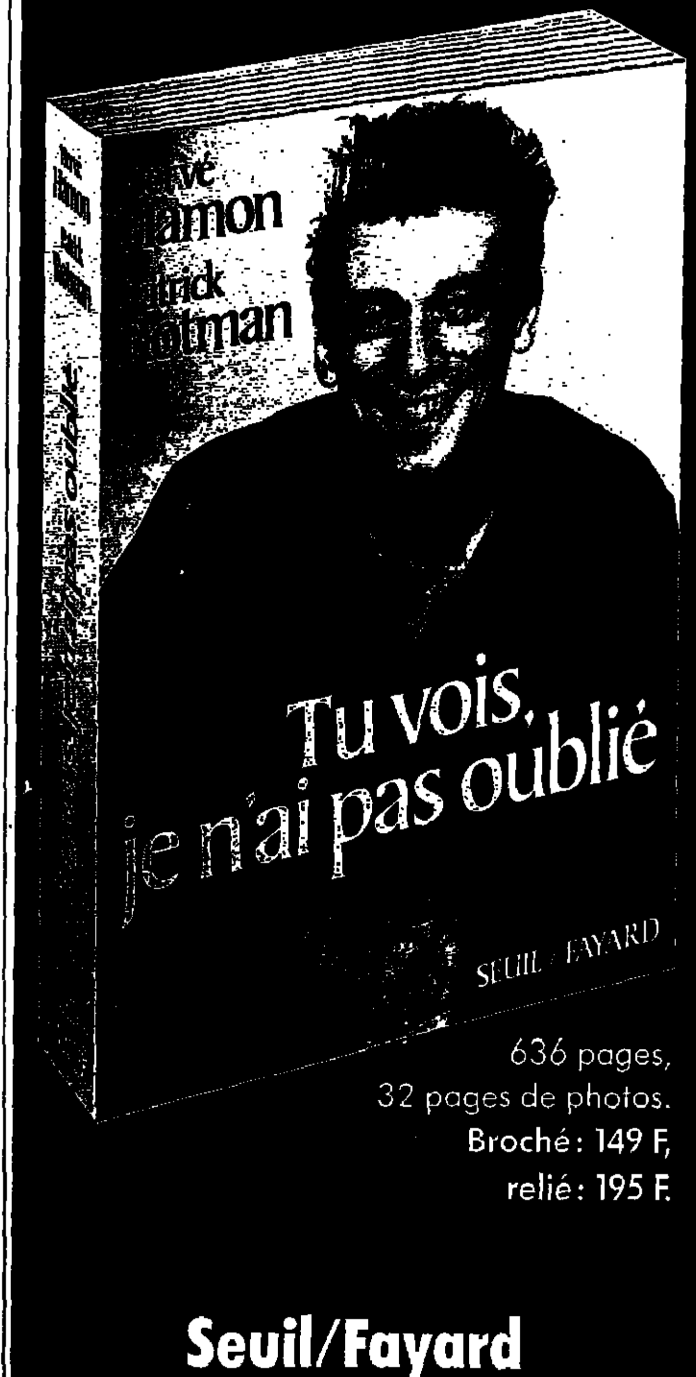
Jean-Claude Grumberg joue Simon, il est un phénomène d'évidence libre, de spontanéité, et, c'est particulier, de méchanceté affectueuse. Jean-Paul Roussillon joue Maury, en grand acteur : simple, concis, d'une grande richesse du dedans, d'un dépouillement apparent. Monique Mélinand (Madame Schwartz, la belle-mère, qui s'entête à parler yiddish alors qu'il vaudrait mieux pas), Geneviève Mnich (la femme de Simon, qui aime son mari mais le trouve pénible, et il l'est), Brigitte Mounier (la belle-fille de Maury, énergique), Georges Trillat et Benjamin Rataud (les deux gendarmes pas « regardants »), tous sont très bien, emmenés par une mise en scène de Maurice Bénichou, et domiciliés dans un beau décor de Gérard Didier.

MICHEL COURNOT

▶ Théâtre national de la Colline. Grande salle. Du mardi au samedi, à 20 h 30 ; le dimanche, à 15 heures. Jusqu'au 20 janvier. De 100 F à 130 F. Tél. : 43-66-43-60.







CULTURE

MUSIQUES

« Wozzeck » s'aère à Nice

L'Acropolis reprend l'opéra d'Alban Berg et le cinéma Rex montre le son dans le cinéma d'animation

NICE

correspondance

Monter *Wozzeck*, d'Alban Berg, exige de trouver une réponse pratique à la contradiction fondamentale de cette partition. Contradiction entre le découpage cinématographique d'une action en quinze courtes scènes, juxtaposées, et le langage du compositeur, *« transition infime »* comme disait Adorno, progression insaisissable qui rêve d'un continuum absolu. Dissolution du sujet, thème expressionniste par excellence, que le compositeur a exacerbé quand il a adapté le texte fragmentaire de Büchner.

L'Opéra de Nice avait décidé de remettre à l'affiche un spectacle montré pour la première fois en mai 1984. La mise en scène de Pierre Médecin, le directeur de l'Opéra – frère de l'ancien maire – est sans aspérités, ni fautes de goût, sans grand relief non plus. Il est tout à fait justifié de rendre le spectacle aussi fluide que possible en supprimant les entractes, en enchaînant rigoureusement les scènes, mais les situations perdent alors quelque peu de leur poids et les relations entre le personnage principal et ses partenaires se diluent, à l'exception de celles de Wozzeck et du Docteur interprété par le convaincant Hermann Becht.

Les décors et les costumes d'Annelies Corrodi ne confèrent pas davantage de relief au conflit : une toile de fond représente une ville baroque envahie par une tuyauterie (Beaubourg en plus chaotique), la scène proprement dite reste presque vide comme à Bayreuth du temps de Wieland Wagner, le mentor du metteur en scène. La scène est aérée quand on attendait une image scénique fondée sur l'idée d'enfermement.

La distribution est dominée par la soprano américaine Carole Farley. Elle fait corps avec le rôle de Marie, passe d'une situation à l'autre avec une disponibilité émotionnelle qui rend son apparition à la fois cohérente, intense, véridique. Le baryton René Massis campe un personnage trop modeste, tellement modeste qu'il en devient caricatural. Faut-il voir ici une option de la mise en scène ?

Sous l'autorité de Klaus Weise, son nouveau directeur musical, l'Orchestre philharmonique de Nice a fait des progrès du côté des cordes graves et des cuivres. Le spectacle est conduit de manière exacte mais sans rigidité, avec un sens dramatique aigu.

COSTIN CAZABAN

▶ Prochaines représentations : les 9 et 11 novembre. Tél. : 93-80-59-83.

▶ L'Orchestre philharmonique de Nice vient de publier un disque compact Richard Strauss chez Forlane *(Mort et transfiguration ; Don Juan ; Till Eulenspiegel).*

Le son animé

La deuxième édition des rencontres européennes Cinéma-Son a eu lieu, à Nice, dans les derniers jours de novembre. Elle était organisée par Michel Redolfi, le directeur artistique des Manca, le festival de musique électroacoustique.

Le thème retenu cette année, le son dans le cinéma d'animation, peut paraître badin, mais c'était un hommage au travail d'expérimentation, d'invention, d'un genre libre de toute contrainte et prospectif par définition. L'animation offre, par opposition au cinéma « réel », des possibilités techniques incomparables et son ouverture apparaît comme un défi stimulant. L'absence de restriction permet une réelle synchronisation conceptuelle de l'image et du son, pensés dès le départ dans leur globalité.

Parmi les musiques vues-entendues, celle de Carl Stalling, brave coureur de fond de la musique des cartoons de la grande époque, se situe dans la logique spécifique de la composition américaine (d'Ives à Cage) : dialogue impertinent, anti-historique, avec la tradition, utilisation du collage comme argument comique et comme définition d'un style qui se moque des cloisonnements stylistiques.

Ce modèle exporté en Europe fut vite adopté et adapté : les fabuleux *Shadocks* de Rouxel le rappelaient à Nice. Mais il n'y avait pas que des dessins animés au Rex de Nice. Des Nuits du court métrage ont permis d'apprécier, au milieu de la dizaine de films projetés le deuxième soir, *New Rêves* de Karim Dridi, dont la bande-son intègre de manière originale bruits et musiques dans une évolution cohérente, et *Pericoloso Sporgersi* de Jaco Van Dormael, dont l'univers mélancolique et réfléchi renvoie à Tarkovski.

Comment ne pas être nostalgique en regardant ce splendide *Fantasia* de Walt Disney, l'un des chefs-d'œuvre inégalés de l'animation, qui vient d'être restauré dans son opulence initiale ? Une nostalgie utile. Qui aurait investi les sommes considérables nécessaires à cette reconstitution du plus astucieux objet de propagande de la musique classique, si le public ne manifestait un tel intérêt pour un passé mythifié ?

C. Ca.

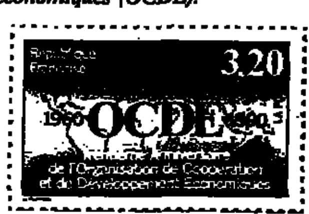
□ **Mort du trompettiste américain Bill Hardman.** – Bill Hardmann est mort, mecredi soir 5 décembre, des suites d'une congestion cérébrale. Il était âgé de cinquante-huit ans. La carrière de ce trompettiste s'était faite plus discrète ces dernières années, mais il avait joué dès 1956 avec Charlie Mingus et Tadd Dameron, puis, à partir de la même année, avec Art Blakey qui l'engage au sein des Jazz Messengers. Bill Hardmann y jouera vingt ans. Depuis deux ans, il vivait à Paris. En février, il devait partir en tournée à la tête du Charlie Parker Memorial.

AGENDA

PHILATÉLIE

Le trentième anniversaire de l'OCDE

La Poste mettra en vente générale, le lundi 17 décembre, un timbre-poste à 3,20 F, *Trentième anniversaire de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE).*



La convention créant l'OCDE a été signée à Paris le 14 décembre 1960. L'OCDE succédait ainsi à l'OECE (Organisation européenne de coopération économique), créée en 1948 pour contribuer à la reconstruction des pays européens avec l'aide du plan Marshall. L'OCDE compte actellement vingt-quatre pays membres du monde entier, auxquels se joint depuis 1961, pour certains travaux, la Yougoslavie.

Le timbre, au format horizontal 36 × 22 mm, dessiné par Denis Bonnal, est imprimé en offset en feuilles de cinquante.

▶ *Vente anticipée à Paris*, les 15 et 16 décembre, de 9 heures à 18 heures, au bureau de poste temporaire « premier jour » ouvert à l'OCDE, entrée 19, rue de Franqueville, 19ᵉ ; le 15 décembre, de 8 heures à 12 heures, à Paris-Louvre RP et Paris-Ségur et à de 10 heures à 17 heures, au Musée de la Poste, 34, boulevard de Vaugirard, 15ᵉ (boîtes aux lettres spéciales).

▶ Souvenirs philatéliques (15 F plus enveloppe timbrée pour la réponse pour les demandes par correspondance) : librairie de l'OCDE, 33, rue Octave-Feuillet, 75016 Paris, et Service des publications (Fran.2-1839), 2, rue André-Pascal, 75775 Paris Cedex-16.

En filigrane

● **Les Grands Prix de l'art philatélique.** – Le jury des Grands Prix de l'art philatélique s'est réuni, le mercredi 5 décembre, et a rendu son verdict. Le Grand Prix de l'art philatélique français voit triompher Raymond Moretti pour son carnet dédié aux *Personnages de la chanson française*, résultat obtenu à la majorité absolue au premier tour. Le Grand Prix de l'art philatélique des départements et territoires d'outre-mer a été décerné à un timbre de Polynésie française, *le Monde maohi*, dessiné et gravé par Georges Bétemps, celui de l'art philatélique européen à un carnet suédois, *la Recherche polaire*. Événement, le Grand Prix de l'art philatélique des treize nations africaines et malgaches d'expression française *n'a pû* être décerné en raison de la piètre qualité des vignettes de ces pays en 1990.



● **Camus en Suède.** – Les postes suédoises ont émis, le 27 novembre, un carnet de timbres consacré à quatre Prix Nobel de la littérature des années 50 : Boris Pasternak, Par Lagerkvist, Ernest Hemingway et le Français Albert Camus.

Rubrique réalisée par la rédaction du *Monde des philatélistes* 5, rue Antoine-Bourdelle Tél. : 40-65-29-27

CARNET DU *Monde*

Décès

– Mᵐᵉ Claude-Albert Colliard,
son épouse,
M. et Mᵐᵉ Jean-Claude Colliard,
M. et Mᵐᵉ Pierre Colliard,
M. et Mᵐᵉ Jacques Colliard,
Mˡˡᵉ Marie-Hélène Colliard,
ses enfants,
Jérôme, Edith, Elsa, Sophie, Etienne, Jean-Edouard, Marine,
ses petits-enfants,
ont la douleur de faire part du décès du

doyen Claude-Albert COLLIARD,
professeur émérite à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne,
professeur honoraire
à la faculté de droit
et des sciences économiques
de Grenoble,
docteur *honoris causa*
des universités de Lodz (Pologne),
Fribourg (Suisse),
Belgrade (Yougoslavie),
membre de l'Institut
de droit international,
membre de l'Académie
internationale d'astronautique
(section sciences sociales),
président de la Fondation santé
des étudiants de France,
grand officier
de l'ordre national du Mérite,
commandeur de la Légion d'honneur,
commandeur
de l'ordre des Palmes académiques,
commandeur de l'ordre national
du Drapeau (Yougoslavie),

survenu le 3 décembre 1990 à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Le service protestant et les obsèques ont eu lieu dans l'intimité familiale à La Ciotat.

J'ai combattu le bon combat.
J'ai achevé la course.
(Epitre II apôtre Paul à Timothée, 4, 6-8.)

Cet avis tient lieu de faire-part.

Lou Secadou,
13600 La Ciotat.

– Le conseil d'administration,
Le comité médical technique,
La direction générale de la Fondation santé des étudiants de France,
Les directions, les personnels et les enseignants des établissements de la Fondation SEF,
ont la douleur de faire part du décès du

doyen Claude-Albert COLLIARD,
président de la Fondation santé
des étudiants de France,
professeur émérite à l'université Paris-I
Panthéon-Sorbonne,
professeur honoraire
à la faculté de droit
et des sciences économiques
de Grenoble,
docteur *honoris causa*
des universités de Lodz (Pologne),
Fribourg (Suisse),
Belgrade (Yougoslavie),
membre de l'Institut
de droit international,
membre de l'Académie
internationale d'astronautique
(section sciences sociales),
grand officier
de l'ordre national du Mérite,
commandeur de la Légion d'honneur,
commandeur
de l'ordre des Palmes académiques,
commandeur de l'ordre national
du Drapeau (Yougoslavie),

survenu le 3 décembre 1990 à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Fondation S.E.F. – B.P. 147,
75664 Paris Cedex 14.

– La Société psychanalytique de Paris a le regret de faire part du décès du

docteur Jacques DUPRÉ,

le 1ᵉʳ décembre 1990.

– On nous prie d'annoncer le décès de

Mˡˡᵉ Adeline ESTEVE,
violoniste,
officier des Palmes académiques,

survenu à Passy-Chedde dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

De la part de ses amis et de ses anciens élèves du lycée de Strasbourg et du lycée Fénelon (2, rue de l'Eperon, Paris-6ᵉ) et de M. et Mᵐᵉ Bruno Gibert (Saint-Roman-de-Malegarde).

– Le docteur et Mᵐᵉ André Vasarely ont la douleur de faire part du décès de leur mère et belle-mère,

Mᵐᵉ Claire VASARELY,

survenu brutalement à Anet-sur-Marne (Seine-et-Marne).

– M. et Mᵐᵉ Jean-Pierre Avot
et leurs enfants,
Carine, Patricia, Marion et Lionel,
M. et Mᵐᵉ François Palaz
et leur fils Stéphane,
M. et Mᵐᵉ Philippe Palaz,
M. et Mᵐᵉ Charles Dupuy,
Mᵐᵉ Micheline Dupuy,
Mᵐᵉ Francis Dupuy
et ses enfants Pierre-Henry et Pierre-Edouard,
Mᵐᵉ Caroline Dupuy
et son fils Cédric,
M. et Mᵐᵉ Arnaud de Vendreuve
et leur fille Isabelle,
Mᵐᵉ Sybille de Vendreuve,
Mᵐᵉ Francine Cocquerelle,
Ses fils, fille, petits-enfants, frère et sœur, neveux et nièces, sa gouvernante,
ont la douleur de faire part du rappel à Dieu de

Mᵐᵉ Jacqueline HIGGIN,
née Dupuy,

survenu au Cannet, le 5 décembre 1990, dans sa soixante-dix-huitième année, dans le réconfort des sacrements de l'Eglise.

La cérémonie religieuse sera célébrée le lundi 10 décembre, à 14 heures, en l'église Saint-Honoré-d'Eylau, avenue Raymond-Poincaré, Paris-16ᵉ. L'inhumation aura lieu au cimetière du Père-Lachaise après la cérémonie.

Le présent avis tient lieu de faire-part.

M. Jean-Pierre Avot,
6, Grande-Rue,
78350 Les Loges-en-Josas.
Mᵐᵉ Evelyne Palaz,
35, avenue Bugeaud,
75116 Paris.

– M. et Mᵐᵉ G. Le Guillanton-Cointepas,
ses parents,
Anne-Catherine et Hugues,
sa sœur et son frère,
ont la grande tristesse de faire part du décès accidentel de

Geoffroy LE GUILLANTON,

survenu le 30 novembre 1990, à l'âge de vingt ans.

7, allée du Coteau,
49080 Bouchemaine.

– Le personnel enseignant de l'école Albert-Camus à l'immense tristesse de faire part du décès de

Mᵐᵉ PASQUES,
directrice de l'école,

Un hommage lui sera rendu lundi 10 décembre 1990, à 9 h 30, dans la cour de l'école.

L'inhumation se fera dans la plus stricte intimité.

– Millau. Montpellier. Blida.

Mᵐᵉ Jeanine Rainero,
son épouse,
M. et Mᵐᵉ Philippe Rainero
et leurs enfants,
M. Pierre Rainero,
M. et Mᵐᵉ Marcel Rainero
et leurs enfants,
M. et Mᵐᵉ Michel Chadelas
et leurs enfants,
Les familles Escriva Gays,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Roland RAINERO,
architecte,

survenu dans sa cinquante-neuvième année.

Les obsèques religieuses seront célébrées en l'église Saint-François le vendredi 7 décembre 1990, à 14 h 30.

La famille ne reçoit pas.

Cet avis tient lieu de faire-part.

549, chemin de Viastels,
12100 Millau.

Remerciements

– **Philippe Desgranges**
et ses parents
remercient du témoignage d'affection et d'amitié manifesté lors de la cérémonie qui a eu lieu en l'église Sainte-Odile, Paris-17ᵉ, le 4 décembre, à l'occasion du décès de

Antoine.

– **La famille Aït Ahmed**
remercie toutes les personnes venues témoigner de leurs respect, estime et affection lors des obsèques de

Rabah,
sapeur-pompier de Seine-et-Marne,

blessé le 24 août 1990 dans les incendies du Midi, décédé accidentellement à l'âge de vingt-huit ans à l'hôpital militaire de Sainte-Anne, à Toulon, le 2 novembre 1990.

Manifestations du souvenir

– A l'occasion de l'anniversaire du décès de

M. Isacher BER FRYDMAN,

le 30 novembre 1983.

Sa famille et ses amis se retrouveront à l'entrée principale du cimetière du Montparnasse, boulevard Edgar-Quinet, le dimanche 9 décembre 1990, à 10 h 45.

Communications diverses

– Jeune historien recherche pour sa thèse des personnes de plus de soixante-dix ans pour répondre à une enquête-questionnaire assez courte sur la presse des années 1925 à 1940. Ecrire, avec adresse, au CRA (M. Blanchard), 9, rue Malher, 75004 Paris. Merci pour votre aide (en retour, timbre + questionnaire).

– Sciences humaines – faire le bien – intensément – voici le chemin. M. Serge Morcovique, tél. : 42-00-34-06.

– Vente de charité au profit de la Pologne, le 7, 8 et 9 décembre 1990, de 10 heures à 19 heures, dans la cour de l'église Sainte-Geneviève, 18, rue Claude-Lorrain, Paris-16ᵉ (métro Exelmans), organisée par l'équipe polonaise de l'association Saint-Vincent. Merci pour vos dons.

Soutenances de thèses

– Université Paris-I, Panthéon-Sorbonne, samedi 8 décembre 1990, à 9 h 30, salle 113, entrée : 1, rue Victor-Cousin, galerie Jean-Baptiste Dumas, M. Joseph Libsekal : « Les monuments de la région de Gondor et du Godjam au XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles ».

– Université Paris-IV, Paris-Sorbonne, lundi 10 décembre 1990, à 9 h 30, salle des Actes, centre administratif, 1, rue Victor-Cousin, M. Samir Kassir : « Etude comparée de l'évolution interne et des factures externes de la guerre au Liban (1975-1982) ».

– Université Paris-IV, Paris-Sorbonne, mardi 8 janvier 1991, à 14 heures, salle Louis-Liard, 17, rue de la Sorbonne, Mᵐᵉ Florence Getreau, épouse Muthesius : « Le musée instrumental du Conservatoire de musique de Paris : histoire et formation des collections ».

– Université Paris-IV, Paris-Sorbonne, lundi 10 décembre 1990, à 9 h 30, salle des Actes, centre administratif, 1, rue Victor-Cousin, M. Samir Kassir : « Etude comparée de l'évolution interne et des facteurs externes de la guerre au Liban (1975-1982) ».

– Université Paris-V, René Descartes, sciences humaines, mardi 11 décembre 1990, à 10l heures, salle 224, 1, rue Victor-Cousin, 75005 Paris, Mᵐᵉ Christiane Jouaneda, épouse Albaredes : « L'enfant et l'apprentissage de la lecture en France au XIXᵉ siècle. Lecture et compréhension ».

– Université Paris-III, Sorbonne nouvelle, mardi 11 décembre 1990, à 9 heures, salle Bourjac, 17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris, M. Patrick Renard : « Jeux arithmétiques et jeux linguistiques dans les romans de Raymond Queneau ».

– Université Paris-V, René-Descartes, sciences humainers Sorbonne, Mardi 11 décembre 1990, à 10 heures, à la Sorbonne, salle 224, 1, rue Victor-Cousin, 75005 Paris, Mᵐᵉ Christiane Jouaneda, épouse Albaredes : « L'enfant et l'apprentissage de la lecture en France au XIXᵉ siècle. Lecture et compréhension ».

– Université de Paris-I, Panthéon-Sorbonne, mardi 11 décembre 1990, à 14 h 30, salle C.22-04, au centre Pierre-Mendès-France, M. Harrek Mohamed : « Théorie du déséquilibre et analyse des processus d'ajustement d'une économie en voie de développement : études économétriques comparatives ».

– Université Paris-IV, Sorbonne, mardi 11 décembre 1990, à 14 heures, salle des Actes, centre administratif, 1, rue Victor-Cousin, M. Grégoire Biyogo Nang : « L'écriture et le mal – théorie du désenchantement – contribution aux recherches sur la théorie littéraire ».

– Université Paris-IX, Dauphine, M. Alex Murciano, le 11 décembre 1990, à 16 heures, en salle D-520, M. Jean-Michel Lasry : « Algorithmes de la commande robuste et implémentation logicielle ».

– Université Paris-IV, Paris-Sorbonne, mardi 8 janvier 1991, à 14 heures, salle Louis-Liard, 17, rue de la Sorbonne, Mᵐᵉ Florence Getreau, épouse Muthesius : « Le musée instrumental du Conservatoire de musique de Paris : histoire et formation des collections ».

LOTO — MERCREDI 5 DECEMBRE 1990

19H55 — 4 14 15 22 27 37 — 47 — Tirage n° 49

6	4	1 223 270 F
5	[illegible]	60 420 F
5	[illegible]	6 810 F
4	[illegible]	104 F
3	[illegible]	8 F

20H35 — 2 23 24 32 46 47 — 27 — Tirage n° 49

6	0	–
5	11	184 370 F
5	682	11 710 F
4	[illegible]	165 F
3	[illegible]	11 F

AGENDA

VENDREDI 7 DÉCEMBRE

CINÉMAS

LA CINÉMATHÈQUE

PALAIS DE CHAILLOT (47-04-24-24)

En collaboration avec le festival d'Amiens : Tangi et Enterrement de la nièce de Te Rauparaha (1921), The Romance de Hinemoa (1927), Célébration du traite de Waitangi (1934), le Bataillon maori revient (1946), Broken Barrier (1952, v.o.), de R. Mirams et J. O'Shea, 16 h ; En collaboration avec le festival d'Amiens : l'Atlantide (1961), d'Edgar G. Ulmer, Naked Dawn (1955), d'Edgar G. Ulmer, Strange Illusion (1954), d'Edgar G. Ulmer, The Wife of Monte Cristo (1946), d'Edgar G. Ulmer, The Pirates of Capri (1949), d'Edgar G. Ulmer, Sept contre la mort (1965), d'Edgar G. Ulmer, 19 h.

PALAIS DE TOKYO (47-04-24-24)

Soirée Pologne en collaboration avec la FEMIS : l'Aube, de Maria Warcinski, le Mariage blanc (1990), de Christine Carrière, la Chunga, de José Luis Perez, Comment vivre (1977, v.o. s.t.f.), de Marcel Lezinski, 18 h.

CENTRE GEORGES POMPIDOU

SALLE GARANCE (42-78-37-29)

Zavattini : I nostri sogni (1943, v.o. s.t.f.), de Vittorio Cottafavi, 14 h 30 ; Don Cesare di Bazan (1942, v.o. traduction simultanée), de Riccardo Freda, 17 h 30 ; l'Amour à la ville (1953, v.o. s.t.f.), de Michelangelo Antonioni, Dino Risi, Federico Fellini, C. Zavattini et F. Maselli, Alberto Lattuada, 20 h 30.

VIDÉOTHÈQUE DE PARIS

2, grande galerie, porte Saint-Eustache, Forum des Halles (40-26-34-30)

De Gaulle à l'écran : 1968 : La chienlit, non : Allocution télévisée du 24 mai 1968, Mai 68 (1968) de A. Harris et A. de Sedouy, 14 h 30 ; Paris, 24 mai 1968 (1985) de Maurice Dugowson, 16 h 30 ; Actualités Gaumont, Pano ne passera pas (1970) de O. Roos et D. Jaeggi, 18 h 30 ; Mai 68 : première partie (1974) de Gudie Lawaetz, 20 h 30.

LES EXCLUSIVITÉS

A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE (A., v.f.) : UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94).

LES AFFRANCHIS (**) (A., v.o.) : UGC Triomphe, 8e (45-74-93-50) ; Les Montparnos, 14e (43-27-52-37) ; v.f. : UGC Opéra, 9e (45-74-95-40).

L'AIGUILLON DE LA MORT (Jap., v.o.) : 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83).

AIR AMERICA (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94).

ALBERTO EXPRESS (Fr.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

LES ARMES DE L'ESPRIT (Fr.) : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77).

ATTACHE-MOI ! (Esp., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

L'AVENTURE DE CATHERINE C. (Fr.) : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

LES AVENTURIERS DU TIMBRE PERDU (Can.) : Latina, 4e (42-78-47-86) ; Epée de Bois, 5e (43-37-57-47) ; Cosmos, 6e (45-44-28-80) ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

BLANCHE-NEIGE ET LE CHATEAU HANTÉ (A., v.f.) : Le Berry Zèbre, 11e (43-57-51-55) ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

BOUGE PAS, MEURS, RESSUSCITE (Sov., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00).

CASTE CRIMINELLE (Fr., v.o.) : Utopia Champollion, 5e (43-26-84-65).

LE CERCLE DES POÈTES DISPARUS (A., v.o.) : George V, 8e (45-62-41-46) ; Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33) ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

LE CHATEAU DE MA MÈRE (Fr.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; Les Montparnos, 14e (43-27-52-37) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

CHÉRIE, J'AI RÉTRÉCI LES GOSSES (A., v.f.) : Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33) ; Grand Pavois, 15e (45-54-46-85) ; Saint-Lambert, 15e (45-32-91-68).

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE (Fr.) : Panthéon, 5e (43-54-15-04).

58 MINUTES POUR VIVRE (A., v.f.) : George V, 8e (45-62-41-46).

LA CITÉ DES DOULEURS (Chin., v.o.) : Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33) ; Denfert, 14e (43-21-41-01).

CYRANO DE BERGERAC (Fr.) : UGC Triomphe, 8e (45-74-93-50).

DADDY NOSTALGIE (Fr.) : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

DAMES GALANTES (Fr.) : Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40).

DANCING MACHINE (Fr.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

DARKMAN (*) (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; v.f. : Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06).

DELTA FORCE 2 (*) (A., v.o.) : George V, 8e (45-62-41-46) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01).

LA DÉSENCHANTÉE (Fr.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; Pathé Impérial, 2e (47-42-72-52) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

LA DISCRÈTE (Fr.) : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; La Pagode, 7e (47-05-12-15) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Pathé Wepler II, 18e (45-22-47-94).

DO THE RIGHT THING (A., v.o.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

DOCTEUR PETIOT (Fr.) : Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

DR M. (Fr., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; UGC Rotonde, 6e (45-74-94-94) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; v.f. : Mistral, 14e (45-39-52-43).

ECHOS D'UN SOMBRE EMPIRE (Fr.-All.) : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60).

L'ENFANT MIROIR (Brit., v.o.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Pathé Impérial, 2e (47-42-72-52) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; Les Trois Balzac, 8e (45-61-10-60) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

EUROPA EUROPA (Fr.-All., v.o.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Pathé Hautefeuille, 6e (46-33-79-38) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20) ; v.f. : Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06).

EXTRÊMES LIMITES (A.) : La Géode, 19e (46-42-13-13).

LA FEMME FARDÉE (Fr.) : Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82).

LA FILLE DU MAGICIEN (Fr.) : Utopia Champollion, 5e (43-26-84-65).

GHOST (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20) ; UGC Maillot, 17e (40-68-00-16) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

LA GLOIRE DE MON PÈRE (Fr.) : Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86) ; Les Montparnos, 14e (43-27-52-37) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

LE GRAND BLEU (Fr., v.f.) : Elysées Lincoln, 8e (43-59-36-14).

GREMLINS 2 (A., v.f.) : Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33) ; Denfert, 14e (43-21-41-01).

HALFAOUINE (Fr.-Tun., v.o.) : UGC Opéra, 9e (45-74-95-40) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

HENRY & JUNE (*) (Fr., v.o.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

ILS VONT TOUS BIEN (It., v.o.) : Reflet Logos II, 5e (43-54-42-34) ; George V, 8e (45-62-41-46).

L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE (A., v.o.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

JEAN GALMOT AVENTURIER (Fr.) : UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20).

JOURS DE TONNERRE (A., v.f.) : Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31).

LES LIAISONS DANGEREUSES (A., v.o.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82) ; Grand Pavois, 15e (45-54-46-85).

LUNG TA (Fr.) : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

LE MARI DE LA COIFFEUSE (Fr.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Lucernaire, 6e (45-44-57-34) ; UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; George V, 8e (45-62-41-46).

MAURICE (Brit., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Studio des Ursulines, 5e (43-26-19-09).

METROPOLITAN (A., v.o.) : Racine Odéon, 6e (43-26-19-68) ; Les Trois Balzac, 8e (45-61-10-60).

MO' BETTER BLUES (A., v.o.) : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Pathé Impérial, 2e (47-42-72-52) ; 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; Escurial, 13e (47-07-28-04) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (45-44-25-02).

NEUF SEMAINES ET DEMIE (*) (A., v.o.) : Studio Galande, 5e (43-54-72-71) ; Grand Pavois, 15e (45-54-46-85).

NIKITA (Fr.) : Lucernaire, 6e (45-44-57-34) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50).

NON OU LA VAINE GLOIRE DE COMMANDER (Por., v.o.) : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47) ; Studio 28, 18e (46-06-36-07).

L'OBSERVATEUR (Sov., v.o.) : Cosmos, 6e (45-44-28-80).

L'ORCHIDÉE SAUVAGE (*) (A., v.o.) : Grand Pavois, 15e (45-54-46-85) ; Studio 28, 18e (46-06-36-07).

PEPI, LUCI, BOM ET AUTRES FILLES DU QUARTIER (Esp., v.o.) : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77).

LE PETIT DINOSAURE ET LA VALLÉE DES MERVEILLES (A., v.f.) : Club Gaumont (Publicis Matignon), 8e (43-59-31-97) ; Républic Cinémas, 11e (48-05-51-33).

LA PETITE SIRÈNE (A., v.o.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; v.f. : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Rex (le Grand Rex), 2e (42-36-83-93) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

LA PLAISANTERIE (tchèque, v.o.) : Saint-André-des-Arts II, 6e (43-26-80-25).

PREMIERS PAS DANS LA MAFIA (A., v.o.) : UGC Triomphe, 8e (45-74-93-50) ; Studio 28, 18e (46-06-36-07) ; v.f. : Hollywood Boulevard, 9e (47-70-10-41).

PRÉSUMÉ INNOCENT (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; UGC Triomphe, 8e (45-74-93-50) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; v.f. : Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59).

PRETTY WOMAN (A., v.o.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; UGC Danton, 6e (42-25-10-30) ; Pathé Marignan-Concorde, 8e (43-59-92-82) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; UGC Normandie, 8e (45-63-16-16) ; Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; UGC Maillot, 17e (40-68-00-16) ; UGC Maillot, 17e (40-68-00-16) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; Fauvette Bis, 13e (43-31-60-74) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; Miramar, 14e (43-20-89-52) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Pathé Wepler, 18e (45-22-46-01) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96).

PRINTEMPS PERDU (Fr., v.o.) : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77) ; Les Trois Balzac, 8e (45-61-10-60).

PROMOTION CANAPÉ (Fr.) : George V, 8e (45-62-41-46) ; Pathé Français, 9e (47-70-33-88) ; Les Montparnos, 14e (43-27-52-37).

LA PUTAIN DU ROI (Fr.-It.-Brit., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; UGC Champs-Elysées, 8e (45-62-20-40) ; v.f. : UGC Rotonde, 6e (45-74-94-94) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; UGC Convention, 15e (45-74-93-40) : Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31).

QUAND HARRY RENCONTRE SALLY (A., v.o.) : Epée de Bois, 5e (43-37-57-47) ; v.f. : Hollywood Boulevard, 9e (47-70-10-41).

RÊVES (Jap., v.o.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

SAILOR ET LULA (*) (Brit., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; v.f. : UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; UGC Opéra, 9e (45-74-95-40) ; Pathé Wepler II, 18e (45-22-47-94).

LE SOLEIL MÊME LA NUIT (It., v.o.) : Lucernaire, 6e (45-44-57-34).

TAXI BLUES (Fr.-Sov., v.o.) : 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; 14 Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Miramar, 14e (43-20-89-52) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79).

THELONIOUS MONK (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; Action Christine, 6e (43-29-11-30).

TO SLEEP WITH ANGER (A., v.o.) : Les Trois Luxembourg, 6e (46-33-97-77).

TORCH SONG TRILOGY (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36) ; Epée de Bois, 5e (43-37-57-47).

TOTAL RECALL (*) (A., v.o.) : George V, 8e (45-62-41-46) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (45-74-94-94) ; Fauvette, 13e (43-31-56-86).

UN COMPAGNON DE LONGUE DATE (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (42-71-52-36).

UN MONDE SANS PITIÉ (Fr.) : UGC Rotonde, 6e (45-74-94-94) ; Grand Pavois, 15e (45-54-46-85).

UN THÉ AU SAHARA (Brit., v.o.) : Forum Horizon, 1er (45-08-57-57) ; Bretagne, 6e (42-22-57-97) ; UGC Odéon, 6e (42-25-10-30) ; La Pagode, 7e (47-05-12-15) ; Gaumont Champs-Elysées, 8e (43-59-04-67) ; UGC Biarritz, 8e (45-62-20-40) ; Max Linder Panorama, 9e (48-24-88-88) ; 14 Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Escurial, 13e (47-07-28-04) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; Kinopanorama, 15e (43-06-50-50) ; UGC Maillot, 17e (40-68-00-16) ; v.f. : Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67) ; Fauvette Bis, 13e (43-31-60-74) ; Pathé Montparnasse, 14e (43-20-12-06) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Pathé Wepler, 18e (45-22-46-01).

UN WEEK-END SUR DEUX (Fr.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (43-26-58-00).

LA VIE EST UN LONG FLEUVE TRANQUILLE (Fr.) : Cinoches, 6e (46-33-10-82).

LES FILMS NOUVEAUX

LA BOUTIQUE DE L'ORFÈVRE. Film américain de Michael Anderson, v.o. : Forum Orient Express, 1er (42-33-42-26) ; George V, 8e (45-62-41-46) ; v.f. : Fauvette, 13e (43-31-56-86).

LE MATRAQUEUR DES RUES. Film américain de Damian Lee, v.f. : Paris Ciné I, 10e (47-70-21-71).

PUMP UP THE VOLUME. Film américain d'Allan Moyle, v.o. : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Publicis Saint-Germain, 6e (42-22-72-80) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; 14 Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; v.f. : Rex, 2e (42-36-83-93) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Miramar, 14e (43-20-89-52) ; Mistral, 14e (45-39-52-43) ; Pathé Clichy, 18e (45-22-46-01).

TANTE JULIA ET LE SCRIBOUILLARD. Film américain de Jon Amiel, v.o. : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; 14 Juillet Odéon, 6e (43-25-59-83) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (47-20-76-23) ; 14 Juillet Bastille, 11e (43-57-90-81) ; Gaumont Parnasse, 14e (43-35-30-40) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (45-75-79-79) ; v.f. : Bretagne, 6e (42-22-57-97) ; UGC Opéra, 9e (45-74-95-40) ; UGC Lyon Bastille, 12e (43-43-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (45-61-94-95) ; Gaumont Convention, 15e (48-28-42-27) ; Pathé Wepler II, 18e (45-22-47-94).

TILAI. Film burkinabé d'Idrissa Ouedraogo, v.o. : Gaumont Les Halles, 1er (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2e (47-42-60-33) ; Saint-André-des-Arts I, 6e (43-26-48-18) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (47-20-76-23) ; La Bastille, 11e (43-07-48-60) ; Gaumont Alésia, 14e (43-27-84-50) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (45-44-25-02) ; Pathé Wepler II, 18e (45-22-47-94).

THÉÂTRES

SPECTACLES NOUVEAUX

(Les jours de première et de relâche sont indiqués entre parenthèses.)

AMPHITRYON. Cergy-Pontoise (Théâtre Quatre-vingt-quinze) (30-38-11-99), dim. soir, lun., mar. 21 h ; dim., 14 h 30 (5)

UBU ROI. Cinq Diamants (45-80-51-31), dim. soir, lund., mar., 20 h 30 ; dim., 17 h 30 (5).

LA CASA. Montreuil, salle Berthelot (48-58-92-09), dim. soir, lun., 20 h 45 ; dim., 15 h 45 (5).

LES EMIGRES. Théâtre de la Main d'Or. Belle-de-Mai (48-05-67-89), lund., 20 h 30 (5).

X OU LE PETIT MYSTERE DE LA PASSION. Atalante (46-06-11-90), dim. soir, mar., 20 h 30 ; dim., 17 h (5).

LES PETITES PEURS. Espace Hérault (43-29-86-51), 20 h 30 (6).

CITE CORNU. Théâtre de la Bastille (43-57-42-14), dim. soir, lund., 21 ; dim., 17 h (6).

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. Vanves (46-45-46-47), 20 30 ; dim. 15 h (6).

PLUME VOYAGE A TRAVERS HENRI MICHAUX. Tremplin. Théâtre des Trois-Frères (42-54-91-00), 20 h 30 ; dim., 17 h (7).

LES PATHETIQUES. Cinq Diamants (45-80-51-31), dim. soir, lun., mar., 22 h (8).

LE BARBIER DE SEVILLE. Comédie-Française (40-15-00-15), 20 h 30 (8).

JEANNE ET LES JULES. Versailles. Théâtre Montansier (39-50-71-18), 21 h (11).

LES LIAISONS DANGEREUSES. Théâtre Renaud-Barrault (45-56-60-70), dim. soir, lun., 20 h 30 ; dim., 15 h (11).

RUY BLAS. Neuilly-sur-Seine (Théâtre Saint-Pierre) (44-70-08-43), 20 h 30 (10)

ROBINETTE ET LE PROFESSEUR. Cergy-Pontoise (Théâtre des Arts) (30-30-33-33), 20 h 30 (11).

AKTÉON-THÉATRE (43-38-74-62). Jacques et son Maître charpentier : 20 h 30.

AMANDIERS DE PARIS (43-66-42-17). Tartuffe : 20 h 30.

ANTOINE - SIMONE-BERRIAU (42-08-77-71). Une journée chez ma mère : 21 h.

ARCANE (43-38-19-70). Anna Paulla Talla : 20 h 30.

ARTISTIC-ATHÉVAINS (48-06-36-02). Revue : 20 h 30.

ATALANTE (46-06-11-90). X ou le Petit Mystère de la passion : 20 h 30.

ATELIER (46-06-49-24). Partage de midi : 20 h 45.

ATHÉNÉE-LOUIS JOUVET (47-42-67-27). Salle C. Bérard. L'Idéal : 20 h 30.

BASILIQUE NOTRE-DAME-DU-PERPÉTUEL-SECOURS (42-84-15-14). Le Cri de la miséricorde : 21 h.

BATACLAN (47-00-30-12). Le Château de Cène : 20 h 30.

BATEAU-THÉATRE (FACE AU 3, QUAI MALAQUAIS) (42-08-68-89). Exercices de style : 19 h. Dracula-rock : 21 h.

BOUFFES DU NORD (46-07-34-50). La Tempête : 20 h 30.

BOUFFES PARISIENS (42-96-60-24). Roger Pierre et Jean-Marc Thibault : 21 h.

CAFÉ DE LA GARE (42-78-52-51). Ce soir, c'est gratuit : 20 h. Les Femmes des gens : 21 h 30.

CARTOUCHERIE ATELIER DU CHAUDRON (43-28-97-04). Pourquoi s'privé : 20 h 30.

CARTOUCHERIE EPÉE DE BOIS (48-08-39-74). Le Marchand de Venise : 20 h 30.

CARTOUCHERIE THÉATRE DE LA TEMPÊTE (43-28-36-36). Salle I. L'Annonce faite à Marie : 20 h 30. Salle II. Liliom : 21 h.

CARTOUCHERIE THÉATRE DE L'AQUARIUM (43-74-99-61). Emmanuel et ses ombres, le Piège : 20 h 30.

CASINO DE PARIS (49-95-99-99). Révolver ou le fantôme du Rio de la Plata : 20 h 30.

CAVEAU DE LA RÉPUBLIQUE (42-78-44-45). Le fond de l'air effraie : 21 h.

CENTRE CULTUREL SUISSE (42-71-38-38). Charles-Albert Cingria : 20 h 30.

CENTRE MANDAPA (45-89-01-60). L'Ours, Méfaits du tabac, la Demande en mariage : 21 h.

CHATELET-THÉATRE MUSICAL DE PARIS (40-28-28-40). 42nd Street : 20 h 30.

CINQ DIAMANTS (45-80-51-31). Ubu Roi : 20 h 30.

CITÉ INTERNATIONALE UNIVERSITAIRE (45-89-38-69). Grande salle. L'étau, pourquoi? Je rêve (mais peut-être que non) : 20 h 30. La Resserre. Amalgo : 20 h 30.

CITHÉA-THÉATRE EN ACTES (43-57-35-13). Gaspacho, un chien mort... : 21 h.

COMÉDIE CAUMARTIN (47-42-43-41). Premières Armes : 21 h.

COMÉDIE DE PARIS (42-81-00-11). Drôle de goûter! : 21 h.

COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES (47-23-37-21). L'Officier de la garde : 20 h 45.

COMÉDIE ITALIENNE (43-21-22-22). La Comédie de l'amour : 20 h 30.

CRYPTE SAINTE-AGNÈS (EGLISE SAINT-EUSTACHE) (42-21-09-48). La Genèse, d'après la Bible : 20 h 30.

DAUNOU (42-61-69-14). Bon week-end Monsieur Bennett : 21 h.

DÉCHARGEURS (TLD) (42-36-00-02). Lazare : 20 h 30.

DÉJAZET-(TLP) (42-74-20-50). Christophe Colomb ou la Bonne Aventure : 20 h 30.

DEUX ANES (46-06-10-26). L'Humour en coin : 21 h.

DIX-HUIT THÉATRE (42-26-47-47). Le Dibouk : 20 h 30.

EDGAR (43-20-85-11). Les Babas-Cadres : 20 h 15. Nous on fait où on nous dit de faire : 22 h.

EDOUARD-VII SACHA GUITRY (47-42-59-92). Le Plaisir de rompre et le Pain de ménage : 21 h.

PARIS EN VISITES

SAMEDI 8 DÉCEMBRE

« Monet », 10 heures, musée Marmottan, 2, rue Louis-Boilly. (Association Palette.)

« L'atelier et le logement d'E. Delacroix », 10 h 30, 6, place Furstenberg. (Approche de l'Art.)

« L'hôtel de Lessay, résidence du président de l'Assemblée nationale », (places limitées. Carte d'identité), 10 h 45, métro Assemblée nationale. (D. Fleuriot.)

« La Cour des comptes », 11 heures, 13, rue Cambon. (D. Bouchard.)

« L'île de la Cité, berceau de Paris », 11 h 30, sortie métro Cité. (Monuments historiques.)

« Acquisitions, de Monet à Matisse », 14 h 30, musée d'Orsay, vestiaire collectivités. (G. Marbeau-Caneri.)

« Paris à la Belle Epoque », 14 h 30, 23, rue de Sévigné. (Musée Carnavalet.)

« Céramiques et porcelaines chinoises à travers les siècles », 14 h 30, hall du musée Guimet, 6, place d'Iéna. (Art et découvertes.)

« Le langage caché et mystérieux de certains tableaux du Louvre », 14 h 30, place du Palais-Royal, devant les grilles du Conseil d'Etat. (Arts et caetera.)

« Le Louvre, du donjon à la pyramide et les appartements royaux », 14 h 30, 2, place du Palais-Royal, devant le Louvre des Antiquaires. (Connaissance de Paris.)

« Mystérieuse Egypte au Louvre. Vie quotidienne et symbolique des Pharaons. Du « Livre des morts » à la renaissance du sphinx », 14 h 30, sortie métro Louvre-Rivoli. (I. Hauller.)

« Architecture et pouvoir royal : la cour carrée du Louvre » 14 h 30, bassin de la cour carrée. (Paris historique.)

« Les vanités dans la peinture du dix-septième siècle », 15 h 15, Petit Palais, entrée de l'exposition. (P.-Y. Jaslet.)

« L'Institut du monde arabe », 15 h 30, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard. (Tourisme culturel.)

« Les grandes heures de la rue Saint-Antoine », 14 h 30, Banque de France, place de la Bastille (Paris historique).

« Le Val-de-Grâce, souvenirs d'Anne d'Autriche », 14 h 30, 277, *bis*, rue Saint-Jacques (Tourisme culturel).

« L'Hôtel-Dieu et la médecine autrefois », 14 h 40, entrée Hôtel-Dieu, côté parvis de Notre-Dame (Paris autrefois).

« Une forteresse à l'est de Paris : le château de Vincennes », 15 heures, entrée avenue de Paris (Monuments historiques).

« La cathédrale russe », 15 heures, 12, rue Daru (Paris et son histoire).

« Vieux hôpitaux de Paris : leur histoire et leurs trésors à l'hôtel de Miramion », 15 heures, 47, quai de la Tournelle (Approche de l'Art).

DIMANCHE 9 DÉCEMBRE

« Le Marais, hôtels et jardins. Place des Vosges », 10 h 30 et 14 h 30, métro Bastille, grand escalier de l'Opéra. (Art et histoire.)

« Le musée Nissim de Camondo », 11 heures, 63, rue de Monceau. (D. Bouchard.)

« Une heure au Père-Lachaise », 11 heures et 15 heures, porte principale, boulevard Ménilmontant. (V. de Langlade.)

« De la crypte archéologique de Notre-Dame à la cathédrale et de la cathédrale à l'île de la Cité inconnue », 11 heures et 15 heures, métro Cité, sortie marché aux fleurs. (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

« L'hôtel de la Marine, ancien garde-meuble royal » (carte d'identité), 14 h 30, 2, rue Royale (Paris livre d'histoire).

CONFÉRENCES

SAMEDI 8 DÉCEMBRE

270, rue Saint-Jacques, 14 heures : « Programmes architecturaux sculptés et peints à l'époque romaine », par M. Régnier ; 16 heures : « Les finances et le commerce dans le monde musulman », par J.-P. Roux. (Clio les amis de l'histoire).

Galerie Colbert (auditorium), 2, rue Vivienne, 14 heures : « L'œil de Champollion. L'invention de l'égyptologie », par P. Daussy (Hors cadre).

Palais de la Découverte, avenue Franklin-Roosevelt, 15 heures : « A quoi sert l'histoire des sciences ? », par D. Lecourt, 62, rue Saint-Antoine, 16 h 30 : « Histoire du meuble. Le dix-septième siècle : les ébénistes célèbres et leurs œuvres prestigieuses. » (Monuments historiques).

Cité universitaire (maison de l'Inde), boulevard Jourdan, 19 h 30, : « L'Homme et sa divinité selon l'enseignement atlantéen », par R. de Sirius (Groupement de recherches et d'études philosophiques).

DIMANCHE 9 DÉCEMBRE

270, rue Saint-Jacques, 14 heures : « Vienne et son empire, hier et aujourd'hui », par J.-P. Wytteman ; 16 heures : « Irak. Mythes mésopotamiens et prophètes de l'Ancien Testament », par A.-M. Doray. (Clio les amis de l'histoire).

60, boulevard Latour-Maubourg, 14 h 30 : « L'Inde, le quotidien et l'histoire » ; 16 h 30 : « La Thaïlande » ; 18 h 30 : « Florence, ville d'art », par M. Brumfeld. (Rencontre des peuples).

1, rue des Prouvaires, 15 heures : « Comment ne pas mourir deux fois », par le Père M. Jodin ; « Vie du grand saint Nicolas », par Natya (Conférences Natya).

62, rue Saint-Antoine, 16 h 30 : « Simon Vouet : la renaissance de la peinture française au dix-septième siècle » (Monuments historiques).

AGENDA

RADIO-TÉLÉVISION

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ▶ signalé dans « le Monde radio-télévision » ; □ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Vendredi 7 décembre

TF 1

20.35 Variétés : Tous à la Une. Invitée : Annie Cordy. Avec Félix Gray et Didier Barbelivien, Miguel Bose, Enrico Macias, C. Jérôme, Lambert Wilson, Richard Clayderman.
22.40 ▶ Documentaire : Jacques Chirac : ma cohabitation. De Michèle Cotta, François Lanzenberg et Henri Marque.
23.40 Débat (sous réserve).
0.10 Journal, Météo et Bourse.

A 2

20.45 Soirée spéciale : Les enfants du Téléthon. Maladies génétiques : les prochaines conquêtes.
23.05 Téléthon soleil. Présenté par Marie-José Allé, Yves Bussy et Alain Rodaix, en direct de Fort-de-France.
23.35 Journal et Météo.

FR 3

20.35 Magazine : Thalassa. En direct du Salon nautique à la porte de Versailles.
21.35 Feuilleton : Le cousin américain. De Giacomo Battiato.
22.35 Journal et Météo.
22.55 Magazine : Planète show.
23.50 Magazine : Mille Bravo.
0.45 Musique : Carnet de notes.

CANAL PLUS

20.30 Téléfilm : Double jeu.
22.10 Documentaire : Le cas Hilary. De Stephen Lambert.
22.50 Flash d'informations.
23.00 Cinéma : Rien que pour vos yeux. ■ Film britannique de John Glen (1981). Avec Roger Moore, Carole Bouquet, Topol.
1.00 Cinéma : The american way. ■ Film américain de Maurice Phillips (1986). Avec Dennis Hopper, Michael J. Pollard, William Armstrong (v.o.).

LA 5

20.40 Téléfilm : Le justicier solitaire. De Lou Antonio, avec Brian Dennehy, Ken Howard.
22.25 Série : L'inspecteur Derrick.
23.30 Magazine : Nomades.
0.00 Journal de minuit.
0.10 Téléfilm : Photo souvenir.

M 6

20.35 Téléfilm : Le piège de l'orchidée.
22.20 Série : Brigade de nuit.
23.15 Magazine : La 6e dimension.
23.45 Magazine : Avec ou sans rock.
0.15 Capital.
0.20 Six minutes d'informations.
0.25 Midnight chaud.
0.50 Musique : Boulevard des clips.
2.00 Rediffusions.

LA SEPT

21.00 Série : Les symptômes de l'amour (3).
22.00 Court métrage : Marie. De Marie Thoquenne.
22.30 Documentaire : Sortie de masques. De Jean-Paul Colleyn et Catherine de Clippel.
23.00 Danse : Aeros.
23.30 Documentaire : Des tréteaux en plein vent. De Marie-Claire Quiquemelle.

FRANCE-CULTURE

20.30 Radio-archives. Présentation de Maurice Blanchot (2e partie).
21.30 Musique : Black and blue. Portrait en jazz.
22.40 Les nuits magnétiques. Gérard Titus-Carmel.
0.05 Du jour au lendemain.
0.50 Musique : Coda. Jardins divers.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné le 23 novembre à Baden-Baden) : Sept pièces pour orchestre, de Reiman ; Strathclyde, concerto pour hautbois et orchestre no 1, de Davies ; Symphonie no 3 en mi bémol majeur op. 97, de Schumann, par l'Orchestre symphonique du Sudwestfunk de Baden-Baden, dir. Zoltan Pesko ; sol. : Hans de Vries, hautbois.
22.20 Prélude à la nuit.
23.07 Poussières d'étoiles.

Samedi 8 décembre

TF 1

15.55 La Une est à vous (suite).
16.00 Série : Formule 1.
17.20 Mondo dingo.
17.50 30 millions d'amis.
18.20 Jeu : Une famille en or.
18.50 Série : Marc et Sophie.
19.20 La roue de la fortune.
19.50 Tirage du Loto.
20.00 Journal, Tapis vert, Météo et Loto.

20.40 Variétés : Surprise sur prise. Emission présentée par Patrick Sébastien et Marcel Béliveau.
22.20 Magazine : Ushuaïa.
23.20 Magazine : Formule sport.
0.15 Journal et Météo.

A 2

14.30 Téléthon passion. Présenté par Claude Sérillon et Didier Régnier.

17.00 Téléthon jazzy. Présenté par Claude Sérillon et Eve Ruggieri.
18.20 Téléthon humeur. Présenté par Gérard Holtz et Claude Sérillon.
20.00 Journal et Météo.
20.45 La grande fête du Téléthon. Présentée par Claudia Cardinale, Claude Sérillon et Gérard Holtz.
0.40 Le journal du Téléthon.
1.35 Journal et Météo. Avec un dernier bilan du Téléthon.

FR 3

— De 15.00 à 19.00 la SEPT —
19.00 Le 19-20 de l'information.
— De 20.00 à 0.05 la SEPT —
0.05 Série rose : La serre. De Harry Kumel, d'après Guy de Maupassant.
0.35 Magazine : L'heure du golf.

CANAL PLUS

15.05 Documentaire : A la recherche de l'abominable homme des neiges De Geraldine Easter.
16.00 Sport : Judo.
17.05 Les superstars du catch.
— En clair jusqu'à 20.30 —
18.00 Décode pas Bunny.
19.30 Flash d'informations.
19.35 Top 50.
20.30 Téléfilm : Tendre choc. De Lou Antonio.
22.00 Les Nuls... l'émission. Invité : Richard Bohringer.
22.50 Flash d'informations.
23.00 ▶ Cinéma : Imagine, John Lennon. ■■ Film américain d'Andrew Solt (1988, v.o.).
0.40 Concert : John Lennon « Sweet Toronto ».

LA 5

17.05 Série : Superkid.
17.35 Série : TV 101.
18.35 Série : Happy days.
19.00 Journal images.

19.10 Jeu : Télé-contact.
19.45 Journal.
20.30 Drôles d'histoires.
20.40 Téléfilm : Espionnes de charme. De Richard Lang.
22.30 Téléfilm : Un magot trop convoité. De Heinz Schirk.
0.00 Journal de minuit.
0.10 Magazine : Désir.

M 6

14.45 Série : Laramie.
15.30 Série : Poigne de fer et séduction.
16.00 Magazine : Adventure.
16.15 Série : Le saint.
17.10 Série : L'homme de fer.
18.00 6 minutes d'informations.
18.05 Variétés : Multitop.
19.20 Magazine : Turbo.
19.54 6 minutes d'informations.
20.00 Série : Madame est servie.
20.30 Magazine : Sport 6.
20.35 Téléfilm : Mon enfant, mon amour. De Marvin Chomsky.
22.15 Téléfilm : Rêve de femme. D'Ivan Nagy.
23.55 6 minutes d'informations.
0.00 Musique : Rap line.

LA SEPT

15.00 Magazine : Dynamo.
15.30 Documentaire : Lignes de vie (1). De Wingfried Junge.
16.30 Documentaire : Sortie de masques. De J.-P. Colleyn et Catherine de Clippel.
17.00 Magazine : Anicroches.
18.00 Magazine : Mégamix.
19.00 Documentaire : Maestro, les Gabrieli et le XVIe siècle.
20.00 Chronique : Le dessous des cartes.
20.05 Histoire parallèle.
21.00 Téléfilm : La course de la paix.
22.40 Soir 3.
23.00 Magazine : Lire et écrire. De Pierre Dumayet.

FRANCE-CULTURE

20.30 Photo-portrait.
20.45 Dramatique. L'empire de la boue, de Geneviève Bray.
22.35 Musique : Opus.
0.05 Clair de nuit.

FRANCE-MUSIQUE

19.30 Opéra (en direct du Metropolitan Opera de New-York) : La traviata, opéra en trois actes, de Verdi, par le Chœur et l'Orchestre du Metropolitan Opera de New-York.
23.05 Poussières d'étoiles.

Dimanche 9 décembre

TF 1

10.55 Magazine : Les animaux de mon cœur.
11.20 Magazine : Auto-moto.
11.50 Jeu : Tournez... manège.
12.25 Jeu : Le juste prix.
12.55 Météo et Journal.
13.20 Série : Hooker.
14.15 Série : Rick Hunter, inspecteur choc.
15.10 Divertissement : Vidéo-gag.
15.40 Série : Côte Ouest.
16.40 Tiercé à Auteuil.
16.45 Dessins animés : Disney parade.
17.50 Magazine : Téléfoot.
19.00 Magazine : 7/7. Présenté par Anne Sinclair. Invitée : Florence Arthaud.
19.50 Loto sportif.
20.00 Journal, Météo et Tapis vert.
20.40 Cinéma : Le sucre. ■■ Film français de Jacques Rouffio (1978). Avec Gérard Depardieu, Jean Carmet, Michel Piccoli.
22.30 Magazine : Ciné dimanche.
22.35 Cinéma : Cinquième colonne. ■ Film américain d'Alfred Hitchcock (1942). Avec Priscilla Lane, Robert Cummings, Otto Kruger.
0.15 Journal et Météo.

A 2

12.05 Dimanche Martin.
13.00 Journal et Météo.
13.20 Dimanche Martin (suite). Le monde est à vous, avec Julia Migenes.
14.55 Série : Mac Gyver.
15.45 Dimanche Martin (suite).
16.35 Téléfilm : Alice en enfer. D'Alain Tasma, avec Patrick Raynal. Une gamine traumatisée.
17.35 Documentaire : L'odyssée sous-marine de l'équipe Cousteau. Ces incroyables machines plongeantes.
18.30 Magazine : Stade 2. Aviron ; Football ; Rugby ; Tennis ; Jeu à 13 ; Escrime ; Volley-ball.
19.30 Série : Maguy.
20.00 Journal et Météo.
20.40 Téléfilm : Retour à Malaveil. De Jacques Ertaud, avec Frédéric Pierrot, Françoise Fabian. Un innocent, après douze ans de prison, cherche la vérité.
22.25 Magazine : Musiques au cœur. Spécial Félicity Lott.
23.45 Journal et Météo.
0.05 Musique : Jazz à Antibes. Spécial Martial Solal.
0.30 Série : Le saint.
2.00 Magnétosport : Patinage artistique.

FR 3

12.00 Flash d'informations.
12.05 Télévision régionale.
12.45 Journal.
13.00 Magazine : D'un soleil à l'autre.
13.30 Magazine : Musicales. L'œil écoute... Venise (1re partie).
14.50 Magazine : Sports 3 dimanche. Ski alpin ; Tennis.
17.30 Magazine : Montagne. Antinea, de Richard Valverde.
18.00 Amuse 3.
19.00 Le 19-20 de l'information. De 19.12 à 19.30, le journal de la région.
20.10 Série : Benny Hill.
20.40 Spectacle : Les plus beaux moments du cirque. Présenté par Sergio.
21.50 ▶ Magazine : Le divan. D'Henry Chapier. Invité : Bernard Giraudeau.
22.10 Journal et Météo.
22.30 Cinéma : Le grand Ziegfeld. ■■■ Film américain de Robert Z. Leonard (1936). Avec William Powell, Myrna Loy, Luise Rainer (v.o.).
1.20 Magazine : Belles et bielles. Présenté par Myriam Foss.
1.50 Musique : Carnet de notes. Adagio pour cordes, de Barber, par l'Ensemble orchestral de Grenoble, dir. : Marc Tardue.

CANAL PLUS

— En clair jusqu'à 14.00 —
12.30 Flash d'informations.
12.35 Magazine : Mon zénith à moi. Présenté par Michel Denisot. Invitée : Sylvie Vartan.
13.30 Magazine : Rapido.
14.00 Téléfilm : La panthère frappe à nouveau. De Brian Trenchard-Smith, avec Edward J. Stazak, John Stanton.
15.25 Les Nuls... L'émission (rediff.).
16.20 Magazine : Un œil sur elles.
16.30 Documentaire : Namib, un désert animé.
16.55 Sport : Football. Championnat de France : Auxerre-Marseille, en direct.
19.00 Magazine : Exploits.
— En clair jusqu'à 20.40 —
19.20 Flash d'informations.
19.25 Dessins animés : Ça cartoon.
20.30 Dis Jérôme « ... 7 ».
20.35 Magazine : L'équipe du dimanche.
20.40 Cinéma : Noce blanche. □ Film français de Jean-Claude Brisseau (1989). Avec Bruno Cremer, Vanessa Paradis, Ludmila Mikaël.
22.05 Flash d'informations.
22.15 Magazine : L'équipe du dimanche. Présenté par Pierre Sled. Football ; Flash sport ; L'événement ; Football américain.
0.55 Cinéma : La bonne occase. ■ Film français de Michel Drach (1965). Avec Francis Blanche, Edwige Feuillère, Michel Serrault.

LA 5

13.00 Journal.
13.35 Série : Deux flics à Miami.
14.35 Série : Simon et Simon.
15.25 Série : Saracen.
16.25 Série : Lou Grant.
17.20 Ciné Cinq.
17.40 Football : résultats du championnat.
17.45 Série : La loi de Los Angeles.
18.45 Journal images.
18.50 Série : L'enfer du devoir.
19.45 Journal.
20.30 Drôles d'histoires.
20.40 Cinéma : Les aventuriers de l'arche perdue. ■■ Film américain de Steven Spielberg (1981). Avec Harrison Ford, Karen Allen, Wolf Kahler.
22.40 Cinéma : Stress. ■ Film français de Jean-Louis Bertucelli (1984). Avec Carole Laure, Guy Marchand, André Dussolier.
0.15 Le journal de minuit.
0.25 Théâtre : Le don d'Adèle. Pièce de Barillet et Grédy, avec Monique Tarbès, Maria Pacôme.

M 6

6.00 Musique : Boulevard des clips (et à 0.25).
7.45 Variétés : Multitop.
9.00 Jeu : Pour un clip avec toi.
10.25 Téléfilm : Le cri de la liberté. De Michael Schultz, avec Howard E. Rollins Jr, Irene Cara.
11.55 Infoconsommation.
12.00 Informations : M 6 express.
12.05 Magazine : Sport 6 première.
12.15 Série : Mon ami Ben.
12.40 Série : Ma sorcière bien-aimée.
13.05 Série : Dis donc papa.
13.30 Série : Madame est servie (rediff.).
14.00 Série : Roseanne.
14.30 Série : Dynastie.
16.00 Magazine : Adventure.
16.15 Série : L'île fantastique.
17.10 Série : L'homme de fer.
18.00 Six minutes d'informations.
18.05 Série : Clair de lune.
18.50 Magazine : Culture pub.
19.25 Série : La famille Ramdam.
19.54 Six minutes d'informations.
20.00 Série : Madame est servie.
20.30 Magazine : Sport 6.
20.35 Téléfilm : Les fusils du désert. De Robert Day, avec Sam Elliot, Tom Conti. Western.
22.20 Six minutes d'informations.
22.25 Capital.
22.30 Cinéma : La femme flambée. ■■ Film allemand de Robert van Ackeren (1983). Avec Gudrun Landgrebe, Mathieu Carrière, Hans Zischler.
0.20 Six minutes d'informations.
0.25 Musique : Boulevard des clips.
2.00 Rediffusions.

LA SEPT

12.00 Cours d'italien (1).
12.45 Documentaire : Ici bat la vie (Le coucou).
13.15 Documentaire : Histoire parallèle.
14.15 Documentaire : Un amour au village. De Karl-Heinz Rehbach.
15.30 Cinéma d'animation : Images.
15.45 Documentaire : L'Europe de la Toison d'or (dernière partie).
16.40 Danse : Aeros.
17.15 Documentaire : Des tréteaux en plein vent. De Marie-Claire Quiquemelle.
17.45 Opéra : La damnation de Faust. De Berlioz.
20.00 Spécial cinéma d'animation.
20.30 Cinéma : Le mariage de Maria Braun. ■■ Film allemand de Rainer Werner Fassbinder (1978).
22.30 Courts métrages : Hommage à Anatole Dauman (1).

FRANCE-CULTURE

20.30 Atelier de création radiophonique. Par des routes liquides.
22.35 Musique : Le concert (donné le 17 juillet lors du Festival estival de Paris) : Ethers pour ensemble instrumental, de Murail ; Sonate pour violon et violoncelle, de Ravel ; Ritual melodies, de Harvey ; Antara, de Benjamin.
0.05 Clair de nuit.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné le 31 janvier 1985) : Consolations pour piano, de Liszt ; Fantaisie pour piano en ut majeur op. 15, D 760, de Schubert ; Six lieder, Harmonies du soir, Wild Jagd, de Liszt, par Jorge Bolet, piano.
23.05 Poussières d'étoiles. Autour du concert de l'Hexaméron, avec Patrick Siheyder et Arnaud Merlin.

Audience TV du 6 décembre 1990

Le Monde / SOFRES NIELSEN

Audience instantanée, France entière 1 point = 202 000 foyers

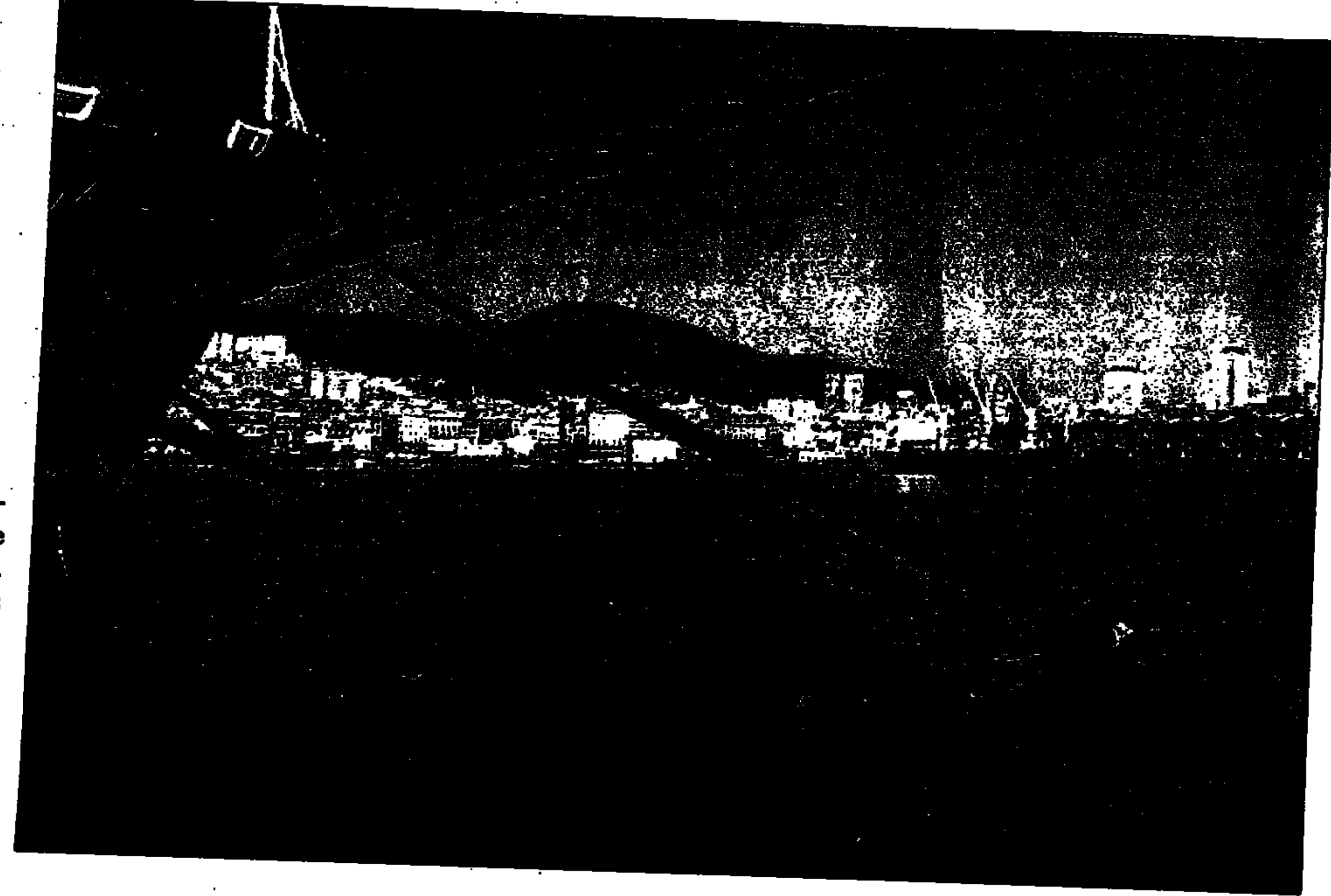
HORAIRE	FOYERS AYANT REGARDÉ LA TV (en %)	TF 1	A 2	FR 3	CANAL +	LA 5	M 6
19 h 22	55,9	Roue fortune 22,1	Une fois... 13,2	Max folles 6,5	Bande ann. 2,8	Télé contact 5,3	Magnum 5,8
19 h 45	59,5	Roue fortune 33	Une fois... 9	Bizarre... 2,8	Pub 4	Journal 4,4	Magnum 5,7
20 h 16	72,9	Journal 32,1	Journal 16,3	La classe 9,1	Nulle part 3,8	Journal 9,5	Mme est servie 5,4
20 h 55	74,4	Sacrée soirée 34,4	Envoyé spéc. 14,3	Mines roi... 16,6	Palombella... 0,7	Vengeance... 6,3	Op. Windsor 3,8
22 h 8	64,8	Sacrée soirée 32,4	On a volé... 4,7	Mines roi... 19,3	Dernière cible 0,3	Vengeance... 6,2	Op. Windsor 3,1
22 h 44	46,3	Sacrée soirée 28	On a volé... 3,2	Billy boy 10,7	Dernière cible 0,4	Reporters 3,6	Copacabana 1,1

Le Monde

SECTION C

S A N S • V I S A

Christophe Colomb rentre à Gênes



Un Génois, c'est celui qui part. Et qui revient.

Rien ne prouve de façon formelle que Christophe Colomb soit né à Gênes. Une contradiction de plus pour les Génois qui préparent, dans la sobre et orgueilleuse réserve qui est la leur, la célébration des exploits d'un personnage pour eux mythique, pour le reste du monde si vrai qu'il en aurait découvert l'Amérique. Visite d'une ville bâtie autour de son port, construite pour lui, en compagnie de Renzo Piano, certifié enfant du pays et créateur, avec l'Anglais Rogers, d'un bâtiment de haut bord, jalouse propriété des Parisiens, le Centre Georges-Pompidou.

PHOTOS GIULIA CORCOLAN

Le port, cœur vivant d'une ville de 700 000 habitants qui s'étire sur 30 kilomètres de rivage, prise entre les montagnes et la Méditerranée.

DES villes belles, l'Italie n'en manque pas. De palais, d'églises, de perspectives, d'architecture et de décor, de scènes de rue, de vie urbaine, elle est riche. Gènes, qui possède tout cela, reste pourtant – c'est sa chance – à l'écart des itinéraires. Déroutés par sa densité, sa géographie acrobatique, les voyageurs passent en maugréant, ne s'y arrêtent guère et semblent partager, deux cent cinquante ans après, l'avis du président de Brosses, en route vers Rome, qui écrivait en 1740 à un ami resté à Dijon : *« Parmi les plaisirs que Gênes peut procurer, mon cher Neuilly, on doit compter pour l'un des plus grands celui d'en être dehors. »*

Curieusement, les Génois eux-mêmes ne sont pas loin d'avoir fait de ce mot piquant sinon leur devise, du moins une démarche irrésistible, qui dans bien des cas aura fait leur fortune. *« Il a toujours été naturel pour un Génois de penser faire sa vie ailleurs »*, dit Renzo Piano, né en 1937 dans une famille de constructeurs, parti à Milan et à Londres pour étudier l'architecture, parti à Paris pour construire le Centre Pompidou après avoir gagné, avec Richard Rogers, le concours de Beaubourg, puis à Houston réaliser le Musée de la collection de Menil, à Turin, transformer l'usine du Lingotto, et maintenant, à l'autre bout de la Route de la soie, à Osaka, poser un aéroport géant sur une île artificielle.

« Je suis parti, mais je n'ai jamais vraiment quitté Gênes. J'ai toujours eu une petite équipe ici. » En ce moment, l'équipe n'est pas petite (60 personnes, plus 20 à Paris et 15 à Osaka), et se préoccupe notamment de Gênes. Car, finalement, dans sa ville aussi, Piano a des projets : les stations du nouveau métro, et surtout, les installations, sur le port, qui accueilleront en 1992 l'exposition « Colomb, la mer et les bateaux », manifestation spécialisée qui complète l'exposition universelle que prépare Séville.

Un Génois, c'est celui qui part. Et qui revient. Oser partir, savoir revenir. C'est bien de cette route du retour, superbement trouvée par le marin, que les historiens sont le plus reconnaissants à Christophe Colomb. Colomb, dont on dispute encore la date et même le lieu exact de naissance, Colomb doit surtout à Gênes d'y avoir entendu l'appel du large, car son éducation, il la fit au loin, sur les navires, et l'inspiration, elle, lui vint alors qu'il vivait sur une île portugaise de l'Atlantique. Sans doute son audace était-elle génoise. Et sa ténacité.

Son nom donné à l'aéroport, sa statue sur la place, devant la gare ferroviaire, une maison qui fut celle de sa famille mais qu'il n'a jamais habitée, quelques manuscrits dans les archives, des lettres dans le bureau du maire, son portrait au musée... La question n'est peut-être pas tant : que fait Gênes pour Colomb, mais : que peut faire Colomb pour Gênes ? L'« amiral » d'Isabelle la Catholique n'est-il pas, par un de ces « retours » à la génoise, en train de lui payer des royalties en différé, en lui donnant le prétexte et l'occasion, avec l'aide de l'Etat, elle qui se sent toujours à l'écart de son propre pays, de se lancer dans la rénovation du vieux port, une incitation à renouer avec un bord de mer qu'elle ignore depuis si longtemps. Même si *« aimée ou haïe »*, la mer a forgé son destin.

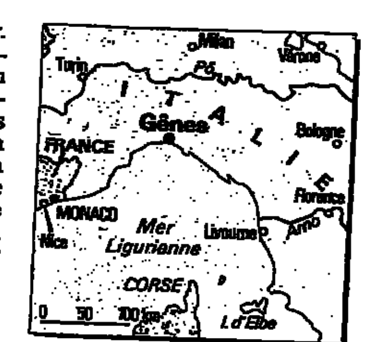
« Quand les marchands, les navigateurs, les pirates, rentraient, ils tournaient volontiers le dos à la mer, à leur travail. Je fais un peu comme eux », dit Renzo Piano. *« Je viens ici pour me protéger. Partout, nous sommes assaillis d'informations et nous n'avons pas le temps de réfléchir. Ici, je peux »*, explique l'architecte, qui a installé son agence au bord de la minuscule piazza San-Matteo, dans l'un des palais gothiques de la famille Doria (Andrea Doria, le sauveur de la République, et d'autres), en face de la petite église rayée de pierre noire et de marbre blanc, qui était au centre de leur quartier général, et il habite un appartement, à 30 mètres, de l'autre côté de la place. En plein cœur du sujet, de son sujet. La ville.

« Même si je suis né dans un autre quartier, à l'ouest, à Pegli, j'ai toujours été attiré par la vieille ville ; même enfant ; même si à certains moments, elle fait peur. » Quelle différence, en effet ! Dès les commerces fermés, dès les rideaux de fer tirés, une lumière rare et de rares passants donnent à ce labyrinthe, l'instant d'avant aussi coloré, aussi animé qu'un souk, un relief presque inquiétant.

« C'est par un mouvement qui relève de l'hydraulique que l'on est poussé vers le bas, vers le port », note l'architecte, en s'engageant ce matin-là pour une visite des chantiers du port, avec une bonne partie de son équipe cosmopolite (14 nationalités, du Mexique au Danemark en passant par les Etats-Unis, l'Irlande, et le Japon, d'où sont originaires ses deux associés). Sans avoir deviné la mer si proche, en quelques ruelles étroites, très peu de placettes, ou minuscules, une rue des Orefici bien nommée, une grande halle couverte bordée d'éventaires, fleurs, livres (qui sera aménagée en lieu d'exposition), on y est : le port, barré pour l'instant par l'intense circulation des voitures, sur le sol et au-dessus du sol, les grillages et les chantiers. Mais rien n'interdit d'imaginer la grande place piétonne qui, en 1992, passera sous la voie rapide sur pilotis, cette Sopraelevata qui coupe la cité de son paysage maritime.

« Gênes se vit comme une île », dit le poète Eduardo Sanguineti, professeur d'université, revenu dans sa ville après quinze années d'absence. Simple liseré bâti entre la montagne et la Méditerranée, si violemment contrainte par son site que, de la mer, on voit encore des sommets de verdure au-dessus des quartiers d'habitation, pourtant escarpés, et quelques-uns de la dizaine de forts qui dominaient ses 15 km de muraille jusqu'au dix-neuvième siècle.

Ce que disent les cartes est visible à l'œil nu : le vieux port est une crique, presque une grotte, un repaire clos. Fragile pourtant, difficile à défendre par la terre, car placé près des cols de cette fin des Apennins, et surplombé par l'assaillant éventuel ; fragile par la mer, quand l'ennemi le découvre en entier s'il vient faire tonner ses canons comme le fit la flotte britannique en 1941, comme l'avait fait l'escadre de Duquesne pour le compte du roi de France en 1684.



Si à l'étroit sur leur absence de terres, sans arrière-pays, dépendant des autres pour leur subsistance, blé, sel, olives, vin, les Génois ont de tous temps été poussés à chercher fortune au large, vers l'Orient, où ils établirent des comptoirs – Caffa, Galata, Trébizonde, – à guerroyer au loin, souvent contre Venise, leur grande rivale.

Michèle Champenois

Lire la suite page 20

AU SOMMAIRE



Barbizon réinventé par les Japonais.................... p. 24

Grasse ou la morale du jasmin........................ p. 19

Vaugirard, une province en plein Paris.................. p. 21

◆

Escales (p. 18). Jeux (p. 22).
Teles (p. 18). Gastronomie (p. 23).

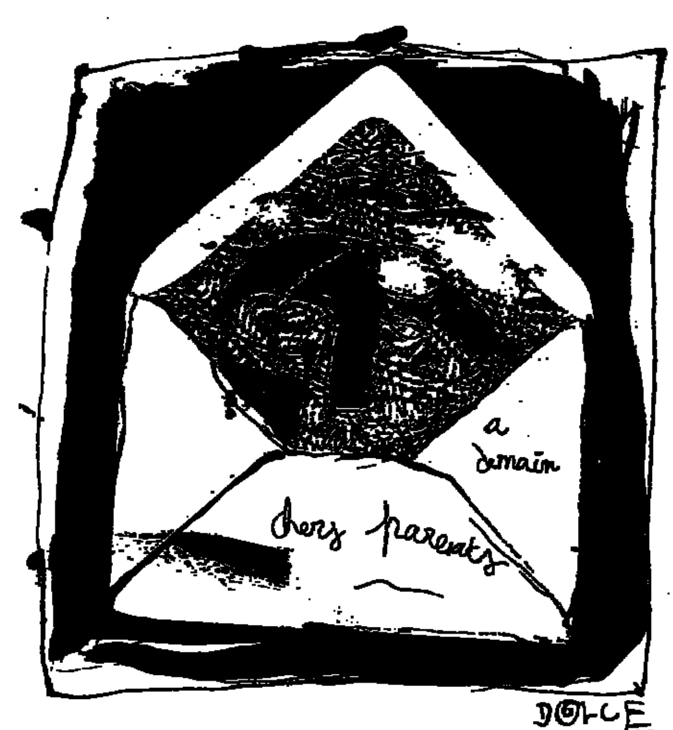
COUP D'ŒIL

Poste restante

PENSANT pouvoir fourcher sa plume à bon compte, Pierre Loti, un jour de veine, envoie à Victorien Sardou une lettre à l'adresse libellée à peu près de cette façon : *« Victorien Sardy à Marlou »*. Réponse quelque temps plus tard de l'intéressé, qui fait parvenir sa réplique *« A Monsieur le capitaine de vessie Loto. Rochefort »*. Amusement de littérateurs habiles, l'échange avait dû faire sourire les postiers de l'époque, postiers de tout temps donnés en France pour être parmi les plus adroits à démêler le vrai de l'incertain.

Le flux des migrants, la cavalcade aux voyages et l'indispensable devoir qui est aujourd'hui le nôtre de partir aux antipodes pour y vérifier les nouveaux climats du temps qui passe, ont donné aux trieurs de missives mal formulées un turbin autrement plus compliqué que le déchiffrage des astuces postales de nos anciennes grandes gloires. A Rochefort, un capitaine de vaisseau au nom proche de Loto, il n'y en avait qu'un, c'était Pierre Loti. Facile. Mais où demeure exactement *« Amir Trabante, rue des Réservoirs, Villacoublay, Paris »* ? Où loge *« Monsieur G'Na, 45, impasse Louis-Blum, Saine »* ? Où réside précisément l'original *« George Derry, place du Trocadéro. Sussex »* ?

De ce genre d'énigmes, les hommes du centre de recherches du courrier de Libourne (33504 Libourne Cedex) en font leurs beaux jours depuis une ordonnance de décembre 1748 prescrivant le regroupement et l'étude approfondie des correspondances n'ayant pu être correctement distribuées. Belle idée. Du coup, bon an mal an, huit millions de lettres leur tombent sur le poil qu'ils essayent, avec l'énergique indiscrétion de ceux assermentés à violer le courrier d'autrui, de remettre dans le droit chemin (1).



La sortie, en 1963, du film de Terence Young, *Bons Baisers de Russie*, correspond au début de l'ère du voyage organisé, avec résidence de bord de mer et sable clés en main. 007 faisait le facteur pour toute une génération de clubméditerranéisés qui distribuaient aux amis, à la famille et aux voisins de palier des pensées réchauffées sous des moiteurs tropicales encore modestes, mais vibrantes d'un azur tout neuf. *« Bons baisers de Palma, de Marrakech, de Corfou, de Lanzarote. » « Bons baisers d'Ibiza, de Cadaquès, de Palerme. »* Bons baisers à vous les Bretons ruisselants – il pleuvait en ce temps-là en Bretagne, – à vous les Normands glacés, bons baisers à vous tous les Tati grelotants de toutes les côtes de France sous le mauvais vent. Dans la joie, on bâclait l'adresse. *« C'est quoi le numéro de la rue de Simone ? » « Le 56 »*, répondait le bronzé ; au hasard, ne rectifiant ni le département ni l'arrondissement.

LES charters *« plein soleil »* venaient de faire leur apparition et engrangeaient placidement, dans leurs cales pansues, tout ce débraillé d'éloignement qu'ils déposaient sans sourciller à la mauvaise adresse indiquée. On ne lésinait pas encore sur le kérosène et peu importait dans quelle direction on jetait son courrier ; il arriverait. Comme il était loin le temps des héroïques performances des costauds de l'Aéropostale, convoyeurs sourcilleux de factures de marchandises impayées et de lettres alourdies au patchouli...

Jeter une lettre dans une boîte s'accompagne, même chez les caractères les plus trempés, d'un sentiment d'incrédulité que l'éloignement accentue de manière alarmante. Tenter de joindre Romorantin à partir de la porte des Lilas est déjà tangent ; vouloir atteindre la rue Jacob, de Saskatoon – province du Saskatchewan, Canada, – relève du message qu'on lance à la mer. Pourtant, ça arrive ; enfin, presque toujours ; même très, très longtemps après, comme nous le distillent à rythme régulier les journaux écrits, parlés ou télévisés, qui annoncent – preuve de la miraculeuse méticulosité de l'homme, – la remise à leurs destinataires de messages postés des boyaux de l'Argonne, du pavillon de la Cochinchine à l'exposition coloniale ou des comptoirs du vaguemestre du *Normandie*.

Pourtant, des lettres restent orphelines. Que leur est-il arrivé, à celles notamment qui avaient du kilométrage à abattre, et quel a été leur circuit de perdition ? Prenons l'exemple de l'étourdi amoureux. *« Florence, du Machu Picchu je pense à vous. »* En face, l'adresse : *« Florence. France »*. Le cri arrive en France, fait la toupie et s'éteint. Impossible de retrouver Florence. Moins elliptique, mais erronée : *« Monsieur des Ortolans, 26, rue des Petites-Ecuries, Paris. France. »* Oblitérée dans la province du Kouei-Tchéou, la lettre parvient au bureau du 10e arrondissement, qui constate qu'il n'y a pas de des Ortolans au 26, ni au 24, ni au 30, ni nulle part dans la capitale.

Dans les deux cas – et quel que soit le cas : c'est une règle internationale, – les recalées vont entreprendre un voyage en marche arrière et repartir, l'une vers le Pérou, l'autre en Chine, où elles tombent sous l'autorité des enquêteurs du pays qui auscultent et autopsient le document pour tenter de lui trouver un cheminement moins bancroche que le précédent.

SELON ce même principe – le cachet de la poste faisant foi, – tous les envois qui auront été estampillés des sceaux de la République française et qui n'auront pas trouvé preneur à Sydney, Vancouver, Bakou ou Dublin, franchiront à nouveau les frontières de l'Hexagone et seront regroupés à Libourne où commence une recherche en paternité (2).

Ainsi, les postiers s'écrivent. Correspondance planétaire où, à l'astuce de l'un, répond l'à-peu-près de l'autre ; où la performance reste anonyme et le résultat rarement connu. Formidable match de muets, saisis dans leur serment de ne rien avouer de ce qu'ils ont lu pour parvenir à la seule vérité qui leur importe : la bonne adresse.

Jean-Pierre Quélin

(1) Le centre de Libourne est le seul organisme habilité à ouvrir les envois postaux. Le code pénal stipule : *« Toute suppression, toute ouverture de lettres confiées à la poste, commise ou facilitée par un fonctionnaire ou un agent du gouvernement ou de l'administration des postes, sera punie d'une amende de 500 à 8 000 F et d'un emprisonnement de trois mois à cinq ans de prison. Le coupable sera, de plus, interdit de toute fonction ou emploi public pendant cinq ans au moins et dix ans au plus. »*

(2) Le centre traite principalement les objets et lettres originaires de France, mais s'occupe également de ceux qui lui sont retournés de l'étranger.

ESCALES

Saint-Martin la caraïbe

C'est, d'abord, un paradis... fiscal. Un port franc exempt de taxes et de droits de douane. Le traité du 23 mars 1648 partageant les 75 kilomètres carrés de l'île entre deux souverainetés, hollandaise (Sint-Maarten) et française (Saint-Martin), n'y est pour rien. En revanche, la partie française, épargnée par la TVA, attire investisseurs et trafiquants comme en témoigne la récente saisie de 522 kilos de cocaïne. Les touristes y affluent, séduits par la magie des Caraïbes qui, souvent, se résume au soleil des tropiques. Pas de frontière véritable entre Philipsburg, la capitale hollandaise, et Marigot, la française. Côté français, juste un monument qui souhaite la bienvenue. Marigot vaut la peine d'être explorée. Située dans la baie du même nom, elle offre un écrin vert, des plages de sable blanc, des fonds marins turquoise, des récifs semés sur le bleu foncé de la mer Caraïbe et, au large, un collier d'îlots. Une île lointaine et « superbe-sympa » pour reprendre le vocabulaire des voyagistes qui l'ont glissée dans leurs brochures. Parmi ces derniers, le Club Aquarius qui vient d'y ouvrir son quatorzième club de vacances. Sur un domaine de près de 5 hectares, dans la partie française, au bord d'une plage. Un hôtel-club de 150 chambres climatisées réparties en bungalows autour d'une piscine. Atout principal, les prix attractifs : de 6 050 F à 9 500 F la semaine, tout compris (avion, pension complète, pratique de la voile, de la planche à voile et du tennis), au départ de Paris. Renseignements au 43-25-43-99 et dans les agences de voyages.

Mers australes

Voguer vers la nouvelle année à bord d'un paquebot blanc nommé *le Mermoz*. C'est ce que suggèrent les Croisières Paquet (5, boulevard Malesherbes, 75008 Paris, tél. : 49-24-42-00) en proposant de fêter Noël en Afrique australe, du 20 décembre au 5 janvier. Escales : Maurice, la Réunion, Madagascar et l'Afrique du Sud (Durban et Capetown), où les superstitieux apprécieront la possibilité de débuter 1991 au cap de Bonne-Espérance. Si on estime insuffisant le temps ainsi laissé pour boucler ses malles et réunir les fonds nécessaires (à partir de 23 230 F tout compris, Paris-Paris), deux autres croisières exceptionnelles permettent un embarquement moins précipité. D'une part une virée de 4 500 kilomètres en 20 jours, du 17 janvier au 6 février (à partir de 26 580 F), le long des côtes de l'Amérique du Sud, de Rio-de-Janeiro à la Terre de feu, via Montevideo, Buenos-Aires et la Patagonie. D'autre part, à partir de l'Equateur (vol de Paris à Quito), une exploration de l'archipel des Galapagos, paradis naturel où iguanes, tortues géantes, fous à pattes bleues et otaries coulent des jours heureux. Une exemplaire leçon de cohabitation, préface à la traversée du canal de Panama, qui verra les 14 000 tonneaux du *Mermoz* monter et descendre au fil des écluses. Une balade de 18 jours, du 22 février au 12 mars (à partir de 20 230 F), qui s'achève sur l'Atlantique avec des escales aux îles San-Blas, à Carthagène (Colombie) et Curaçao (Antilles), au Venezuela et à la Martinique, d'où l'on regagne l'Hexagone. Pour ces trois croisières, des cabines sont disponibles dans la plupart des catégories dont, rappelons-le, seules les six premières donnent accès au restaurant plein de charme situé au sommet du navire.

La Guyane en aller-retour

Aujourd'hui que le voyage ne se borne plus à un aller simple, on sait par ceux qui en reviennent que Guyane est synonyme de beauté. Deux fleuves, le rio Maroni à l'Ouest, l'Oyapock à l'Est, un climat équatorial, la forêt amazonienne qui couvre la majeure partie du territoire, le souvenir de bagnards célèbres à Cayenne, Saint-Laurent-du-Maroni comme aux îles du Salut, la définissent à grands traits. Nouvelles Frontières (87, bd de Grenelle, 75015 Paris, tél. : 42-73-10-64 notamment) propose aux nonchalants des séjours dans un hôtel au bord de la mer, à trois kilomètres de Cayenne (une semaine : 2 030 F la chambre double avec petit déjeuner, 3 220 F en demi-pension) et aux braves un itinéraire à travers la forêt amazonienne. Dans la région située au sud de Maripasoula vivent quelques tribus d'Indiens Wayanos. Des guides appartenant à leur ethnie initieront les apprentis explorateurs au maniement de la machette et aux techniques indiennes de pistage et d'orientation. La pêche à l'arc ne sera pas gratuite puisque les repas seront à base de poisson et de gibier. Itinéraire indicatif : vol Cayenne-Maripasoula, accueil au camp de base, en pirogue, remontée du fleuve Lawa puis de l'Inini, progression à pied vers les monts Attachi Bacca, occasion de découvrir la flore et la faune de la forêt profonde, descente de l'Inini et observation des caïmans lors de sorties nocturnes. Nuits en bivouac. Départs les 10 janvier, 14 et 21 février 1991. Pour deux semaines, 8 790 francs. Que l'on choisisse l'une ou l'autre hypothèse, vols charters Paris-Cayenne à partir de 3 760 F l'aller-retour.

D. R.



L'équipée sauvage

Mieux que Marlon Brando, vous. Vous et une Harley-Davidson, Softail ou Electra Glide, pour une virée dans le Far West. Les producteurs, eux, disent « West American Tour ». Ils fournissent la belle mécanique, les hôtels les plus chics de l'Ouest américain, une diligence pour les bagages et un éclaireur. Point de départ, Phoenix-Scottsdale. Son Old Downtown évoque les vieilles villes de l'Ouest. Le Santa-Fé Railroad conduit à Holbrook, première étape. « Painted Desert », aux couleurs jaune et rouge, « Walnut Canyon », route des pionniers, et Flagstaff, deuxième étape. Plateaux désertiques des réserves indiennes Hopi et Navajo, Sunset Crater, arrêts-repos dans les « Trading Posts » indiens, Marble Canyon et, au bord de l'immense Lake Powell, Page, troisième étape. Navigation sur le lac jusqu'au Rainbow Bridge : eau bleu marine et canyons rouges. En option, survol en avion de Monument Valley, où l'on tourna les films avec John Wayne, et descente vers le sud. Grand Canyon, Colorado River, Oak Creek Canyon, National Prescott Forest et Sedona, avant-dernière étape. Sedona, ancienne ville de saloons où l'on tourne toujours des westerns. En 4 x 4, découverte des panoramas du Grand Ouest. Prescott, capitale du rodéo, villes fantômes et mines d'or abandonnées, et Scottsdale : soirée dans un ranch et terme de l'équipée. De mai à septembre, dix départs de Paris, le vendredi, pour deux semaines. Trois formules. Une personne, une Harley, une chambre : 27 950 F ; deux personnes, deux Harley, une chambre, 24 500 F ; deux personnes, une Harley, une chambre, 22 850 F. Auprès de CAT Voyages, 99, quai du Président-Roosevelt, 92136 Issy-les-Moulineaux Cedex, tél. : 05-36-94-31 (numéro vert).

L'Afrique vraie

Cathédrales de bambou, mélopée du tam-tam et couleurs éclatantes. Les nuits étoilées et le tape-cul. Mais aussi les vents de sable, les pluies diluviennes et le rationnement d'eau, le désert, la savane et la brousse, les bains dans la rivière, les marchés, les palabres et le troc : en six mois, ils ont tout vu. Leur route a croisé celle des Touaregs, des Peuls, des Haoussas, des Dogons, des Pygmées et des Massaïs. Tamanrassset, N'Djamena, Nairobi et Zanzibar les ont vus passer. De mars à septembre 1990, de Paris à Harare (Zimbabwe), ils ont descendu l'Afrique. De mai à novembre 1991, de Windhoek (Namibie) à Paris d'autres la remonteront. En camion. Un véhicule racheté à l'armée, remanié, fiable. Celui qui le conduit est un routard de l'Afrique. Gilles Nédelec, le concepteur et l'organisateur de ce périple, est rodé à toutes les difficultés du continent. Les candidats à cette lente traversée africaine pourront assister à une projection de diapositives le 15 décembre prochain et poser des questions. Renseignements : Association Europe Contact, Expédition transafricaine, 36, rue Stephenson, 75018 Paris, tél. : 42-62-95-07. Coût de l'expédition : 38 000 F, comprenant le vol Paris-Windhoek, les déplacements en véhicule 6 x 6, le matériel de bivouac, la nourriture et la traversée du détroit de Gibraltar.

Sélection réalisée par Patrick Francès et Danielle Tramard

TELEX

Lyon ville lumière le soir du 8 décembre. Lumignons aux fenêtres, montée aux lumières vers Fourvière, laser et son sur la Saône, son et lumière à la Part-Dieu. Renseignements : office du tourisme (tél. : 78-42-25-75).

Paris-Québec/Montréal : 1 695 F l'aller simple, 3 090 F l'aller-retour. Départ le 19 décembre, retour le 1er janvier. Paris-New York : 1 590 F l'aller (tous les jours jusqu'au 22 décembre), 1 390 F le retour (à partir du 1er janvier). Auprès de Council Travel (tél. : 43-25-09-86 ou 42-66-20-87 notamment).

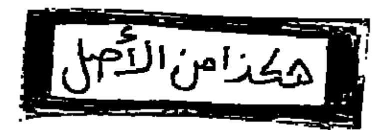
New-York, 1 990 F l'aller-retour au départ de Luxembourg, *via* l'Islande. Même offre pour Washington et possibilité d'arriver dans une ville et de repartir de l'autre. Jusqu'au 31 mars 1991. Auprès d'Icelandair (tél. : 47-42-52-26).

L'un des répertoires de poche du luxe hôtelier à travers le monde a pour nom « The Leading Hotels of the world ». Pour le recevoir, téléphoner au 05-90-84-44 (numéro vert) ou écrire à The Leading Hotels of the World, 15, New Bridge Street, London EC4V 6AU.

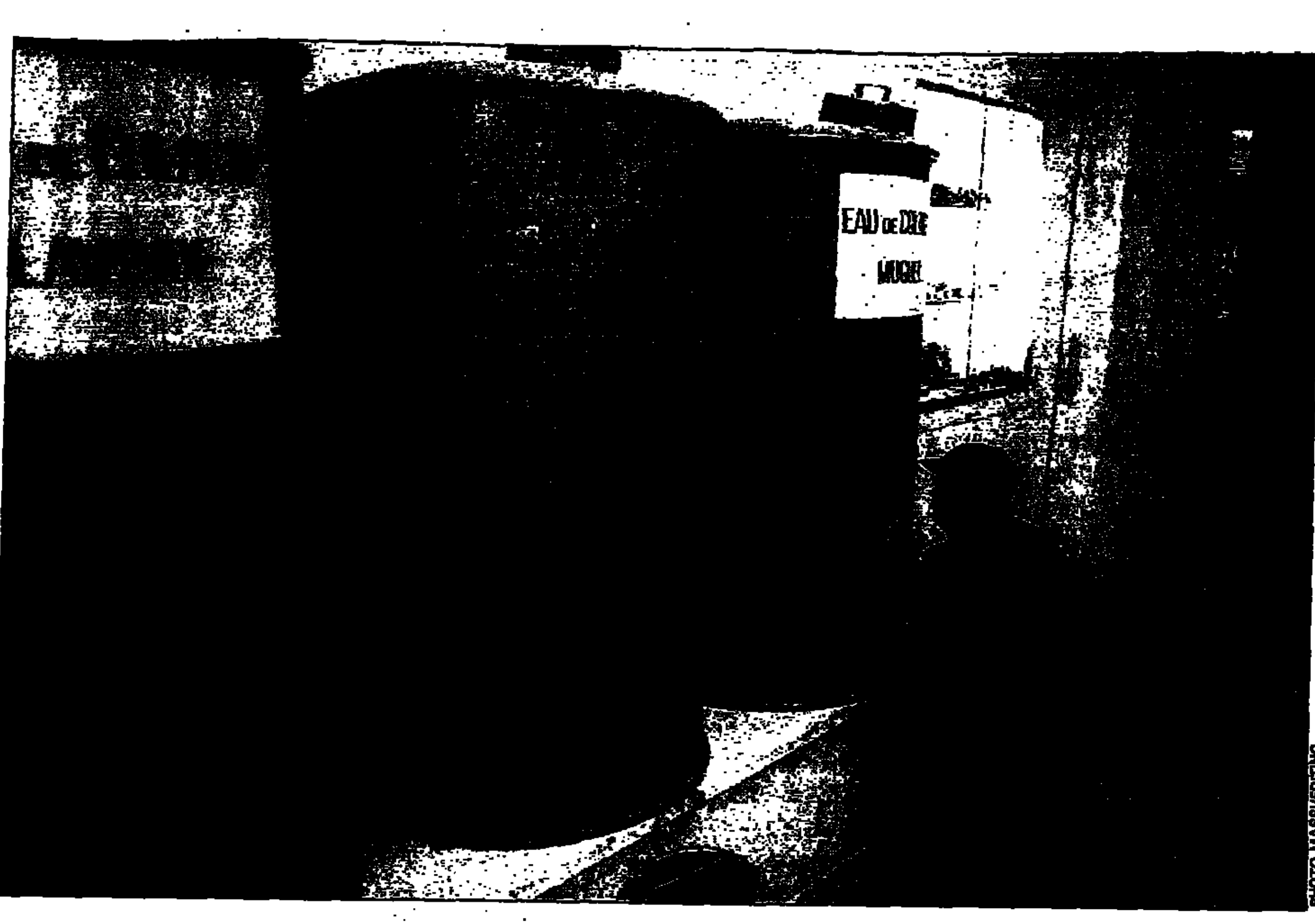
Tourisme et loisirs équestres en France : le guide 1991 vient de paraître. Disponible à la délégation nationale au tourisme équestre (Ile St-Germain, 170, quai de Stalingrad, 92130 Issy-les-Moulineaux, tél. : 45-54-29-54) : 20 F (30 F par correspondance).

Bon Week-end à Paris, ce sont deux nuits pour le prix d'une dans 95 hôtels de Paris et de l'Ile-de-France (gratuité pour les enfants dans la chambre de leurs parents) et des avantages divers. Jusqu'au 27 février 1991. Renseignements : office du tourisme de Paris, 127 Champs-Elysées, 75008 Paris, tél. : 47-23-61-72.

L'office du tourisme des Bahamas nous précise qu'il a pignon sur rue au 7, boulevard de la Madeleine, 75001 Paris. Tél. : 42-61-60-20.



Ici, en été, le *N° 5* bat son plein. A la bonne saison, en hiver, l'un des lieux les plus parfumés de la Côte laisse porter ses pensées vers la seule terre qui lui importe, celle dont il est le légitime rejeton : la Provence.


PHOTO MASSI/EDITING

Grasse ou la morale du jasmin

L'HIVER, les villes du Sud, les villes moyennes de Provence ou du Languedoc, du Rhône ou de l'Estérel, se jouent souvent une sorte de dramaturgie de leur mort prochaine. Ce solstice-là paraît devoir leur être fatal. Elles vivotent, sous le poids d'une question : tiendront-elles? Elles se mettent en congé de longue maladie, n'y sont plus pour personne, pas même pour elles-mêmes, à force de tout devoir, santé, prospérité, légitimité, à l'autre, l'estivant.

La Côte d'Azur se met alors à ressembler à ce qu'elle est, une rue, interminable. La mer reste en arrêt sur image. Toile peinte. Ailleurs, à la campagne, des bourgades faites, en temps normal, pour l'heure du pastis à l'ombre des platanes et de leurs pierres romanes ne prennent plus la peine de cacher leur caractère de sous-préfectures vieillottes. Personne ne les regarde, c'est assez bien pour les habitants. Places vides où s'engouffre un mauvais vent, bastides abandonnées. Pédalos rouillés, au loin. Ces villes du Sud ne voient plus le soleil s'affaisser : elles sont déjà couchées, comptant les mois comme nous les moutons dans l'attente d'un sommeil agité.

Tous les voyageurs le savent, le Sud, l'hiver, est souvent un exil paradisiaque. Le pire, peut-être. Sauf Marseille, bien sûr, Nice, Montpellier ou Nîmes, qui sont des villes ouvertes toute l'année. Dans les autres, mieux vaut compter des amis.

Si tout cela est vrai, alors Grasse n'est pas une ville méridionale. Enfin, pas tout à fait. La déprime environnante ferait même son affaire. Quand la Côte se met entre parenthèses, la cité du parfum respire. Les relents d'huile solaire ne l'atteignent plus. Il n'y a personne pour la croire encore du littoral. Nice est à 32 kilomètres, Cannes à 17, la baie de La Napoule se détache dans un creux des monts, là-bas, mais les Grassois se savent provisoirement à l'abri de l'exhibitionnisme.

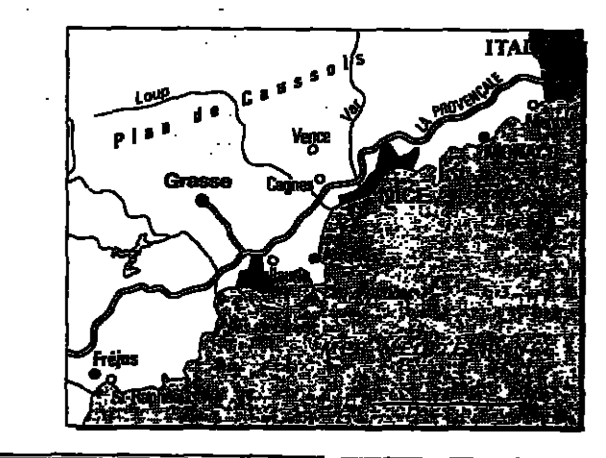
D'abord, Grasse est de Provence, de Provence orientale, on vous le fait vite savoir, non de la Côte, et il fallut une malheureuse décision administrative, en 1860, pour la rattacher aux Alpes-Maritimes. Elle est aixoise par l'Histoire, se veut aixoise, c'est-à-dire de bonne famille, et si elle eut des liens, autrefois, avec l'Italie, ce ne fut qu'avec Gênes, comme elle république autonome. Et encore pour les meilleures raisons, celles du commerce. Les Alpes-Maritimes, on nomme cela, ici, le « département-ville », et cela en dit assez pour Grasse, qui a besoin de champs et de prés, qui n'existerait pas sans eux. A-t-on déjà vu des fleurs pousser sur du sable ou du béton?

L'hiver est ici une belle saison, peut-être la plus belle, c'est en tout cas ce que croyaient les Anglais, découvreurs de la Côte, aujourd'hui trahis par le bord de mer qui se met en berne avant l'automne. A Grasse, on se plaint aussi des températures. L'autre jour, par 13 degrés, quelques habitués de la place des Aires, en haut de la vieille ville, maudissaient le froid, assis à la terrasse d'un bistrot qui servait des glaces. C'était jour de marché, de marché aux fleurs, bien sûr. Les trois arbres de la place étaient verts. Pas une feuille jaunie. Aucun mauvais présage.

Alors, l'hiver, au cœur du microclimat, c'est simplement histoire de causer, de tester la finesse de l'étranger de passage. Les prendra-t-il pour des gens du Sud? Vient-il de la Côte, pour ne pas sentir, au premier reniflement, ce que cette cité a de tonique, presque de joyeux, en décembre? N'entend-il vraiment rien aux fleurs? Les fleurs, évidemment, leur grande sagesse... On peut sourire : dans ce cas, mieux vaut s'en aller. Dans Grasse, les fleurs ont raison depuis déjà quelques siècles. Aussi les écoute-t-on. Les écoute-t-on se charger de sève, usine souterraine affairée, livrant le mimosa pour février, la violette pour mars, la jonquille pour avril, la fleur d'oranger et la rose pour mai, plus tard la tubéreuse et le jasmin.

Sans cette intense activité-là, Grasse aurait peut-être baissé les bras, comme d'autres, après l'été. Elle a, depuis longtemps, retenu la leçon. Alors, elle se soucie d'elle-même, s'entretient, s'oxygène. Dans ses ruelles en pente, on marche vite. Non à cause du froid. Par plaisir d'avoir le pavé à soi. La ville commande à une armée de pépiniéristes, d'horticulteurs, qui taillent, replantent, bref entretiennent la colline de Roquevillon, en amont du piton rocheux de la cité médiévale, et les montagnes alentour.

Cette ville a du nez, pas seulement pour ses essences de fleur d'oranger ou de lavande. Pour sa sauvegarde. Elle s'est débrouillée pour ne pas regarder tout à fait la mer. La Méditerranée est plus à l'est. Il faut se pencher un peu pour la voir. Ou alors, habiter Châteauneuf ou Magagnosc, ces villages résidentiels de villas romaines ou d'immeubles niçois, qui ne sont plus déjà tout à fait de Provence. La cathédrale tourne le dos à la Méditerranée. Grasse s'est située dans l'axe de ses champs, vers Opio, plus loin vers Valbonne. Elle s'est ménagé assez de vues sur la montagne pour garder la tête froide.



Car la ville sait ce qu'elle doit de sa tonicité à la terre et à l'arrière-pays. Avant les produits de synthèse, ses parfumeurs prospérèrent grâce à la loyauté des paysans. Toute la contrée se couvrit d'alambics de campagne, pour le thym et la sauge, la menthe et le cassier. L'oranger vint d'Italie, le mimosa d'Afrique, le jasmin du Levant. La montagne était déjà un peu chimiste, pour l'eau-de-vie.

Elle adapta ses chaudrons, inventa des greffes pour ce climat, planta donc de l'«l'étranger» entre ses lavandes. Quand la Restauration interdit les parfums animaux, le musc et l'ambre, Montpellier et ses pharmaciens, Hyières et ses pépinières auraient pu enlever le marché.

Grasse devint Grasse, capitale mondiale des essences odorantes, par la foi de ses vallées hautes. Le célèbre N° 5 de Chanel est probablement né ici, toutes les versions du miracle, contradictoires, y font allusion. Les Grassois n'en tirent pas fierté. Les sacs de myrte et de romarin déversés dans les entrepôts locaux par des cueilleurs d'olives ont sans doute imposé à jamais, ici, le goût d'une rusticité distinguée. Savoir qu'il faut 1 tonne de jasmin pour 1 kilo d'absolue (essence de jasmin) doit rendre modeste.

La ville a une réputation trompeuse. A s'enivrer des odeurs qu'elle répand de par le monde, on pourrait la croire un peu trop parfumée. « Balcon de la Côte d'Azur», comme le notent les prospectus de la Riviera. De cette idée-là, fausse, il ne reste que quelques affiches, répliques de celles dessinées pour Nice ou pour Cannes, dans les années 30. Quelques palais d'inspiration lombarde ou toscane, entourés de palmiers. Les flacons, le maniérisme des effluves, l'histoire des élégantes toutes en senteurs sont enfermés dans les vitrines de deux musées prestigieux. Grasse connaît trop les volutes odorantes pour s'y abandonner.

Ville médiévale de notables éclairés, elle se carre depuis deux siècles, avec justesse, à mi-chemin d'un profil industriel et d'une influence rurale. Comme l'a écrit Francis de Croisset, c'est la seule cité où le mot « usine » évoque la poésie. C'est déjà assez de chance pour ne pas faire de manières, encore moins épouser celles du littoral. Et puis les Grassois, maîtres ès qualités des subtiles distinctions sociales des odeurs, confient sans détour que les parfums de fleur, senteurs légères sans camouflage, sont venus tard, après le musc, quand la médecine ordonna aux corps de se laver. C'est assez dire, là encore.

L'hiver, ces éléments, de nez et de morale, sont immédiatement perceptibles. Le bourg n'a pas renoncé à sa fonction de gros marché pour les montagnes. Il s'occupe des siens, mieux que des touristes du solstice d'été. Et, à tout prendre, il semble préférer cette animation-là, active sans fébrilité, lente sans indolence, ses natifs ou ses voyageurs de rencontre, des gens de bon sens qui n'iraient jamais planter leurs caravanes dans un champ de tubéreuses fraîchement coupé. L'été, Grasse perd un peu le contrôle de son environnement, et le paie à la saison haute. Aussi, à côté de ses montagnards, aime-t-elle la compagnie des solitaires, des écolos, des Anglais, des marcheurs. Elle ne se fera jamais à l'idée que ses contemporains puissent préférer la mer aux gorges du Loup, aux grottes des Audides ou de Saint-Cézaire.

Jardiniers dans l'âme, les Grassois veillent sur les respectables propriétés qui s'évasent sur ses monts. D'autres les habitent, des gens comme il faut, riches mais discrets, bien sûr amoureux de la nature. Le tourisme n'est pas d'hôtel. La ville loue des maisons de maître ou des studios. Nuance importante. Façon de rendre d'office grassois d'adoption le visiteur, d'apaiser sa peur du manque de distractions. De lui communiquer deux ou trois choses apprises ici. La fleur sauvage précède le parfum extravagant. La cueillette, sur les pentes raides, avant le flacon très élaboré. Le passé, avant le présent.

Curieusement, le parfum n'a pas imposé son architecture. Il tient, partout, dans une minuscule boîte à poudre, une savonnette, une flasque de verre de Murano ou de Baccarat. On trouve bien dans la ville plus de parfumeries qu'ailleurs. Sous le cours, seule concession aux décors de la Riviera, il y a bien le Musée et l'usine Fragonard, le Fragonard des essences rares. L'autre, le peintre, Jean-Honoré (1732-1806), vécut plus bas, dans une maison de strict style provençal transformée en salons de réception. Le Musée international de la parfumerie se cache derrière l'ocre façade d'un petit hôtel particulier. Dans le val, encore quelques cheminées, l'entrepôt La Mosquée, rénové, ainsi nommé pour sa façade à arabesques, bâti par les établissements Chiris sur le modèle de ceux qu'ils possédaient, autrefois, à Boufarik, en Algérie.

C'est tout pour la fleur d'oranger. Ailleurs, la ville sent le bois, la soupe, le crépi de ses façades. Le moisi et la poussière de ses ruelles des douzième, treizième et quatorzième siècles. L'encens, dans la cathédrale Notre-Dame, une forte bâtisse lombarde aux piliers massifs et qui renferme trois Rubens et un Fragonard. Un fond de lavande, d'olivier, déjà de neige, juste dehors, le long d'un escalier tortillard qui portait bien son nom, les jours d'enterrement : rue de la Délivrance.

Comme les villes autrefois cernées de remparts, Grasse a poussé ses maisons vers le haut, à la manière d'une végétation. Une mosaïque de terrasses, de clochers particuliers, de ferronneries, de lavanderies encombre les toits. Pas pour la vue, encore une fois la mer se dérobe. Pour la qualité de l'air.

C'est bien sûr l'hiver que les Grassois recommandent d'aller y goûter. Chaque odeur s'y détache, le cyprès, le chêne, l'asphalte, la pluie, la fumée de bois brûlé. De novembre à mars, on vit un peu, ici, pour le plaisir d'une inspiration chaque jour différente. Cela sent déjà Noël, toujours le géranium. La bière et l'anis sur le boulevard du Jeu-de-Ballon, qui surplombe la vieille ville et finit, hors Grasse, en corniche.

Cela sent aussi la retraite, des fins de vie plus sereines qu'ailleurs. Grasse n'est plus une ville de vieux depuis longtemps, mais elle les accueille toujours à la dure, comme pour un parcours de santé. Délicat à dire, mais elle prolonge leur envie de rester. Affaire de tonus local, plus que de climat. Pas question de se séparer avant la floraison ! L'oranger, la myrte, et la rose de mai...

Philippe Boggio

Guide

Séjour

• Deux hôtels de chaînes moyennes, fonctionnels, sans le charme de la ville. L'*Hôtel des parfums*, tout de même, s'il faut se loger pour quelques nuits (tél. : 93-36-10-10). La ville est plutôt réputée pour ses locations, accessibles dans la journée par téléphone. Renseignements à l'office du tourisme (tél. : 93-36-03-56).

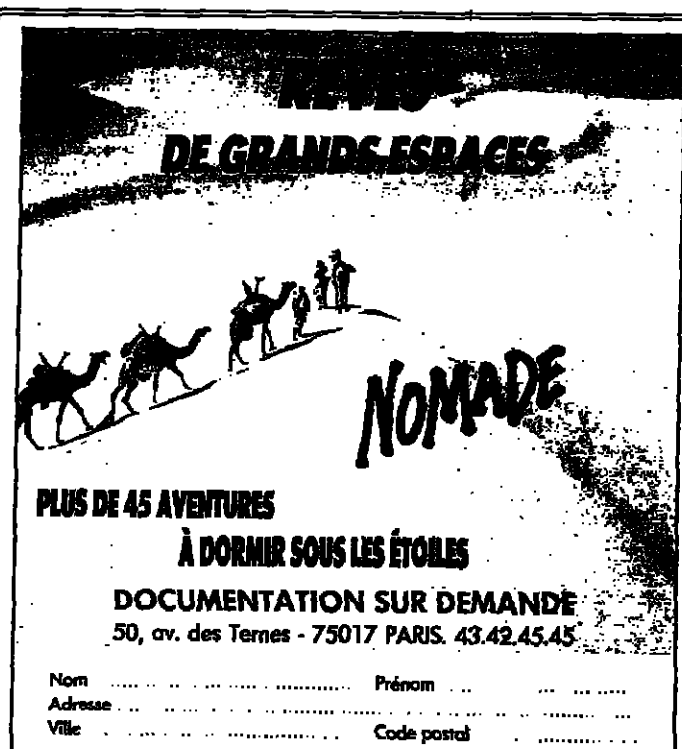
Certains restaurants sont de bonne réputation : *L'Amphitryon* (tél. : 93-36-58-73) ; *La Tourmaline*, à Plascassier, là où fleurit le jasmin (tél. : 93-60-10-08) ; *Chez maître Bosc* (tél. : 93-36-45-76).

Musée

Cet hiver, le Musée international de la parfumerie, créé en 1989, n'ouvrira qu'épisodiquement (tél. : 93-36-80-20). Il enrichit encore ses collections. D'autres pièces rares devraient rejoindre le coffret de voyage de la reine Marie-Antoinette et les boîtes bergamotes du dix-huitième siècle.

Le Musée des parfums Fragonard ainsi que l'usine attenante sont accessibles tous les jours (tél. : 93-36-44-65). Toutes les poudres, les pâtes odorantes, les essences, ainsi que les mille manières choisies par les siècles pour les contenir. Une odeur entêtante qui vous poursuivra dans les jardins, vers la Villa Fragonard (tél. : 93-36-02-71). Cette maison de campagne, construite à la fin du dix-septième siècle hors des remparts de Grasse – détruits au siècle dernier – abrita, sous la Révolution, Jean-Honoré Fragonard. Il y a peint, il a même décoré les plafonds et la cage d'escalier. La Villa abrite de très belles collections de tableaux, dont quelques-uns du maître.

A voir aussi, en ville, un Musée de la marine (tél. : 93-09-10-71) ; un Musée des trains miniatures (tél. : 93-77-97-97) ; un Musée d'art et d'histoire de la Provence (tél. : 93-36-01-61). •



Christophe Colomb rentre à Gênes





PHOTOS BERENGO GARDIN

C'est dans l'entrepôt de coton, entièrement rénové, que s'installera l'exposition commémorant, en 1992, la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. On en profitera pour créer une grande esplanade piétonne entre les vieux quartiers et le port, près du palais San Giorgio (photo de gauche), dont les fresques viennent d'être restaurées.

Suite de la page 17

Maîtres des flots, ils allaient devenir aussi les arbitres des fluidités. Prompts à s'associer (les navires étaient partagés et les expéditions financées par «parts»), prêts à s'entraider, par exemple pour créer la Casa de San-Giorgio, première banque publique, formée par l'ensemble des créanciers de l'État-ville devenus plus riches qu'elle. Habiles au métier de banquier, ils n'hésitaient pas à s'établir au loin.

Alors, si Colomb, comme disent les observateurs génois, est surtout, dans cette ville, *« un mot »* et *« un mythe »* (*« il appartient plutôt aux Espagnols »*, estime Eduardo Sanguineti), les historiens affirment presque le contraire : c'est l'Espagne de ce temps-là qui est dans la main des Génois. Fernand Braudel, qui a passionnément étudié la Méditerranée au seizième siècle, l'affirme. *« Ce n'est pas la Castille qui a gagné l'Amérique à la loterie. C'est Christophe Colomb, et ce sont les marchands génois à Séville qui ont financé les lents échanges entre l'Amérique et l'Espagne. »* Isabelle avait la volonté politique de la conquête, Colomb le courage de l'entreprendre et la science du marin. L'argent, lui, était génois.

***« L'or naît** en Amérique, meurt à Séville ; il est enterré à Gênes »*, a écrit un poète espagnol de l'époque. Enterré, peut-être, mais de belle manière. Durant cette période que Braudel – qui tient, écrit-il, à lui *« rendre son importance »* – appelle *« le siècle des Génois »* (en fait soixante-dix années à partir du milieu du seizième siècle), se construisent dans la ville les plus orgueilleux, les plus vastes et les plus ornés des palais, même s'il faut bien souvent y pénétrer pour en mesurer l'ampleur et la magnificence. Une Strada Nuova est tracée, étroite (moins de 8 mètres) mais aujourd'hui encore (c'est la via Garibaldi) parfaitement impressionnante. La richesse et le pouvoir modernes continuent d'y tenir l'affiche : banques, hôtel de ville, et deux palais, le palazzo Rosso et le palazzo Bianco, devenus musées, où l'art minimaliste et parfaitement élégant d'un architecte des années 50, Franco Albini, a su mettre ce qu'il faut d'ardoise mate et de marbre noir et blanc pour donner aux collections un cadre de rigueur voulue.

« Une ville est le miroir de ses habitants, dit Piano. *Les Génois sont prudents, très discrets, un peu renfermés, plutôt introvertis. L'architecture aussi. »* Il faut, c'est vrai, entrer sous les porches, pénétrer dans les cours, pour évaluer ce qui reste caché. Il n'est pas rare que des façades très décorées – beaucoup sont peintes de fresques, de trompe-l'œil mouvementés – n'aient aucun espace d'où on puisse les admirer, ou qu'elles semblent se cogner, là-haut dans le ciel de la ruelle, avec une voisine trop proche. Carla Garbato, Vénitienne installée depuis dix ans dans la capitale ligure, le dit bien : *« Venise montre, s'expose, fait la fête. Gênes, c'est tout le contraire. Tout reste caché. Je pense qu'il y a plus de richesses dans les collections privées que dans les musées. »*

Mais c'est pour l'amateur de ville peut-être un charme, le plaisir de découvrir à l'état naturel une sorte de quartier du Marais avant la loi Malraux, la sensation d'être parmi les premiers à deviner tel escalier, tel jardin à l'étage. Car, et cela enchanterait Italo Calvino, le psycho-morphologue de l'urbanité, Gênes exploite, avec une virtuosité extrême, et son relief excessif et son goût du secret. Et l'offre en récompense aux indiscrets, aux aventureux. Escaliers, tunnels, ascenseurs urbains, funiculaires, elle n'a su quoi inventer pour traverser le roc, passer au-dessus, en dessous, au travers. Sitôt arrivé à la gare principale, l'autre côté de la ville ne vous est accessible que par un long tunnel. Bien sûr, cela accentue le caractère un peu effrayant d'une cité où l'on imagine ne jamais pouvoir vraiment s'arrêter de circuler. Sinon à pied : alors, les itinéraires sont tout différents.

La ville médiévale s'offre à vous sans apparat, sans fard et sans toilette particulière, avec toute la promiscuité gouailleuse des arrière-ports. Ou bien, prenez de la hauteur, un ascenseur, et, du Castelletto, par exemple, qui fut une citadelle avant d'être un quartier bourgeois, constatez, comme Renzo Piano, que *« c'est à peine une ville construite. Plutôt un plein, un solide, qui a été sculpté, creusé, raviné »*. Ruelles étroites, hautes maisons, qui commencent au treizième siècle et se terminent, étages surajoutés au mépris de toute salubrité, au dix-septième siècle. Les bons auteurs affirment que le quartier médiéval de Gênes est le plus riche et le plus étendu de toute l'Italie. C'est sans doute vrai. Mais d'autres s'inquiètent de sa surpopulation (30 000 habitants) dont beaucoup, désormais, d'immigrés *« logés à neuf ou dix dans une chambre et rapportant des millions de lires aux spéculateurs »*, nous dit Mario Fazio, journaliste à *la Stampa*, et président pendant deux ans de l'association Italia Nostra. *« Il n'y a que deux plans de protection des vieux quartiers en Italie*, ajoute-t-il. *Bologne et maintenant Palerme. Gênes en mérite un. »*

C'est aussi l'avis de Renzo Piano, qui, lui, très pragmatique, prône les *« opérations ponctuelles »*, l'incitation, l'exemple, la contagion. *« Je ne suis pas un théoricien, plutôt un bricoleur. »* En témoigne son goût pour les objets, les matériaux nouveaux, les assemblages inédits (des prototypes sont là, sur les étagères, devant les livres), la présence à l'intérieur de l'agence d'un atelier de maquettes où règne Dante Cavagna, le maquettiste avec qui l'architecte travaille depuis trente ans, aussi bien que les expériences lancées dans des petites villes italiennes avec le soutien de l'UNESCO et la participation de la population, qui sont, il faut l'avouer, restées un peu sans suite. En tout cas, des 600 milliards de lires (près de 3 milliards de francs) accordés pour les travaux de l'exposition de 1992 par le gouvernement italien (dont la moitié il y a quelques semaines seulement, après une démarche de l'architecte auprès du premier ministre), la municipalité et l'auteur du projet sont convenus que seraient consacrés 5 % de ces sommes à des chantiers dans la vieille ville.

Même si les responsables des monuments historiques semblent débordés par l'exceptionnel « gisement » placé sous leur garde, on ne peut pas dire qu'il ne s'y passe rien : un palais, ici ou là, sort des mains des restaurateurs ; un très « grand chantier », celui du Palais Ducal, commencé il y a plusieurs années (60 milliards de lires, financés par la municipalité), offrira un jour prochain des milliers de mètres carrés à des activités culturelles – que l'on n'a pas encore vraiment définies. Juste en face, de l'autre côté de la place de Ferrari, limite entre la ville médiévale et les perspectives grandiloquentes du début du siècle (avenue du 20-septembre), se termine un autre « grand chantier » : scandale pour les uns, merveille pour les autres, la reconstruction par Aldo Rossi, Milanais et l'un des meneurs du post-modernisme, du théâtre Carlo-Felice, salle d'opéra détruite par les bombes de la dernière guerre.

Sous le porche néo-classique restauré, un grand passage assurera la liaison vers les verrières, un peu délaissées pour le moment, de la galerie Mazzini (à l'image de ses semblables de Milan, Naples et Turin) et offrira, dans une ville qui certes, manque de grandes places, enfin un vaste dégagement. Le post-modernisme s'exprime surtout à l'intérieur (la salle est décorée de fausses pierres de marbre gris, de fenêtres et de balcons en pierre, comme un décor de Commedia del Arte, mais à demeure) et au sommet de l'édifice nouveau qu'Aldo Rossi a surmonté d'une massive tour carrée, beaucoup plus haute que ne l'exigeait la traditionnelle cage de scène de ce genre d'édifice. Simple provocation ? Plutôt, dirait-on, juste sens des proportions, dans une ville qui ne craint pas les effets monumentaux et qui est de taille à les supporter.

On ne sait pas encore quand ouvrira l'Opéra, ni qui le dirigera, mais on a déjà testé l'acoustique, qui est bonne. Après l'avoir construit (120 milliards de lires), il faut financer son fonctionnement : *« Quarante milliards, c'est les quatre cinquièmes du budget culturel de la municipalité, qui ne pourra apporter que quelques milliards »*, nous précise l'adjoint au maire, Claudio Burlando. Et quand on l'interroge sur le concours organisé pour la place Dante, l'élu reste évasif : *« Neuf milliards, cela nous semble cher, et aucune date n'est arrêtée. »* Il s'agissait de mettre de l'ordre autour de la prétendue « casa Colombo », maison modeste et un peu misérable, reconstruite il y a cent ans parce que la famille du navigateur y avait vécu (après son départ), et qui se trouve aujourd'hui au beau milieu d'un carrefour disparate, grandes bâtisses de l'entre-deux-guerres en concurrence avec une porte médiévale, la porta Soprana. On avait invité des architectes éminents, tant dans le jury, que parmi les concurrents. Projets sur le papier ? Projet sitôt jugé, sitôt oublié ?

Tous comptes faits, c'est sans doute moins important pour la ville que les travaux qu'elle entreprend du côté du port. Si Colomb, qui mourut dans la disgrâce à Valladolid en 1506, après quatre allers et retours fructueux (dont un retour qu'il fut enchaîné jusqu'à Cadix parce qu'il avait désapprouvé les traitements que les Espagnols infligeaient aux Indiens), était revenu, n'est-ce pas le port, plutôt que la *casa*, qu'il aurait aimé voir associé à sa mémoire.

En attendant, une horloge électronique, une aiguille autour d'une sphère, la Terre, sur la place de Ferrari, égrène les secondes qui nous séparent du 12 octobre 1992 : il en restait, ce jour-là, 59 595 595. Joli chiffre.

Michèle Champenois

Les voiles de 92

Si on croit qu'il ne se prépare rien au pays natal de Christophe Colomb pour 1992 – on n'entend parler que de Séville, – c'est que Gênes est par tradition fort discrète. *« Au lieu des 200 hectares de l'exposition universelle, nous allons nous concentrer sur 5 hectares »*, dit Claudio Burlando, adjoint au maire chargé de l'urbanisme. C'est aussi que Gênes l'économe plutôt que de faire construire des pavillons sans lendemain, une *« foire aux vanités »*, dit-on ici, a choisi de concentrer ses efforts sur la zone du Vieux-Port dont elle est séparée depuis les années 60 par une fâcheuse et extravagante voie rapide sur pilotis d'acier.

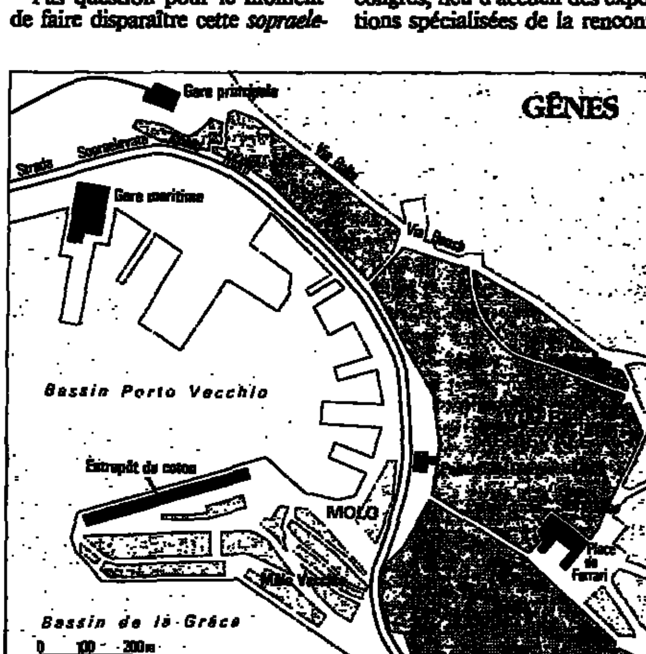
Pas question pour le moment de faire disparaître cette *sopraelevata* (signe de malheur, on lui a donné le nom du pauvre Aldo Moro) ; en revanche, la voirie de surface (qui s'appelle Gramsci) sera, elle, enterrée sur 300 mètres afin de créer une esplanade piétonne entre les vieux quartiers et les nouveaux centres d'intérêt du port : notamment un aquarium sur lequel travaillent les meilleurs spécialistes mondiaux, des Bostoniens, qui reproduira diverses ambiances marines des grandes régions du globe.

En face, fermant le Molo Vecchio sur 400 mètres de long, bâtiments de brique, vrai dock à l'anglaise du début de ce siècle, l'ancien entrepôt du Coton, est en cours de rénovation. Centre de congrès, lieu d'accueil des expositions spécialisées de la rencontre de 92, il abritera ensuite, espère Piano, une sorte d'« université de la mer ».

Habitués à tourner le dos à ce secteur vieillot, bombardé de bruit et de poussière, les Génois auront aussi la surprise de redécouvrir quatre forts pavillons carrés du dix-septième siècle, l'ancien « sous douane », qui vont retrouver leurs fresques et leurs couleurs.

Modestes, les architectes, dans cette affaire... *« Nous n'avons pas eu trop de mal à écarter, raconte Piano, le grand geste de Portman, l'architecte d'Atlanta, qui voulait planter dans le port un cône de trois cents mètres de haut... en rappelant comment les Génois, à l'issue d'une victoire, avaient fait combler un port près de Savone ! »*. Mais l'innovation – d'un beaubourien, on ne pouvait attendre moins – ne sera pas absente pour autant. L'imagerie et la poétique portuaires ont inspiré au Building Workshop de Renzo Piano, un objet monumental et fort utile, composé de six mâts obliques comme ceux des grues à demeure sur les cargos. Ce « bigo » (bigue en français) déploiera une grande voile de teflon pour abriter 5000 personnes et, comme à Luna Park, glissant le long d'un câble vertical, tenu dans le même ensemble, un ascenseur panoramique s'élèvera à 50 mètres d'altitude, pour voir, sans aller nulle part, sinon au sommet du paysage urbain, dans cette ville où tout se joue près des toits.

Mais on pense déjà à la fête de 92 : *« Nous travaillons avec Vittorio Gassmann, génois de Rome, pour une mise en scène de Moby Dick, sur trois plateaux flottant autour des spectateurs. »* Le tour du monde sur l'eau.



Guide

Voyage

Le train ou l'avion ? La liaison aérienne Paris-Gênes est assurée deux fois par jour sur Alitalia. Durée du vol : 2 h 30. Aller-retour, 4320 F. Tarif vol-vacances, 1910 F. Aéroport proche du centre, sur la mer.

La gare, construite à la façon des palais, sur plusieurs niveaux donne un avant-goût de Gênes. Train de nuit : 20 h 56, Paris-gare de Lyon, arrivée, 8 h 29. AR 860 F en 2e classe, couchette wagon-lit T2, 354 F par personne.

Séjour

La ville accueille beaucoup de foires et d'expositions professionnelles et manque, à ces moments-là, de chambres d'hôtel. Pour séjourner à l'extérieur, sur la Riviera, consulter le guide des *Auberges et hôtels de charme d'Italie* (éditions Rivages, 95 F) ou l'Office national italien du tourisme, 23 rue de la Paix, 75002 Paris, Tél : 42-66-03-96.

Quelques adresses de trattorias dans le centre historique : Mario, Via Conservatori del Mare. Tél : 298 967. Carletto, via Maddalena. Tél : 290 476. Panson, piazza delle Erbe. Tél : 294 903. Rivaro, via Portello. Tél : 201 754.

Livres

Les *Lettres familières écrites d'Italie par Charles De Brosses* ont été rééditées récemment par Les Introuvables (882 p., 260 F) sous le titre *le Président de Brosses en Italie*. Le premier président au Parlement de Bourgogne n'est pas très aimable envers la ville ni même envers l'étonnante église de San Lorenzo, rayée de noir et blanc, à l'extérieur comme à l'intérieur et jusqu'aux marches (un rang de marbre blanc, un rang de pierre noire).

Dans *le Temps du monde*, troisième tome de *Civilisation matérielle, Economie et capitalisme (XVe-XVIIIe siècle)*, Fernand Braudel consacre une quinzaine de pages au « siècle des Génois » (Armand Colin, 606 p., 137 F).

Les Villes invisibles, Italo Calvino (Seuil).

Guides

Peu de guides en français sur Gênes, sinon une quinzaine de pages dans le Guide bleu : *Italie du Nord* (Hachette), ainsi que dans le Guide *Italie* de la « Bibliothèque du Voyageur » (Gallimard)

L'édition française du Guide vert Agostini sur *le Littoral de Gênes* (80 p., 60 F) est disponible à la librairie Itinéraires, 60 rue Saint-Honoré, 75001. Tél : 42-36-12-63. On trouve sur place, en italien, deux guides très complets : *Genova e Ligura* (American Express, Mediolanum Editori, 20 000 lires) ; *Genova*, avec itinéraires, plans et notices détaillés sur les monuments et les musées (Agostini).

Ne pas hésiter, dans le Val de Bisagno, à visiter le cimetière de Staglieno ; les tombeaux fin dix-neuvième et les monuments parmi les cyprès en font une véritable ville.

A PARIS

En province à Vaugirard

Eloignés des grands axes, ces quartiers ont connu autrefois l'artisanat et la petite industrie, l'habitat ouvrier plutôt que le commerce et la banque. Il en existe encore. Petites provinces que signalent un carillon, un entrepôt, un viaduc ou un bistro. Ici Vaugirard.

IL est à Paris de vastes zones désertées par les transports en commun. A l'intérieur des murs, l'emplacement des gares du métropolitain diffère à peine de ce qu'il a été depuis un demi-siècle, même si la guerre a imprimé sa marque. Quelques stations ont changé de nom : Lancry est devenue Jacques-Bonsergent, ou Pont-de-Flandres, Colonel-Fabien. Quant aux lignes d'autobus dont il est pourtant plus facile d'infléchir le parcours, elles continuent d'ignorer largement certains quartiers de la capitale, les Epinettes dans le 17e, le Petit-Montrouge dans le 14e, l'Amérique dans le 19e. Dommage.

Dans le 15e, la vaste circonscription de Javel, la plus étendue de Paris, englobe l'ancien faubourg de Vaugirard rattaché à Paris en 1860 : que ne peut-on, comme naguère Henri Calet, la parcourir aux heures creuses sur la plate-forme d'un autobus au trajet sinueux, coupé de haltes incessantes et sonores ? Il est 15 heures, un jour ordinaire de semaine. A défaut de celui des Bermudes, on peut s'aventurer dans le triangle de la rue Paul-Delmet. La plupart des Parisiens ignorent que l'interprète d'*Envoi de fleurs* et des *Petits Pavés* a donné son nom à une voie entièrement flanquée d'un immeuble à trois côtés, modeste réplique du Flatiron Building de New-York. Ce sont les Hauts-de-Vaugirard, on a laissé derrière soi le cœur de la capitale pour avancer vers sa limite. Les mères de famille ont ramené les enfants à l'école pour l'après-midi, on perçoit leurs cris dans la cour de récréation. Les magasins, plutôt rares, n'ont pas le rideau de fer baissé pendant la coupure du déjeuner, on s'est contenté d'éteindre les lumières ou de retirer le bec-de-cane. Curieuse boutique de lingerie de la rue Olivier-de-Serres : le prix des articles, frivolités de dentelle noire ou beige, est porté au stylo à bille sur un bout de carton agrafé.

Au coin du passage Pierre-Mille, un acacia orne la terrasse de la seule boulangerie de Paris qui en possède une, où rouille une table sans doute requise à la belle saison. Plus loin, en contrebas, passe la ligne désaffectée du chemin de fer de ceinture, qui oblique vers un tunnel et devient viaduc pour enjamber la rue de Vaugirard : un garage s'est réfugié sous ses arches. Un bouquet de grands arbres garnit le talus, espace vert et sauvage du quartier. Au sortir des classes sans doute, des enfants ont défoncé le grillage qui retient l'accès à la voie de la rue Lefebvre. Par cet exigu passage piéton, on longe le salon en rez-de-chaussée d'un médecin ou d'un pianiste : les rideaux de voile sont tirés, mais à l'intérieur, une lampe allumée révèle la paix et l'ordre bourgeois.

Ambiance ouvrière rue de la Saïda, terre d'élection de la fondation de Mme Jules Lebaudy, un grand ensemble posé au milieu d'herbes folles. Le pavillon du gardien, décoré de céramique bleue et verte, fait face au consulat du Maroc, installé, contre toute attente, dans cette artère montueuse, à l'écart de tout. Mais ce quadrilatère recèle d'autres surprises. En descendant le passage de Dantzig, on découvrira jardinets et ateliers de carrosserie, comme dans ces territoires limitrophes du 17e, mi-parisiens, mi-banlieusards, qu'a décrits Patrick Modiano. Ils sont mitoyens de la Ruche, ce phalanstère reculé de sculpteurs et de musiciens dont la grille ornait le Palais de la femme à l'Exposition universelle de 1900.

Boulangerie à l'ancienne de la rue Jobbé-Duval, où les claies et les panetons d'osier de la vitrine viennent de sortir du four. Les inscriptions vénérables de la devanture, en lettres d'or sur fond noir, promettent *« pains français et anglais, gruau et viennois, petits pains pour dîner »* en ces immeubles voisins tous semblables édifiés vers 1930 par MM. Archambault et Delecourt, architectes, et M. Parot, entrepreneur. Sur le rond-point à l'anglaise qui brise la descente vers la rue Dombasle, remarquable par l'inattendu figuier qu'elle abrite, quatre arbres moins exotiques souffrent du manque d'espace.

A Vaugirard on acheva longtemps les chevaux. Mais ces abattoirs, une fois qu'on eut décidé de les abattre à leur tour, ne connurent pas les vicissitudes de leurs homologues de La Villette. Un jardin public dédié à Georges Brassens a heureusement pris leur place depuis 1983, semé de vrais terrains de jeux, de fontaines à manivelle, de ruches et de vignes.

Le périchaux, dont le nom perdure en une rue riveraine, n'était-il pas autrefois un vignoble réputé et les morillons, où l'on célèbre aujourd'hui le culte de saint Antoine, de petits raisins noirs du cru ? Des enfants lancent leur bateau à voile sur le bassin qui domine le campanile à horloge de la criée, non loin d'une école modèle et d'un *« jardin des senteurs »*.

Devant l'entrée, le café des Sportifs réunis fut tenu jusqu'à sa mort récente par l'ancien boxeur Walczack : on s'y souvient du pas des percherons et des boulonnais traînés vers la mort. Plus récente, la boutique provinciale du boulanger Max Poilâne, à l'angle des rues Fizeau et Brancion, offre, à la nuit tombante, une violente source de lumière qui laisse entrevoir les carcasses suspendues en face, dans le dernier entrepôt hippophagique de la rue de Villafranca.

On pénètre par là dans une enclave où les rues sont encore pavées, les clochers modestes comme à la campagne, les hangars voués à de surprenantes industries. Dans la rue du Sommet d'Alpes, dont le nom sonne en hommage involontaire à la métaphore, un laboratoire de biologie évacue ses tubes d'essai usagés dans les poubelles sorties sur le trottoir, une fabrique de saucisson dispose d'une haute cheminée de brique, les cafés paraissent réservés à leurs habitués et le square Castagnary aux enfants d'alentour. C'est comme dans *Porte des Lilas*, le petit monde industrieux de René Fallet et de René Clair, à trois pas des trains à deux ponts de la banlieue sud-ouest filant vers la nouvelle gare de Vaugirard.

L'atmosphère est ferroviaire et devait, autrefois, comme aurait pu le dire Flaubert, *« enfumer les poumons »* de l'acide vapeur crachée des locomotives. La rue Alphonse-Bertillon soutient une double passerelle métallique destinée au TGV Atlantique, qu'étrangement, rien n'empêche d'aller voir passer de près : il existe entre les deux ouvrages une rampe d'accès depuis la rue presque toujours ouverte. On débouche pile sur les voies, au milieu des portiques de signalisation et des aiguillages, des wagons au triage et des locomotives haut le pied. Rue de Gergovie, en glissant le long d'une passerelle peinte en bleu TGV, on peut, la nuit tombée, accéder au fabuleux entrelacs de poutrelles et de signaux verts et rouges qui balisent la tête de réseau Montparnasse : le monde des roulants.

Vaugirard, quartier du peuple, « zone » de chiffonniers qu'évangélisa au siècle dernier un compagnon d'Ozanam, Le Prévost. Il établit le « fourneau économique » qui distribuait des repas aux pauvres et une chapelle à laquelle s'est substituée en 1965 la singulière église moderne Notre-Dame-de-la-Salette, rue de Cronstadt. C'est le lot des faubourgs humbles que d'héberger périodiquement l'innovation architecturale. A la brune brique 1935 du laboratoire des Ponts et Chaussées, boulevard Lefebvre, ou du groupe scolaire des Morillons, rue de l'Harmonie, s'oppose la brique blanche et ripolinée de la clinique de la rue du Bessin, qu'un Jean-Pierre Raynaud ne renierait pas.

Au-delà des boulevards des maréchaux, un autre département commence à un jet de pierre. Dans ces marges intermédiaires et désertes, il existe à la porte de Plaisance un peu ordinaire édifice, tout empreint de l'esprit architectural de l'entre-deux-guerres. Pierre de taille claire, fresques allégoriques à la Fernand Léger au fronton, engrenages, atomes, cornues, c'est le Laboratoire national d'essais où sont testés tous les produits lancés sur le marché français. Altier, avec son escalier de marbre et sa ligne de faîte en fuite, il semble posé à la lisière de la capitale dont il garantirait l'entrée, comme un ultime poste de garde. Ce bâtiment net et tranché comme le palais de Chaillot, devait héberger l'ambassade de l'Italie fasciste. Il est, comme l'EUR de Rome, à l'écart des grands flux et du cœur historique de la ville, annonçant un avenir élargi et résolu. Aujourd'hui, cette construction en son temps conjuguée au futur, exhale, comme malgré elle, la nostalgie d'un imparfait. Pour se rendre au stade voisin, des enfants multicolores longent sa façade sans le remarquer. Ils ne sont pas les seuls.

Olivier Barrot







PHOTOS J. P. FAVREAU

Entrée du parc Georges-Brassens. Bouchers dans la rue de Villafranca. La Ruche, vue du passage des Carrossiers. Le café de Walczack, Aux Sportifs réunis.

Bridge

n° 1412

UNE TECHNIQUE MÉCONNUE

Au Championnat d'Europe de 1989, dans la plupart des matches (sauf Finlande-Portugal), les déclarants ont chuté 3 SA à cause d'une technique défaillante. Essayez de jouer mieux qu'eux après avoir caché les mains d'Est-Ouest.

♠ D 2
♡ A D 7 4 3
◇ R 4
♣ R 10 9 6

♠ A 6 4
♡ 10
◇ A 9 8 7 5 2
♣ V 7 3

N / O E / S

♠ 9 8 7 3
♡ R 9 6 5 2
◇ D 3
♣ 4 2

♠ R V 10 5
♡ V 8
◇ V 10 6
♣ A D 8 5

Ann. : S. don. E-O vuln.

Sud	Ouest	Nord	Est
Metello	X...	Cordeiro	Y...
1 SA	passe	2 ◇	passe
2 ♡	passe	3 SA	passe

(1 SA : 12-14 ; 2 : Texas.)

Ouest ayant entamé le 7 de Carreau, comment le Portugais Metello en salle ouverte et le Finlandais Ukkonen en salle fermée *ont-ils gagné* TROIS SANS ATOUT contre toute défense ?

RÉPONSE

La plupart des champions se sont laissés emporter par la routine qui consiste à fournir *la petite carte* du mort avec le Roi second et le Valet troisième. Or que va-t-il se passer ici ? Est va prendre avec la Dame de Carreau et va continuer Carreau et, si Ouest a la reprise de l'As de Pique (ce qui était le cas), le contrat sera condamné.

En revanche, Metello a fait neuf levées *en mettant le Roi de Carreau.* Il est parti du principe qu'il pouvait faire deux Carreaux si la Dame de Carreau était sèche et qu'il bloquerait la couleur si la Dame de Carreau était seconde.

Ainsi, après la levée du Roi de Carreau, Metello a joué la Dame de Pique, Ouest a pris avec l'As et il a rejoué Carreau. Est fit la Dame de Carreau, mais il n'avait plus de Carreau, et le déclarant réalisa au total un Carreau, trois Piques, un Cœur et quatre Trèfles...

A l'autre table, le Finlandais Petri Ukkonen gagna le contrat de la même façon, mais ce ne fut pas le cas dans les autres matches.

LA CHAMPIONNE DU MONDE

L'Américaine Kerri Schuman est considérée par beaucoup d'experts comme la meilleure joueuse du monde car elle a déjà gagné tous les titres mondiaux, notamment par paires mixtes en 1978, par quatre en 1989 et par paires Dames (en 1990). Mais à ce palmarès il faut encore ajouter le Prix d'une des meilleures donnes de 1989. Ce coup joué au Championnat d'Amérique du Nord est en effet simple et brillant comme vous allez le constater :

♠ A 5 4 2
♡ 8 7 5 4
◇ 4
♣ A R 5 3

♠ R 8
♡ R 9 6 2
◇ R 10 9 8
♣ 9 6 2

N / O E / S

♠ 10 3
♡ V 10 3
◇ D 7 3 2
♣ D 10 8 7

♠ D V 9 7 6
♡ A D
◇ A V 6 5
♣ V 4

Ann : E. don. Pers. vuln.

Ouest	Nord	Est	Sud
Michaels	Mc Callum	Morse	Schuman
–	–	Passe	1 ♠
passe	3 SA	passe	4 ♣
passe	4 ♡	passe	4 SA
passe	5 ♡	passe	6 ♠...

Ouest a entamé le 10 de Carreau, Est a fourni la Dame prise par l'As de Sud qui a joué le Valet de Pique couvert par le Roi de Pique second. *Comment Kerri Schuman en Sud a-t-elle gagné* ce PETIT CHELEM A PIQUE contre toute défense ?

NOTE SUR LES ENCHÈRES

La réponse de « 3 SA » promettait *au moins quatre cartes à Pique* et plus de 12 points DH. La redemande de « 4 Trèfles » était une interrogative, et la réponse spéciale de « 4 Cœurs » garantissait un... singleton à Carreau. Enfin « 4 SA » était un Blackwood.

COURRIER DES LECTEURS

« Que pensez-vous des boîtes à enchères ? », demande Ph. Morizet. Les *bidding boxes* apportent une nette amélioration, surtout dans les tournois. Elles sont même indispensables quand il y a des joueurs étrangers. Si elles avaient été inventées par un Français, elles n'auraient pas mis un... quart de siècle à entrer dans nos mœurs !

Philippe Brugnon

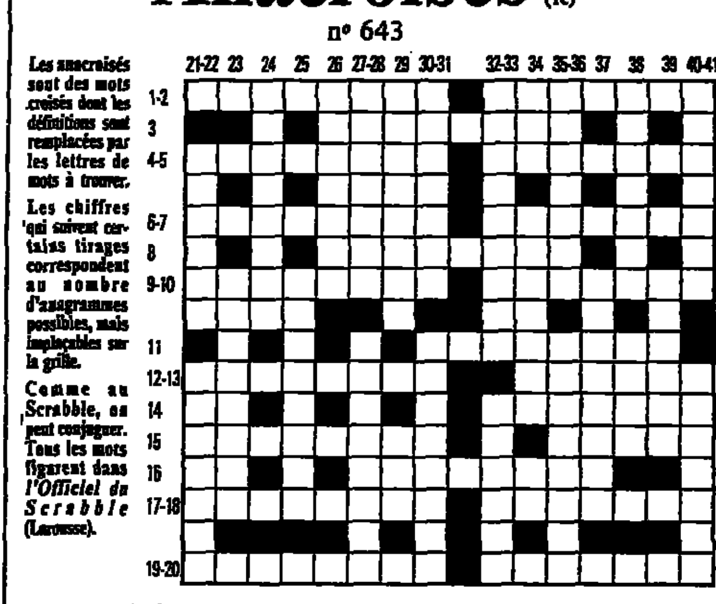
Anacroisés (R)

n° 643

Les anacroisés sont des mots croisés dont les définitions sont remplacées par les lettres de mots à trouver.

Les chiffres qui suivent certains tirages correspondent au nombre d'anagrammes possibles, mais implaçables sur la grille.

Comme au Scrabble, on peut conjuguer. Tous les mots figurent dans l'Officiel du Scrabble (Larousse).



HORIZONTALEMENT

1. AEEGMNST (+ 1). – 2. BEILTTT. – 3. ACEEIRUX. – 4. CEGHINRS. – 5. EEENNOT (+ 1). – 6. AAAIRSSS. – 7. AADINNS. – 8. EIIMNOOS. – 9. EINRSSTT. – 10. EEIRSSV (+ 3). – 11. EGIMNOSY. – 12. ACDEELNO. – 13. AAILNP (+ 3). – 14. EEENSTV (+ 1). – 15. ACEEINNT (+ 2). – 16. EFIINOPT. – 17. ADINNORT. – 18. EEINNSS (+ 1). – 19. EEELOPSY. – 20. EEEIMPS.

VERTICALEMENT

21. EGORST (+ 1). – 22. CDEIORT (+ 2). – 23. EGILORRU. – 24. GIILORSS (+ 1). – 25. ACEEILST. – 26. AACHIMS (+ 1). – 27. ACEEHSS (+ 3). – 28. AAEINPPT. – 29. EIINNORS (+ 1). – 30. AENSTTT. – 31. EEEMNSTV. – 32. ABEJIMNN+S. – 33. EEIOSV. – 34. EEILONV (+ 1). – 35. DEENORX. – 36. AEEGINRT (+ 9). – 37. EEGINPTY. – 38. EEIMRST (+ 7). – 39. CEENSS (+ 1). – 40. EEHISTT. – 41. AEEIPSS (+ 2).

SOLUTION DU N° 642

1. SUPERFLU. – 2. DESPOTE (DEPOTES). – 3. PRUNEAU. – 4. MORUES (MŒURS MEROUS REMOUS OREMUS). – 5. AUBIFOIN, bleuet. – 6. CEIGNANT. – 7. OSASSES. – 8. MELATES (MALTEES). – 9. ADHESIVE. – 10. SACRUMS. – 11. TILIACEE. – 12. REGALIEN (LANIGERE...). – 13. SANTON (SONNAT TONNAS). – 14. TRIDACNE, mollusque bivalve (CENDRAIT DECINTRA DICENTRA DECRIANT). – 15. ACCORAT, vt étayât un navire. – 16. RELUISE (RUILEES SURLIEE). – 17. AHANERAI. – 18. ABACOST, au Zaïre, tenue pour homme (CABOTAS). – 19. OISIVETE. – 20. AMYLENE, hydrocarbure. – 21. ENLIENT. – 22. ACCISIEN. – 23. SPECIALE (EPECLAIS). – 24. TRAUMAS (MATURAS). – 25. DOUERONT. – 26. HITTITE, d'un peuple d'Asie. – 27. ENIGMES (GEMINES). – 28. FATALITE. – 29. COMBINA (INCOMBA). – 30. NAVIGANT. – 31. ATTELAGE. – 32. BOSSAI (BOISAS). – 33. ARASEES (AERASSE). – 34. ACESCENT, qui devient acide. – 35. CENACLE. – 36. PROSTRE (PORTERS). – 37. NOURRAIN. – 38. TRIAIRE (RETIRAI TIRERAI TRIERAI). – 39. TENESME, tension des sphincters. – 40. OASIENNE. – 41. SUSTENTE.

Michel Charlemagne et Michel Duguet

Scrabble (R)

n° 360

Hip ! Hop !

Pour le lecteur du *Monde*, le hip hop est une musique appréciée du président de la République, déguisé en zonard américanophile par le crayon de Plantu. Pour le scrabbleur, il s'agit de deux interjections.

HIP ! est une des trente-six interjections « nouvelles », c'est-à-dire licites depuis 1989-1990 seulement. Ce nombre traduit l'irruption de la langue parlée dans les dictionnaires. Bien qu'invariables et généralement courtes, les interjections ne doivent pas être négligées par le scrabbleur : la plupart d'entre elles comprennent une lettre chère ou semi-chère (deux seulement n'ont que de « petites lettres » : AREU et OLLE, graphie incorrecte de OLE !). Beaucoup d'entre elles peuvent se construire : voici onze mots métamorphosables en interjection par rajout initial ou final d'une lettre (exemple ARE, AREU !) : BARDA-BER-BEUR-BROU-FUT-HI-HOU- LAC-NIF-PEU-YOUP – solutions : BARDAF, équivalent belge de BADABOUM !-BERK-BEURK-BROUM, synonyme de VROOM et VROUM-PFUT (variantes PFF et PFFT), *qui indique mépris ou indifférence* – HIP-HOUP, variante de HOP, FLAC-SNIF (ou SNIFF), issu des bandes dessinées américaines – YOUPI ou YOUPPIE.

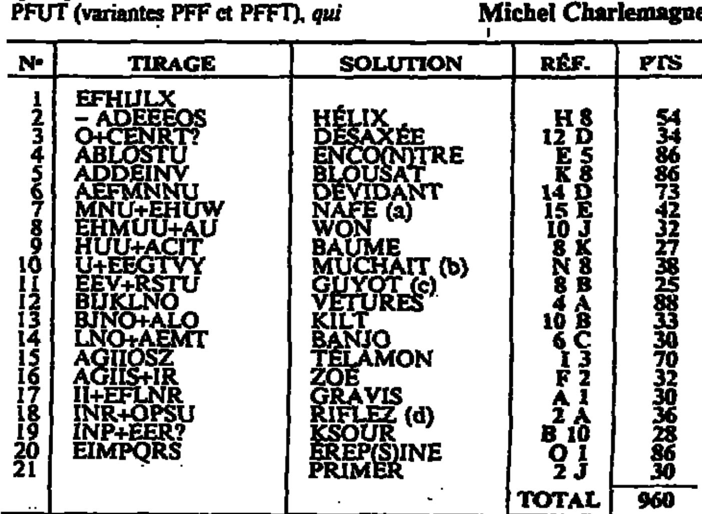
Autres onomatopées promues interjections : BING (coup) – DING (tintement) ; DONG, autre son de cloche, est variable en temps que monnaie du Vietnam) – HUHAU, *cri du charretier pour faire aller son cheval à droite* (opposé à DIA) – LALA, qui suit OH-MIAM-ZOU-TINTIN, qui évoque peut-être une sonnette tirée inutilement par un quémandeur.

Trois interjections anciennes ont été ressuscitées : RACA, qui vient de la Bible (saint Matthieu, 5, 22) : *crier raca sur son frère*, c'est-à-dire l'insulter – CARAMBA, hapax de V. Hugo exprimant le mépris, la colère – OUICHE, altération de *oui*, qui marque l'incrédulité – MORDIEU.

A ces archaïsmes, vous préférerez le franglais si vous voulez prouver que vous êtes *in* : HELLO, rapidement suivi de BYE.

CIAO ! ou, *horresco referens*, TCHAO !

Michel Charlemagne



N°	TIRAGE	SOLUTION	RÉF.	PTS
1	EFHIJLX			
2	– ADEEEOS	HÉLIX	H 8	54
3	O+CENRT?	DÉSAXÉE	12 D	34
4	ABLOSTU	ENCO(N)TRE	E 5	86
5	ADDEINV	BLOUSAT	K 8	86
6	AEFMNNU	DÉVIDANT	14 D	73
7	MNU+EHUW	NAFE (a)	15 E	42
8	EHMUU+AU	WON	10 J	32
9	HUU+ACIT	BAUME	8 K	27
10	U+EEGTVY	MUCHAIT (b)	N 8	38
11	EEV+RSTU	GUYOT (c)	8 B	25
12	BIJKLNO	VÊTURES	4 A	88
13	BJNO+ALO	KILT	10 B	33
14	LNO+AEMT	BANJO	6 C	30
15	AGIIOSZ	TÉLAMON	I 3	70
16	AGIIS+IR	ZOÉ	F 2	32
17	II+EFLNR	GRAVIS	A 1	30
18	INR+OPSU	RIFLEZ (d)	2 A	36
19	INP+EER?	KSOUR	B 10	28
20	EIMPQRS	ÉREP(S)INE	O 1	86
21		PRIMER	2 J	30
			TOTAL	960

(a) fruit de la ketmie, arbrisseau tropical.
(b) cachait.
(c) poire.
(d) rabotez.

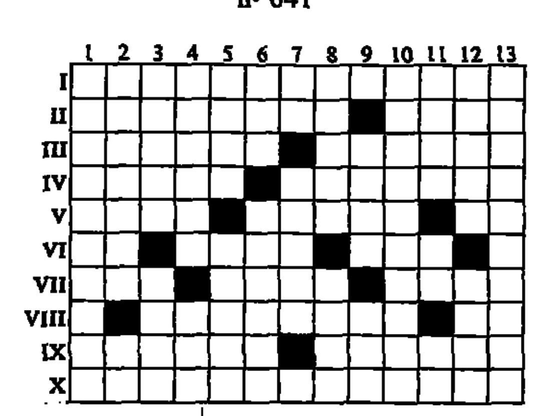
1. M. Duguet, 967 (grâce à deux solos) ; 2. M. Charlemagne, 883 ; 3. E. Drouillet, 867. • Tournois homologables : décembre, le 9 Lunel 67-83-20-17. Janvier, le 13 Les Lilas 39-92-20-62. Castres 61-85-97-91. Le 27, Livron (Drôme) 75-59-26-54. Sens 86-65-02-33.

Scrabble Etoile,
7, rue Le Sueur, 75116 Paris. 8 octobre 1990
Tournois lundi 21 h, vendredi, 20 h 30, mercredi, vendredi et samedi à 14 h 30 et 17 h

Utilisez un cache afin de ne voir que le premier tirage. En baissant le cache d'un cran, vous découvrirez la solution et le tirage suivant. Sur la grille, les rangées horizontales sont désignées par une lettre de A à O ; les colonnes, par un numéro de 1 à 15. Lorsque la référence d'un mot commence par une lettre, il est horizontal ; par un chiffre, il est vertical. Le tiret qui précède parfois un tirage signifie que le reliquat du tirage précédent a été rejeté, faute de voyelles ou de consonnes. Le dictionnaire de référence est l'*Officiel du Scrabble* (Larousse).

Mots croisés

n° 641



HORIZONTALEMENT

I. Il fallait qu'elles méritent leur nom pour attirer la foule. – II. Abattus. Foule. – III. Sicilienne. Aux pieds ou à pleine bouche ? – IV. Frôle. Attendit le soleil. – V. Tiennent entre deux dates. Mères en mare. Note inversée. – VI. Pronom. Représentant de Dieu. A fusionné. – VII. Mieux vaut être dessus que dedans. Jetas un défi. Langue extrême-orientale. – VIII. Cette profession a pu récemment mener à une présidence. En comptabilité. – IX. Petit savoir. Petit passage. – X. Où les limites sont dépassées.

VERTICALEMENT

1. Il a un fil à la patte ou alors il est perdu. – 2. Peu en jouent. Conjonction. – 3. Quand règne l'excès. Fit des évaluations. – 4. Si on peut le sentir, la situation se gâte. Porte-aiguilles. – 5. Comédienne, elle fut adulée. Pour les parcours rapides et les émotions fortes. – 6. Refuge. Pour la chaudière. – 7. Adverbe. On s'y relaxe. – 8. Marbre. Souvent triste. – 9. Demande à être reçu. Dans l'auxiliaire. – 10. Les plus cruelles, puisqu'elles sont entre amis. – 11. Prêter attention. On va vers le suivant. Article. – 12. C'est toujours non. Dans le Jura. – 13. Ce ne sont que des os.

SOLUTION DU N° 640

Horizontalement

I. Aggiornamento. – II. Brandi. Découd. – III. Sers. GAN. Ruée. – IV. Ovation. Douer. – V. Législateur. – VI. Usitée. Asséné. – VII. Sue. Rus. Soi. – VIII. Iota. Modes. Ls. – IX. Oléines. Innés. – X. Nestorianisme.

Verticalement

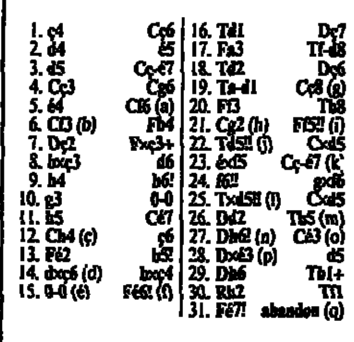
1. Absolution. – 2. Grèves. Olé. – 3. Garagistes. – 4. Instituait. – 5. Od. Isée. Nô. – 6. Rigole. Mer. – 7. Ana. Rosi. – 8. ADN. Taud. – 9. Me. Dessein. – 10. Ecrous. SNI. – 11. Noueres. NS. – 12. Tuée. Nolem. – 13. Oder. Neisse.

François Dorlet

Echecs

n° 1414

Tournoi Ohra, Amsterdam, 1990.
Blancs : W. Uhlmann.
Noirs : V. Anand.
Début irrégulier.



1. ç4	Cç6	16. Td1	Dç7
2. d4	é5	17. Fa3	Tf-d8
3. d5	Cç-é7	18. Td2	Dç6
4. Cç3	Cg6	19. Ta-d1	Cç8 (g)
5. é4	Cf6 (a)	20. Ff3	Tb8
6. Cf3 (b)	Fb4	21. Cg2 (h)	Ff5!! (i)
7. Dç2	Fxç3+	22. Td5!! (j)	Cxd5
8. bxç3	d6	23. éxd5	Cç-é7 (k)
9. h4	h6!	24. f6!!	gxf6
10. g3	0-0	25. Txd5!! (l)	Cxd5
11. h5	Cé7	26. Dd2	Tb5 (m)
12. Ch4 (ç)	ç6	27. Dh6! (n)	Cé3 (o)
13. Fé2	b5!	28. Dxé3 (p)	d5
14. dxç6 (d)	bxç4	29. Dh6	Tb1+
15. 0-0 (é)	Fé6! (f)	30. Rh2	Tf1
		31. Fé7!	abandon (q)

NOTES

a) Les Noirs sont sortis des sentiers battus et traitent l'ouverture d'une manière originale, le C-D passant dès le quatrième coup sur l'aile-R.

b) Ou 6. h4! et si 6..., b5 ; 7. Fg5!

ç) Sacrifiant un pion pour un jeu actif : si 12..., Cxh5 ; 13. Cf5, Cxf5 ; 14. éxf5, Cf6 ; 15. Fé2, ç6 ; 16. g4!, çxd5 ; 17. Fxh6!, gxh6 ; 18. Dd2! etc.

d) 14. çxb5, çxd5 ; 15. éxd5, Cxd5 ; 16. 0-0 semble moins dangereux pour les Blancs.

é) Il faut mettre immédiatement le R blanc à l'abri : si 15. Fxç4, Cxç6 ; 16. Fa3, Da5! ; 17. Fxd6, Td8 ; 18. Td1, Cd4!

f) Gagnant un pion.

g) Et non 19..., Cxé4 ; 20. Ff3. Cependant, 19..., Dxé4! donnait l'avantage aux Noirs : 20. Fxd6, Txd6 ; 21. Dxé4, Cxé4 ; 22. Txd6, Cxd6 ; 23. Txd6 et les Blancs restent avec un pion de moins.

h) Menace 22. Cé3.

i) Un joli clouage qui complique à souhait la partie.

j) Après 22. Té1, Fh7! la situation des Blancs devient désagréable. D'où ce sacrifice de qualité préférable à un jeu passif.

k) Cette défense du Cd5 cloué par le Ff3 va permettre au grand maître allemand de se déchaîner alors que les Noirs devaient tenter *23..., Cé3!* ; 24. Dé2, *é4* ; 25. Fxé4, Dxé4 ; 26. Cxé3, Tb1 ; 27. Txb1, Dxb1+ ; 28. Rh2, d5 (ou 28..., Dd3 ; 29. Dg4!) ; 29. f6! avec toujours des chances favorables aux Blancs. D'autre part, *23..., Cç-b6* ne marche pas à cause de 24. f6!, gxf6 ; 25. Txd5! comme dans la partie et si *23..., Tb5* ; 24. Txd5!, Txd5 ; 25. Cé3, Cé7 (si 25..., Da6 ; 26. Fxd5!, dxa3 ; 27. f6! menaçant 28. Dg6) ; 26. f6!, gxf6 ; 27. Cxd5, Cxd5 ; 28. Dd2, Da4 ; 29. Fxd5, Dxa3 ; 30. Dxh6, Td7 ; 31. Dxf6, Rf8 ; 32. h6! etc.

l) Ce second sacrifice de qualité, clef de toute la combinaison, laisse le R noir sans défense. A noter l'ordre des coups : si 25. Dd2, Da4 ; 26. Dxh6, Cf5!

m) Si 26..., Da4 ; 27. Fxd5, Dxa3 ; 28. Dxh6, Td7 ; 29. Dxf6, Dç1+ ; 30. Rh2, Tb1 ; 31. Ch4, Dg1+ ; 32. Rh3, Df1+ ; 33. Fg2, Dd3 ; 34. h6, Dh7 ; 35. Fé4!

n) Et non 27. Cé3 à cause de 27..., Tb1+ ; 28. Fç1 (ou 28. Rg2, cxé3+ ou 28. Rh2, Cxé3 ; 29. Fxç6, Cf1+), Txç1! ; 29. Dxç1, Cxç3!!

o) Désespoir. Si *27..., f5* ; 28. Dg5+ gagnant la Td8. Si 27..., Dd7 ; 28. Fé4, f5 ; 29. Dg5+, Rf8 ; 30. Fxd5!, Txd5 ; 31. Cé3, Td3 ; 32. Cf5, Dç7 ; 33. h6, f6 ; 34. Dxf6, Ré8 ; 35. Cg7+, Rd7 ; 36. Dé6+, Rç6 ; 37. Dxç4+ avec gain.

p) Et non 28. Fxç6?, Tb1+ ; 29. Rh2, Cg4+!

q) La menace 32. Fxf6 est imparable (si 31..., Td6 ; 32. Ff8!).

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 1413
V. ANUFRIEV et B. GUSEV (1986)

(Blancs : Rg7, Fh2, Pg6 et hg7. Noirs : Rd4, Fa1, Pa2. Nulle.)

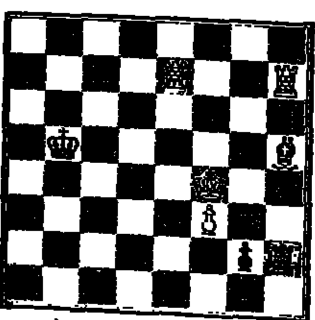
1. Rg8!, Ré4! ; 2. Fd6, Rf5 ; 3. Ff8, Fh8 (et non 3..., Rxg6 ; 4. h8=D!, Fxh8 ; 5. Fg7, Fxg7, pat) ; 4. g7!, A1=D ; 5. gxh8=C!, Da2+ ; 6. Cf7, Rg6 ; 8. h8=C+. Nulle.

Si 2.... Fb2 ; 3. Fa3!, Fç3 ; 4. Fb4!

Si 4. Rxh8 ?, a1=D+ ; 5. g7, Rg6 ; 6. Rg8, Da2+ ; 7. Rh8, Db2+ suivi de la marche en escalier : 13. Rh8, Dé5 ; 14. Rg8, Dh5! ; 15. h8=C+, Rf6 ; 16. Fa3, Dd5+ ; 17. Rh7, Dd3+ ; 18. Rg8, Dxa3.

Si 5. gxh8=D ?, Da2+ ; 6. Rg7, Db2+ avec une nouvelle marche en escalier : 13. Rg8, Dé6+ ; 14. Rg7, Dg6 mat.

ÉTUDE N° 1414
G. KASPARIAN (1954)



Blancs (4) : Rf4, Té7 et h7, Pf3.
Noirs (4) : Rb5, Th2, Fh5, Pg2.
Les Blancs jouent et gagnent.

Claude Lemoine

Attention : truffes !

On a beaucoup parlé des truffes ces temps-ci. En mal. Alors de quoi, au juste, doit-on avoir peur ?

ELLES vont revenir avec les premières gelées, et elles pourraient être le symbole des fêtes. Colette, qui avait baptisé la truffe *« la gemme des terres pauvres »*, disait : *« Si j'avais un fils à marier, je lui dirais : « Méfie-toi de la jeune fille qui n'aime ni le vin, ni les truffes. ni les fromages. ni la musique. »* Et, à travers les ans, le diamant noir de la cuisine fut chanté par George Sand *(« pomme féerique »)*. Alexandre Dumas *(« sacro sacrorum des gastronomes »)*, Fulbert-Dumonteil *(« divin tubercule »)*, Emile Goudeau *(« négresse reine »)*. James de Coquet *(« odorante pépite »)* et bien d'autres...

Elle coûte cher, évidemment. Jean-Louis Vaudoyer remarquait qu'il y avait *« deux races de mangeurs de truffes : l'une qui croit que les truffes sont bonnes parce qu'elles sont chères ; l'autre qui sait qu'elles sont chères parce qu'elles sont bonnes »*.

On vient d'en beaucoup parler dans la presse : des « truffiers » (il paraît qu'il faut écrire ainsi) du Vaucluse ont été pris colorant au brou de noix des truffes blanches. Je le répéterai une fois de plus : en matière de fraude alimentaire, la divulgation officielle des noms des fraudes devrait être immédiate. Faute de quoi la presse, informée en sous-main, peut écrire n'importe quoi. C'est ainsi qu'il a été cité les noms de quatre « truffiers » représentant plus de 90 % du marché de la truffe en France *(sic)*. tous du Vaucluse, alors que, chacun le sait, le Périgord est aussi gros producteur ! C'est ainsi, également, que l'on a pu lire dans un quotidien parisien que les truffes blanches valent dix fois moins cher que les noires... Ce qui est idiot !

En effet, si la truffe noire *Tuber melanosporum*, dite aussi truffe d'hiver, est rare et coûteuse, la truffe blanche du Piémont, qui est aussi truffe d'hiver, d'un parfum aliacé, et très prisée par les gastronomes italiens, est encore plus chère arrivée en France que la truffe noire du Périgord, du Vaucluse ou du Tricastin. Alors ? C'est bien simple, les truffes trafiquées ne sont pas des *Tuber melanosporum* mais des *Terfezia*, une sorte de champignon d'Afrique du Nord. Ou peut-être aussi des truffes d'été *Tuber aestivum*, ramassées en France mais aussi, quelquefois, venues d'Espagne se faire naturaliser en Périgord. Ce sont elles que certains noircissent artificiellement.

Là où certaine presse a peut-être été abusée, c'est en écrivant par exemple que *La Tour d'argent* pouvait être cliente, donc « acheteuse » de ces fausses truffes. C'est prendre Claude Terrail et son excellent chef Manuel Martinez pour des naïfs que de croire qu'ils puissent se faire tromper de la sorte. Passons... Le ragoût de truffes à la carte de *La Tour d'argent* reste un des plats éloquents de la carte d'hiver.

Roger Lamazère, maître ès *Tuber melanosporum*, vous dira que la seule conservation valable est la mise en bocaux dans la graisse d'oie ne subissant qu'une seule cuisson : « première ébullition ». C'est pourquoi il vous faut bien garder d'acheter des truffes gelées, des truffes cassées, trouées, bourrées de terre et, en conserve, encore moins de ces truffes colorées (il n'y a pas que le brou de noix, on utilise aussi des algues marines et de la rouille). C'est Lamazère aussi qui m'a initié à la meilleure dégustation des premières truffes fraîches d'hiver : crues, entières et bien brossées, en épaisses rondelles avec un peu de sel : une merveille !

Les bonnes ménagères savent aussi qu'elles peuvent faire des omelettes aux truffes sans truffes, en conservant les truffes fraîches mêlées à des œufs dans des bocaux bien fermés quelques jours.

Colette « adorait » les truffes au champagne. Et la salade de truffes de Lasserre est aussi une merveille. Notez aussi, au *Petit Montmorency* (5, rue Rabelais, 75008 Paris ; tél. : 42-25-11-19), les truffes fraîches cuites quelques minutes sous une pâte farine et eau, puis servies avec un jus de truffes crémé et réveillé d'épices folles. Ou la tarte de truffes aux oignons et lard fumé de Robuchon (32, rue de Longchamp, 75016 Paris ; tél. : 47-27-12-27), etc.

La Reynière

P.S. – Pour en savoir plus sur truffes et foie gras, notez le téléphone du Centre conseil Lamazère : 53-07-07-77.

Semaine gourmande

Restaurant du Pont de Suresnes

Ce n'était pas, si j'ose écrire, du «tout cuit» ! Transformer un atelier-usine dans une rue commercialement déshéritée de ce coin de banlieue, il fallait le faire ! C'est ce qu'ont réussi Bruno Gensdarmes (avec le concours de Guy Savoy, dont il fut le second et associé au *Bistrot de l'Etoile)* et Hubert Auriol, mieux connus des «fans» du sport automobile. Et sous la verrière soutenue par des poutrelles de fer et animé par un ballet de jeunes serveurs décontractés, l'ardoise quotidienne et la carte ont bien de tentatrices approches : salades de petits-gris pommes de terre, œuf dur piperade, rémoulade de haddock, pâtes au pistou, poireaux tièdes au jambon cru dans les entrées ; puis lieu rôti au chou poêlé, morue crème d'ail, onglet de veau au gratin de macaronis, entrecôte à la moelle ; enfin en dessert, un émincé de pommes caramélisées et glace cannelle, la terrine de chocolat et sa crème anglaise, etc. Une gentille carte des vins de prix honnêtes (le gamay tourangeau de Marionnet est à 88 F), avec un blanc et un rouge en pots. Compter 250 F environ.

Restaurant du Pont de Suresnes, 58, rue Pasteur, 92150 Suresnes, tél. : 45-06-66-56. Fermé samedi et dimanche. Voiturier. Salon 15 couverts. CB. Chiens acceptés.

La Ferme Saint-Hubert

Andouillette «façon fromager», gratin d'endives au livarot, tourte ou feuilleté au roquefort, haddock au chevret, chevreau au rocamadour, sans compter les fondues et raclettes et le croque Saint-Hubert... Ce n'est qu'un rappel pour vos déjeuners rapides et bien arrosés (de 11 h 30 à 15 h 30) ou, du mardi au samedi, des dînettes dès 19 heures.

Ferme Saint-Hubert, 21, rue Vignon, 75008 Paris, tél. : 47-42-79-20.

Fêtes d'exception

LES fêtes de fin d'année, les réveillons, les déjeuners de Noël et du Jour de l'an sont l'occasion de repas d'exception. Au restaurant ou à la maison.

En province comme à Paris, les restaurateurs ont le choix : établir un menu spécial ou simplement enrichir leur carte habituelle de quelques plats tentateurs ou «du moment». La dinde par exemple, encore qu'elle ait tendance à disparaître. Je ne suis pas *«dindonophile»*, ainsi que s'avouait Brillat-Savarin, et je préfère la truffe toute simple à la dinde truffée. James de Coquet (dont Albin Michel vient d'éditer quelques «Propos de table») raconte qu'il a connu un amphitryon qui farcissait la dinde avec des marrons et des pruneaux. Et il reconnaît que *«ce n'était pas mauvais»*. C'est là une farce à essayer, mesdames, même si Coquet conclut avec esprit : *«Les farceurs de la nouvelle cuisine ont banni les farces !»*

J'avoue préférer mon choix de la carte à un menu imposé (ce qui se pratique sagement chez *Lasserre* et ailleurs, surtout chez les «grands»). Mais certains menus peuvent être bien intéressants. Celui de *Daniel Metery* (4, rue de l'Arcade, 75008 Paris ; tél. : 42-65-53-13), par exemple, à 580 F, ou celui de *La Table d'Anvers* (2, place d'Anvers, 75009 Paris ; tél. : 48-78-35-21), à 650 F, le premier avec, en plat principal, des noisettes de biche, le second une canette rôtie aux cèpes. *Aux Chants du piano* (10, rue Lambert, 75018 Paris ; tél. : 42-62-02-14), l'étonnant Michel Derbane proposera un menu «dédié à Mozart» ! Mais, si vous voulez voyager, notez qu'au *Saudade* (34, rue des Bourdonnais, 75002 Paris ; tél. : 42-36-30-71) le réveillon sera totalement portugais (750 F).

A titre indicatif, et pour ouvrir la porte au rêve, sachez que le réveillon du 31 décembre 1900, chez *Maxim's* (belons, homard à la nage, foie gras truffé, etc.), coûtait 30 F !

En banlieue, *Le Coq Hardy* ressuscité (quai Rennequin-Sualem, 78380 Bougival ; tél. : 39-69-01-43) proposera homard, foie gras et noisettes de biche à 880 F.

Quelques réveillons à l'hôtel ? Au *George-V* (31, avenue George-V, 75008 Paris ; tél. : 47-23-54-00) : salade de truffes et foie gras en tête et pianiste en salle (1 200 F). Au *Plaza-Athénée* (25, avenue Montaigne, 75008 Paris ; tél. : 47-23-78-33) : consommé des Roi mages aux pépites d'or (?), homard et «scottish» grouse (2 200 F). Au *Jardin du Royal-Monceau* (37, avenue Hoche, 75008 Paris ; tél. : 45-61-98-00) : du feuilleté d'huîtres au caviar à la symphonie des desserts (1 300 F) (1).

Mais pourquoi ne pas réveillonner «à la maison» ?

Un avis pourtant : même si elle est aidée en cuisine, la maîtresse de maison doit y avoir un œil attentif. Et, d'autre part, elle se doit à ses invités. Alors il faut étudier un menu ne comportant qu'un seul plat chaud du dernier moment. Il pourra, après les huîtres, le foie gras, le caviar ou, plus simplement, un poisson ou un crustacé en gelée, proposer alors la dinde, la poularde, la simple assiette de boudin noir (grillé) et blanc... Pour Noël, c'est excellent èt adéquat ! A moins que poisson ou homard ne soient cuisinés et que ce ne soit le plat de viande qui soit froid.

J'ai parlé volaille, mais n'oubliez pas leur roi, le rare chapon. Un vrai, c'est-à-dire un coquelet chaponné très jeune puis bien nourri et élevé... Il vient généralement de Bresse. Vous en trouverez à Paris au *Bel Viandier* (25, rue du Vieux-Colombier, 75006 Paris ; tél. : 45-48-57-83). Ou à *La Poularde Saint-Honoré* (9, rue du Marché-Saint-Honoré, 75001 Paris ; tél. : 42-61-00-30), nés-natifs de Loué.

C'est André-Mary Josse, de ladite *Poularde Saint-Honoré*, qui organise, on le sait, le trophée Coq Saint-Honoré, dont la finale s'est déroulée la semaine dernière. Le sujet en était, justement, le «traitement» d'un chapon. Le lauréat, Dominique Dubray, – du *Trianon-Palace* de Versailles (1, boulevard de la Reine ; tél. : 39-50-34-12), qui, du reste, est fermé pour travaux après avoir été vendu et qui rouvrira son restaurant sous la houlette de Gérard Vié, – proposa un chapon fermier de Loué accompagné d'une chartreuse de chou aux crêtes de coq et d'un gratin de macaronis. Le deuxième, Patrick Leduc, du *Royal-Monceau*, un chapon aux cèpes. J'ai personnellement apprécié la recette de Didier Nantet, du *Concorde* de Thionville (6, place du Luxembourg ; tél. : 82-53-83-18), proposée avec un tout simple et bon gratin de macaronis.

D'une façon générale, pour vos achats, n'oubliez pas que la vraie cuisine, les bons produits, sont de l'artisanat. Achetez votre foie gras chez un bon artisan charcutier ou notez l'adresse, à Paris, de *Lamazère* (23, rue de Ponthieu, 75008 Paris ; tél. : 43-59-66-66), de la boutique du *Restaurant du marché* (59, rue de Dantzig, 75015 Paris ; tél. : 48-28-31-55). Tout comme vous connaissez l'adresse des bons fromagers, sachez commander à l'avance «votre» saumon de Norvège que l'*Unis Fish Food* fumera pour vous (27, rue Yves-Kermen, 92100 Boulogne ; tél. : 46-09-02-28). Et comme vous savez que les meilleurs marrons glacés sont ceux de *Christian Constant* (26, rue du Bac, 75007 Paris ; tél. : 47-03-30-00 ; et 37, rue d'Assas, 75006 Paris ; tél. : 45-48-45-51).

D'excellentes maisons existent où vous trouverez de bonnes bouteilles, des *Caves Petrissans* (30 *bis*, avenue Niel, 75017 Paris ; tél. : 42-27-52-03) à *Legrand* (1, rue de la Banque, 75002 Paris ; tél. : 42-60-07-12), des *Caves Taillevent* (199, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris ; tél. : 45-61-14-09) à l'incontournable *Verger de la Madeleine* (4, boulevard Malesherbes, 75017 Paris ; tél. : 42-65-51-99).

Et puis pourquoi ne pas offrir un bon livre de cuisine ? Le choix est grand, des meilleurs aux pires.

Mais vous pourrez ouvrir une bouteille (somptueuse) de Mumm de Mumm en dégustant *la Véritable Histoire du champagne*, de Fernand Woutaz (Favre édit.). et proposer à la maîtresse de maison le nouveau Bocuse (le nouveau Bocuse est arrivé, meilleur que le beaujolais passe-partout !) : *Cuisine de France*, chez Flammarion.

L. R.

(1) Dernière minute : *Le Vivarois* (192, avenue Victor-Hugo, 75016 Paris ; tél. : 45-04-04-31) ouvrira pour le réveillon du 31 décembre et le 1er janvier avec sa carte habituelle (et incomparable) et sans changement de prix.

Et *Morot-Gaudry* (6, rue de la Cavalerie, 75015 Paris ; tél. : 45-67-06-85) propose pour la Saint-Sylvestre un réveillon à 650 F.

VIN

Stilton et porto

LA France ne connaît pas grand-chose aux portos. Premier consommateur au monde de ces vins récoltés sous d'autres latitudes, l'Hexagone prend depuis longtemps un méchant plaisir à vouloir tout ignorer de ce cocktail de jus de raisin en fermentation et d'eaux-de-vie. Confectionné entre la vallée du Haut Douro et les quais de Vila Nova de Gaia, ce mutage est toujours en partance pour l'étranger (le Portugal n'y goûte guère) et parfois pour l'éternité. Gros buveur, le Français ne veut rien entendre aux portos, pas plus – il est vrai – qu'il ne prend plaisir avec ses homologues tricolores que sont les banyuls ou leurs voisins, trop injustement oubliés, de Maury.

Timidement pourtant, les temps semblent changer, comme en témoigne le nouvel intérêt porté par quelques grands alcooliers internationaux à la distribution de ces vins haut de gamme que sont les coûteux vintages, fractions sélectionnées des années exceptionnelles, vendus millésimés et captant la couleur et les arômes du fruit. Car si notre pays saisit mal les vertus du porto, c'est avant tout parce qu'il n'en connaît que les versions dégradées comme le triste «ruby», produit générique avalé plus que goûté à l'heure de l'apéritif étranger.

Le repas organisé il y a quelques jours à Paris chez Saudade (1) à l'occasion du bicentenaire de la maison Sandeman, démontrait – à qui en aurait douté – la richesse et l'élégance de quelques grands vintages, qu'il s'agisse du late bottled vintage *1986* ou du *1982*, et témoignait de leur prodigieuse espérance de vie. On avait aussi organisé, en présence du stilton, une comparaison peu banale entre un 1955 (mis en bouteille en 1957) et un 1870 au nez disparu mais à l'incroyable puissance «noitée» où manquaient encore les arômes de torréfaction qui habituellement signent l'approche de la fin pour ces grands vins.

Mais plus encore que cette dégustation d'exception, l'important était sans doute ce jour-là le diagnostic porté par les responsables de Seegram, propriétaires de Sandeman, sur le marché français des portos qui doit, selon eux, *«s'ouvrir à une plus grande sophistication»*. C'est, en d'autres termes, dire que l'amateur français pourra bientôt avoir accès à quelques-uns des vintages que son homologue britannique peut depuis longtemps acquérir sans difficulté. Il restera toutefois à savoir s'il acceptera de consacrer 300 francs (vintages 1975, 1977 et bientôt 1982 de la maison Sandeman) pour une bouteille, alors que ces mêmes vins sont vendus deux à trois fois moins cher de l'autre côté du tunnel.

Jean-Yves Nau

(1) Le restaurant portugais Saudade (34, rue des Bourdonnais, 75001 Paris, tél. 42-36-30-71) sert, entre autres vins intéressants, un Quinta da Bacalhôa 1987 (assemblage de cabernet sauvignon et de merlot), inconnu en France et tout à fait remarquable (150 francs la bouteille).

Grand Cordon

Dernier-né dans le paysage déjà fort encombré des grands champagnes millésimés 1985 : le Grand Cordon Mumm de Mumm. Cette nouvelle marque correspond à un souci de *«repositionnement»* international de l'ensemble des bouteilles de prestige de cette maison. Sans nier les qualités de cet assemblage – coûteux – de crus (entre 450 et 500 francs la bouteille), on préférera, pour une somme moins élevée (entre 250 et 300 francs) l'élégance et la superbe complexité du René Lalou 1985.

Barbizon, l'angélus japonais





Ce que l'on dit dans l'endroit, c'est que « les Japonais sont en train de réinventer Barbizon ». Au centre de leur franche passion pour le village, il y a, bien sûr, Millet. Et, là, le discours est très étonnant.

« *LE village de Barbizon est l'un des rares bienfaits du choléra* », me dit un amateur d'histoire locale qui suspend son discours, un instant, pour voir si la phrase a fait mouche. Sûr de son effet, il poursuit : *« En juin 1849, Paris avait été, une fois de plus, frappé par une épidémie de choléra. Les peintres Jean-François Millet et Charles Jacque veulent mettre leur famille à l'abri. Millet propose Gruchy, en Normandie, son village natal, mais l'expédition, à l'époque, semblait trop risquée. C'est alors que Charles Jacque se souvient d'un hameau du côté de Fontainebleau, en lisière de forêt, et dont le nom se termine par « zon ». Ils partent avec cette charade dans la poche et découvrent Barbizon ! »*

La plupart des dépliants et des guides reproduisent l'anecdote. Elle est probablement apocryphe. Les peintres, en effet, fréquentaient Barbizon depuis longtemps, et le Père Ganne, tailleur de son état, avait même décidé – dès 1824 – de se convertir en aubergiste pour les accueillir. Il proposait la bohème et la nature à 50 kilomètres de Paris...

Tout demi-mensonge porte une part de vérité : à bien y regarder, l'exode de Charles Jacque et de Jean-François Millet fonctionne comme un mythe fondateur. Il y a le doigt de Dieu (le choléra), le rôle de l'annonciateur (Charles Jacque), l'énigme initiatique (l'adresse codée), l'indispensable dimension sauvage (la forêt) et, par-delà, une part de hasard historique difficile à expliquer.

De fait, tant que Jean-François Millet et Charles Jacque n'auront pas rallié Barbizon, le village – qui va devenir le *« centre géographique et spirituel d'une colonie de peintres »* – n'existera qu'à moitié. D'où la fable et l'artifice du patronyme tronquée. Le mythe, ici comme à Bornéo ou en Amazonie, est une aventure inventée *a posteriori* pour justifier ce qui est par ce qui a été.

Mais la bizarrerie du nom n'explique pas le mystère de la migration. Barbizon devient vite une nébuleuse de peintres. En 1872, le hameau compte 351 habitants, dont *« 147 paysans, 100 artistes et étrangers, 1 instituteur, 1 garde-chasse et sa famille (3 personnes) »*.

Cette concentration provoque des scènes cocasses, car chaque grand peintre avait ses suiveurs, et les abords immédiats du village se transforment en autant d'ateliers à ciel ouvert. Les plus beaux chênes portent le nom de celui qui vient le peindre régulièrement : il y a le Rousseau, le Courbet, le Bodmer.

Si vous suivez la Grande-Rue d'est en ouest, vous rencontrerez, signalés par des plaques commémoratives, les noms de ceux qui illustrèrent Barbizon : Ménard, Rousseau, Ziem, Bodmer, Millet, Daubigny, Diaz, Barye, Jacque, Paal, Céramano. Une deuxième génération de peintres se mélange aux premiers, puis une troisième.

Peu à peu, à cause des liaisons ferroviaires et de l'automobile, la forêt de Fontainebleau change de nature : sans y prendre garde, les peintres ont apprivoisé le paysage tandis que des aménageurs, comme Dénecourt et Colinet, en ouvrant des allées, des chemins et des sentiers, l'ont domestiqué. Résultat : la forêt n'est plus la forêt, car elle est devenue une néo-nature. Un espace vert. Un loisir urbain.

Barbizon. Japonais « branché ». Cagnat

A propos de Barbizon, André Fermigier parle d'un *« village de carnaval »*. Il dénonce ainsi le tourisme sentimental et populaire qui s'est développé depuis le début du siècle. Les rupins et les marchands ont succédé aux rapins. Les tondeuses à gazon ont remplacé le mouton, et les cars climatisés la patache attelée.

Les peintres tiennent boutique. Tout cela, dans le discours des imprécateurs, ressemble à une capture d'héritage et, bien entendu, à une perte d'authenticité. Ils crient au carton-pâte sans se douter que c'est peut-être leur manque d'innocence qui est en cause...

Un fait divers récent a attiré mon attention. Une jeune Japonaise de Koryama, ville industrielle à 250 kilomètres de Tokyo, est venue se suicider en forêt de Fontainebleau. Les enquêteurs ont trouvé sur elle un ticket de train, un prospectus touristique et un papier à en-tête d'hôtel sur lequel Nanako avait inscrit : *« Taku, merci. Désolée. Adieu. »* Près d'elle, une boîte de médicament et quelques gélules. Les gélules contenaient du cyanure.

Peut-être que Nanako avait la tête un peu fragile. N'empêche qu'à la suite d'une dispute avec son père, une entrevue dramatique avec Taku, son fiancé, elle liquide son compte en banque, se procure du cyanure, et achète un billet d'avion pour Paris. Elle a décidé de mourir à 20 000 kilomètres de chez elle.

Le communiqué de presse n'en dit pas plus. L'affaire a été vite classée et presque personne n'en a parlé dans la région. A défaut de détails, troublés tout de même par la brutalité du télex, quelques-uns se seront demandé : comment, *culturellement*, le geste de Nanako s'est-il armé ? Le choix de ce lieu particulier, qui évoque plutôt le pique-nique et la varappe, a-t-il une valeur symbolique ? La forêt de Fontainebleau serait-elle encore – malgré ce que nous venons d'en dire – une sorte de « bois sacré » ou une « Terre sans mal » ? La mort migratrice de Nanako nous rappelle-t-elle au sentiment perdu de la nature ?

Les Japonais à qui j'ai posé ces questions m'ont tous parlé de leur engouement pour l'école de Barbizon. Façon pudique de ne pas s'entremettre dans une affaire privée...

« L'Angélus *et* les Glaneuses *sont des icônes universelles. Leur succès vient sans doute de ce que ces tableaux évoquent la terre, le travail, la dignité.*

» Ils montrent des pauvres qui n'ont pas perdu la face ! Nous aimons aussi les effets de brume et de givre dans certains tableaux.

» Mais regardez bien l'Angélus : *c'est un satori, une suspension du bavardage intérieur. Il est méditation, arrêt sur le geste, posture. Très comparable aux exercices du Vide dans le bouddhisme.*

» Cela nous plaît que Millet soit un peintre grave, sérieux. Il est rustique, quotidien, mais pas grossier. Il fait penser à Shimazaki Toson qui a réhabilité les serfs au Japon. Millet peint essentiellement des métayers. »

Ceux qui tiennent *l'Angélus* pour une image de calendrier des postes seront étonnés d'en entendre parler sur ce ton-là. Le regard des étrangers nous en apprend sur nous-mêmes, il revitalise les choses que l'habitude démagnétise, et à écouter mes interlocuteurs je me disais : *« Les Japonais sont en train de réinventer Barbizon ! »*

Le premier qui a introduit la peinture occidentale au Japon est le peintre italien Antonio Fontanesi. Il enseigne à l'Ecole des beaux-arts de Tokyo de 1876 à 1878.

Il défendait ardemment les paysagistes français de l'époque, si bien que le goût japonais a d'abord était formé à cette école. Millet et Rousseau ont été leurs premières amours. Mieux : ils sont restés les parrains inconscients de leur compréhension de notre manière de peintre.

« Oui, c'est vrai. D'ailleurs, très tôt, les peintres japonais ont voulu faire le pèlerinage à Barbizon. Ainsi Kuroda Seiki, Asai Tchou de Kyoto et Wada sont-ils partis en 1881. Mais je crois que le premier à en parler dans ses écrits a été Kuroda Kiyoteru.

» Il est venu à Barbizon dans la vingt et unième année de l'ère des Meiji, c'est-à-dire en 1888. Théodore Rousseau et Millet était déjà morts. Une exposition d'œuvres diverses – Millet, Rousseau, Daubigny... – s'est tenue à Tokyo en 1890. A partir de cette époque, les voyageurs japonais – souvent des boursiers – n'ont pas cessé de rendre visite au « village des peintres ». Ils écrivent des articles ou publient leur correspondance.

» Ainsi Iwamaru Shu en 1892 et 1904, Tanaka Matsutarô, en 1901. Le succès populaire viendra plus tard, avec la traduction des livres de Julia Cartwright et de Romain Rolland. Deux biographies de Millet. »



Bien sûr, peu de Japonais sont capables d'exprimer le pourquoi de leur admiration pour *l'Angélus*. Un apprenti-poète m'explique : *« Il matérialise un paysage sonore »*, une coiffeuse de Nagasaki s'exclame : *« C'est beau comme une diapositive ! »*, alors qu'un jeune garçon, pris de court, propose timidement : *« C'est une geisha qui fait une salutation respectueuse à son mari et maître ? »*

Une dame à chignon, habillée dans un tailleur bleu électrique, me demande : *« L'empereur Hiro Hito est venu à Barbizon en 1971. Il a déjeuné à l'Hôtellerie du Bas-Bréau.*

» Est-ce vrai que l'on peut se faire servir aujourd'hui le même repas que lui et que le menu est écrit en japonais ? »

J'avoue mon ignorance, mais la traductrice intervient : *« Oui, c'est un déjeuner... comment dire... impérial ! »* Personne ne rit. Pas question de plaisanter avec l'empereur.

Ce sérieux me dit que la visite d'Hiro Hito n'a pas peu contribué à l'éclat de Barbizon du côté de l'Empire du Soleil-Levant.

Autre signe extérieur de notoriété : les animateurs du Musée des arts modernes français de Kawaguchi-Ko-Mochi, au pied du mont Fuji, ont eu l'idée de construire la réplique de quelques maisons du village.

L'ensemble a *été* baptisé Barbizon, et cela, normalement, devrait faire rêver les quelque cinq millions de visiteurs annuels de ce curieux parc culturel...

Paix aux cendres de Nanako, dont on a retrouvé le corps le 9 mai 1990, en forêt de Fontainebleau ! La portée symbolique de son voyage nous restera à jamais hermétique. Peut-être, après tout, ne s'agit-il que d'un double malentendu : elle, n'obéissant qu'à son instinct de mort et nous, par incompréhension, brodant sur des raisons, des motivations, imaginaires.

La dernière pensée, laissons-la à Théodore Rousseau, car ce grand peintre de Barbizon, qui fut l'un des premiers à collectionner les estampes et les bois gravés japonais, avait aussi un sens hiératique des mots, et ceux-là peuvent servir à la mémoire de Nanako : *« Celui qui vit dans le silence devient le centre du monde. »*

Jacques Meunier

Japonaise aux cheveux frisés mangeant des escargots. Cagnat

Carnet de croquis de Jean-Pierre Cagnat.

Le Monde

LIVRES D'ETRENNES



Autoportrait de Nicolas Poussin : « Il vous scrute depuis l'autre côté des cadres... »

Mystère de Poussin

Un peintre en retrait, un peintre silencieux, un peintre qui pense

POUSSIN
d'Alain Mérot.
Hazan, 336 p. 462 illustrations, dont 103 en couleurs. 780 F.

TOUT le monde a fini par être d'accord : Poussin est une exception dans l'histoire proliférante de la peinture ; il faut *le revoir* plutôt que le voir ; il est à l'écart, faussement évident, dissimulé en pleine lumière, trompeur, rationnel, violent, retenu, enchanteur par en dessous, bizarre. Le mot fameux de Cézanne : *« Je veux faire du Poussin d'après nature »*, n'arrange pas la compréhension de cette anomalie. *« Du Poussin »* ? On dirait qu'il s'agit d'une formule chimique particulière, et c'en est une, en effet : de la pensée en peinture. Vous voulez dire une peinture littéraire, historique, philosophique, ésotérique, symboliste, spiritualiste, pré-surréaliste ? Non. De la pensée en peinture atteinte seulement par les moyens et la logique de la peinture.

Mais de quelle pensée s'agit-il ? Rien de spectaculaire, en tout cas, d'où le fait qu'on lui préfère souvent, avec nervosité, des mises en scène d'effets. Comme s'il avait prévu, ce peintre, les malheurs très actuels de la surexposition des images, la fureur et les déconvenues de leur marché agité. Rentrons donc un instant dans la pénombre et le retrait qu'il nous offre. Quel calme, soudain. Ici Rome : un Français réfléchit, par gestes, plans et couleurs, le discours muet. La nature de toute surface se révèle une équation de volumes que vous retrouverez, langue natale perdue, retrouvée et tordue, chez Picasso.

Le silence de Poussin vous absorbe immédiatement, vous refait un corps de méditation ouverte. Quand l'usure du temps est trop grande, je vais voir au Louvre cette merveilleuse lettre volée, dernier tableau inachevé : *Apollon amoureux de Daphné*. Le dehors, d'emblée, est aboli. Plus de circulation, d'événements, de fausses informations, de cotations, de psychisme abusif ou d'hystérie inutile : Poussin interrompt, il rompt.

« Voir la comédie

Il écrit ironiquement, de Rome, en 1649 : *« C'est un grand plaisir de vivre en un siècle où il se passe de si grandes choses, pourvu que l'on puisse se mettre à couvert en quelque petit coin pour pouvoir voir la comédie à son aise. »* Et, plus sérieusement, en 1665 : *« C'est le rameau d'or de Virgile que nul ne peut trouver ni cueillir s'il n'est conduit par la fatalité. »* Une fatalité se poursuivant à couvert : voilà la note constante. Le professionnel des « choses muettes » vise à obtenir une liberté totale par rapport à toute croyance, tout système, toute interprétation. A qui s'adresse-t-il ? A un souverain ? Visiblement pas. A un responsable religieux ? Pas davantage. A « l'honnête homme » ? C'est beaucoup plus ambitieux que cela, puisqu'il y a une mysticité de Poussin qui se confond avec celle de ses paysages, une énergie d'allusion omniprésente qui ne se laisse pas résumer. L'enseignement a pour but la délectation : vous ne saurez que ce que vous avez senti, rien d'autre. Prenez *la Naissance de Bacchus* : le récit mythique n'est pas « raconté », il s'incarne, s'articule en sous-main, en sous-bois, il se fait discret à l'intérieur même de la matière, comme la métamorphose naturelle d'où il vient et qu'il veut seulement suggérer. Mercure ? Un manteau rouge inexplicable. Narcisse stérile ? Un écho bleuté. Des nymphes ? Sans doute, mais surtout une force de végétation et de rêve. Même « leçon » avec le célèbre *Orion aveugle* : voici comment vous y verriez d'instinct si vous étiez guidé, corps à la fois très grand et très petit, par l'intuition globale habitant le ciel.

Les Quatre Saisons ? Certes, le Printemps prolifère en vert, l'Été barre les yeux dans le blé frontal, l'Automne *exagère* (grappe de raisin géante au premier plan), l'Hiver noie et annule : mais que donnent ces quatre tableaux *vus en un ?* Une fois l'intention dite avec des mots, tout s'enfuit ou devient interminable (cycle de la vie et de la mort, etc.)... Sauf qu'avec des feuilles, des corps nus submergés, un soleil voilé, quelques repères bibliques et une barque qui chavire, c'est tout autre chose : Poussin veut qu'on prouve ce qu'on croit savoir. Dites-nous une sensation qui démontre une idée, et pas le contraire. Je perçois et je sens, donc je pense. Je suis, donc ma pensée a simultanément plusieurs sens dont un certain mutisme à la clé.

On ne se libère pas des images en fermant les yeux puisque le sommeil en abuse. On ne s'en débarrasse pas non plus par l'attitude prude du sage. On les déroute en les piégeant dans une construction étagée. Violence ? Enlèvement des Sabines? *Massacre des Innocents ?* Juste pour dire que le viol ou le meurtre sont des épisodes de l'immobilité de base. Funérailles ? Une tâche vite escamotée mais qui pourtant reste là, sous le soleil, blanc de linceul passant, petite poussière de cendres. Une bacchanale ? L'ivresse ou la mort ne troubleront pas longtemps les bosquets, c'est-à-dire la palette, les pinceaux, les touches. Là, tout n'est qu'ordre et beauté d'autant plus poignants (Borges : *les Secrètes Aventures de l'ordre)* que la morsure d'un serpent, souvent, les menace et les empoisonne *(Orphée et Eurydice)*. Et pourtant, intégrée à la scène, la destruction inévitable a pour conséquence un retour au tableau, à son imminence, à ce qu'un jeune écrivain a appelé autrefois son *« inclamation »*.

Une évidente triade

Poussin : *« Le bien juger est difficile si l'on n'a pas, en cet art, grande théorie et grande pratique jointes ensemble. »* Poussin est un technicien de la *présence*, définie ainsi par un philosophe dont il faudra reparler un jour (Heidegger, bien sûr !) : *« La présence est ce qui, nous attendant, est au-devant de nous, venant à notre rencontre ; c'est ce qui attend que nous nous y exposions ou que nous nous y fermions, c'est l'avenir rigoureusement pensé. »* Pour la même raison essentielle, la peinture de Poussin signe sans cesse la contradiction : *« Anéantir le principe de contradiction pour sauver la contradiction comme statut de la réalité du réel. »* Grand mouvement en tous sens, grande stabilité. Grande concentration, grande diffusion. Ici, triade évidente : Poussin, Cézanne, Picasso.

Poussin *détourne* la peinture. Rien de plus amusant que de le voir répondre à une commande de « belles filles » par un *Eliézer et Rebecca*, c'est-à-dire par une frise de statues traitées sur fond de cylindre et de sphère. On lui réclame un « sujet bacchique » ? Voici *le Ravissement de saint Paul*. Pas de transcendance ? Eh non, l'immanence se soulève d'elle-même et assompte toute seule comme un rocher extasié qui tiendrait de lui-même dans sa masse d'air.

La *Sainte Famille à l'escalier* est un clavier cubiste. Personne n'est plus physiquement inhumain, la physique étant la métaphysique en acte que nulle psychologie ne freine. Vous qui espérez, n'entrez pas. Vous qui ne pouvez pas vous voir en peinture, laissez s'accomplir les mystères. Ici, nulle recherche de sens unique, d'addition, de cumulation. Rien de conclus, tout inclus.

Poussin, ou l'envers traité comme endroit : le seul peintre à vous donner l'impression d'avoir *retourné* ses tableaux, comme le montre l'extravagant autoportrait de 1650 (le plus bel auto-portrait de peintre *en tant que peintre*). Il vous scrute depuis l'autre côté des cadres, il n'aime pas regarder vers vous, pauvres images d'images, et c'est comme s'il disait : je ne suis que mon nom et ces toiles ; seule la peinture et mon visage, qui en est l'autre face, conduisent ma main. La peinture ? On l'entrevoit, à gauche, profil de femme coiffée d'un diadème avec un œil supplémentaire, prête à être embrassée. Noblesse, raison, folie de raison. Comme l'a dit le Pseudo-Longin : *« Quand le sublime vient à éclater où il faut, il renverse tout comme une foudre, et présente d'abord toutes les forces de l'orateur ramassées ensemble. »* C'est le cas ici.

Je reviens à cet *Apollon et Daphné*, clairière du Louvre. Quel paradis profond et frais, quel concert. Le cercle qui en forme le centre n'en finit pas de s'enchanter des figures incompatibles qui le bordent, toutes occupées à une action rentrée. Contradiction : l'arc et la lyre. Présence : qui ne se ressemble pas, et ne se ressemblera jamais, s'est rassemblé dans un temps suspendu de flèche. Le rouge appartient au dieu. Les deux nymphes, la bleue et la jaune, perchées dans les arbres, ont une insolence de bonheur énigmatique dont tous les esprits libres se souviendront.

Poussin ? Aux autres, tant qu'ils veulent, la puissance ou le bruit des richesses. A lui, la sûre jouissance de la gloire secrète, comme de la vérité qui se tait.

Philippe Sollers

► **Alain Mérot publie aussi, aux éditions du Promeneur, un livre sur la décoration d'intérieur au XVII[e] siècle, *Retraites mondaines* (200 p., 320 F, album illustré).**

ARTS
Dürer, le Léonard du Nord
Comme le grand Vinci, il voulait comprendre le fonctionnement de l'art de peindre et donc, celui du monde visible. Car, le réel, voilà le vrai souci de ce croyant à la foi inébranlable
Pages 26 à 29

CIVILISATION
Leçons d'histoire naturelle
Le bestiaire inédit que Rodolphe II de Habsbourg commanda à différents peintres ; les oiseaux d'Edouard Traviès, illustrateur de génie de Buffon et de Cuvier.
Pages 30 à 33

PHOTO
La femme américaine
De Diane Arbus à Cindy Sherman, une promenade fascinante à travers les mythes et les stéréotypes, de la star à la femme ordinaire.
Page 34

LITTÉRATURE
L'œuvre au noir
Antonio Saura, peintre, et Jacques Chessex, poète : leur rencontre produit un livre magnifique une sorte de chant calciné, « d'un noir plus noir que d'encre noire »
Page 35

ARCHITECTURE
L'utopiste des pierres
Hubert Tonka est un éditeur au parcours solitaire. Il a créé les Editions du Demi-Cercle pour accueillir tous les modes de réflexion sur la ville et l'architecture, toutes les formes et toutes les pensées.
Page 36

Supplément conçu par Pierre Lepape, assisté de Simonne Carrier. Secrétariat de rédaction : Bertrand Audusse. Ont collaboré à ce numéro : Hector Bianciotti, Michel Braudeau, Geneviève Bréerette, Geneviève Brisac, Valérie Cadet, Jean-Pierre Colignon, Michel Contat, Philippe Dagen, Emmanuel de Roux, Pierre Drachline, Frédéric Edelmann, Roland Jaccard, Patrick Kéchichian, Jacques Meunier, Jean-Noël Pancrazi, Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, Yvonne Rebeyrol, Patrick Roegiers, Jean-Claude Rouy, Philippe Sollers, André Velter.

ARTS

Dürer, le Léonard du Nord

DÜRER
de Peter Strieder.
Albin Michel, 400 p., 650 F.

DÜRER
AQUARELLES ET DESSINS
de Freidrich Piel.
Adam Biro, 155 p., 590 F.

DÜRER
de Ludwig Grote.
Skira, 148 p., 138 F.

LÉONARD DE VINCI avait dix-neuf ans lorsque, en 1471, à Nuremberg, naissait Albrecht Dürer, ce Léonard du Nord qui ne connut peut-être le Florentin qu'à travers l'un des amis de celui-ci, Fra Luca Pacioli, auteur de *De la divine proportion*, et disciple de Piero della Francesca.

« Léonard du Nord » parce que, comme l'autre, il voulait comprendre le fonctionnement de l'art de peindre – *« ce grand art universel et infini de la peinture »*, – et, donc, celui du monde visible, les rapports que le corps entretient avec ce qui se trouve à la portée de la main et du regard, et, en même temps, avec l'espace vaste et peuplé où, maître de toute vision, il est cependant comme immergé.

Le visible, le réel, voilà le vrai souci de ce croyant à la foi en apparence inébranlable, mais qui, vers la fin, renonça aux représentations religieuses spectaculaires avec des personnages idéaux, Dieu le Père, le Saint-Esprit, les anges et tout le personnel céleste, pour s'en tenir aux modèles que la réalité propose. Car, depuis que l'élève du grand orfèvre que fut son père avait réalisé son autoportrait – *« devant un miroir, en 1484, je n'étais qu'un enfant »*, dit-il, – Dürer voulait à tout prix essayer de savoir comment la vie se produit dans toute sa complexité

Dürer voulait certes connaître l'anatomie, la physiologie, voire la psycho-physiologie, mais aussi toutes les variantes suscitées par le mouvement : le corps déporté à droite par un poids porté à gauche, et comment le siège de l'équilibre se déplace ; les mains du bambin qui se cherchent, l'une étudiant l'autre ; et chaque tour de roue de la lumière sur un visage, une draperie, une touffe d'herbe.

Il est rare que l'on discerne de l'implicite, du non-explicité dans l'œuvre de Dürer, lequel ne cherche jamais un surcroît de richesse dans les jeux et les prestiges de l'ombre. Et c'est le dessin qui lui permet de reconstituer en pleine lumière et la chose et les lois qui la régissent – ce dessin, cette ligne à la fois tactile et rétinienne dont il a accompli, comme aucun autre dans l'histoire de l'art, le dressage. Et la preuve, c'est qu'il nous incite à voir dans l'objet ce qu'il porte en lui d'immortel – la pointe du style arrivant à décrire un trait indépendant de la vision de l'objet, de sorte que celui-ci se trouve comme placé lui-même à une distance antérieure. Comme si, de ce cheval gravé, de ce plumage de corneille bleue, le peintre en eût saisi l'archétype.

Le trait et l'expression

On s'en voudrait que l'éloge du dessinateur fût pris au détriment du peintre quand celui-ci est immense. Mais l'autre est incomparable qui, à l'évidence d'une perfection en soi du trait, ajoute l'expression, comme on peut le constater en regardant sa célèbre *Mélancolie* où, assis au milieu de vains objets symbolisant la science, sa main soutenant le visage, un ange pense, réfléchit, mesure la distance qui s'est creusée entre lui et le monde.

Pour ce qui est du dessin, Dürer n'eut rien à apprendre de personne. En revanche, les étapes de l'apprentissage sont décelables dans ses toiles. Les deux longs séjours à Venise, en 1484 et 1507 – *« O, que j'aurai froid après ce soleil ! »*, – libèrent l'austérité de ses contours, ses figures gagnent en *« morbidezza »*, ses paysages en profondeur ; plus tard, son voyage aux Pays-Bas – où il connaîtra les tableaux de Van Eyck, de Van der Weyde, de Van der Goes, de Memling, – le ramène au portrait, au particulier, et même au détail comme élevé à la condition de sujet... Soit dit par parenthèse, que ne fut son émerveillement, à Aix-la-Chapelle, devant les objets d'art mexicains rapportés par Charles Quint !

Les deux ouvrages consacrés à Dürer qu'on nous propose aujourd'hui sont passionnants, et rien qu'à les feuilleter on éprouve une sorte de satisfaction heureuse.

Le premier, qui est de Peter Strieder, embrasse l'œuvre entière. Il apparaît, sans conteste, comme le livre de référence obligé. Le second, dû à Freidrich Piel, offre un choix d'œuvres moins évidentes, parfois des esquisses, et cela a bien du charme. A noter que des planches, reproduites dans les deux ouvrages parfois, diffèrent de l'un à l'autre, soit par leur netteté, soit par leurs coloris, et, ce qui est plus curieux, par leur cadrage. Et que les deux auteurs s'adressent à des connaisseurs, à des spécialistes davantage qu'au simple amateur.

A celui-ci on recommandera le *Dürer* de Ludwig Grote, que Skira réédite vingt-cinq ans après sa parution.

En marge de son œuvre fondamentale de peintre, Albrecht Dürer a rédigé des ouvrages théoriques et une chronique familiale. Jusqu'à sa mort en 1528, à l'âge de cinquante-sept ans, il a noté avec méticulosité ses dépenses quotidiennes, les recettes provenant de la vente de ses œuvres, le jour et l'heure correspondant à la moindre esquisse. Il réalisa quatre autoportraits, le tout dernier en *Ecce homo*. De ses dix-sept frères et sœurs, aucun ne laissa de descendance. Aussi la famille s'éteignit-elle – l'œuvre suffisait bien à perpétuer le nom.

Hector Bianciotti

Voyage au centre de Titien

Un va-et-vient merveilleux d'aisance d'Erwin Panofsky dans l'« univers intérieur » du Vénitien

TITIEN.
QUESTIONS D'ICONOLOGIE
de Erwin Panofsky.
Traduit par Eric Hazan,
Editions Hazan, 308 p.
202 ill. dont 23 en couleurs.
340 F.



HAARLEM TEYLERS MUSEUM

Tête de vieux, *dessin à la plume*

DANS le dernier de ses autoportraits, le plus épuré, qui est conservé au Prado, Titien s'est figuré de profil, en noir. Il tient de la main droite un pinceau, ou un stylet, ou une plume. Ses yeux, observe Panofsky, *« ne fixent plus un objet précis mais semblent perdus dans la contemplation de son univers intérieur »*. Que l'œuvre tienne lieu de frontispice aux *Questions d'iconologie*, dont le titre original était *Problems in Titian*, autrement dit « expédition à l'intérieur de Titien », a valeur d'avertissement et d'allégorie. Tout comme le peintre, son commentateur se refuse à *« fixer un objet précis »* ; il va et vient avec une merveilleuse aisance dans l'*« univers intérieur »* du Vénitien. Que l'on n'attende de lui ni biographie ni système. La biographie ne peut être qu'une fable, le système qu'une simplification, Panofsky le sait trop pour ne pas préférer à ces exercices banals celui de la conversation critique, qui procède par rapprochements et comparaisons.

Du reste, Titien, l'immense Titien, n'a pas de vie, si l'on entend par là événements et aventures ; on ne lui connaît même pas une date de naissance assurée. Et il n'a pas davantage de système, or celui de la variété et du doute constants. De style, il change selon les sujets. Et de sujets selon les époques et ses lectures. Que faire donc d'un esprit et d'une œuvre si mouvants, sinon ce qu'en fait Panofsky, le motif d'une suite d'explications et de déchiffrements ? Les tableaux sont examinés tour à tour et traités sinon comme des énigmes – Panofsky évite la feinte dramatisation des rhéteurs – du moins comme des agrégations cohérentes de signes et d'effets dont le sens échappe à qui ignore l'histoire, la politique, la théologie, la philosophie et les lettres.

Histoire et politique : l'empereur Charles Quint tient une longue lance anachronique dans le portrait équestre qui commémore la bataille de Mühlberg, parce que cette arme est celle de saint Georges et de saint Michel, chevaliers chrétiens, et celle encore, symbolique, des empereurs romains. Pour la plus grande gloire de son modèle, Titien le montre donc sous les traits d'un Marc Aurèle catholique, guerrier, pieux et sage. Théologie et philosophie : la toile de la galerie Borghèse dénommée *l'Amour sacré et l'Amour profane* inverse la hiérarchie médiévale des symboles qui voulait qu'une femme nue indiquât l'impudeur et une femme vêtue la vertu et la modestie. Le nu est désormais celui de l'amour divin et de la plus parfaite beauté, supérieur par son éclat à l'amour terrestre, jeune patricienne élégante accoudée à un vase d'or. Quant aux lettres, antiques et modernes, leur influence transparaît sans cesse. Titien lit Ovide et il lit l'Arétin. De la poésie, il déduit des compositions mythologiques, *Danaé* et *Mort d'Actéon*, qui s'attachent moins aux détails des légendes qu'à la leçon morale qu'elles suggèrent. Ainsi se trouve rappelée, autant par la méthode de Panofsky que par l'art de Titien, la nécessaire liaison de l'image et de la parole, chacune enrichissant l'autre. Ce n'est pas le moindre des enseignements de ce livre parfaitement admirable : aux peintres, il suggère de lire ; aux écrivains, de regarder la peinture ; et aux historiens de l'art, dont il doit être le modèle, il démontre qu'il n'est d'intelligence d'un tableau que grâce aux autres arts.

Philippe Dagen

► **A lire également :** *Titien*, **ouvrage collectif, Liana Levi, 406 p., 490 F.**



Seurat centenaire

Il est mort en 1891. Il avait à peine plus de trente ans. Trois beaux livres rendent hommage à un peintre incontesté

SEURAT
de John Rewald.
Flammarion, coll. « Grandes monographies », 248 p., 171 ill. dont 118 en couleurs, 495 F.

SEURAT
de Richard Thomson.
Editions Phaidon, Oxford, distribué par Flammarion, 240 p., 225 ill. dont 60 en couleurs.
395 F.

SEURAT
d'Alain Madeleine-Perdrillat.
Skira, 176 p., 90 ill, 580 F.

GEORGES SEURAT est mort en 1891, foudroyé par la maladie. Il avait à peine plus de trente ans, mais il laissait une œuvre dérangeante, surprenante de maîtrise et de secrète intensité, dont l'importance n'a jamais été remise en question. Bien qu'elle n'ait pas toujours été comprise, bien qu'elle n'ait pas forcément provoqué une sympathie extrême, en raison de ce qu'on peut appeler un excès de théorie.

Le peintre, lui non plus, n'était pas, apparemment, extrêmement sympathique. Il était peu expansif et ne semblait soucieux que d'exposer son art et sa méthode de la division des tons, dont il s'employait à faire reconnaître la validité.

De lui, de sa vie d'ailleurs réglée comme celle d'un travailleur, Seurat n'a pas confié grand-chose. Peu de lettres, d'un style froid, télégraphique, même à ses rares amis, Pissarro ou Signac, qui l'ont accompagné dans ses recherches, pas d'écrits personnels : sa seule biographie pourrait tenir en quelques pages. S'ils font état du caractère renfermé, austère et rigide de l'auteur d'*Un dimanche après-midi à la Grande-Jatte* – le grand tableau-manifeste auquel Seurat a consacré près de deux ans, – ses exégètes se sont bien gardés de s'aventurer sur de tels chemins. Ils avaient d'ailleurs bien d'autres chats à fouetter. L'œuvre de Seurat n'est pas d'un abord facile.

Pour se remémorer cette œuvre aujourd'hui, on a l'embarras du choix : trois livres bien illustrés, au format presque identique, qui se recoupent fatalement. Abondance de biens ne nuit cependant pas forcément. Chaque texte apporte un éclairage particulier. John Rewald, qui reprend sans grande modification une étude déjà publiée à Paris en 1948, expose clairement les théories du peintre, que le grand spécialiste américain de l'impressionnisme et du post-impressionnisme replace en toute objectivité dans le contexte du mouvement artistique. Ecrit du vivant de Félix Fénéon, ce premier ouvrage sérieusement documenté sur Seurat a bénéficié d'informations directes fournies par le critique, défenseur et ami des divisionnistes, qui a supervisé le travail, toujours valable, et dont les études récentes sont largement tributaires.

Publié en 1985 à Oxford, le *Seurat* de Richard Thomson, professeur d'histoire de l'art à l'université de Manchester, est aussi, mais autrement, une œuvre pionnière. L'auteur se propose en effet de nous faire regarder d'un œil nouveau les œuvres du peintre. Non pas à la lumière des myriades de petits points de couleur savamment, patiemment distribués sur les toiles, mais à travers son imagerie. Dans laquelle Richard Thomson décèle nombre de signes de tensions familiales, sociales et politiques. Tout en reconnaissant l'apport esthétique de Seurat, son étude, complète, minutieuse, précise (allant jusqu'à fournir le plan de l'île de la Grande-Jatte !), des plus satisfaisantes, s'attache à présenter le peintre dans la mouvance de la gauche intellectuelle et anarchiste, et son œuvre comme une *« métaphore de la ville moderne »*.

Ecrite en dernier, la monographie d'Alain Madeleine-Perdrillat est de nature plus sensible, plus passionnelle. C'est un beau livre, organisé sur le mode d'un récit biographique, dont le texte, de lecture agréable, tend à présenter l'œuvre de Seurat comme un parcours ouvert, préparant l'art du vingtième siècle.

Geneviève Breerette

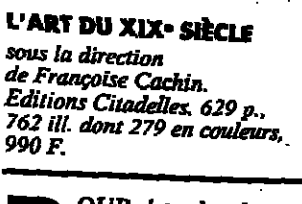


LIVRES ◆ ETRENNES

ARTS

Un demi-siècle débordant

1848-1905 : une période capitale dans l'histoire des arts et des techniques. L'équipe du Musée d'Orsay s'y est attaquée. Avec boulimie



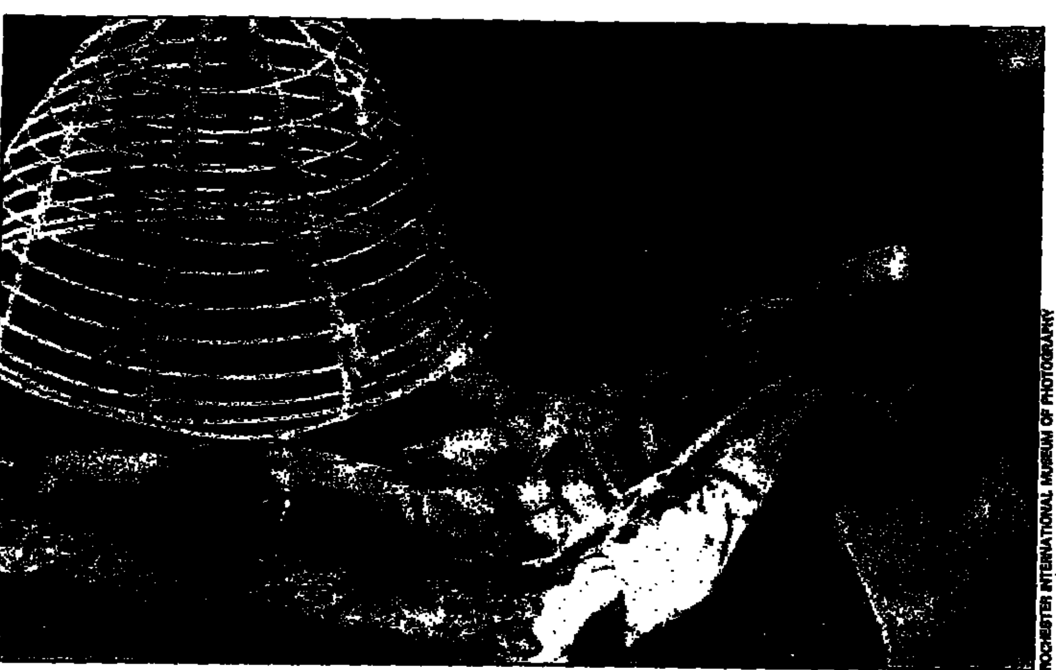
L'ART DU XIXe SIÈCLE
sous la direction de Françoise Cachin. Editions Citadelles. 629 p., 762 ill. dont 279 en couleurs, 990 F.

POUR boucler le panorama de l'art et des grandes civilisations de toutes les époques, sous toutes les latitudes, entrepris il y a plus de vingt ans par Lucien Mazenod, les responsables de cette encyclopédie se sont adressés au Musée d'Orsay. Quoi de plus normal : les dates retenues pour ce volume (1848-1905) correspondent à celles auxquelles se consacre l'établissement que dirige Françoise Cachin ; l'équipe du musée, composée d'excellents professionnels, est rodée par des dizaines d'expositions organisées dans tous les domaines. C'est donc elle qui a été sollicitée pour traiter de cette période capitale, âge d'or de la peinture française, berceau de la photographie qui s'impose d'emblée comme un art à part entière, où les métiers d'art poussent leur chant du cygne et l'architecture *« secoue les nippes d'une vieille culture »* (Le Corbusier).

Les rôles ont été distribués selon les compétences de chacun. Geneviève Lacambre et Rodolphe Rapetti se sont partagé la peinture ; Antoinette Le Normand-Romain et Anne Pingeot, la sculpture ; la photo est allée à Philippe Néagu et à Françoise Heilbrun ; les arts décoratifs à Marc Bascou et Philippe Thiébaut ; l'architecture à Caroline Mathieu et Georges Vigne.

Une virtuosité de trapéziste

Il fallait ensuite déterminer une méthode. Les auteurs pouvaient défendre un point de vue, rechercher un angle nouveau, soutenir une thèse comme l'avait fait André Leroi-Gourhan en inaugurant cette collection *(la Préhistoire de l'art occidental)* ou remettre en cause quelques idées reçues. Jean-Louis Paudrat, Jacques Kerchache et Lucien Stéphan avaient tenté cette expérience dans le volume consacré à *l'Art africain*. Ils ont préféré faire œuvre d'encyclopédistes. Ne rien oublier semble avoir été leur seul critère. Pour traiter une matière trop riche, la plupart d'entre eux, utilisant leurs connaissances avec une virtuosité de trapéziste, ont adopté le survol panoramique et la critique au galop. On passe ainsi d'Ingres à Courbet par l'intermédiaire de la collection de Khalil Bey avant de sauter à Monticelli pour mieux se rattraper à Carpeaux et rebondir sur Manet. Plus loin, Degas permet d'évoquer le prestige de l'Italie, séjour des Prix de Rome, et donc de citer Antoine Vallin (1833-1900) loué par Castagnary, critique d'art défenseur du naturalisme, lui-même ami d'un artiste hongrois, Mihaly Munkacsy (1844-1900), qui vit à Paris, comme l'Espagnol Mario Fortuny (1838-1874) dont la peinture est aussi éclectique que celle de l'Allemand Anselm Feuerbach (1829-1880), lequel subit néanmoins l'influence de Courbet... L'acrobate retombe toujours sur ses pieds, le lecteur, lui, risque de se noyer sous le déluge de cette érudition torrentielle. Par chance, certains auteurs ralentissent le rythme. Les chapitres consacrés au symbolisme et aux nouvelles esthétiques (Rodolphe Rapetti) sont plus fouillés, moins buissonniers. Anne Pingeot insiste à juste titre sur la place de Medardo Rosso, sculpteur impressionniste méconnu qui chercha à fusionner le personnage et l'air qui l'entoure (Rodin tira parti de cette nouvelle « voie »). On s'essouffle un peu moins à courir derrière les pionniers de la photographie. Mais, si les architectes Gaudi, Horta et Guimard ont droit à deux pages chacun, Alfred Loos et l'école de Chicago sont expédiés en douze lignes.



Le Rêve d'Oscar Gustav Rejlander, 1860

ROCHESTER INTERNATIONAL MUSEUM OF PHOTOGRAPHY

C'est sans doute l'excès qui empâte cet ouvrage trop nourri, dont l'iconographie est, comme toujours, impeccable. Excès de zèle de la part des auteurs qui ont voulu tout embrasser, boulimie des éditeurs qui ont voulu tout ramasser en un volume. Mais c'était le piège tendu par ce demi-siècle protéiforme qui, en moins de deux générations, passa de la diligence à l'aéroplane et de la peinture d'histoire au cubisme. Et qui fut tout, sauf stupide.

Emmanuel de Roux

Justice pour les nabis

Entre l'impressionnisme et le cubisme qui ont la faveur des historiens, il était temps que soit reconnue l'importance de ce mouvement protéiforme

GEORGES D'ESPAGNAT
de Bernard d'Espagnat. La Bibliothèque des Arts. 160 p., 450 F.
LES NABIS
de Claire Frèches et Antoine Terrasse. Flammarion, 320 p., 600 F.
VUILLARD
d'André Chastel, Guy Cogeval, Ann Dumas et Dominique Brachlianoff. Flammarion, 240 p., 320 F.
LES CATHÉDRALES DE MONET
de Joachim Pissarro, Anthèse, 100 p., 350 F.
MONET, LE TRIOMPHE DE LA LUMIÈRE
de Paul Hayes-Tucker. Flammarion, 336 p., 400 F.

IL y a un siècle, un jeune peintre proche de *la Revue blanche* et du *Mercure de France* illustrait les écrits critiques et les romans de Rémy de Gourmont. Quelques années plus tard, le même artiste, Georges d'Espagnat, fit le portrait de Valéry et celui de quelques musiciens, dont Maurice Ravel. Or on ne connaît plus guère Georges d'Espagnat et sa peinture, sobre et construite. Son milieu, l'époque de ses débuts, le Paris fin de siècle, ne passionnent pas les historiens, qui préfèrent l'époque précédente, celle de l'impressionnisme, ou la suivante, celle des cubistes, plus héroïques, plus simples. L'ouvrage que lui a consacré son fils est mesuré, clair, sans lyrisme intempestif. Il rappelle efficacement quels liens attachaient alors les beaux-arts, la musique et la littérature.

Si contraires qu'ils aient pu paraître, naturalisme et symbolisme avaient en effet un point commun : ils se voulaient des esthétiques universelles, refusaient de réduire leur empire à une seule discipline et forçaient leurs adeptes à ne pas être de simples spécialistes. Ainsi donc d'Espagnat, auquel ni le scepticisme érudit de Gourmont ni l'éloge de la raison selon Valéry n'étaient indifférents.

Ainsi les nabis, ses contemporains, et, pour plusieurs d'entre eux, Bonnard et Roussel, ses amis. L'un illustrait Verlaine, l'autre œuvrait pour le Théâtre de l'Œuvre et Lugné-Poe. Tous lisaient Mallarmé, après avoir appris Baudelaire par cœur. Maurice Denis écrivait des articles d'esthétique critique, Vallotton des romans. Dans leur peinture, ils se voulaient autant les émules de Huysmans que les disciples de Gauguin – lui-même lecteur boulimique. L'ouvrage de Claire Frèches et Antoine Terrasse est, naturellement, un monument d'érudition, mais surtout d'érudition bien employée. Plutôt que de coudre ensemble des monographies de peintres, les deux auteurs analysent le mouvement nabi dans ses rapports avec les arts décoratifs, l'affiche, le théâtre, l'illustration et l'édition.

En résultat : un livre à la mesure de son sujet, le premier qui fasse des nabis un portrait complet et rende justice à la fécondité et à la diversité de leurs travaux. Quoique lui aussi à plusieurs mains, le *Vuillard* que publie le même éditeur est moins séduisant. Qu'il s'ouvre sur la réimpression d'une ancienne étude d'André Chastel, panofskienne de ton et de méthode, ne suffit pas à faire pardonner aux chapitres suivants la pesanteur de leur style et la banalité des textes plus énumératifs que pénétrants.

Tous les nabis professaient à l'égard de l'impressionnisme la même révérence et la même lassitude. *« Bas de plafond »*, avait dit Odilon Redon de Monet et de ses amis, fatigué de leurs infinies productions de paysages. Les « séries » de Monet lui donnent raison et justifient l'irrespect des nabis. Deux beaux albums s'y consacrent simultanément : l'un est la traduction française du catalogue de l'exposition accrochée cet automne à la Royal Academy de Londres, l'autre un essai de reconstitution de la suite des Cathédrales de Rouen, exécutées en 1894. Chacun a ses qualités : information minutieuse, volonté d'exhaustivité pour *les Cathédrales* ; ampleur de l'analyse, ambition de synthèse pour le catalogue.

Mais la peinture ne suit pas, malgré les efforts des photograveurs. Elle ressasse, elle rabâche, et toutes les considérations, même les plus habiles, sur la série considérée comme mode d'inversion de la modernité et sur l'ultra-impressionnisme qui finit en effusion colorée n'y changent rien. Les toiles de Monet n'ont d'autre sujet que l'atmosphère et ses techniques de représentation – c'est trop peu pour durer plus que le temps de la surprise. Il leur manque l'idée, qui fait la force et la longévité du grand art.

Ph. D.

Malevitch d'Est en Ouest

Tous les mystères de son œuvre ne sont pas encore élucidés. Historiens d'art soviétiques et occidentaux conjuguent leurs efforts

KAZIMIR MALEVITCH peintre et théoricien
Ouvrage collectif. Flammarion. 280 p., 220 ill. dont 140 en couleurs, 450 F.

MALEVITCH
de Jean-Claude Marcadé. Casterman. 264 p., 350 ill. dont 150 en couleurs, 650 F jusqu'au 1er mars 1991, 750 F ensuite.

KAZIMIR MALEVITCH, le peintre mythique de l'extrême *Carré blanc sur fond blanc*, est mort en 1935, à Leningrad. Le soviet municipal lui fit un bel enterrement, mais il était sur la touche depuis plusieurs années. Ses recherches ne répondaient pas aux besoins du Parti, et il paraissait de moins en moins douteux que son art était celui d'un *« dégénéré s'imaginant être un prophète »*, quand ses nombreux textes relevaient de *« bavardages d'illettré »*. On connaît la suite : la chape de silence sur son œuvre, comme sur celle de tous les représentants des avant-gardes à la veille, pendant et au lendemain de la révolution russe.

Aussi, pendant plusieurs décennies, toute lumière sur l'œuvre de Malevitch vint-elle de l'Ouest. Où, par chance, on disposait de peintures, de dessins, de textes théoriques et de documents pédagogiques que le peintre avait amenés et laissés en Allemagne, en 1927, pour une exposition. La plupart de ces œuvres sont aujourd'hui conservées au Stedelijk Museum d'Amsterdam, qui les a acquises à la fin des années 50. C'est à ce moment-là que commença véritablement l'étude de Malevitch, dont on put retracer, dans ses grandes lignes, le parcours, du cubo-futurisme au suprématisme ; mesurer toute la complexité de la démarche philosophique à travers les écrits disponibles traduits et commentés ; et, du même coup, regretter l'absence d'informations sur les débuts du peintre, donc sur ses sources, comme sur son œuvre après 1927, apparemment marquée par un « retour à la figuration », mais cependant aussi énigmatique que la période suprématiste.

D'abord livrées au compte-gouttes, par exemple lors des préparatifs de l'exposition « Paris-Moscou », ces informations ont fini par sortir, dans les années 80, permettant de constater qu'on était loin, très loin, de cerner l'extraordinaire activité créatrice de Malevitch. Qu'il faudrait même des années d'exploration et d'études conjuguées des historiens d'art soviétiques et occidentaux avant de pouvoir proposer une chronologie ferme des tableaux, dont certains ont été antidatés par le peintre, pour des raisons qui ne sont d'ailleurs pas complètement élucidées. Ainsi, plusieurs toiles de style impressionniste, ou appartenant au grand cycle des paysans, que l'on rattachait jusque-là aux premières recherches du peintre, seraient de la fin des années 20, donc postérieures à l'invention du carré comme premier emblème de l'art non objectif.

Bûcheron, *1913, crayon sur papier*

La grande rétrospective organisée par les musées de Leningrad, Moscou et Amsterdam en 1988-1989, où pour la première fois étaient rassemblées les œuvres de Malevitch connues à l'Est et à l'Ouest, faisait état de ce problème de datation. Les deux livres sortis cet automne à Paris aussi, qui d'ailleurs ne débouchent pas forcément sur les mêmes conclusions, plus ou moins provisoires. L'un est un ouvrage collectif réalisé à Moscou, dans lequel les chercheurs soviétiques traitent scrupuleusement de plusieurs points obscurs de l'itinéraire du peintre, en particulier ses années de formation. Il est bien – mais un peu trop vivement – illustré, de façon à déployer toute l'œuvre du peintre en ses multiples métamorphoses, et peut donc intéresser ceux qui ignorent tout ou presque de Malevitch. On le recommandera, pourtant, aux initiés plutôt qu'aux profanes, les différents angles d'approche proposés supposant un point de vue d'ensemble – même erroné – de l'œuvre que le lecteur n'a pas forcément.

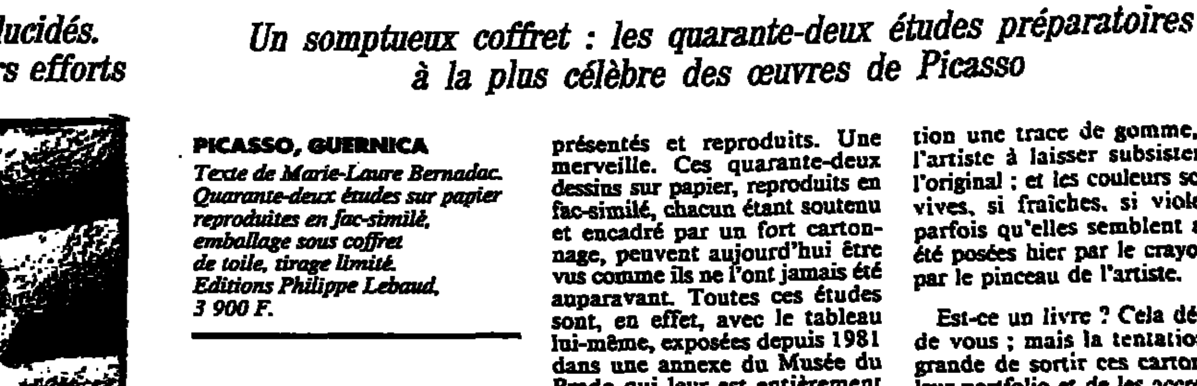
Les ouvrages jusque-là publiés en France sur Malevitch sont, en effet, fort rares ; ils occuperaient moins de cinquante centimètres sur une étagère. Comparé à la place qu'y prendrait Kandinsky, cet autre phare de l'art abstrait, ou même Mondrian, c'est vraiment peu. Pas de monographie, seulement deux ou trois catalogues, dont celui de l'exposition de 1978 au centre Georges-Pompidou. Mais, et c'est un bien précieux, plusieurs volumes consacrés aux écrits, traduits et commentés (aux éditions l'Age d'homme, dans les années 70) : de quoi assurer au peintre une audience très confidentielle. Le livre déjà cité devrait contribuer à élargir cette audience. Celui de Jean-Claude Marcadé encore plus. L'auteur, grand familier de la pensée malévitchienne, puisqu'il supervise depuis près de vingt ans la traduction française de ses écrits, s'emploie à retracer tout le parcours de l'artiste, en donne une lecture, propose une nouvelle classification des œuvres. Les documents abondent. C'est la monographie qui manquait.

Geneviève Breerette

Guernica avant Guernica

Un somptueux coffret : les quarante-deux études préparatoires à la plus célèbre des œuvres de Picasso

PICASSO, GUERNICA
Texte de Marie-Laure Bernadac. Quarante-deux études sur papier reproduites en fac-similé, emballage sous coffret de toile, tirage limité. Editions Philippe Lebaud, 3 900 F.



S'IL s'agit d'un livre, c'est à coup sûr le plus beau de cette fin d'année. Mais s'agit-il encore d'un livre ? Certes, l'immense coffret de toile bleue – 60 × 38 – que propose Philippe Lebaud contient un cahier de trente-deux pages, en français et en anglais et de même dimension, dans lequel Marie-Laure Bernadac, conservatrice au Musée Picasso, commente les quarante-deux études sur papier que réalisa le peintre pour préparer *Guernica* et présente les études sur bois et sur toile que fit Picasso pour ce même *Guernica*, ainsi que les quinze études de Femme qui pleure réalisées après l'achèvement de l'œuvre.

Mais, aussi judicieux et éclairants que soient ces commentaires, l'intérêt et la beauté de l'ouvrage tiennent dans les dessins eux-mêmes et dans la manière parfaite dont ils sont présentés et reproduits. Une merveille. Ces quarante-deux dessins sur papier, reproduits en fac-similé, chacun étant soutenu et encadré par un fort cartonnage, peuvent aujourd'hui être vus comme ils ne l'ont jamais été auparavant. Toutes ces études sont, en effet, avec le tableau lui-même, exposées depuis 1981 dans une annexe du Musée du Prado qui leur est entièrement consacrée, la Cason del Buen Retiro. Mais la fragilité de leur support de papier oblige à ne les montrer que sous une faible lumière. Grâce à l'édition, les voici visibles au grand jour.

Une trace de gomme

Encore fallait-il que la reproduction soit assez fidèle pour que les heureux propriétaires de ces fac-similés jouissent pleinement de la chance qui leur était offerte. On imagine les difficultés qu'il y avait, les précautions qu'il fallait prendre pour soumettre ces études aux feux des appareils à reproduire. Le résultat est époustouflant. L'illusion est telle que l'on se surprend à vouloir chasser de la reproduction une trace de gomme, que l'artiste à laisser subsister sur l'original ; et les couleurs sont si vives, si fraîches, si violentes parfois qu'elles semblent avoir été posées hier par le crayon ou par le pinceau de l'artiste.

Est-ce un livre ? Cela dépend de vous ; mais la tentation est grande de sortir ces cartons de leur portfolio et de les accrocher tels quels sur les murs de son appartement. A condition d'avoir un très grand appartement.

Car ces études préparatoires à l'une des plus célèbres toiles de l'histoire de l'art sont aussi, en elles-mêmes, des œuvres d'art superbes et bouleversantes. Réalisées entre le 1er mai et le 4 juin 1937, au crayon noir, à l'encre de Chine, à la gouache, à l'huile, elles ne sont pas seulement passionnantes par ce qu'elles montrent de la progression de l'œuvre, des hésitations du peintre, des choix qu'il accomplit, du parcours de sa pensée. Elles sont aussi un éblouissant témoignage sur la manière dont l'artiste change une émotion intense, sa colère, sa douleur, sa haine, sa pitié en formes puissantes, déchirées, peu à peu maîtrisées.

P. L.

La tendre épouvante de la chair

Toute sa vie, Egon Schiele eut le goût de la sensualité funèbre. Les métamorphoses d'un génie vues par Jane Kallir

EGON SCHIELE
de Jane Kallir. Gallimard, 685 p., 1 100 F. jusqu'au 31 décembre, 1 300 F ensuite.

EGON SCHIELE
de Christian M. Nebehay. Adam Biro, 376 p., 640 F. (Treize carnets de croquis, provenant des collections publiques viennoises, sont réunis et reproduits pour la première fois.)

EGON SCHIELE
dessins et aquarelles, de Serge Sabarsky, Herscher, 191 p., 290 F.

COMMENT Egon Schiele, ce *« papillon brisé de l'art »*, aux fulgurances sulfureuses, est-il devenu la figure la plus glorieuse de la renaissance culturelle viennoise fin de siècle ? Un ouvrage considérable de Jane Kallir – par la pertinence du texte, qui met en évidence les imbrications de la vie et de l'œuvre, et la perfection du catalogue raisonné qui nous propose, pour la première fois, un répertoire complet des dessins, des aquarelles, des estampes et même des sculptures d'Egon Schiele – nous le montre aujourd'hui.

Né le 12 juin 1890 à Tulln, sur le Danube, Schiele est possédé, dès l'enfance, par la passion du dessin : depuis la fenêtre de la gare – où son père travaille, il dessine des trains sur des rouleaux de papier télégraphique. Fanatique de la rapidité d'exécution et entraîné par une virtuosité hallucinée, il sera toujours un dessinateur compulsif comme s'il luttait de vitesse contre lui-même pour voir avec quelle précision il était capable de capter un sujet.

Fasciné par Klimt

C'est dans le spectacle de la lente déchéance du père, miné par la syphilis, que, pour Jane Kallir, s'enracine la mélancolie de Schiele. Si, à Vienne, où il entre à l'Académie, il est longtemps fasciné par Klimt, qu'il vénère et imite au point de se définir lui-même comme un « Klimt d'argent », c'est qu'il est attiré par le courant morbide sous-jacent à l'habillage décoratif des toiles de son maître. Il entend comme un appel venu du tombeau sous les étoffes et les cascades d'ornements dont sont parées les héroïnes de Klimt.

Cet « espace négatif agressif » que Klimt, avec son horreur du vide, s'était efforcé de dissimuler, Schiele s'y confronte directement. Son expressionnisme naît dans la contemplation du néant. Il s'incarne dans les cinq grands nus exécutés dans les premiers mois de 1910. Schiele utilise des couleurs non naturelles telles que les verts toxiques, les rouges flamboyants, les jaunes éclatants et l'orange pour renforcer le contenu expressif des sujets. Son narcissisme s'exacerbe lorsqu'il se prend lui-même pour principal sujet d'étude. Son nouveau trait, aux inflexions sismographiques, épouse le tellurisme sidéré des corps, comme suspendus au bord du gouffre du plaisir ; et, dans cette apologie de l'écartelé, son pinceau, chargé de mauves crépusculaires, suit les excroissances osseuses – des mains, surtout, comme rongées par le vide.

Le destin de son père lui a appris que le sexe peut tuer : éclate la flamboyance morbide d'un érotisme accentué par la présence de fétiches sexuels tels que des bas, des porte-jarretelles et des chaussures à hauts talons chez les patientes d'une clinique gynécologique qu'il prend pour modèles. Ce goût de la sensualité funèbre se double d'un défi spirituel comme dans l'étreinte sarcastique de *Cardinal et bonne sœur* ; mais il reconnaît que, s'il peint des « toiles terribles », il ne l'a jamais fait par simple provocation : *« Il y a des spectres qui surgissent, nés de puissants désirs, et j'ai peint de tels spectres non pour m'amuser mais parce qu'il le fallait... »* Ce spectre, il paraît le devenir lui-même à la suite de son incarcération à la prison de Neulengbach pour atteinte à la morale publique, car on ne lui pardonne pas d'avoir osé peindre, avec une telle pitié acide, les gamines du voisinage ou de la rue, rencontrées dans le parc voisin de Schönbrunn : il se représente en prisonnier délabré, recroquevillé sur lui-même pour se réchauffer.

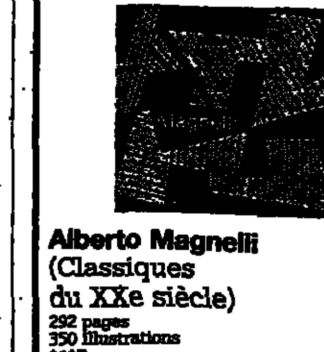
Cette épreuve le transforme et lui donne le désir de rechercher une « illumination intérieure ». Il abandonne sa vision égocentrique de l'adolescence. Il rejette son alter ego dans le tableau *Transfiguration* : il n'est plus seulement celui qui se voit et il se dédouble en deux images : l'une s'envole vers les cieux tandis que l'autre, qui vacille sur ses pieds ancrés au sol, lui fait un vague signe d'adieu. L'érotisme se fait plus discret ; dans *la Jeune Fille et la mort*, il peint la tristesse ahurie de la fin d'une relation amoureuse. Il affirme une attitude de plus en plus détachée à l'égard des nus et de la sexualité féminine et, pendant les années 1914-1915, désincarne progressivement ses figures érotiques : ses dessins sont habités de femmes aussi molles que des poupées de chiffons, qui ont des piqûres d'épingles ou des boutons à la place des yeux.

Sa compassion – renforcée par son séjour sous les drapeaux en 1915-1916 – se manifeste notamment dans le portrait, fait avec une extrême économie de moyens, de Johann, le père d'Edith Harms, qu'il épouse : les bruns et les gris sourds traduisent la fatigue résignée d'un homme qui n'a plus qu'un an à vivre. La couleur devient de plus en plus parcimonieuse dans les gouaches comme si, à la fin de sa vie, l'artiste avait décidé qu'elle nuisait au graphisme, qui atteint une pureté classique. Une grande exposition, à Vienne, en 1918, consacre sa gloire alors que ses tableaux, au réalisme épuré, sont devenus plus accessibles au public que ne l'étaient ses allégories grinçantes et ses aquarelles véhémentes.

Avec sa *« faculté innée d'être tout en même temps »*, Schiele est parvenu à la synthèse que les peintres autrichiens n'arrivaient pas à accomplir. Jane Kallir a admirablement montré les métamorphoses de son génie jusqu'à ce qu'emporté par la grippe espagnole il meure un jour d'octobre 1918 dans son atelier – là où, tant de fois, il avait peint l'épouvante tendre de la chair au bord de s'éteindre.

Jean-Noël Pancrazi





ARTS

Toros façon Botero

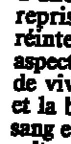
Le peintre colombien s'empare d'un sujet convenu, la corrida. Pour créer un code esthétique résolument novateur

LA CORRIDA PAR BOTERO,
Texte de José Manuel Caballero Bonald,
Le Cercle d'Art,
216 p., 154 pages couleurs, 990 F.

LES éditeurs de livres sur l'art sont, souvent, des gens qui prennent des risques. Les ouvrages qu'ils produisent nécessitent des investissements importants qu'ils doivent couvrir dans une période de ventes trop brève : ces fameuses fêtes de fin d'année. Cette fragilité commerciale explique en partie une prudence certaine dans le choix des sujets : s'il y a, chaque année, tant d'ouvrages sur les impressionnistes, les grands classiques, les artistes modernes dont l'œuvre est assez éloignée dans le temps pour faire déjà figure de valeur sûre, c'est qu'on ne se risque pas à franchir les frontières d'un certain goût commun, confirmé par de grandes expositions officielles.

Raison de plus pour saluer le travail qu'accomplissent les éditions du Cercle d'Art avec des artistes contemporains. Pour cette seule année 1990, le Cercle d'Art a publié de gros ouvrages sur le Japonais Kuli Sugaï, l'Italien Enzo Cucchi, l'Espagnol Antonio Saura, l'Américain Larry Rivers, l'Allemand Baselitz. Sans compter la monumentale édition du catalogue complet du Catalan Antoni Tapiès, dont le deuxième volume vient de paraître.

Pourquoi avoir sélectionné, dans ce remarquable ensemble, *la Corrida* du Colombien Fernando Botero ? En premier lieu parce que ce livre représente une manière d'accomplissement dans le travail de découverte de la peinture de notre temps entreprise par le Cercle d'Art : travail en collaboration constante avec l'artiste – accompli ici avec le coéditeur madrilène de l'ouvrage, Lerner & Lerner – à qui l'on donne la possibilité de réaliser « son » livre à partir de ses œuvres peints, dessinés ou gravés ; qualité exceptionnelle de la reproduction – ici une trame de 250 aux effets spectaculaires – et des papiers ; attention extrême portée enfin aux textes, trop souvent négligés ailleurs ou réduits à quelques approches obscures ou hagiographiques. Ici, le commentaire est du grand poète espagnol José Manuel Caballero Bonald qui, en quelques pages d'un langage simple, précis et subtil introduit au « mystère Botero », à cette œuvre intensément et allègrement paradoxale : *« Elle semble*, dit Caballero Bonald, *venir d'un lignage esthétique qui se perpétue au fur et à mesure qu'il enfreint la norme. »*



Le réel autrement

Ce paradoxe éclate avec une virulence particulière lorsque Botero traite d'un sujet convenu entre tous, celui de la corrida. D'une part, en effet, Botero se situe, de manière presque provocante, dans le strict domaine de la figuration dont il explore, avec une maîtrise technique surprenante, toutes les potentialités, jouant en virtuose des rythmes et de la couleur, des volumes et des valeurs expressives. Mais Botero exploite ce recours à la figuration pour créer un code esthétique et expressif qui lui appartient et qui transgresse tous ceux qui ont été jusqu'ici admis. Botero se sert de la réalité, mais c'est pour nous imposer, comme allant de soi, d'autres variantes de cette réalité, d'autres hypothèses figuratives qui nous font sentir le réel *autrement*.

Ce paradoxe peut encore s'exprimer en termes d'influences. Les « déformations » de Botero, ses figures énormes, ses personnages troublants, qui semblent hésiter entre l'exubérance caricaturale et une obésité tragique, appartiennent entièrement à deux mondes antagoniques. D'une part, celui du réalisme « primitif » latino-américain, fortement marqué par la démesure poétique, la violence, l'agressivité narrative, la satire sociale. D'autre part, celui de la peinture « cultivée » européenne, celle des Italiens de la Renaissance, des Espagnols du XVII[e] siècle, celle des maîtres de la composition et de l'art des volumes que Botero a, manifestement, longuement étudiée et méditée dans les musées.

De cette rencontre naît, ici, une autre mythologie de la corrida qui vient troubler celle que l'Espagne s'est construite. En ce sens aussi, la peinture de Botero est une réflexion sensible, personnelle, sur la manière dont les attributs les plus emblématiques d'une civilisation peuvent être repris, déformés, transgressés, réinterprétés pour dire un autre aspect de la vie, une autre façon de vivre et d'exprimer la laideur et la beauté, la vie et la mort, le sang et le sexe, la sauvagerie et la culture.

Pierre Lepape

SÉLECTION

Klimt figure de proue

Gustav Klimt, ce prince incontesté de l'érotisme viennois, fut par excellence le peintre de la femme fatale et des coquettes aux lourdes paupières, au regard fixe et énigmatique, tendant de manière désinvolte la main pour caresser une fleur. Il incarne Eros comme Egon Schiele Thanatos. L'excellent ouvrage de Gerbert Frodl, historien d'art autrichien, situe précisément Klimt dans la modernité viennoise et insiste sur tout ce que Kokoschka et Schiele lui doivent. Ni révolutionnaire, ni avant-gardiste, Klimt fut néanmoins la figure de proue de l'art viennois entre 1897 et 1919, grâce à son engagement résolu dans le mouvement de la sécession et aussi pour l'aide et l'impulsion qu'il donna aux artistes qui bientôt abandonneraient l'ornementalisme pour l'expressionnisme. – R. J.

► **Klimt**, *de Gerbert Frodl, Ed. Chêne, 160 p., 240 F.*

Redécouvrir l'expressionnisme

Sur la peinture expressionniste allemande, on s'en voudrait de tempérer son enthousiasme après la lecture de l'ouvrage décisif de Serge Sabarsky. L'expressionnisme allemand, c'est d'abord le groupe *Die Brücke* (le Pont) à Dresde et à Berlin et *Der Blaue Reiter* (le Cavalier bleu) à Munich. Mais c'est également une série de personnalités artistiques indépendantes telles que Max Beckmann, Otto Dix, Oskar Kokoschka et Christian Rohlfs, qui tous furent bouleversés et inspirés par Van Gogh et Munch – et qui décideront que *« ...sont avec nous ceux qui expriment sans détour et sans tricher leurs impulsions créatrices »*. Serge Sabarsky raconte admirablement comment Hitler organisa en 1937 l'exposition « Art dégénéré » et transforma la populace en critique d'art. *« Le fait est*, écrit-il, *que cinquante ans après l'événement à tous points unique que constitua l'exposition « Art dégénéré », aucune des instances officielles compétentes en Allemagne n'a eu l'idée de répéter cette manifestation, en l'affectant cette fois du signe contraire. Cette omission montre une fois de plus combien il reste à faire pour surmonter le passé. »*. – R. J.

► **La Peinture expressionniste allemande**, *de Serge Sabarsky, Ed. Herscher, 407 p., 480 F.*

Le chic Boldini

En 1929, deux ans avant de mourir à Paris, Giovanni Boldini, le peintre des mondaines et des snobs – personne n'a oublié son portrait de Robert de Montesquiou, – épouse une jeune journaliste italienne. Il est alors âgé de quatre-vingt-sept ans. Se tournant vers sa femme, il lui dit : *« Rappelle-toi seulement une chose : j'ai mis quatre-vingts ans à faire de mon nom ce qu'il est : sache le respecter. »* Avec l'ouvrage somptueux que Patrick Mauriès lui consacre, ce peintre qui n'aura cessé de décliner, de blasonner, d'atomiser le corps féminin, *« le projetant dans un flot de substances vaporeuses »*, reçoit un dernier hommage qui est comme un chant du cygne à une époque, a Belle Epoque, dont Boldini aura à jamais fixé les muses fragiles. – R. J.

► **Boldini**, *de Patrick Mauriès, introduction d'Alessandra Borgogelli, éd. Franco Maria Ricci, 184 p., 1 500 F.*

Les peintres de l'inconscient

La réputation des albums Skira n'est plus à faire, pour la qualité des reproductions, leur choix, la compétence des auteurs. Pierre-Louis Mathieu, voué depuis vingt ans à l'étude des symbolistes, donne ici une somme impressionnante sur un sujet que l'on pouvait craindre trop vaste pour un seul album. Quarante années de peinture européenne et anglaise, du post-impressionnisme à la période bleue de Picasso, se trouvent recensées ici à travers des œuvres majeures ou mineures, mais toutes significatives, et intelligemment rattachées à une définition du symbolisme comme rejet de la civilisation industrielle et du rationalisme au profit du rêve, du fantasme et de l'imagination. Car il n'existe pas de style symboliste aussi unifié dans ses formes que l'impressionnisme, le fauvisme et le cubisme ; la peinture symboliste se manifeste dans l'œuvre d'artistes qui, de Gustave Moreau à Giorgio De Chirico, en passant par Klimt, Gauguin, Van Gogh ou Ensor, cherchent leurs sujets et leurs thèmes plutôt dans leurs cauchemars ou leur inconscient que dans la réalité extérieure visée comme telle. – M. Ct.

► **La Génération symboliste, 1870-1910**, *de Pierre-Louis Mathieu, Skira, 224 p., 480 F.*

De la beauté chaque mois

Les éditions Phébus n'ont pas inventé le calendrier d'art, mais ils en proposent une série de vingt qui se remarquent par la qualité de leur mise en page, la beauté de leur gravure, la perfection de leur impression. Chaque calendrier est organisé autour d'un thème, décliné en douze images grand format. Des peintres : d'Arcimboldo à Hopper, de Chardin à Hokusaï. Des miniatures, des icônes, des paysages – le Yémen, le Sahara, la Provence – et deux photographes : Charles Marville, qui a photographié le Paris du second tiers du dix-neuvième siècle, et Edouard Boubat, auteur d'émouvants portraits d'enfants. – P. L.

► **Calendriers d'art**, *Editions Phébus, prix conseillé : 280 F.*

CIVILISATIONS

Leçons d'histoire naturelle

Le bestiaire de Rodolphe II, les oiseaux de Traviès : souvenirs – magnifiques – d'un temps où seuls les dessinateurs pouvaient rendre compte de la diversité du monde

LE PEINTRE ET L'HISTOIRE NATURELLE
de Madeleine Pinault. Flammarion, 288 p., 650 F.

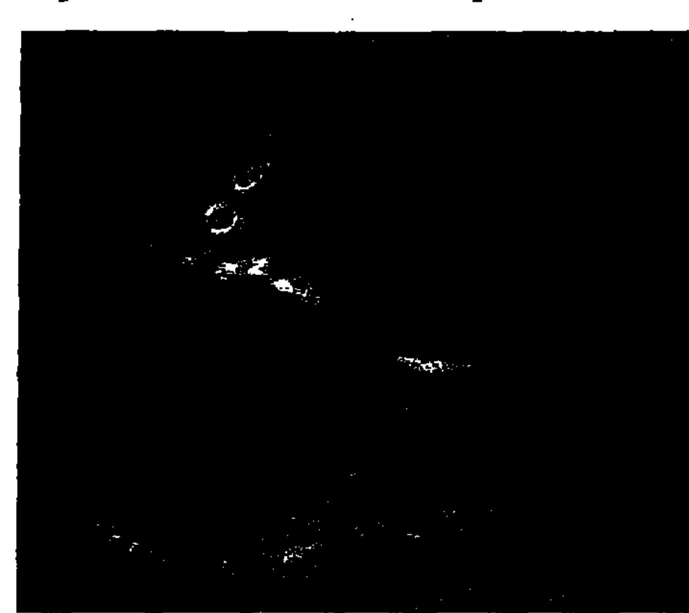
MONARQUE ET MÉCÈNE RODOLPHE II
d'Eliska Fucikova, Beket Bukovinska et Ivan Muchka. Cercle d'art, 272 p., 190 F.

LE BESTIAIRE DE RODOLPHE II
de Manfred Staudinger, Herbert Haupt, Eva Irblich et Thea Vignau-Wilberg. Editions Citadelles, coll. « Art et Nature », 550 p., 1 755 F jusqu'au 31 décembre 1990, 1 950 F ensuite.

LES OISEAUX LES PLUS REMARQUABLES PAR LEURS FORMES ET LEURS COULEURS
d'Edouard Traviès. Textes de Buffon, introduction de Jean-Jacques Brochier, Editions Duculot, 192 p., 780 F jusqu'au 31 décembre 1990, 880 F ensuite.

JUSQU'A l'avènement de la photographie, seuls les artistes, dessinateurs, graveurs ou peintres, pouvaient rendre compte de la diversité du monde. Leur contribution fut capitale pour le travail des scientifiques, et prit un essor considérable dès la fin du quinzième siècle, alors que les grandes découvertes maritimes et les circumnavigations qui s'ensuivirent permirent d'accéder à la connaissance des espèces exotiques des règnes animal, végétal et minéral. Pisanello, Léonard de Vinci et Dürer furent quelques-uns des précurseurs de cette longue lignée de créateurs saisis par le spectacle de la nature et désireux d'en recréer l'illusion, avec la précision du miniaturiste. Destinées aux collections iconographiques savantes et aux cabinets de curiosités des amateurs éclairés et des souverains européens, leurs œuvres déchaînèrent l'imaginaire occidental, suscitant autant de rêveries poétiques que de réflexions philosophiques.

Voyages et connaissance ; enrichissement des jardins, serres et potagers ; études anatomiques des animaux exhibés dans les ménageries et volières en vogue ; fascination pour les roches et les paysages : les différentes étapes et les multiples champs d'investigation de cette aventure picturale à vocation encyclopédique sont retracés dans *le Peintre et l'histoire naturelle*, un ouvrage rigoureux, vivant et superbement illustré.



La grande gerboise saharienne, 1777

De tous les souverains européens de cet âge d'or de la découverte de l'univers, Rodolphe II (1552-1612), éduqué à la cour d'Espagne, fut sans doute l'esprit le plus curieux de son temps et le monarque le plus inspiré à l'égard des créateurs. Cela, en dépit des tensions religieuses et politiques exacerbées de cette époque et des intrigues familiales qui pesèrent tout au long de son règne, aggravant la mélancolie dont il était affecté. Ainsi que le relate l'ouvrage passionnant édité au Cercle d'art, le fils de l'empereur autrichien Maximilien II cultivait, en adepte de la pansophie (connaissance universelle), une très haute idée de son rôle de protecteur des arts et des sciences. Les mathématiciens, astronomes (Tycho Brahé, Kepler), les antiquaires, peintres, sculpteurs et architectes (Arcimboldo, Bartholomeus Spranger, Hœfnagel, Adriaen de Vries, Aachen...), mais aussi les orfèvres, joailliers, lapidaires et horlogers, affluèrent à la résidence impériale installée à Prague en 1583, qui devint alors l'un des principaux centres culturels du monde.

Mécène éclairé et collectionneur impénitent, Rodolphe II de Habsbourg s'entoura ainsi d'œuvres d'art inestimables. Sa *Kunstkammer*, cabinet des arts et des curiosités le plus fourni de cette Europe du dix-septième siècle, renfermait évidemment des collections d'histoire naturelle. L'ouvrage somptueux et très érudit des Editions Citadelles reproduit le bestiaire inédit que l'empereur commanda à différents peintres, parmi lesquels, Dirck de Quade van Ravesteyn, ainsi que Georg et Jakob Hœfnagel. Les artistes ont tantôt reproduit les animaux de la ménagerie de Prague, tantôt se sont inspirés de gravures et de dessins antérieurs. Conservées au département des manuscrits et incunables de la Bibliothèque nationale d'Autriche, ces cent quatre-vingts gouaches réalisées sur parchemin sont un échantillon des *mirabiliae naturae*, découvertes ou fabulées, étudiées à l'époque. Ce trésor animalier offre par ailleurs quelques fantaisies de la nature, ainsi que les reproductions d'espèces dont on croyait alors l'existence avérée, tels que dragons, basilics et licornes au doux regard...

On connaissait le fabuleux recueil des *Oiseaux d'Amérique* du virtuose de l'aquarelle animalière John James Audubon (1785-1851). Le peintre voyageur américain eut un successeur digne de lui – quoique fort éloigné dans sa conception graphique – en la personne d'Edouard Traviès, illustrateur de génie des éditions de Buffon, d'Orbigny et Cuvier. Les frasques de son frère Charles-Joseph, caricaturiste de renom, ont laissé plus de traces dans la chronique que cet artiste dont on sait fort peu de choses, hormis les dates présumées qui balisent son existence : 1807-1867. La finesse des soixante-dix-neuf aquarelles des *Oiseaux les plus remarquables*, véritablement « mis en scène » dans leur environnement naturel, reflète l'extraordinaire beauté et la prodigieuse diversité du règne ornithologique. L'enchantement est total à la lecture des notices de Buffon – écrites dans une langue superbe, pleine de poésie et de subtilité – qui accompagnent chaque planche. Celui dont Mme du Deffand disait avec ironie qu'il se piquait de parler des femmes quand il ne connaissait que des espèces, s'est exprimé à la façon d'un humoriste et d'un moraliste hors pair. Au fil des pages apparaissent les oiseaux familiers qui marquent nos saisons : la si jolie lavandière automnale, l'éfarvatte, fauvette des roseaux au chant mélodieux ; la bergeronnette de printemps, et ce bel engoulevent, qui fut curieusement nommé crapaud volant et tette-chivre... Ils voisinent avec les spécimens recensés dans les terres lointaines, tels l'irène vierge, bel oiseau bleu de Java, le bacbakiri du cap de Bonne-Espérance, le curieux roi des gobe-mouches guinéen, ou encore cet oiseau de paradis, auquel la légende a prêté d'incroyables propriétés, comme celle de voler toujours, même en dormant et de ne vivre que de vapeurs et de rosée...

La sinistre réputation de l'effraie ; la vive sensualité du kakatoès à crête ; les fureurs guerrières de la pie-grièche ; la piété filiale du guêpier ; l'ardeur amoureuse des tourterelles... Mille anecdotes savoureuses relatives aux mœurs de la gent ailée ponctuent cette merveilleuse leçon d'histoire naturelle.

Valérie Cadet

Les fables de l'Œuf et du Chaos

Une balade ludique parmi les mythes de la création et les grands moments fondateurs

LE LIVRE DES GENÈSES
de Jacques Lacarrière. Ed. Philippe Lebaud, 272 p., 420 F jusqu'au 31 décembre, 480 F ensuite.

DE Sumer à la théorie du Big Bang, en passant par les détournements surréalistes, Jacques Lacarrière propose une anthologie des mythes de la création et des grands moments fondateurs. Il retrace les chemins que notre imagination a pris pour rejoindre l'Histoire. Mais plutôt que de faire le sec inventaire des cosmogonies, il s'attache à nous expliquer comment, au cours des siècles, les peintres et les illustrateurs les ont pensées – et reconduites – en les représentant. Résultat : *le Livre des genèses* est un fabulaire qui conviendra aussi bien aux amateurs d'art qu'aux enfants rêveurs, aux professeurs d'histoire qu'aux lecteurs de science-fiction et d'*heroic fantasy*.

Pourquoi le monde plutôt que rien ? Quand l'Univers a-t-il commencé ? Pourquoi la Terre s'est-elle dissociée du Ciel ? Et les éléments primordiaux (l'air, la terre, le feu et l'eau), comment se sont-ils séparés ? D'où vient l'Homme ? En convoquant les mythologies mésopotamiennes (sumériennes, puis sémitiques), méditerranéennes, indo-européennes, et en y rapportant la vision judéo-chrétienne, Lacarrière tente de distinguer deux types de réponses qui correspondent à deux familles d'esprit : ceux qui pensent que le Tout procède d'un Œuf primordial et ceux qui croient que le monde est issu d'un Chaos ordonné. Il tient ces deux options pour décisives. D'ailleurs, il affirme : « *En un mot, choisir d'où l'on vient – de l'Œuf ou du Chaos, – c'est choisir aussi qui nous sommes, ou qui nous pensons être : un Exilé ou un Promis.* »

Même si l'auteur fait l'impasse sur ceux qui, respectant l'ordre des choses, se posent d'abord la question de savoir si le monde est créé ou incréé, son intuition est ingénieuse. Elle permet, loin de toute contorsion ésotérique, d'entendre autrement la musique des mythes. D'autant qu'ici l'érudit et le conteur ne font qu'un. La théorie est fondue dans le récit.

Cosmogonie personnelle

L'exégèse traditionnelle devient une sorte d'itinérance ludique et informée, une balade iconique. D'où les facettes multiples de l'ouvrage ; il peut faire l'objet d'une lecture suivie, se feuilleter comme un almanach de luxe ou se consulter comme un livre de références...

Au reste, proche de la vision orphique (l'Œuf) ou partisan du point de vue d'Hésiode (le Chaos), chacun trouvera ici de quoi alimenter sa petite cosmogonie personnelle. Car, bizarrement, les mythes collent aux phantasmes et aux obsessions. Comme si chacun de nous était le dépositaire inconscient d'un théâtre d'ombres d'où surgiraient Scylla (le monstre marin), l'Hydre de Lerne, les géants grecs, Zeus, Cronos, les Néréides, Râ, le cri de la Mandragore, Prajapati (l'Homme premier), Léda et le cygne, Yggdrasil (le frêne cosmique) et une cohorte d'hommes-pierres, d'hommes et de femmes-plantes, de dieux cannibales et farceurs.

Certains lecteurs s'offusqueront de ce qu'Eve, la première femme biblique, née officiellement de la côte d'Adam, puisse être officieusement la lointaine survivance d'un calembour sumérien. N'empêche que beaucoup devineront, l'œil ébloui, le cœur partagé d'obscures invraisemblances et de vérités premières, le secret organique de ce genre de récits : les mythes n'ont pas l'air d'avoir vieilli d'une ride, et c'est pour cela qu'ils sont des mythes !

Jacques Meunier

CIVILISATIONS

Chemins de perfection

Des neiges de l'Himalaya aux grottes de Thaïlande, des photographes en quête de l'aventure humaine

LE FLEUVE GELÉ
d'Olivier Föllmi.
Nathan Image, 112 p., 80 photos couleurs, 350 F.

L'INDE DANS UN MIROIR
de Roland et Sabrina Michaud.
Nathan, 216 p., 175 photos couleurs, 395 F.

CHASSEURS DES TÉNÈBRES
d'Eric Valli et Diane Summers.
Nathan Image, 112 p., 60 photos couleurs, 340 F.

MÊME en Asie, la beauté n'est pas une. La beauté visible, vécue, mêlée au rythme des heures et aux actes des vivants. Seuls les sages s'emploient à fondre les contraires, à harmoniser le divers, à repérer l'éternel dans l'éphémère, à voir d'un œil égal le décor et la ronde des créatures. En fait la beauté, son intensité, son évidence, peut être pacifique ou cruelle, âpre ou sublime.

Quelques photographes déclinent depuis des années ces nuances de la splendeur changeante : Olivier Föllmi avec émotion, Roland et Sabrina Michaud avec rigueur et volonté transcendante, Eric Valli et Diane Summers avec goût du risque et sens du spectacle. Les trois albums qu'ils publient sont exceptionnels, pour leur perfection formelle certes, mais aussi pour les aventures et la quête dont ils témoignent. Le Zanskar, région de culture tibétaine située dans l'Himalaya indien, est depuis longtemps la seconde patrie d'Olivier Föllmi. Il y séjourne souvent, y compris l'hiver, une saison qui transforme cet ancien petit royaume en un lieu hors du monde. Les routes, les pistes, les cols sont bloqués par les neiges et la seule voie d'accès ou de fuite en direction du Ladakh est, sur 150 kilomètres, une rivière gelée. Dans cet environnement hostile et grandiose, la marche sur des glaces incertaines, par moins 30° C, prend des allures d'épopée. Surtout si des enfants participent à la caravane, accomplissant un tel exploit dans le but de rejoindre une école.

Impossible d'imaginer une histoire plus édifiante que celle qui est mise en images dans ce livre. Tout contribue à la création d'un conte de fée moderne : un pays perdu, un périple risqué, des paysages miraculeux, des loups affamés, et enfin, au sortir de ce fabuleux enfer blanc, un garçon et une fillette qui entrent souriants dans une salle de classe. Les photos d'Olivier Föllmi, superbes, et en tous points prodigieuses, confèrent une vraie grandeur à cet apologue quelque peu bien-pensant.

Tout aussi passionnés, sincères et moralistes, Roland et Sabrina Michaud poursuivent leur exploration du temps immuable sous les illusions de l'agitation présente, leur recherche de l'unité sous les reflets proliférants du monde. L'Inde devait être le terrain privilégié d'une entreprise à proprement parler spirituelle, qui tend à révéler autant qu'à représenter, et qui s'attache plus à l'essence des êtres et des choses qu'aux aléas de leur existence.

La mise en résonance de miniatures ou de statues anciennes avec certains instantanés d'aujourd'hui, en assurant comme un suspens des âges, réalise et exprime cela de manière saisissante. A Luchnow en 1987, les joueurs d'échecs ont la même grâce alanguie, la même concentration paisible que celles de leurs devanciers peints au XVIIIe siècle. Les lutteurs d'Ayodhya s'entraînent comme s'entraînaient ceux de l'époque moghole. Et les exemples, à suivre les Michaud, semblent se multiplier sans fin dans tous les domaines d'activités. Leur ouvrage, admirablement composé, s'apparente à un hymne voué à la présence du divin sur terre, un hymne au Créateur à travers chacune des métamorphoses de sa création. *« C'est en contemplant la perfection divine que l'on devient soi-même parfait »*, affirment-ils en préface comme pour justifier leur regard sélectif dans le champ troublé du réel. Et s'il n'est pas sûr que la contemplation suffise, leur livre se présente bien comme un chemin de perfection.

Avec Eric Valli et Diane Summers, ce sont les hommes et leurs combats de survie qui se trouvent célébrés, magnifiés. Déjà auteurs d'un reportage époustouflant sur les *Chasseurs de miel* du Népal, ils révèlent maintenant les pratiques funambules des chasseurs de nids d'hirondelles de Thaïlande. Dans des grottes sombres, aussi hautes que des cathédrales, des hommes escaladent d'incertains échafaudages de lianes et de bambous pour aller détacher des parois les nids que les hirondelles ont édifiés avec leur seule salive.

On sait que, dans la cuisine chinoise, ces nids sont considérés depuis l'époque des Ming comme le met le plus délicat, le plus revigorant. Ils sont à ce point recherchés que leur prix justifie qu'on les désigne comme un véritable « or blanc ». Mais l'appât du gain ne saurait être l'unique motivation des chasseurs de nids qui, dans un décor vertigineux et hanté, semblent les servants d'un étrange rituel. *« Nos ancêtres pouvaient franchir le vide sans l'aide de bambous, voir dans le noir sans torche et réclamer l'aide des esprits en cas de danger*, dit Sahat, le chef des chasseurs. *Aujourd'hui, la magie a disparu. Il vaut mieux que nos bambous soient solidement fixés, car dans les grottes les esprits sont encore nombreux. »*

A l'assaut des ténèbres, ces prédateurs humbles et héroïques dérobent de frêles trésors pareils à des gouttes de cristal aux voûtes des cavernes. Le livre qui leur est consacré est splendide et poignant, comme s'il fixait, en un monde de plus en plus normalisé, l'ultime trace des *« hommes qui vont là où les oiseaux volent »*.

André Velter

Passions extrêmes

Groenland, le très froid
Djibouti, le très chaud

ULTIMA THULÉ
de Jean Malaurie.
Bordas, 320 p., 495 F.

DJIBOUTI EVASION
d'Eric Weiss.
Ed. du Fer à marquer, 162 p., 345 F.

QUOI de plus froid que le nord du Groenland ? Quoi de plus chaud que la République de Djibouti ? Ces deux terres extrêmes n'ont rien en commun si ce n'est leurs rigueurs opposées. L'une et l'autre, pourtant, ont séduit deux amoureux de natures difficiles et des populations qui savent vivre dans des environnements où nous, Français, vivant dans le confort, mourrions très vite de froid ou de chaud, de faim ou de soif : Jean Malaurie qui a multiplié depuis 1948 les séjours au Groenland et dans les autres régions arctiques, Eric Weiss qui a su en sept années passées à Djibouti découvrir les beautés et les modes de vie de la plus petite république de l'Est africain.

Avec *Ultima Thulé*, Jean Malaurie retrace tout à la fois la difficile et meurtrière exploration de la côte ouest du Groenland, la vie traditionnelle des Inuit (comme s'appellent eux-mêmes les Esquimaux) et l'arrivée de la civilisation occidentale. Le livre contient donc des cartes, des gravures, des photos et des récits, depuis la première expédition du capitaine John Ross (1817-1818) jusqu'aux voyages de Jean Malaurie lui-même, des légendes, des objets et des dessins esquimaux. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer : l'ingéniosité et le sens artistique des Inuit ou l'audace, la ténacité et le sens de l'observation des explorateurs ?

Le livre d'Eric Weiss veut simplement montrer la République de Djibouti. Les textes sont clairs et courts et les photos – prises en majorité par l'auteur, – sont superbes. Que ce soit le museau gris et blanc d'un singe vert ou les joues (et les fesses) rouge vif d'un babouin, les gravures rupestres préhistoriques ou les habitats démontables faits de nattes, les volcans éteints ou actifs, les bergers, une belle locale qui soigne la peau de son visage avec une pâte jaune d'aspect surprenant et même une cascade.

Yvonne Rebeyrol

Signalons encore : *Habiter New-York*, de Chipy Irvine et Alex McLean (Le Chêne, 204 p., 360 F) ; *Parcs naturels du monde* (Larousse/WWF, 608 p., 450 F) ; *Un hiver berbère*, de Titouan Lamazou et Karin Huet (Jeanne Laffitte, 164 p., 390 F) ; *Marrakech, demeures et jardins secrets*, de Narjess Gachem-Benkirane (ACR, 264 p., 490 F) ; *l'Essor de l'Espagne*, d'Henri Stierlin (Arthaud, 248 p., 490 F).





LIVRES ◆ ETRENNES

CIVILISATIONS

SÉLECTION

Le vizir oublié

Aper-El, probablement vizir – ou premier ministre, – du pharaon Aménophis III, était un personnage considérable. Mais il était totalement inconnu jusqu'à ce qu'une équipe d'archéologues français et égyptiens dirigée par Alain Zivie, directeur de recherches au CNRS, retrouve dans la nécropole de Saqqarah, à 25 kilomètres au sud du Caire, l'entrée de sa tombe, puis – dix ans plus tard ! – la chambre funéraire. Alain Zivie présente les travaux de son équipe et aussi toutes les questions soulevées par la tombe d'Aper-El. On peut ainsi comprendre les difficultés rencontrées par les archéologues. Mais on peut aussi admirer les superbes objets mis au jour : vases canopes en calcaire fin dont les bouchons sont sculptés en têtes humaines, masques aux yeux incrustés en pâte de verre, couvercles de cercueils portant des amulettes et des inscriptions, figurines funéraires (ou *ouchebtis*), éléments de collier en or, vases d'albâtre, tête de femme en bois stuqué... - Y. R.

▶ **Découverte à Saqqarah, le vizir oublié,** *d'Alain Zivie, Le Seuil, 198 p., 350 F jusqu'au 31 décembre, 390 F ensuite.*

Toutes les Arménies

A l'*Histoire des Arméniens*, publiée par la même maison en 1982 et rééditée en 1986, manquait un volet iconographique. Cela est remarquablement fait avec *les Arméniens, histoire d'une chrétienté*, livre-album qui peut également se suffire à lui-même puisque les illustrations s'encastrent dans des textes historiques, politiques ou culturels, de douze spécialistes, du père Riquet à Anahide Ter-Minassian, de Dickran Kouymjian à Yves Ternon. De la naissance du plus ancien Etat chrétien aux victimes du premier génocide du vingtième siècle, des paysages aujourd'hui interdits du Karabagh (URSS) à l'imagerie populaire, des églises médiévales en ruines de l'actuelle Turquie aux photos familiales du siècle passé, des moines arméniens catholiques de Venise aux simples mortels à Beyrouth ou Vienne (Isère), ce sont toutes les Arménies du monde qui défilent dans cet ouvrage sobre, clair et très parlant. - J.-P. P.-H.

▶ **Les Arméniens, histoire d'une chrétienté,** *ouvrage collectif sous la direction de Gérard Dedeyan, Privat, 128 p., 140 ill. dont 60 en couleur, 195 F.*

L'Egypte en majesté

Christian Delacampagne, philosophe de formation, a été directeur du Centre culturel français du Caire de 1987 à 1989. Il propose un travail de synthèse sur le domaine infini de l'Egypte qui ne cesse de constituer pour tout l'Occident *« un très ancien rêve »*. Politique, rituels religieux, culte des morts, structures mentales sont étudiés dans une première partie. Les grandes étapes de l'histoire égyptienne et les éléments de son legs composent la seconde. Les photos d'Erich Lessing sont magnifiques. Forcément magnifiques. – M. B.

▶ **Immortelle Egypte,** *de Christian Delacampagne, photos d'Erich Lessing, Nathan, 280 p., 450 F.*

Fleuve des dieux et des hommes

« Le Gange est le fleuve de l'Inde par excellence, aimé de son peuple et autour duquel s'entremêlent sa mémoire raciale, ses espoirs et ses peurs, ses cruautés, ses chants de triomphe, ses victoires et ses défaites », affirmait Jawaharlal Nehru. Né sur les crêtes de l'Himalaya – le séjour des dieux et de Shiva, – le Gange irrigue les plaines de l'Inde septentrionale. Des millions d'hommes et de femmes convergent sur ses rives pour se purifier l'âme et le corps dans ses eaux. Avant de se jeter dans le golfe du Bengale, le fleuve accomplit un voyage long de quelque trois mille kilomètres. Ses colères, à l'époque de la mousson, sont redoutées des riverains, même si elles sont accueillies avec fatalisme. Source d'inspiration pour les poètes et les penseurs indiens, le Gange résume bien toutes les contradictions de l'Inde d'hier et d'aujourd'hui. – P. Dra.

▶ **Le Gange,** *textes d'Amina Okada et photographies de Fred Kohler, Editions AGEP, 180 p., 450 F.*

Juifs de Prague

C'est une loi d'assainissement qui, le 11 février 1893, mit fin au ghetto de Prague. Cinq synagogues, la mairie et le vieux cimetière échappèrent aux pioches des démolisseurs. Ainsi s'achevaient huit siècles d'une histoire tourmentée durant lesquels les périodes de persécution alternèrent avec les périodes de paix relative. La création en 1512 de la première imprimerie hébraïque au nord des Alpes assura à la communauté juive de Bohême une influence dans toute l'Europe centrale. Si la cité juive ne fut intégrée juridiquement à la ville de Prague qu'en 1861, depuis quelques siècles déjà, des artistes et des médecins du ghetto s'étaient imposés au-delà des murs. Aujourd'hui, seules quelques pierres tombales du vieux cimetière juif portent encore témoignage... – P. Dra.

▶ **Le Ghetto de Prague,** *de Milada Vilimkova, traduit du tchèque par Françoise et Karel Tabery, Aurore-Editions d'Art, 232 p., 190 F.*


Extrait de *l'Histoire technique et morale du vêtement*

Pompéi dans sa perfection

Que faut-il le plus admirer ? Les artistes qui ont réalisé les peintures à fresque romaines ? Les photographes ? La technique de photogravure par scanner et celle d'impression sur papier *onion skin* ? Les textes explicatifs simples ? Il est impossible de le dire, même lorsqu'on a fini de lire et de regarder *la Peinture à fresque au temps de Pompéi*. Le livre est beaucoup plus qu'un superbe album mis en scène par Maurice Guillaud. Les textes du même Maurice Guillaud, de Baldassare Conticello, surintendant des antiquités de Pompéi, d'Alix Barbet, directeur de recherche au CNRS, et de... Vitruve, ingénieur et architecte romain du premier siècle après Jésus-Christ, sont instructifs et clairs sans jamais être ennuyeux et permettent de replacer ces chefs-d'œuvre picturaux dans leur époque. – Y. R.

▶ **La Peinture à fresque au temps de Pompéi,** *de Jacqueline et Maurice Guillaud, Guillaud Editions, 256 p., ill. très nombreuses et exceptionnelles, 945 F.*

Les tisserands du Nil

L'Exposition universelle de 1900 révéla au monde l'art des tisserands coptes. Aujourd'hui, au gré des fouilles, plus de 35 000 pièces ont été dénombrées. La plupart ont été retrouvées dans des tombes creusées dans un sol sablonneux et sec, d'où l'exceptionnelle conservation des tissus. Chargée de la section copte au département des antiquités égyptiennes du Musée du Louvre, Marie-Hélène Rutschowscaya souligne combien certains artistes contemporains, dont Matisse, furent sensibles à l'art copte. Son ouvrage, érudit et passionné, est, de par son iconographie et sa facture, un enchantement pour l'œil. – P. Dra.

▶ **Tissus coptes,** *de Marie-Hélène Rutschowscaya, Adam Biro, 160 p., 590 F.*

Les quêteurs de mirages

Le Ténéré a mauvaise réputation auprès des amoureux du désert depuis que la caravane publicitaire et médiatique du Paris-Dakar l'a transformé en un lieu à la mode où il est de bon ton de prendre la pose de l'aventurier en goguette. L'ouvrage du photographe des déserts Jean-Marc Durou vient fort opportunément nous rappeler que, une fois les derniers véhicules passés, touaregs et Toubous reprennent possession du vent et des sables et qu'il ne demeure plus alors aucune trace de ce qui n'aura été, en définitive, qu'un mirage de plus. Théodore Monod demeure à quatre-vingt-huit ans un quêteur de mirages. Il y a entre le désert et ce scientifique humaniste comme un pacte d'amitié. Isabelle Jarry a reconstitué, à partir des textes mêmes de Théodore Monod, une traversée du siècle à nulle autre comparable. Plus connu qu'entendu, Théodore Monod n'a jamais renoncé à un seul de ses refus, mais sait-on vraiment quelle utopie il poursuit en continuant à approfondir ses connaissances et en repartant vers les terres que ses pas ont déjà foulées ? – P. Dra.

▶ **Ténéré,** *de Jean-Marc Durou, Editions AGEP, 216 p., 540 F.*

▶ **Mémoires d'un naturaliste voyageur,** *de Théodore Monod, textes recueillis par Isabelle Jarry, préface de Jean Rouch, iconographie de Jean-Marc Durou, Editions AGEP, 180 p., 450 F.*

Vêtir ceux qui sont nus

Revers de sa supériorité : à la différence des autres créatures vivantes, l'homme ne pourrait pas vivre longtemps de ses seules protections naturelles. Il lui faut se vêtir. Mais c'est aussi le propre de son génie de culturaliser cette contrainte naturelle : le vêtement ne sert plus seulement à se préserver du froid, de la chaleur, de l'humidité ou de la sécheresse. Il devient un vaste signifiant social, religieux, psychologique ; un véritable discours de la société sur elle-même. C'est un grand voyage à l'intérieur de ce discours infini qu'accomplit Maguelonne Toussaint-Samat. Voyage souriant, alerte, l'écrivain possédant l'art d'aborder l'histoire, l'ethnographie, la technologie sans verser dans le jargon des spécialistes. Elle parcourt l'espace et le temps d'une plume allègre, parle de la production et des techniques du vêtement avec précision, d'économie, de mœurs, de modes avec des formules frappantes, de symbolique, de couleurs, de formes en soulignant justement les relations complexes entre le vêtement comme réalité et le vêtement comme fiction. De quoi penser, de quoi rêver. – P.L.

▶ **Histoire technique et morale du vêtement,** *de Maguelonne Toussaint-Samat, préface d'Yves Saint Laurent, Bordas, 512 p., 345 F.*

Rêveries ferroviaires

Qu'une femme écrive un livre sur l'histoire des chemins de fer est bien peu commun. Sophie de Mazenod, qui a sous-titré son ouvrage *Histoire des trains de luxe, des grands express et des petites lignes pittoresques*, a engagé le pari et l'a tenu. Le récit linéaire, continu, est agrémenté, dans les marges, de notices historiques, de photos légendées, d'anecdotes, de biographies... Sa lecture s'apparente, à s'y méprendre, à celle que l'on pratique dans un train, lorsque l'on détache les yeux de sa lecture pour regarder le paysage qui défile derrière la fenêtre, pour rêver ou pour lier conversation avec un voyageur. – J.-C. R.

▶ **Ces trains qui font rêver,** *de Sophie de Mazenod, Solar, 156 p., 160 F.*

Histoire d'œufs

Né en Russie dans une famille française émigrée à la fin du dix-septième siècle, Peter Carl Fabergé (1846-1920) reprit l'entreprise paternelle en 1870, et, très vite, abandonna la fabrication de bijoux en or et en argent pour se consacrer à la création d'accessoires à usage personnel (boutons de manchette, manches d'ombrelle, épingles de cravate, etc.) et d'objets de décoration pour le bureau ou la table.

La gloire de Fabergé fut complète lorsque, en 1885, le tsar Alexandre III lui commanda un œuf pour, selon la tradition, l'offrir à l'impératrice à l'occasion des fêtes de Pâques. Son successeur, Nicolas II, par ailleurs mal inspiré, ne put faire moins que de poursuivre la coutume... – P. Dra.

▶ **Fabergé et les maîtres orfèvres russes,** *sous la direction de Gérard Hill, traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot, Belfond, 320 p., 795 F.*

Ebénistes picards

Cinq cents ans de mobilier picard. Le sujet pourrait sembler aride. Mais Laurence Fligny, dans *le Mobilier en Picardie 1200-1700*, a su allier érudition et vivacité. En plus, elle a réuni une extraordinaire iconographie qui fait de son ouvrage, complet et savant, un album qui réjouit l'œil des amoureux des meubles anciens de nos provinces. – Y. R.

▶ **Le Mobilier en Picardie, 1200-1700,** *de Laurence Fligny, Picard, 360 p., très nombreuses photos, 550 F.*

CIVILISATIONS

L'art de vivre italien

Cinq livres-promenades pour découvrir les charmes transalpins : raffinement, luxe et volupté...

L'ART DE VIVRE À VENISE
de Frédéric Vitoux.
Photographies en couleurs de Jérôme Darblay.
Flammarion, 252 p., 360 F.
Cet album vient d'obtenir le prix Manuel-Canovas.

LE GHETTO DE VENISE
de Roberta Curiel et Bernard Dov Cooperman.
Photographies en couleurs de Graziano Arici.
Herscher, 176 p., 370F.

VITERBO DELLE DELIZIE LA CAMERA DELLE BELLE CASTELLANE, CORTEGIANE DOMINATRICI
Plusieurs auteurs, photographies en couleurs d'Araldo de Luca.
Version italienne et anglaise, Franco Maria Ricci (FMR).
290 p., 1 500 F.

LES PLUS BELLES DEMEURES D'ITALIE
de Jack Basehart.
Photographies de Roberto Schezen, textes de Ralph Toledano.
Ed. Mengès, 520 p., 780 F.

SPLENDEUR DES JARDINS ITALIENS
de Lorenza de Medici.
Avec la collaboration de Giuppi Pietromarchi.
photographies en couleurs de John Ferro Sims, traduit de l'italien par John Froberger.
Flammarion, 192 p., 295 F.

IL est des lieux où la notion d'art de vivre prend une saveur particulière. Le nom du lieu appelle cet art impalpable dont l'initiateur semble être ce nom même. Les amants de Venise, célèbres ou non, furent et sont légion, et Frédéric Vitoux n'est pas un amoureux isolé au pied de la Sérénissime. Il est le seul cependant à l'avoir assez aimée et rêvée – dans un roman qui porte ce titre, paru à la fin de l'été au Seuil (voir «le Monde des livres» du 7 septembre) – avec assez d'ardeur pour la reconstruire, tel un château d'air, sur les bords de la Seine, dans l'île Saint-Louis.

Avec le photographe Jérôme Darblay, il revient à une plus tangible réalité dans l'album intitulé *l'Art de vivre à Venise*. Des eaux calmes et miroitantes de la lagune aux intérieurs patriciens, des ateliers où se perpétuent les traditions artisanales aux espaces de luxe ou de secret de la cité des Doges, les deux auteurs, par ruelles et canaux, recomposent leur propre itinéraire : *«A mesure que j'ai connu Venise*, écrit Vitoux, *et que j'ai appris à y vivre, j'ai désappris à l'admirer ou, plus exactement, à détacher d'elle tel ou tel fragment de pure admiration. A mesure que j'ai connu Venise, je me suis mis à tout confondre à Venise, à tout prendre en bloc, à tout aimer de cet amour absolu qui ne pèse jamais le pour et le contre, les sujets de satisfaction et les sujets de déception, les préférences et les rejets.»* Outre sa qualité, ce volume offre également un ensemble de renseignements pratiques et d'adresses qui feront du touriste presque un intime de la Sérénissime...

Assez peu fréquenté par les touristes, le Ghetto de Venise – c'est dans la cité des Doges que le terme de ghetto, qui devait connaître en Europe un si terrible destin, apparut – se distingue par son charme sévère et sa belle sobriété. C'est au seizième siècle, en 1516, que les juifs de la cité furent relégués dans cette partie de la ville, au nord du Grand Canal. Les hautes maisons du campo Ghetto Nuovo, les synagogues et l'ensemble de ce quartier, dont Roberta Curiel et Bernard Dov Cooperman retracent la complexe histoire, demeurent un élément essentiel de la riche diversité de Venise.

Quittons la lagune pour descendre plus au sud. A l'ombre du mont Cimino, Viterbe commande la plaine du Latium. L'antique cité d'origine étrusque où s'établit au treizième siècle la cour du pape, regarde, du haut de ses tours, sa vieille ennemie, Rome. On ne peut imaginer plus somptueux hommage à la *«ville des belles dames et des belles fontaines»* que celui rendu par Franco Maria Ricci dans le livre qu'il vient d'éditer, en italien et en anglais, sous le titre *Viterbo delle delizie*.

Giulia Farnese, Olimpia Maidalchini Pamphili, belle-sœur du pape Innocent X, Anna Maria de la Trémoille, princesse des Ursins, ou Maria Hardouin, la femme de D'Annunzio... Des noms de rêve pour les dames qui élirent demeure autour de Viterbe, avec leur visage figé dans le marbre ou sur la toile. Sans quitter ce rêve ni se départir de leur impassibilité, elles se font les guides de ce délicieux périple. Du Palazzo Farnese, d'Orsini avec son «parc des monstres» à Bomarzo, aux admirables jardins et fontaines de la villa Lante à Bognaia, dont Montaigne contempla les *«beautés»*, *«l'art»* et *«l'agrément»* ... Ce sont les multiples scènes et décors de ce même art de vivre, poussé à son plus haut, à son plus théâtral raffinement.

Avant de quitter les charmes transalpins, on pourra rendre visite, en imagination, aux plus belles demeures d'Italie avec, comme guide, l'imposant album des éditions Mengès, ou se promener dans quelques uns des beaux jardins – dont certains jamais photographiés – par l'entremise de l'ouvrage plus modeste de Lorenza de'Medici. Raffinement, luxe dans toute ses tonalités, goût (plus ou moins bon), volupté du détail... Difficile, après ce périple, de se retrouver entre les quatre murs de sa chambre de bonne!

Patrick Kéchichian

Angkor, toujours

La merveille khmère a un urgent besoin d'être entretenue. La communauté internationale y est prête, mais...

ANGKOR
de Claude Jacques.
Bordas, 191 p., très nombreuses ill., 395 F.

LES deux cent quatre-vingt-sept temples d'Angkor (Cambodge) constituent sans nul doute un des plus beaux ensembles monumentaux et artistiques créés par l'homme. Tout le monde – ou presque – a entendu parler d'Angkor-Vat, un temple hindouiste élevé pendant la première moitié du douzième siècle par le roi Suryavarman II, et un certain nombre de personnes se rappellent encore avoir vu, à l'Exposition coloniale de 1931, une réplique partielle – le pavillon d'entrée est long de près de 230 mètres et le temple, douves comprises, occupe un quadrilatère long de 1 500 mètres et large de 1 300 mètres – mais fidèle. Or on oublie trop souvent que l'ensemble d'Angkor comprend beaucoup d'autres monuments remarquables édifiés du huitième au quatorzième siècle, dont une bonne demi-douzaine sont, comme Angkor-Vat, grands comme nos cathédrales.

Abandonnés au quinzième siècle, mais non oubliés des populations locales, les temples d'Angkor ont été peu à peu envahis par les herbes, les lichens, les broussailles, puis les arbres. Ce fut l'honneur de la France, puissance protectrice depuis 1863 de créer en 1898, la Commission archéologique pour l'Indochine, transformée, en 1900, en Ecole française d'Extrême-Orient, dont la tâche principale fut de s'occuper d'Angkor, restitué au Cambodge par le Siam en 1907.

Blocage diplomatique

Dégagements, consolidations, démontages et remontages de temples entiers se succédèrent jusqu'en 1970, année de la déposition du prince Sihanouk et de l'entrée du Cambodge dans la guerre et, même, jusqu'en 1975, année où les Khmers rouges instaurèrent leur régime fou et sanguinaire.

Angkor a moins souffert de la guerre et des Khmers rouges qu'on n'aurait pu le craindre. Même s'il y a eu quelques destructions de statues et de panneaux sculptés et même s'il y a eu des vols. Mais aucun temple, même les plus grands, n'est construit sur des fondations. Les pierres sont assemblées à joints vifs (sans ciment de liaison). Le poids des monuments et les pluies abondantes conjuguent donc leurs effets pour disloquer les édifices.

Il est donc vital de pratiquer une surveillance et un entretien constant.

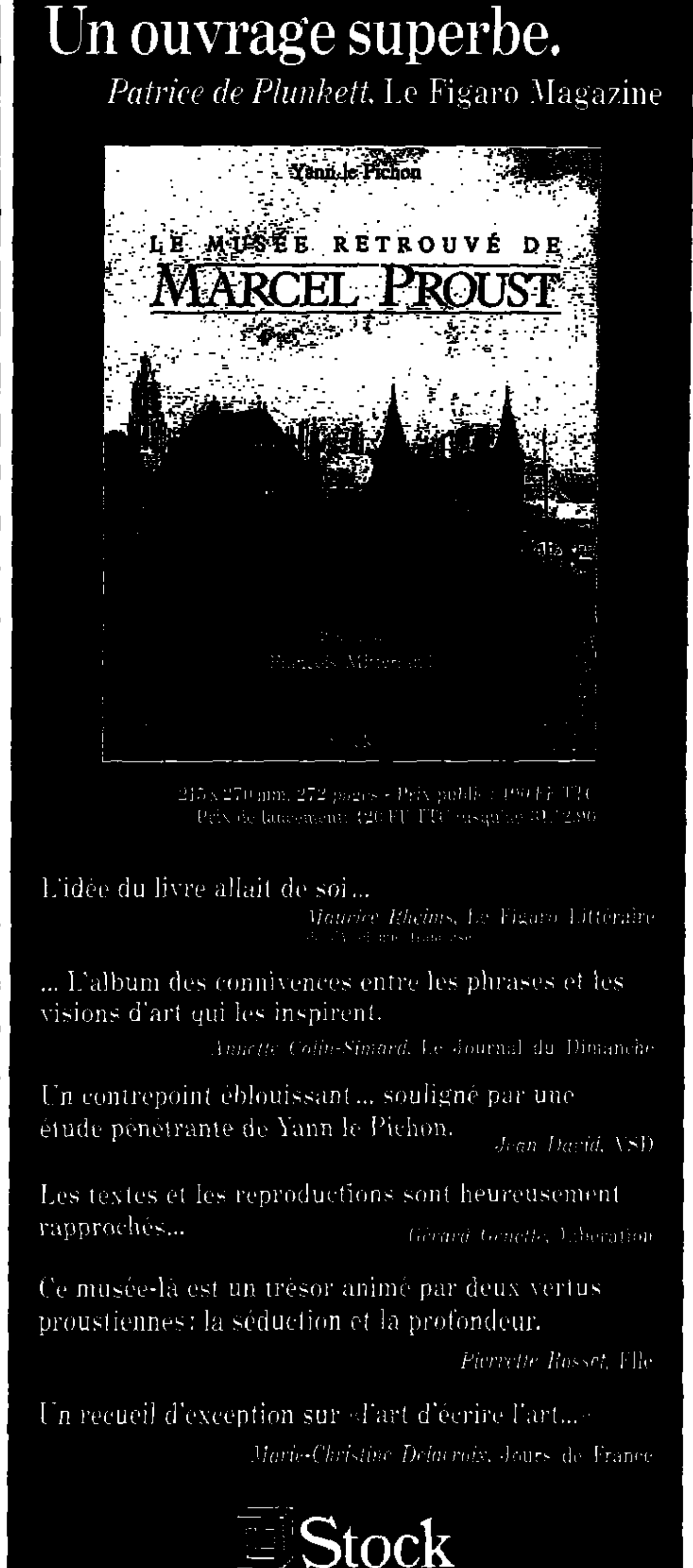
Le gouvernement de Phnom-Penh, l'UNESCO, la France, le Japon, les Etats-Unis, tout le monde veut sauver Angkor. Ce qui n'est pas possible sur le plan diplomatique puisque le gouvernement cambodgien, installé par les Vietnamiens, n'est pas reconnu par la communauté internationale et que les Khmers rouges représentent toujours le Cambodge aux Nations unies! Les Indiens ont bien entrepris une restauration mais, de l'avis des experts, leur travail est catastrophique.

Dans son très beau livre *Angkor*, Claude Jacques, qui a travaillé neuf ans au Cambodge dans le cadre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, parle brièvement de tous ces problèmes. Mais, surtout, il nous donne un tableau – synthétique et illustré de photos admirables et de croquis des principaux monuments – de l'évolution de l'architecture et des styles tout au long des sept siècles de l'époque d'Angkor, des rois qui firent faire ces merveilles et de ce qu'on sait de la civilisation khmère.

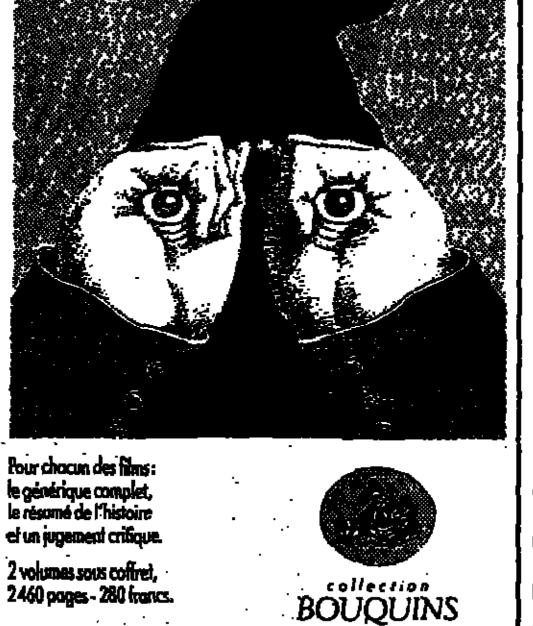
Les temples et leurs décorations sculptées sont parmi les grands chefs-d'œuvre que les hommes ont su concevoir et réaliser. Mais la vie des Khmers de l'époque d'Angkor et même celle des rois sont mal connues. Hormis les demeures des dieux ou du Bouddha, toutes les habitations étaient en bois et ont donc disparu depuis longtemps. Seules les sculptures, notamment celles qui ornent le Bayon (un temple bouddhique, un des plus admirables monuments d'Angkor, construit au douzième siècle et animé par les deux cent seize figures de Bouddha souriantes et énigmatiques qui ornent les quatre faces des cinquante-quatre tours), donnent quelques renseignements sur la vie quotidienne.

Angkor, un livre qui donne vraiment envie que soit dénoué l'imbroglio politique actuel et que l'on sauve une des grandes merveilles du monde.

Y. R.







PHOTO

La femme américaine

De Diane Arbus à Cindy Sherman, à travers les mythes une promenade fascinante et les stéréotypes

DIANE ARBUS
Nathan Image, 192 p., 179 F.

GRETA GARBO photographies 1920-1951
Introduction de Klaus-Jürgen Sembach. Schirmer/Mosel, 128 p., 78 planches, 148 F.

MARILYN
Photos de Ed Feingersh, texte de Bob La Brasca. Nathan Image, 112 p., 195 F.

CINDY SHERMAN « Untitled Film Stills »
Texte d'Arthur C. Danto, Schirmer/Mosel, 120 p., 40 photographies, 298 F.

TOUT le monde a ce désir de vouloir donner de soi une image, mais c'en est une tout autre qui apparaît, et c'est cela que les gens remarquent, disait Diane Arbus, morte à New-York le 26 juillet 1971, à l'âge de quarante-huit ans, après avoir réalisé une des œuvres les plus singulières de l'histoire de la photographie et dont on réédite enfin la monographie publiée en 1972, et qui était devenue introuvable. Fascinée par ce qui est unique en chacun, Arbus a photographié les monstres, les travestis, les nudistes et les femmes seules. Riches, veuves ou délaissées, elles sont toutes marquées par l'absence de l'homme comme *Une jeune femme avec son bébé singe*, un macaque baptisé Sam, traité tel un enfant. Clouant au pilori épouses et mères de famille, Diane Arbus n'épargne pas davantage les femmes marginales (strip-teaseuses, danseuses ou actrices de burlesque) qui croient échapper aux stéréotypes de la représentation sociale mais qui, en s'exhibant, ne font que se soumettre aux normes établies par une société d'hommes.

Un alliage terrifiant

C'est l'exception qui intéressait Arbus, et non pas l'archétype. Par l'émotion, elle visait à déstabiliser les valeurs reconnues et tentait de mettre en déroute les règles du normal. L'impact inouï de cette œuvre bâtie sur l'obsession de la vérité, le refus du conforme et le dédain de la beauté revient subtilement en mémoire lorsqu'on contemple le faciès mythique de Garbo, *« sorte d'état absolu de la chair, que l'on ne pouvait ni atteindre ni abandonner »*, selon Barthes. Et dont Klaus-Jürgen Sembach conte en détails la fabrication qui mue le *« visage-objet »* de cette égérie platonicienne en archétype du visage humain. Fardé, farineux, presque plâtré, lifté par l'éclairage, d'une extrême beauté, le visage déifié de Greta Louisa Gustafsson, dite Garbo – impénétrable comme un masque, – allie l'immuable dureté de l'éphémère et l'indégradable essence de la beauté. Dénuée de corps, désexuée, statufiée par l'image fixe, Garbo, à l'éternel regard inexpressif, sous l'objectif de Steichen ou de Sinclair Bull, figure une femme idéale en laquelle chacun projette son idée de la perfection.



Brassaï: Marlène vers 1937

Alliage terrifiant du charme et de l'inaltérable, le visage traité comme un langage fascine car il suggère la personnification intouchable d'un absolu. Aide-coiffeuse, puis mannequin, Garbo se métamorphose peu à peu en une créature mythique, purement imaginaire, venue d'un autre monde. Une absence d'être nourrit son immatérialité d'indéfinissable mutante si bien suggérée par l'insaisissable *Mata-Hari* (1932). Le profil renversé adopté dès 1925 pour Arnold Gente souligne l'apprêt stylisé d'une splendeur unique. A New-York, en 1946, Cecil Beaton humanise sa « douloureuse beauté » hors studio. Et Hoyningen-Huene pour *Vogue* offre enfin de cette star inaccessible, érigée en monument, en « œuvre d'art publique », l'image fragile d'une statue qui se fend.

C'est l'envers de cette fascinante effigie que révèle un lot de clichés inédits de Marilyn retrouvés dans un entrepôt en 1987, et tirés d'un reportage commandé fin mars 1955 à Ed Feingersh par le magazine *Redbook* où il fut publié sous le titre « La Marilyn Monroe que vous n'avez jamais vue ».

Norma Jean au naturel

A un tournant de sa carrière, l'actrice la plus célèbre d'Hollywood vit depuis quelques mois à l'écart de l'écran. Il faut modifier son image, la sortir du statut de femme-objet, montrer qu'elle est une comédienne à part entière et une femme comme une autre. Feingersh la suit durant huit jours. A l'inverse du « sex-symbol », Norma Jean Mortensen apparaît telle qu'elle était réellement : une poupée frêle, un moineau captif, anxieux mais rayonnant.

Oubliant qu'elle aussi débuta comme modèle, elle se livre sans fard, plutôt potelée, petite et presque moche. A contrario de l'image publique et du produit, Feingersh la photographie au naturel, dans le métro (qu'elle ne pouvait jamais prendre), au restaurant Costello, sous les dessins de James Thurber, à une séance d'habillage, à la première de *la Chatte sous un toit brûlant* et, enfin, juchée sur un éléphant rose lors d'un gala de bienfaisance au cirque Barnum.

Simple mortelle, la « femme la plus désirée du monde » fascine d'autant plus que les clichés, sans valeur esthétique, presque flous, sont d'une exceptionnelle proximité, mais si simples et vrais qu'ils semblent fictifs. Paradoxalement, c'est le manque d'apprêt qui magnifie cette enfant naturelle, élevée dans une famille d'adoption qui était le cinéma. Et qui pensait foncièrement – tout comme Garbo – n'être qu'« un monstre de fabrication ».

Cindy Sherman utilise elle aussi la mythologie du cinéma dans sa première série *Photos de films sans titre*, réalisée à la fin des années 70. En s'inspirant des photos exposées dans les vitrines des salles, elle conçoit des instantanés prémédités, faussement accidentels, qui ont pour sujet non pas le mystère de l'identité mais le paraître. Héroïnes malgré elles, des femmes quelconques – dactylo, auto-stoppeuse, pin-up – sont représentées seules, aux abois, dans des situations difficiles, insécurisantes qu'aurait pu inventer Hitchcock.

Par cette illustration des stéréotypes féminins, Cindy Sherman poursuit l'entreprise de catégorisation menée par Arbus. Les *stills* (photos statiques, posées) ressemblent d'ailleurs à ces clichés d'amateur qu'Arbus aimait tant et qui lui semblaient les plus beaux qu'on puisse faire. Ils sont proches aussi de l'image que voulait donner Marilyn. Synthèse de stéréotypes, le répertoire des rôles sociaux qu'elle incarne fait de Cindy Sherman une star. A l'instar de Marilyn qui, pour s'imposer comme une véritable actrice, devait représenter les aspirations de la femme ordinaire.

Patrick Roegiers

Sudek, de Prague

L'évolution d'un « maître de la photographie du vingtième siècle »

JOSEF SUDEK Vie et œuvre d'un photographe
d'Anna Farova. Ed. Nathan-Image, 160 p., 130 photos, 350 F.

JOSEF SUDEK
d'Anna Farova. Coll. « Photo-Poche ». CNP, 65 images, 45 F.

DU Prague nocturne aux panoramas, des paysages de Bohême et créations publicitaires aux vues intimes en atelier – une baraque en bois cernée d'un jardinet –, l'évolution d'un poète manchot qui rebâtit l'univers avec du papier froissé, une fleur dans un verre, du givre sur une vitre ou un rai de lumière.

La grande historienne Anna Farova trace un portrait biographique de cet Atget tchèque qui évolua toute sa vie à contre-courant. Promenade dans un jardin magique, cette remontée dans le temps élimine les fausses légendes, humanise ce personnage hors pair, ami de Dritkol et Funke, bien-aimé des Praguois, à la trogne à la Cendrars, qui flûtait journellement sa ration de bière. Du pictorialisme à la veine documentaire, elle éclaire les pans obscurs de cette œuvre contemplative et romantique, d'essence musicale, consacrée à la sublimation de l'infime, qui évolue par cycles et que baigne une lumière crépusculaire.

A propos de la série sur la cathédrale Saint-Guy, elle note : *« Une fois installé, il patientait des heures durant. Lorsqu'il sentait venir le bon moment, il courait dans tous les sens pour soulever la poussière qui donnerait aux rais de lumière cette épaisseur quasi palpable qu'il recherchait. »*

Aucune monographie à ce jour n'avait été publiée en France. L'expression « maître de la photographie du vingtième siècle », pour une fois, n'est pas usurpée. Sudek est l'égal des plus grands. L'album de Nathan révèle des séries inédites comme « Le vent » ou celle, surréaliste, « Les amants », mais elle souffre d'une impression un peu terne. Il est utilement complété par un remarquable volume de la collection « Photo-Poche » où les tirages raffinés, aux confins parfois du lisible, figurent la quintessence de la photographie pure.

P. R.

SÉLECTION

Les artifices de Bettina

Enfants de David Bowie et des éphèbes nus de la « Factory » de Warhol (1969), la jeunesse androgyne des années 90 défile en studio, devant un mur blanc. L'hermaphrodisme est le sujet présumé de cette série froidement conçue, mais l'opportunisme et l'artifice pointent derrière l'angélisme de surface. L'art incomparable d'Avedon (frontalité, dureté, opacité) est ici réduit à un truc.

▶ **Modern Lovers**, *de Bettina Rheims, éd. Paris. Audiovisuel, 57 p., 450 F.*

Le « roman » de Sieff

En quatre gros chapitres, de 1950 à aujourd'hui, un livre monument présenté comme le « roman d'un photographe ». Bon reporter et portraitiste, Sieff est surtout connu pour ses travaux de mode et la fatuité de ses nus. D'humeur mélancolique, il souligne chaque image d'un texte à l'humour duquel on peut rester imperméable. Au plan éditorial, cette somme imposante est une incontestable réussite.

▶ **Demain le temps sera plus vieux, 1950-1990**, *de Jeanloup Sieff, éd. Contrejour, 288 p., 48 pages de texte et 240 photos, 690 F.*

Inventif Newton

Ennemi du romantisme sentimental, Newton a inventé un nouveau style de femmes. Leur silhouette élégante se pavane sur des doubles pages, une fois habillées, une fois nues sur des hauts talons. *« Il faut être à la hauteur, même de sa mauvaise réputation »*, dit-il. Inventif en diable, son univers respire le mauvais goût et la provocation. Cette réédition confirme sa place parmi les dix plus grands photographes vivants.

▶ **Big Nudes**, *de Helmut Newton, texte de Karl Lagerfeld, éd. Schirmer/Mosel, 88 p., 52 planches, 248 F.*

Brassaï et Modiano

D'un regard frais, léger, presque insouciant, celui qu'Henry Miller appelait *« l'œil vivant »* croque avec humour amoureux, chats, concierges, clowns, enfants. Mais aussi ses fameux graffiti, figures latentes ou indécises, sortes de sculptures involontaires. Révélant l'envers du Paris des mauvais lieux, ces vues diurnes et pittoresques sont précédées d'un texte de Modiano qui ne dit mot de Brassaï.

▶ **Paris tendresse**, *de Brassaï et Modiano, éd. Hoëbeke, 96 p., 80 photos, 198 F.*

Auvergnats à deux voix

Cet album de famille à deux voix montre alternativement les Auvergnats chez eux et dans la capitale. Les photos de Dubois semblent tirées d'un almanach des années 50 et traitent du « rapetassage » et de la valeur des choses. Celles de Doisneau sont méconnaissables et totalement dénuées de l'humour qui caractérise l'un des plus grands photographes français.

▶ **Les Auvergnats**, *de Robert Doisneau et Jacques Dubois, Image, 280 p., 416 photos, 495 F.*

Les Becker aux fourneaux

Après les maisons à colombages et les châteaux d'eau, deux cent vingt-trois spécimens de hauts fourneaux, européens et américains, identiquement cadrés, et qui forment chacun la partie d'un tout, sont classés par familles. A la fois originaux et multiples, ils s'inscrivent dans un projet artistique cohérent qui est l'un des plus rigoureux et l'un des plus originaux de la photographie contemporaine.

▶ **Hauts fourneaux**, *de Bernd et Hilla Becker, éd. Schirmer/Mosel, 256 p., 448 F.*

Stupéfiant Bauhaus

De 1919 à 1933, de Weimar à Berlin, de l'art appliqué à la mise en scène, l'architecture et la typographie, le Bauhaus, ce mouvement d'avant-garde, est lumineusement resitué dans son cadre. Outil de référence obligé, cette étude exhaustive, richement illustrée, devance l'exposition prévue à Paris en février 1991. Elle contient des vues tout à fait stupéfiantes d'Umbo, Feininger ou Irène Bayer et sa vision surréelle des « Membres de la troupe en costume de Treppenwitz » (1927).

▶ **Photographie Bauhaus**, *ouvrage collectif sous la direction de Jeannine Fieder, traduction de Caherine Metais-Buhrendt, éd. Carré, 360 p., 430 illustrations, 540 F.*

L'horreur façon Nachtwey

Du Nicaragua à l'Ouganda, la guerre couverte durant dix ans par un membre de Magnum. Détresse, violence, souffrance caractérisent ces vues épiques, insensées, banales ou crues. L'atroce plan du soldat écharpé à Tejutepeque, Salvador 1984 et celui du cadavre rapiécé à Jaffna, Sri Lanka 1986 supplantent en horreur les désastres de la guerre de *Goya*.

▶ **Faits de guerre**, *de James Nachtwey, introduction de Robert Stone, éd. Nathan Image, 168 p., 74 photos, 260 F.*

Salgado l'humaniste

Humaniste engagé, Salgado tente de traduire la complexité des faits par la durée. Ses reportages sur le Sahel et l'Amérique du Sud ont été abondamment publiés. Depuis 1987, il a entrepris une fresque dantesque sur l'archéologie industrielle et l'exploitation de l'homme au travail. Esclaves, fourmis ou figurants, les cinquante mille chercheurs d'or, grouillant dans la boue de la Serra-Pelada, au nord du Brésil, semblent sortis du *Metropolis* de Fritz Lang.

▶ **Une certaine grâce**, *de Sebastiao Salgado, textes d'Eduardo Galeano et Fred Ritchin, éd. Nathan Image, 156 p., 360 F.*

L'œil de Zola

Séduit par ses vertus d'instantanéité, Zola se passionne pour la photographie dès 1895. Avec ses dix appareils, il saisit la vie sous tous ses angles. Trois labos l'aident à développer les milliers de clichés de ses enfants, Jeanne Rozerot ou lui-même, à bicyclette ou dans son cabinet de travail. La lumière, le mouvement animent ces vues modernes – et même panoramiques – d'une réelle inventivité.

▶ **Zola photographe**, *éd. Hoëbeke, 192 p., 480 photos, 220 F.*

L'heure Eiko

Livres, clips, affiches, spots, pochettes de disques, pubs – avec Faye Dunaway ou Dominique Sanda – forment en quinze ans de carrière l'hétérogène et rutilant catalogue d'une designer nippone qui, après avoir mis en scène les Nuba pour le Musée Seibu de Tokyo, confie que pour elle *« Leni Riefenstahl représente véritablement l'idéal de la femme éternelle. »*

▶ **Eiko par Eiko**, *nombreux textes, éd. Nathan Image, 300 p., 795 F.*

Le miroir de Roxanne

Entre Weegee et Nina Hagen, une vision baroque, fellinienne de la faune branchée – mode, showbiz, art – lors de l'extravagant bal costumé de l'Area Party, au Studio 54 ou au Palace. Entre autres stars : Mapplethorpe et Keith Haring, mais aussi Louise Dahl-Wolfe, Horst, Berenice Abbott, deux couples lilliputiens et un ersatz d'Elephant Man, comme l'écrit Sonia Rykiel à propos de Warhol : *« Il était le miroir joyeux et cruel de notre société. »*

▶ **Moments**, *de Roxanne Lowit, éd. Assouline, 160 p., 250 F.*

LITTERATURE

L'œuvre au noir

Antonio Saura, peintre ; Jacques Chessex, poète : leur confrontation donne un chant calciné, d'un « noir plus noir que d'encre noire »

LA MUERTE Y LA NADA
d'Antonio Saura et Jacques Chessex. Pierre Canova éditeur (Diff. Editions Maeght), 96 p., 27 illust. originales, 480 F.

Il est des rencontres noires qui éclairent et réinventent la lumière. Des rencontres de mort et de néant incroyablement fertiles. Des rencontres qui changent le vide en révolte et en évidence. Les confrontations et les connivences d'Antonio Saura, le peintre, et de Jacques Chessex, le poète, viennent de créer le livre le plus accompli, le plus dynamique, violent, imprévisible et baroque qui soit. L'un s'expose avec des déclinations d'ombre, ses balafres, ses images du fond des nuits, l'autre explose avec ses mots bousculés, sa fièvre et sa maîtrise, sa rumeur d'envoûteur qui ne veut rien guérir.

Chessex parle du « noir de Saura », comme on dirait terre de Sienne ou bleu de cobalt, et il se laisse emporter, broyer, engloutir par *« ce noir plus noir que d'encre noire, ce noir de macération et d'absence absolue d'espoir, ce noir de méditation enfermée dans sa catégorie, sa finitude – en même temps ce noir de la révolte noire, ce noir de l'injure à tout enfermement, ce noir métaphysique, ce noir d'autant plus noir qu'il se compose, qu'il joue avec tous les passages du noir à l'obscur dans le noir mental, ce noir qui ne « compose » pas... »* Il y a un plaisir intense à lire Chessex dans le miroir de Saura, une jubilation mystérieuse à suivre les représentations du peintre au rythme des intrigues amorcées par le poète. Car ce livre est un lieu emblématique, une sorte d'arène où se joue plus que des destins de cendre et d'encre, une forge au feu absent d'où s'élève une force irréductible : une joie tragique.



Antonio Saura : « Comme un cri de démiurge... »

La Muerte y la Nada – puisque les auteurs ont choisi ce titre aux sonorités espagnoles qui gardent à la mort et au néant la même identité féminine, le même trouble sensuel, la même obscurité fulgurante – *la Muerte y la Nada* est un alliage singulier qui s'adjuge aussi bien les pouvoirs de la connaissance, la critique de l'esthétique, l'élan de l'érotisme mystique que l'escorte lyrique du désespoir ou de l'ironie. Ces pages superbement investies de gestes maléfiques et de paroles souveraines poussent en effet au noir et presque au crime d'une création risquée, toujours en alerte, toujours au vif de la pensée, du désir et des corps.

Je n'ai vu qu'une enfant bête
Tordue et subtile comme une princesse
A qui l'on aurait fait manger du sable et du sang
Sous la statue du Commandeur
Je n'ai vu qu'une naine
Une grimace aux jambes tordues
Qui saignait devant l'éternité.

Le texte de Jacques Chessex est fait de variations multiples qui empruntent au poème, à l'essai, à la prose fougueuse, il est une fête du sens et des sens : une improvisation sans cesse tamisée, précipitée, régénérée aux meilleures sources, celles des mythes et des peurs, de l'absolu et de la lumière. Les vingt-sept œuvres inédites d'Antonio Saura présentées en regard n'illustrent pas, elles entrent en résonance, agissant, aimantant, participant pleinement à l'éveil de ce chant calciné, sacrilège, véhément comme un cri de démiurge. Car l'œuvre immense, iconoclaste et prométhéenne du grand peintre espagnol a sans doute commencé *« le jour où Satan avait décidé de se désintéresser de ce monde, et de l'abandonner en pâture à certain peintre plus capable que lui de regagner l'espace perdu ».*

André Velter

Le dessin selon Derrida

Un tâtonnement autobiographique et érudit pour montrer ce que c'est que dessiner

MÉMOIRES D'AVEUGLE
de Jacques Derrida. Réunion des musées nationaux, coll. « Parti pris », 142 p., 180 F.

IL y a, au musée du Louvre, une exposition d'un genre nouveau, nous annoncent en préambule Françoise Viatte et Régis Michel du département des arts graphiques : un choix, celui de Jacques Derrida, pour un thème, qu'on peut nommer dessins d'aveugle, ou figures de la cécité, ou voies du dessillement.

Mémoires d'aveugle n'est pas le catalogue de l'exposition, ni le journal de sa constitution. Bien sûr, c'est tout cela, mais c'est d'abord un texte d'un genre inhabituel, un tâtonnement autobiographique et érudit, une sorte d'illustration de plus, au milieu des œuvres exposées, de ce qu'est un autoportrait aveugle.

Une citation bouleversante de Denis Diderot à Sophie Volland ouvre le livre de Jacques Derrida : *« J'écris sans voir, sans savoir si je forme des caractères. Partout, où il n'y aura rien, lisez que je vous aime. »*

L'inscription aveugle de l'attente amoureuse dessine l'absence, en miroir. A cette attente vaillante, aventureuse, dans le noir, répond la légende, abordée bien plus loin par Derrida, de l'invention du dessin par Dibutade, une des rares figures féminines du dessin aveugle, mais la première, quoi qu'il en soit.

L'histoire de Dibutade, peinte par Suvée, Regnault, ou d'autres, est celle d'une jeune Corinthienne, qui porte le nom de son père, et devient célèbre pour les portraits de son amant, qu'elle trace sans le voir, et parce qu'elle ne le voit pas : une Orphée qui ne se retournerait pas, et substituerait le mouvement des lignes, aveugle, à l'expression tellement insuffisante de son amour.

Avant de traverser toutes ces histoires d'amour, et de mort, ces histoires de fils et de pères qui échangent leurs yeux, Derrida pose deux hypothèses, comme c'est nécessaire pour former un angle de vue sur le caractère « aveugle » du dessin et sur l'autoportrait. Il rappelle aussi que la lecture consiste à écouter en regardant.

Il faudrait évoquer Wilde et Milton, Homère, Borgès et Joyce, tous les pas de danse savante que forme Derrida dans son labyrinthe, tous ses tâtonnements, pour dire une autre fois encore, ou montrer ce que c'est que dessiner : l'action de se frayer un passage à travers un mur de fer invisible. C'est une phrase de Van Gogh.

Geneviève Brisac

Bons caractères

Avec l'Imprimerie nationale, un voyage étrange au pays du garamont, du jeaugeon et autre luce...

LES CARACTÈRES DE L'IMPRIMERIE NATIONALE
Ed. Imprimerie nationale, 334 p., 340 F jusqu'au 31 décembre. 390 F ensuite.

SI le l romain minuscule – ou « bas de casse » – du livre que vous avez sous les yeux comporte, à mi-hauteur, une petite sécante, vous pouvez en déduire que l'ouvrage a été composé à l'Imprimerie nationale. Car il s'agit là du signe distinctif de l'établissement d'Etat : sept caractères français à usage exclusif de l'Imprimerie nationale possèdent cette spécificité (le garamont, le jaugeon, le grand-jean ou « romain du roi », le marcellin-legrand ou « types de Charles X », le didot « millimétrique », le luce ou « types poétiques », et le gauthier, gravé entre 1969 et 1978).

Ces caractères classiques sont toujours en usage à l'Imprimerie nationale, notamment pour les éditions d'art, et ils sont présentés dans tous les corps (les tailles) disponibles, en romain et en italique, dans le captivant ouvrage *les Caractères de l'Imprimerie nationale.*

Les textes clairs et précis de M. Paul-Marie Grinevald, conservateur à l'Imprimerie nationale, s'associent avec bonheur à la mise en pages de Pierre Faucheux tout au long de ce voyage à travers les siècles et les continents. Car si l'on passe de *Rabelais et Marot – en garamont – à Bernardin de Saint-Pierre – en luce, – pour terminer sur André Breton, René Char et Raymond Roussel* – en gauthier – *une balade littéraire bien française, la seconde partie de ce volumineux inventaire de l'art* typographique entraîne le lecteur en Orient. Le cabinet des poinçons renferme actuellement les poinçons d'une soixantaine de langues étrangères, pour cent formes différentes. Le rôle orientaliste de l'Imprimerie remonte à François I[er] peut-on dire, puisque le souverain fit graver les « grecs du roi ». Napoléon I[er] s'intéressait au sujet, car il créa des postes de « typographes orientalistes » ; de même Charles X, puisqu'en 1825 une commission où siégeaient les plus grands orientalistes de France était constituée afin de réaliser une collection des *« principaux ouvrages orientaux »*, répondant ainsi au vœu exprimé par le comte de Peyronnet, garde des sceaux et ministre de la justice, en *1824.*

Tourne-t-on la page, que du phénicien classique l'on arrive au néo-punique, du samaritain au palmyrénien, du mandéen à l'arabe d'Avicenne, du javanais au khmer, de l'araméo-indien au japonais...

Noms étonnants, caractères surprenants... livre passionnant.

Jean-Pierre Colignon

LIVRES ◆ ETRENNES

ARCHITECTURE

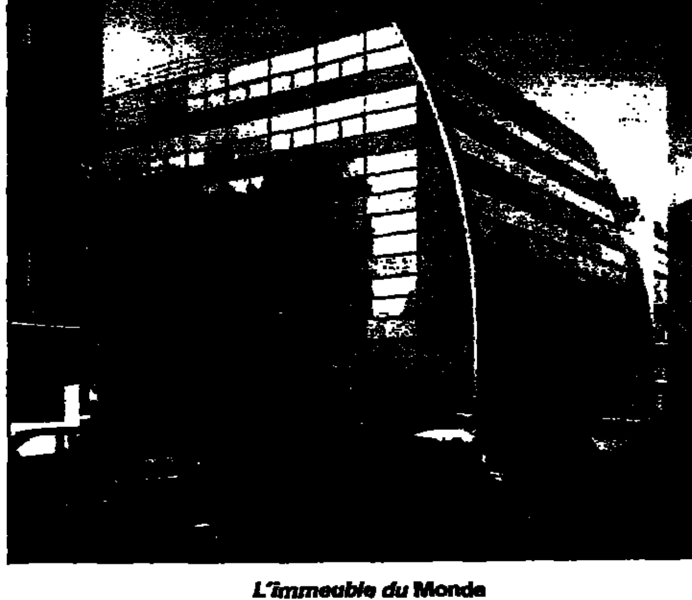
Tonka, l'utopiste des pierres

Il a inventé les Editions du Demi-Cercle pour accueillir toutes les formes et toutes les pensées des nouveaux bâtisseurs

LES Editions du Demi-Cercle, nous dit une plaquette de présentation, auraient été créées en janvier 1989 (1). Elles tireraient leur nom du lieu où naquit l'idée de leur création, la Saline royale d'Arc-et-Senans (Doubs), insigne monument français, *« conçue et réalisée »* à la fin du XVIIIe siècle par Claude Nicolas Ledoux, architecte du roi. *« Cette maison d'édition,* poursuit la plaquette, qui n'en rajoute pas dans le triomphalisme, *se consacre à la publication de livres d'architecture, de paysage, d'art des jardins et d'art urbain contemporains, modernes ou historiques. »* Vaste et diverse ambition. Aussi ladite *maison d'édition se subdivise-t-*elle en tant de collections thématiques, doublées de tant de projets, qu'il nous faut renoncer ici à *en établir* la liste.

Derrière cette histoire d'édition, se cache en fait une sorte d'homme, ou plutôt d'ogre papivore, qui a commencé bien avant 1989 à produire ces hauts volumes de format constant (23 cm ×34,4 cm), mais la maison d'édition s'appelait alors Champ Vallon et auquel le Centre Pompidou a consacré en 1988 une exposition d'amitié et de célébration : tous les architectes publiés y sont allés de leur plume, qu'ils ont parfois brillante, pour remercier leur éditeur. Il s'appelle Hubert Tonka, il est de cette génération dont les cheveux traînent encore sur les épaules, même s'il n'y en a plus beaucoup au sommet et qui continue d'hésiter sur la forme du col de son costume de velours *noir*.

Comme Hubert Tonka, ancien ouvrier staffeur, est un ogre bienfaisant, on le rencontre dans les bistrots à vin du côté de Belleville et de Ménilmontant, entouré d'architectes occupés à refaire les quartiers, ce qui est aujourd'hui la meilleure manière de refaire le monde. Une espèce de catalogue, ou plutôt de concert d'éloges, accompagnait l'exposition du Centre.


GEORGES PIERRY

L'immeuble du Monde

Mais quelle réserve peut-on se risquer à faire, aussi, devant l'enthousiame, la générosité de cet éditeur au parcours solitaire ? Combien sont tombés avant lui, contraints d'abandonner la recherche d'un utopique *« lecteur d'architecture », non* qu'il n'existe pas, mais parce qu'il est beaucoup trop lent à épuiser des stocks sur lesquels seuls les éditeurs aux reins solides peuvent se permettre de somnoler. Ce en quoi le livre d'architecture n'est pas loin des incertitudes de la poésie.

Voulez-vous un titre, un conseil, pour vous orienter dans cette collection ? Vous n'en aurez pas. Ce serait en effet dévoyer la persévérante manie qu'Hubert Tonka a de butiner à travers l'architecture contemporaine et ses multiples tendances, toutes mises sur un pied d'égalité : Dominique Perrault, Christian de Portzamparc, Henri Gaudin, Frank Gehry, Lyon et du Besset (oui, oui, c'est l'immeuble du *Monde*, rue Falguière !) Christian Hauvette, Paul Andreu, etc. Et puis, conseiller tel ou tel volume, serait-ce choisir un architecte, un bâtiment ou l'esthétique même du volume, la qualité des photographes ? La démarche de Tonka est à la fois universaliste et narcissique, elle est indépendante et suit au plus près les modes, sans la moindre surprise par rapport aux choix ordinaires des revues, et surprenante pourtant par la dimension *poétique qu'elle* donne aux bâtiments et aux architectes élus.

Est-ce la définition d'une ère postcritique, comme on parle de postmodernisme ? Est-ce l'invention d'une critique qui met toutes les démarches sur un plan d'égalité, qui accueille tous les modes de réflexion sur la ville et l'architecture, toutes les formes et toutes les pensées ? Ou bien est-ce le prolongement naturel d'une réflexion qui, chez Hubert Tonka s'est d'abord ancrée sur l'utopie, version peu menaçante du vertige architectural ? Auquel cas, pour reprendre un peu de hauteur historique, on adjoindra aux collections du Demi-Cercle le souvenir des albums de « L'Ivre de pierre », dirigés par Jean-Paul Jungmann, et un ouvrage simple et utile qui synthétise ces parcours sans lieux de la pensée architecturale : *Paris, un siècle de fantasmes architecturaux et de projets fous,* réunis et commentés par Jean-Pierre Courtiau (2). Ce à quoi l'on a rêvé, ce à quoi aussi on a échappé...

Frédéric Edelmann

(1) Editions du Demi-Cercle, 29, rue Jean-Jacques-Rousseau, 75001 Paris. Diffusion : Ulysse Diffusion, 5, rue Joseph-Serlin, 69001 Lyon. Tél. : 78-30-66-60.

(2) Editions First, 275 F.

A moins de deux cents francs

L'ACQUISITION de livres d'art ne nécessite pas forcément un gros budget. Aujourd'hui, nombreuses sont les collections qui proposent, à moins de 200 F, des ouvrages d'initiation ou de référence de conception rigoureuse et très agréable.

On peut saluer pour commencer le centième titre de la superbe collection « Découvertes Gallimard », consacré, comme il se devait pour cette bibliothèque du savoir, au *Roman de l'Encyclopédie*. Chaque volume des sections de « Découvertes » (histoire, peinture, littérature, sciences, architecture, musique...) fait une part royale aux œuvres d'art de *tous les* temps. Un plaisir de l'œil et de l'esprit pour un rapport qualité/prix – une moyenne de 80 F – remarquable. *C'est également ce qui* caractérise la collection « Univers de l'art », classique mondial de l'édition, de chez Thames and Hudson. Depuis juin 1989, Patrick Mauriès a déjà lancé en France une quinzaine d'ouvrages, issus du catalogue de la prestigieuse maison d'édition anglaise. Du *Bauhaus* à *l'Art égyptien*, en passant par *l'Histoire de la mode et du costume*, cette encyclopédie thématique, qui propose également des monographies de peintres, se distingue par des études sérieuses et claires, abondamment illustrées. Derniers titres *parus : l'Art japonais, Miro,* et une *Histoire du mobilier* (reliés souples, 95 F).

A elles seules, les Editions *Flammarion publient* quatre collections à petit prix. Depuis une quinzaine d'années, les fameux albums de « Tout l'Œuvre peint. Classiques de l'art » (reliés sous jaquette, 159 F) sont aux spécialistes et amateurs une référence de base. *Tiepolo*, par Yves Bonnefoy, et *Piero della Francesca*, par Henri Focillon, viennent de paraître. Les monographies de la collection « Les Maîtres de la peinture », la plupart du temps publiées en rapport avec l'actualité d'une exposition, constituent, en une centaine de pages, une très bonne approche d'un peintre. *Rembrandt, Corot, Ensor, Otto Dix* et *Munch* sont les derniers albums parus (reliure cartonnée, 99 F). Plus « pointue » mais accessible à tous publics, la collection « La Grammaire des styles » propose la synthèse d'un thème précis. Ainsi de la série *Costume*, fort bien illustrée, que deux volumes viennent d'enrichir : *De la Restauration à la Belle Epoque*, et *De 1914 aux années folles* (64 p., broché, 29,50 F). Enfin, une très belle iconographie et un texte *de qualité distinguent* la collection « Art Référence », qui reprend, sous une couverture souple, les monographies de *grand format épuisées, tel le Gauguin* de Françoise Cachin (312 p., 200 F).

Les éditions Skira ont eu elles *aussi la belle idée de reprendre,* avec mise à jour du texte et de l'iconographie, leur fonds de « beaux livres » sous forme de volumes souples et brochés. La collection « Skira classiques », *« des livres d'art pour le prix d'un roman »* (138 F), est un enchantement esthétique et littéraire : du *Lascaux* de Georges Bataille, à *l'Invention de la liberté* par Jean Starobinski, en passant par *le Surréalisme* de Gaëtan Picon. *Balthus,* par Jean *Leymarie ; Dürer,* par Ludwig Grote, et *Bosch,* par Robert L. Delevoy, constituent la dernière livraison de cette collection.

Pour ceux qui s'intéressent aux collections nationales et étrangères, les éditions Scala publient depuis *une dizaine d'années* une série d'ouvrages intitulée « Les Grands Musées » (160 F en moyenne), en coédition avec les musées nationaux. Les *Galeries d'Ecosse,* le *Rijkmuseum d'Amsterdam, la Pinakothek de Munich, la Peinture européenne au Louvre*... chaque titre est confié au conservateur du musée ou du département concerné, régulièrement mis à jour et simultanément publié en anglais et en français. Vient de paraître *les Antiquités égyptiennes du musée du Louvre,* par Christiane Ziegler, premier ouvrage consacré à ce département. Pour passer du pluriel au singulier, on s'arrêtera sur la très intéressante collection d'Adam Biro, « Un sur Un » : un artiste, une œuvre, un auteur, une analyse. Principe clair et vivant qui s'illustre ce mois-ci par *Caravage/la Mort de la Vierge,* de Stéphane Loire ; *Picasso/Monument à Apollinaire,* de Christa Lichtenstern ; *Klee/Anatomie d'Aphrodite,* de Claude Frontisi, et *Fellini/le Cheik blanc,* de Jacqueline Risset (64 p., 89 F) .

Etudiants, spécialistes, esprits curieux, tous les vrais amateurs d'art devraient posséder l'intégrale des « Essentiels », de chez Larousse : *Dictionnaire des courants picturaux ; Dictionnaire de la peinture française ; flamande et hollandaise ; espagnole et portugaise ; italienne.* Magnifiquement illustrés, ces usuels alphabétiques sont avant tout de remarquables outils de référence, à la pointe de l'actualité. Viennent de paraître le *Dictionnaire de la peinture allemande et d'Europe centrale,* et *l'Atelier du peintre, dictionnaire des termes techniques,* préfacé par André Chastel (410 p., brochés ; 185 F).

Cette année, les amoureux de Turner ont le choix entre quatre monographies : une première approche, avec l'album que Sylvia Ginzburg publie aux éditions *du Montparnasse,* qui font également paraître un *Goya* et un *Monet* (toilés sous jaquette ; 100 p., 105 F ; diffusion Larousse). L'essai d'un spécialiste, Eric Shanes, qui analyse quarante-huit toiles du peintre, principe de la collection « Les Chefs-d'œuvres » de chez Hazan (reliés sous jaquette, 144 p., 170 F). On peut également découvrir les *Paysages de France* de Turner avec le délicieux petit livre de Jacqueline et Maurice Guillaud (« Eclats d'image », Guillaud Editions, 95 F), ou bien encore les 62 gravures illustrant *les Fleuves de France vus par Turner,* ouvrage bilingue reprenant en fac-similé l'édition londonienne de 1837 (Adam Biro, 165 F).

Les amateurs d'art contemporain n'ont pas été oubliés par les éditions de La Différence qui effectuent dans ce domaine, à travers plusieurs collections, un travail remarquable depuis une dizaine d'années. On ne saurait se priver par exemple des petites monographies illustrées de « L'Autre Musée », initiation plaisante à l'art du vingtième siècle. Parmi la vingtaine de titres de cette collection, l'étonnant volume que Marcel Paquet a consacré au sculpteur latino-américain Zuniga (39 F) ; les peintures d'Imaï, introduites par Jean *Pérol, et celles de Jean Raine,* par Jean-Jacques Lévêque (42 F chacun). Dans la série des « Classiques du XXIe siècle » (Fautrier ; Basquiat...), Bernard Lamarche-Vadel présente le sculpteur suédois Erik Dietman (relié sous jaquette ; 140 p., 195 F). « L'Autre Musée/Grandes Monographies » propose aujourd'hui un texte d'Alain Robbe-Grillet, inspiré des personnages en plâtre de George Segal (album 30x40, *198 F). Enfin,* la collection « L'Etat des lieux », réalisée en coédition avec les organismes culturels organisateurs d'expositions, *rend compte de l'actualité* de l'art contemporain. Deux monographies viennent de paraître : *François Dilasser,* par Jean-Marc Huitorel, et *Anselme Boix-Vives,* par Jean-Dominique Jacquemond (reliés sous jaquette, 138 F et 128 F).

Pour clore ce tour d'horizon qui n'est, bien sûr, pas exhaustif, on se devait de signaler l'intelligente contribution au domaine contemporain d'Adrien Maeght Editeur, avec *les Cahiers d'Arte*. Comme les précédents, le tout récent cinquième numéro de cette revue décline un bel alliage de textes (*poésies, essais,* récits) et de lithographies originales, signées Max Neumann pour cette livraison (40 p., édition courante sur Rivoli, 180 F).

Valérie Cadet

38 Grève des bus à Montpellier
– La mise en redressement judiciaire de [illegible] France
39 Un enfer à Mexico
40 Communication : les difficultés de Radio-Canada
42 Marchés financiers
43 Bourse de Paris

BILLET

Retraites à géométrie variable

En annonçant une revalorisation de 1,7 % des retraites de base de la Sécurité sociale au 1er janvier 1991 *(nos dernières éditions du 7 décembre)*, le gouvernement a pris une décision à géométrie variable. Ce choix, qui résulte d'un compromis entre les députés socialistes, l'hôtel Matignon, les ministères des affaires sociales et des finances, s'accommode de plusieurs grilles de lecture.

Les plus sensibles aux revendications des sept millions de retraités souligneront qu'une stricte application des prévisions de prix pour 1991 (2,8 %) n'aurait conduit qu'à une hausse de 1,4 % au 1er janvier, le reliquat intervenant en juillet, date à laquelle est traditionnellement programmé un dernier ajustement. La différence, c'est-à-dire 0,3 %, constituerait donc une petite entorse au parallélisme imposé depuis 1986 entre l'évolution des retraites et celle des prix qu'apprécieront notamment les bénéficiaires de pensions imposables qui acquitteront bientôt la contribution sociale généralisée. Le ministère des affaires sociales compte ainsi calmer certaines impatiences. Par contre, les tenants de la rigueur pourront mettre en exergue le fait que l'abandon de l'indexation sur les salaires a été accepté en douceur par les députés socialistes sans que, pour autant, la perte de pouvoir d'achat des retraités – évaluée à 0,7 % pour cette année – ne soit entièrement compensée. En outre, la hausse de juillet devant être intimement liée à la façon dont s'engagera le « Grenelle » des retraites – chargé, entre autres, de déterminer un mode consensuel d'indexation des pensions – permet aux pouvoirs publics de se ménager une appréciable marge de manœuvre. Pour le Quai de Bercy et l'hôtel Matignon, les apparences sont sauves. Malheureusement, ces subtilités – qui masquent à peine l'inquiétude du gouvernement face au déficit de l'assurance-vieillesse (6 milliards de francs en 1990 et le double en 1991) – échappent aux syndicats et aux organisations de retraités qui exigent un retour à la parité salaires-pensions et dénoncent le caractère partiel de l'indexation sur les prix.

J.- M. N.

(Lire également en page 7.)

Le différend agricole entre la CEE et les Etats-Unis restant entier

La conférence du GATT est suspendue jusqu'en janvier

L'éclat a eu lieu dans la nuit du 6 au 7 décembre, à propos de l'agriculture comme il se doit, et la rupture a été consommée ce vendredi 7 décembre. La conférence ministérielle de l'Uruguay Round a suspendu ses travaux jusqu'en janvier. En vérité, les positions en présence étaient trop éloignées pour pouvoir être rapprochées. L'ajournement était apparu inévitable lorsque les ministres du commerce et de l'agriculture des Douze rejetèrent catégoriquement un projet de compromis présenté par le ministre suédois Hellström au groupe de travail sur l'agriculture, manifestant ainsi leur refus de s'écarter d'un mandat qu'ils avaient éprouvé, en octobre et en novembre derniers, de très grandes difficultés à adopter.

BRUXELLES (Communautés européennes)

de notre correspondant

La conférence ministérielle de l'Uruguay Round, en suspendant ses travaux jusqu'au mois de janvier, ouvre paradoxalement une période d'intenses tractations tant au sein de la Communauté elle-même qu'avec ses principaux partenaires du GATT (l'organisation qui réglemente le commerce international). Les chefs d'Etat et de gouvernement des Douze qui se retrouvent à la fin de la semaine prochaine à Rome devraient essayer d'évaluer les conséquences de cet échec et arrêter la stratégie de la Communauté pour la suite des événements. La cohésion des Douze, qui a été remarquable durant la semaine écoulée, risque d'être soumise à rude épreuve.

Renouer le fil de cette négociation engagée voilà plus de quatre ans à Punta-del-Este ne sera pas une mince affaire et, en cette aube d'hiver à Bruxelles, les risques de fortes tensions commerciales transatlantiques paraissaient élevés à la plupart des observateurs. *« Nous allons essayer de préserver l'acquis de la négociation. Des résultats substantiels avaient été obtenus dans d'autres domaines que l'agriculture. Cet échec, s'il n'est pas surmonté, est d'autant plus navrant que l'année prochaine la Communauté devra engager une nouvelle réforme de sa politique agricole. Les dépenses de soutien supportées par le budget européen vont progresser de plus de 30 % en 1991 par rapport à 1990 et ce n'est pas tenable »*, nous a déclaré M. Tran Van Thinh, le chef de la délégation de la Commission européenne à Genève.

La journée de jeudi fut fertile en rebondissements. Pour la première fois depuis le début de la semaine, les participants de la conférence ont tenté effectivement de négocier. Mais l'expérience, au moins en ce qui concerne l'agriculture, montra vite ses limites. Vers midi, à la suite d'une réunion de coordination des Douze, le porte-parole de la Commission européenne créait la surprise en annonçant que la CEE était prête à faire preuve *« d'une certaine souplesse »* dans le débat agricole. Il indiquait ainsi clairement qu'elle envisageait d'aller au-delà de son *« offre »* initiale, de faire des concessions supplémentaires en ce qui concerne la limitation des subventions à l'exportation, l'accès à son marché et l'aménagement de son régime de protection aux frontières, par l'instauration de nouveaux droits, ce qu'on appelle le *« rééquilibrage »*.

Ouverture et contre-pied

Cette ouverture, précisait le porte-parole, devait bien sûr être subordonnée à une amélioration de l'offre américaine et à un déblocage par les Etats-Unis des pourparlers portant sur les autres grands chapitres de l'Uruguay Round : les textiles, les échanges de services, la défense de la protection intellectuelle, le renforcement des règles du GATT.

Les Américains, qui paralysaient le débat pour contraindre les Douze à revoir leurs propositions agricoles, se trouvaient ainsi pris à contre-pied au moment où leurs principaux négociateurs étaient acquis à l'idée d'un ajournement de la conférence. On perçut chez eux un certain flottement, puis les échos venus des différents groupes de travail et autres « green rooms » (salons verts) indiquaient que le dialogue s'engageait activement. Les Américains, apprenait-on, amélioraient sérieusement leur offre sur les services ; bref, c'était le dégel.

Ce fut un leurre. Dans le courant de l'après-midi, on apprit que le ministre suédois, qui présidait le groupe de négociations agricoles de la conférence, avait soumis à ses ouailles (sans doute avec la participation active du secrétariat du GATT dont cette initiative ne va pas accroître la popularité au sein de la CEE) un projet de compromis allant bien au-delà des modestes ouvertures annoncées par la Commission européenne : il recommandait une réduction de 30 % du soutien accordé aux agriculteurs au cours des cinq années à venir et un effort de même ordre de grandeur en ce qui concerne la libération des importations et la limitation des subventions à l'exportation.

On attendait la réaction des Douze dont les ministres se réunirent en fin d'après-midi sous la présidence de M. Renato Ruggiero, ministre italien du commerce extérieur. Elle fut parfaitement négative. Le projet du président suédois fut unanimement et totalement rejeté. *« C'est un texte monstrueux, un cauchemar, qui nous obligerait à imposer à nos agriculteurs une réduction du soutien deux fois plus importante que ce que nous avons décidé »*, commentait M. Louis Mermaz.

M. Renato Ruggiero analysait cette initiative dont le président suédois s'était fait l'instrument comme *« une tentative pour nous isoler, pour nous remettre à nouveau sur la sellette alors que nous avions réussi contre leur gré à amener les Etats-Unis à négocier »*. Du coup les Français et d'autres Etats membres critiquaient la Commission pour s'être éloignée du mandat confié par les Douze, pour avoir présenté des *« propositions imprudentes »*. *« C'est une faute politique »*, reprocha M. Mermaz à M. Frans Andriessen, vice-président de la Commission et principal porte-parole de la CEE. Les espoirs de relance nés à l'heure du déjeuner étaient tués à celle du souper.

PHILIPPE LEMAITRE

Les conséquences de l'annonce de la prochaine libération des otages en Irak

Les cours du pétrole retombent à 26 dollars par baril

Avec la même détermination qu'ils avaient mise à parier, récemment sur un inévitable conflit armé au Proche-Orient, surtout après la résolution de l'ONU autorisant implicitement le recours à la force à partir du 15 janvier prochain, les marchés pétroliers se sont placés dans une logique de paix, ce qui a entraîné une forte baisse du prix du brut aux Etats-Unis. Depuis vendredi 30 novembre, ils ont baissé de plus de 7 dollars par baril.

NEW-YORK

de notre correspondant

Après avoir perdu 11 % la veille (– 3,37 dollars en une séance), le cours de l'or noir a encore régressé de deux points le 6 décembre au New York Mercantile Exchange, pour s'inscrire à 26,10 dollars par baril, retrouvant ainsi son niveau de la fin août. Cette nouvelle baisse est consécutive à l'annonce par le président Hussein d'une prochaine libération de tous les otages. Cette information, connue à New-York aux premières heures de la matinée, a créé la surprise sur les marchés, prenant à contre-pied les opérateurs qui avaient pris position après le repli de la veille.

« De plus en plus de gens pensent maintenant que cette crise sera résolue par des moyens militaires, et le marché table déjà sur cette issue », explique un négociateur new-yorkais. Ce dernier semble oublier qu'en plus d'une occasion les cours du pétrole ont réagi de façon purement émotionnelle ces dernières semaines au fur et à mesure des informations en provenance des Nations unies (transformée en une formidable caisse de résonance depuis le mois d'août) ou des chancelleries, voire de la zone concernée où le renforcement systématique de l'appareil militaire américain préfigurait un inévitable affrontement.

Le secrétaire général de l'OPEP, M. Subroto, a ainsi estimé à Mexico le 6 décembre qu'en cas de conflit dans le Golfe, le prix du baril dépasserait 50 dollars et qu'il reviendrait à 20 dollars en cas de solution pacifique à la crise. Des experts américains estimaient que, dans cette dernière hypothèse, les pays de l'OPEP se retrouveraient avec une production excessive de pétrole et devraient revenir à des quotas contraignants. C'est sans doute en prévision de nouveaux mouvements erratiques et d'une spéculation condamnée par le gouvernement américain que les autorités du NYMEX ont mis en place le 5 décembre un dispositif visant à limiter les écarts de cours excessifs dans les deux sens.

SERGE MARTI

ÉVOLUTION DE L'INDICE CAC 40

20 avril : 2129,32 (plus haut)	
1er août Veille de la crise du Golfe : 1960,07	
6 déc. : 1693,52	
25 sept. : 1485,67 (plus bas)	

Axe vertical : 2150, 2100, 2050, 2000, 1950, 1900, 1850, 1800, 1750, 1700, 1650, 1600, 1550, 1500, 1450. Axe horizontal : J F M A M J J A S O N D — 1990

Alors que la crise du Golfe entre dans son cinquième mois, l'espoir d'un règlement pacifique a entraîné une vive reprise du marché cette semaine d'environ 6 %. L'indice CAC 40 retrouve son niveau atteint à la fin du mois d'août. Les pertes depuis le début de la crise déclenchée le 2 août dernier avec l'invasion du Koweït par l'Irak ont été ramenées à 13,6 % contre 20 % au plus fort des tensions.

Les places financières réagissent aussi en fonction de la situation de chaque pays

Avec plus ou moins de conviction, les marchés financiers se sont mis à croire depuis une semaine à un possible règlement pacifique du conflit dans le Golfe. Toutes les places internationales ont salué à un moment ou à un autre les différentes initiatives prises depuis le 30 novembre, tant par les Etats-Unis que par l'Irak, mais l'ampleur des réactions a toutefois été très variable. A New-York, Londres, Paris ou Tokyo, la crise du Golfe ne doit pas masquer pour les boursiers une autre composante essentielle, la situation économique de chaque pays.

Le vote à l'ONU le 29 novembre d'une résolution autorisant le recours à la force contre l'Irak si les troupes de ce pays n'ont pas évacué le Koweït le 15 janvier prochain avait entraîné une vague de scepticisme sur les marchés financiers. Vingt-quatre heure plus tard, l'annonce surprise par le président américain George Bush d'envoyer à Bagdad son secrétaire d'Etat et d'inviter le ministre irakien des affaires étrangères à se rendre à Washington provoquait une flambée de l'indice Dow Jones (+ 1,6 %). La réaction des autres places asiatiques et européennes, décalée dans le temps, était généralement favorable. Lundi 3 décembre, Tokyo s'appréciait de 1,6 % et Paris de 2,48 %. Francfort, soutenu il est vrai par le succès électoral du chancelier Kohl, progressait de 1,5 %, tandis que Londres, plus préoccupé par sa situation économique, réagissait mollement (+0,6 %).

Jeudi 6 décembre, la nouvelle carte maîtresse abattue par le maître de Bagdad, M. Saddam Hussein, en décidant de libérer les quelque 3 000 otages occidentaux toujours retenus en Irak, entraînait souvent une flambée de hausse sur les grandes places boursières. La palme revient à Tokyo (+ 4,3 %) qui s'était fortement déprécié quarante-huit heures auparavant, puis à Francfort (+ 2,30 %). De son coté Paris s'est montré très versatile dans un marché très actif. Après avoir frolé les 3 %, l'indice CAC 40, baromètre de la place française, revenait à 1,74 % pour finir à 1,99 %. Soulagé momentanément sur ce front, les intervenants suivent avec préoccupation la hausse des taux d'intérêt allemands, redoutant ses répercussions. Attitude analogue à Wall Street où, si la nouvelle irakienne a été saluée par une hausse momentanée de l'indice Dow Jones de plus de 1 %, la journée s'est achevée sur une baisse de 0,3 %.

Le dollar, quant à lui, a peu varié. Les investisseurs new-yorkais sont en effet très préoccupés par la situation économique de leur pays.

DOMINIQUE GALLOIS

L'Australie envisage la création d'un bloc commercial en Asie-Pacifique

Leader du groupe de Cairns, l'Australie a été parmi les pays les plus résolus dans l'offensive contre la politique agricole européenne. Alors qu'un échec se profile à Bruxelles, Canberra envisage maintenant la constitution d'un bloc commercial dans la région Asie-Pacifique.

CANBERRA

de notre correspondant dans le Pacifique sud

On le murmurait à Canberra avant le début des négociations de Bruxelles, mais l'idée restait officiellement taboue. Le premier ministre australien, M. Bob Hawke, a levé l'hypothèque, jeudi 6 décembre, en admettant que *« l'Australie devrait envisager le ralliement à un bloc commercial »* dans la région Asie-Pacifique en cas d'échec définitif du GATT. M. Hawke a cité l'Asia-Pacific Economic Cooperation (APEC) comme assise de cet éventuel regroupement.

Un enjeu de taille

Mise sur les rails à la fin de 1989 sur l'initiative de l'Australie, l'APEC rassemble douze pays de la région (1) mais n'avait pour l'instant qu'une existence purement formelle. Avocat passionné du libre-échange, Canberra s'était toujours vigoureusement défendu de vouloir en faire un cheval de Troie d'un nouveau protectionnisme régional. Le scénario envisagé par M. Hawke marque donc un tournant.

Ce n'est pas la première fois que l'Australie prend des positions en flèche sur le dossier du commerce international. Depuis 1986, elle préside aux destinées du groupe de Cairns – du nom de la ville australienne (Etat du Queensland) où le groupe est né – qui se veut le porte-voix des petits pays exportateurs face aux géants américain et européen. Ces dernières semaines, aiguillonné par ses propres agriculteurs en colère, M. Hawke avait dramatisé à dessein les conséquences d'une débâcle de l'Uruguay round, avertissant qu'il en résulterait non seulement une crise économique mais surtout une « crise politique ».

M. Hawke est d'autant plus enclin à orchestrer la fronde que le risque est grand pour Canberra de se faire prendre de vitesse. La Malaisie vient ainsi de proposer la création d'un bloc commercial de treize pays asiatiques dont les Australiens sont... absents. L'enjeu est de taille pour ces Anglo-Saxons du Pacifique sud : c'est toute leur attitude, jusque-là plutôt embarrassée, pour ne pas dire maladroite, vis-à-vis de leur voisins asiatiques qui est en cause.

FRÉDÉRIC BOBIN

(1) Les pays membres de l'APEC sont : l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Etats-Unis, le Japon, le Canada, la Corée du Sud et les nations de l'ASEAN (Indonésie, Philippines, Singapour, Brunei, Thaïlande, Malaisie).

ÉCONOMIE

ÉQUIPEMENT

En hausse de 4 % pour 1991

La modération des investissements des entreprises publiques affectera d'abord le programme autoroutier

Le conseil de direction du Fonds de développement économique et social (FDES), réuni sous la présidence de M. Pierre Bérégovoy, ministre de l'économie et des finances, a retenu le chiffre de 139 milliards de francs pour les investissements des entreprises publiques (EDF, GDF, COGEMA, Charbonnages de France, CNR, SNCF, RATP, Air France, Poste, France Télécom, sociétés d'autoroutes) au cours de l'année 1991. Ce montant traduit une augmentation de 4 % en valeur et de 1,5 % en volume par rapport à l'année 1990. Il est à peu près réparti par tiers entre le secteur des transports, celui des postes et télécommunications et celui de l'énergie.

Les entreprises concernées demandaient une enveloppe de 145,3 milliards de francs, mais le ministère de l'économie a tenu à maîtriser – *« et non à freiner de façon aveugle »* – cette croissance. L'argumentation du ministère repose sur la nécessité d'éviter une aggravation du déficit de la balance des paiements (40 milliards de francs) qu'impliquerait un recours accru à des financements en provenance de l'étranger. De même, les emprunts des entreprises publiques pèsent sur le marché obligataire et tirent vers le haut les taux d'intérêt, dont M. Bérégovoy aime à rappeler qu'une augmentation d'un point coûte 24 milliards de francs aux entreprises françaises.

La modération des investissements des entreprises publiques touchera, au premier chef, les sociétés d'autoroutes qui faisaient pression pour que soit préservé un rythme de construction de 300 km par an retenu par plusieurs conseils interministériels d'aménagement du territoire. Ces sociétés ont obtenu l'autorisation d'emprunter une dizaine de milliards de francs, alors qu'elles espéraient 2 milliards de plus. L'hypothèse retenue par le FDES est de lancer la construction de 430 km entre 1990 (150 km) et 1991 (280 km). Les 3 000 km d'autoroutes qui restent à réaliser le seront donc en une quinzaine d'années, et non en dix ans comme le réclamaient un grand nombre d'élus soucieux d'attirer, grâce à ces infrastructures, des entreprises dans leurs régions en perte de vitesse (*le Monde* du 28 novembre).

AL. F.

SOCIAL

Depuis une semaine

Une grève paralyse les bus de Montpellier

MONTPELLIER

de notre correspondant

Depuis plus d'une semaine, l'agglomération de Montpellier est privée de ses 167 bus. Les chauffeurs de la Société montpelliéraine de transport urbain (SMTU), qui ont cessé le travail le 29 novembre, occupent les deux dépôts de la ville.

Ce mouvement fait suite aux propositions de réorganisation du travail faites par la direction. Celle-ci souhaite la mise en place d'un système de «tours coupés» permettant d'augmenter le nombre de bus aux heures de pointe, et de le réduire durant les heures creuses, afin de s'adapter à la demande de la population. En outre, les chauffeurs, au nombre de 340, devraient travailler trente-huit heures lieu de trente-six actuellement. Le gain de productivité obtenu serait compensé par une augmentation de 12 % des salaires d'ici à 1992, et des avantages sociaux supplémentaires, dont plus de congés.

Attachée à la journée continue, la CGT, majoritaire à la SMTU, refuse ce réaménagement expliquant qu'il aboutirait à rallonger les journées des chauffeurs. Elle affirme que certains, éloignés de Montpellier, ne pourraient pas rejoindre leur domicile pendant les interruptions de service.

J. M.

Le gouvernement italien refuse les préretraites d'Olivetti

Oui à la « Cassa integrazione ». Non aux mises en préretraites. Le gouvernement italien a accueilli de façon mitigée le plan social que lui a présenté Olivetti. D'un côté, l'Etat s'est engagé à prendre en charge 2 800 salariés sur les 4 000 employés que le constructeur informatique transalpin veut licencier en Italie, conformément au principe de la « Cassa integrazione ». Ces derniers continueront à percevoir 90 % de leur salaire antérieur tout en étant au chômage.

En revanche, le gouvernement de Rome a rejeté la requête d'Olivetti qui comptait pouvoir bénéficier des mesures de mises en retraite anticipées pour faciliter le départ des 1200 salariés restants.

Les dirigeants d'Olivetti, tout en regrettant cette décision, indiquaient jeudi 6 décembre, qu'ils entendaient de toute façon mettre au chômage ces 1200 employés dès le 7 janvier prochain.

□ **Douze blessés lors d'une manifestation des mineurs lorrains.** – Douze personnes ont été blessées, jeudi 6 décembre à Forbach, en Moselle, lors d'affrontements entre manifestants et forces de l'ordre à l'occasion de la nouvelle journée d'action organisée par l'intersyndicale CFDT-CGT-CFTC-FO des mineurs des Houillères du bassin de Lorraine (HBL). Les mineurs qui avaient déjà fait grève le 22 novembre, réclament une prime de sécurité de 850 francs, refusée par la direction, et s'inquiètent de *« la liquidation »* des HBL. La grève semble toutefois avoir été moins bien suivie jeudi que la fois précédente, en dépit de la paralysie des quatre puits des HBL. Seuls 60 % à 70 % du personnel des HBL ont fait grève, selon les syndicats, la direction ayant, pour sa part, recensé 42,7 % de grévistes.

□ ***Pas de grève générale à Air France.*** – La menace de grève générale qu'avaient brandie les syndicats, mécontents des mesures de rationalisation du réseau d'Air France et d'Air Inter n'existe plus. A l'issue d'un comité central d'entreprise, FO (36 % des voix) et la CFDT (21 %) ont abandonné leur projet, la base étant peu combative et la direction ayant annoncé l'ouverture de négociations sur la grille hiérarchique. Seule la CGT (25 % des voix) appelle à des débrayages qui concerneront, le 7 décembre, le fret de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle et la restauration à bord des avions.

INDUSTRIE

Procédure de mise en redressement judiciaire pour Lexmar-France

La société Lexmar-France, qui tentait depuis des mois de faire repartir les chantiers navals de La Ciotat (Bouches-du-Rhône), a entamé, le jeudi 6 décembre, une procédure de mise en redressement judiciaire devant le tribunal de commerce de Marseille. Celui-ci a constaté l'état de cessation de paiement de la société.

Une nouvelle réunion du tribunal, le 10 décembre, examinera la mise en redressement judiciaire et devrait nommer un administrateur judiciaire pour les six mois à venir, avant de statuer sur l'avenir de l'entreprise, soit la liquidation judiciaire, soit la reprise des activités.

Lexmar-France, filiale du constructeur américano-suédois Lexmar, avait obtenu le 18 juillet du conseil général des Bouches-du-Rhône une concession de trente ans du domaine public maritime. Le plan Lexmar prévoyait le redémarrage des chantiers navals de La Ciotat.

AFFAIRES

La justice reconnaît un préjudice de 40 millions de francs à Bénéteau

La cour d'appel de Poitiers a évalué le 6 décembre à 40 millions de francs le préjudice commercial subi par les chantiers Bénéteau, le premier constructeur mondial de voiliers de plaisance, à la suite d'une défectuosité du catalyseur utilisé pour la fabrication de ses bateaux en plastique.

Une modification dans la composition de ce produit, fourni par la SCPO (Société chalonnaise de peroxydes organiques, une filiale d'Air liquide), avait entraîné la formation de cloques sur les coques des First, une gamme de voiliers construite par Bénéteau et largement vendue à l'étranger. A la suite de multiples plaintes de ses clients, la société Bénéteau avait été contrainte de faire réparer les First, qui représentaient alors 68 % de sa production.

Saisie, la cour d'appel de Poitiers a évalué jeudi à 40 millions de francs le préjudice commercial et à 8 millions de francs le préjudice matériel subi.

Les patrons européens se prononcent pour une monnaie unique dans la CEE

Au terme de leur deuxième sommet qui s'est réuni à Rome mardi 4 décembre, les présidents des patronats européens ont adopté une *« déclaration commune des entreprises d'Europe »*. A propos de l'union économique et monétaire, au sujet de laquelle une conférence intergouvernementale s'ouvrira les 14 et 15 décembre, la déclaration stipule que *« La convergence des politiques économique et monétaire débouchant sur une monnaie unique et stable est nécessaire si nous voulons exploiter au maximum les possibilités ouvertes par le marché unique »*.

Les patrons européens ont par ailleurs demandé la création d'un espace économique équilibré entre la Communauté et les pays de l'AELE (Association européenne de libre échange) et affirmé leur soutien à l'adhésion à la CEE *« de tout pays qui sera capable de se conformer aux obligations et aux objectifs des différents traités »*.

ÉCONOMIE

Un enfer à Mexico

Suite de la première page

Chalco est un lieu de pèlerinage, une terre de mission. Le président Salinas y a passé une nuit. Des slogans gouvernementaux en faveur du programme national de solidarité couvrent les murs. En mai, Jean-Paul II s'est déplacé jusque-là : *« Si le pape est venu, l'Eglise doit rester »*, commente le Père Enrique Torres.

Responsable de la Fondation pour l'aide aux communautés ((FAC), il est l'artisan du projet de développement de Chalco : *« Nous devons montrer notre volonté de toucher les zones de pauvreté extrême »*, explique-t-il avec le sourire de qui, une fois pour toutes, a trouvé sa voie.

Lors de la dernière visite de Jean-Paul II, la banque publique Banamex a frappé une série de médailles à l'effigie du Saint-Père, vendues six fois plus cher que leur poids en or ou en argent. La valeur ajoutée papale... *« Je sentais la magouille... »*, confesse Enrique Torres. Il n'a pas hésité à éveiller l'attention de la presse mexicaine, avant de revendiquer le produit de ce commerce pour des œuvres sociales. Sous la pression, Banamex a accepté. *« Je leur ai présenté notre projet prioritaire en faveur des enfants de Chalco. Nous avons reçu 2 millions de dollars »*, se réjouit le Père Torres. *« Un début... »*

Drôle de paroissien que ce Père Torres, bouillant leader de la Caritas mexicaine, prêt à s'engager dans les rachats de la dette privée avec des alliés étrangers (dont le Secours catholique français) pour venir en aide aux plus démunis à travers le mécanisme sophistiqué des swaps (1). L'argent, la finance et les prêts à intérêts ne l'effraient pas quand ils servent une bonne cause, tirer les gens de l'enfer par exemple.

Grâce aux opérations de rachat de dettes financées en partie par la Caritas (2) française, quarante personnes ont pu recevoir des bourses et mener un travail approfondi de détection des besoins à Chalco. Collaborateur du Père Torres, Enrique Brito déplie un plan, désigne un espace vide. *« Là, il y aura une cantine, une boulangerie, une fabrique de tortillas, les gens ont demandé une église et un funérarium car leurs maisons sont trop petites pour garder les défunts. L'installation de l'eau potable est commencée. Mais il faut creuser des puits à 340 mètres ! 7 500 prises d'eau seront posées. 2 000 robinets individuels ont déjà été installés. »* Pour écouter le Père Torres, une petite délégation du Secours catholique. Denis Vienot et Jean-Marie Destrée, tous deux chargés de l'action internationale, restent songeurs.

Comme Jean-Marie Menu, un conseiller agricole en retraite, et Benoît Omont, un ancien instituteur reconverti à l'action caritative. Une heure à Chalco suffit pour comprendre. Chacun retrouve sa place dans le Combi-Volkswagen, soudain confortable. On lit encore des slogans gouvernementaux : *« Plantez un arbre ! » « Où, avec quoi ? »*, ironise Enrique Brito. L'Eglise craint une récupération de son action par le pouvoir. Mais il faut agir. De nouvelles familles arrivent chaque jour à Chalco.

Revoilà la route à trois voies et Mexico qui s'approche. Une fresque naïve derrière une ruine : des immeubles qui penchent. Nul n'oublie qu'en 1985 la ville a vacillé. 80 000 familles à la rue. Pour les victimes restées sans abri, la terre tremble encore. Dans ce quartier qu'on retrouverait avec peine, chaque rue porte le nom d'un métal. Rue de l'Or, du Platine, du Cuivre. On pense à Garcia Marquez, *Cent ans de solitude : « Si tu ne crains pas Dieu, crains les métaux. »*

Sept cents familles survivent dans un campement de toile et de planches, une alchimie sordide en plein cœur de la cité. Viols, drogues, meurtres de policiers, il se passe beaucoup de choses à l'intérieur des cabanes de trois mètres sur deux. Rue de l'Aluminium. Une résidence proprette à l'ombre des eucalyptus. Ça sent la lessive et les pâtes qui cuisent. La cour centrale ressemble à un parking, sauf que *« ici, on n'a pas de voitures »*. Des roses de Noël pavoisent une fontaine. Quarante-huit familles ont trouvé asile dans ces logements neufs, construits après le séisme, avec les fonds du swap et de Caritas italia.

Dans son appartement aux parpaings apparents, derrière une fausse cage habitée par un faux canari, Antonia de Hernandez se souvient de son expulsion il y a cinq ans. *« Les propriétaires ont profité du tremblement de terre pour nous mettre dehors. Ils ont repris leurs maisons et les loyers ont augmenté cinq ou six fois. On ne pouvait plus payer. Je me suis retrouvée chez ma mère, à quatorze dans une pièce. »* Elle regarde son intérieur, sa photo de mariage accrochée au mur : *« On m'a trop aidée... »* Dans quinze ans, moyennant un loyer modéré, elle sera propriétaire. La Caritas française a ainsi participé à la construction de deux cents logements sociaux à Mexico en faveur de familles menacées de basculer dans la grande pauvreté au lendemain de la grande catastrophe de 1985. De l'usage de la dette à échelle humaine.

Non loin de là, un immeuble écroulé, 720 mètres carrés de gravats piqués de pissenlits. Tout au fond, un fil à linge chargé de vêtements. On survit encore en attendant les réhabilitations. Vingt et un appartements seront construits. Il faut pallier les carences du pouvoir. Plus loin, à Tepito, les habitants à la rue se sont regroupés. Une femme un peu endimanchée, rouge à lèvres voyant et cheveux teints, a pris la parole. Son jupon dépasse de sa robe. *« Nous n'avons pas voulu être expulsés, ni rejoindre les campements hors de la ville. On est resté sous des tentes pendant un an et demi, dans les rues du quartier. »* Sous leurs abris précaires, ils ont défié le gouvernement. Sur les quatre mille familles en galère, mille cinq cents sont en liste d'attente pour un logement. Elles craignent d'être oubliées au profit des classes moyennes.

Dix millions de chômeurs

La solidarité spontanée, apparue après le séisme, s'est pourtant organisée. La Fondation du Père Torres a débloqué des crédits pour l'acquisition de terrains et l'envoi de formateurs. Chez ces plus pauvres qui subsistent à travers une économie informelle chaotique, le manque de ressources demeure préoccupant. *« Il faut disposer de deux salaires et demi* (3) *si on veut acquérir un logement*, explique un habitant. *La moitié des gens du quartier ne peuvent pas, leurs rentrées sont trop irrégulières. »*

Un constat qui ramène au fléau majeur du pays, le chômage, où s'enlisent au moins dix millions de personnes (12 % de la population officiellement). Au Mexique, l'Eglise a renoncé à sa vision obscure du travail comme châtiment au péché originel. Jean-Paul II a soutenu que le chômage empêchait la mission d'évangélisation, et une fois encore, le Père Torres s'est appliqué à traduire sur le terrain ce changement bienvenu de mentalité. Le programme des entrepreneurs lancé par la FAC poursuit divers objectifs : consolider les emplois fragiles, ouvrir des crédits et des prêts pour l'achat d'outils, de machines et de matières premières, dispenser des conseils de gestion, une formation comptable et administrative, encourager la naissance de réseaux de solidarité.

L'action menée vise les micro-entreprises de moins de dix personnes, les plus menacées de disparition. C'est ce petit artisan qui pratique la sérigraphie dans une pièce aveugle sur des flacons de parfum et des verres ronds. Il marquait à la main cent pièces par jour. Grâce à la machine achetée *via* un crédit de la Fondation (qu'il remboursera en huit mois), sa production quotidienne est passée à deux cent cinquante pièces. Un fabricant de moules à pâtisserie a créé quatre postes de travail depuis qu'il a pu se mécaniser. Sur le mont des Etoiles, où les Aztèques célébraient le Nouvel An, Cecilio Basquez confectionne des pantalons pour enfants avec des chutes de tissu. La machine l'a sauvé, il peut vendre à très bas prix.

Le rachat des dettes

L'animateur de la FAC est fier de Carlos Carmona. Gamin, il appartenait à un gang. La paroisse l'a récupéré *in extremis*. C'est un champion du soldat de plomb, des maréchaux d'empire, des Napoléon, des samouraïs, et des pistoleros mexicains à chapeau large. La Fondation lui a avancé de l'argent pour son approvisionnement en peinture spéciale très chère. Son activité entièrement pacifique est rentable. Il se passera bientôt du soutien caritatif et pourra devenir client d'une banque. *« 95 % des crédits alloués ont été remboursés »*, assure Alejando, l'homme en charge du programme entreprise. La confection, l'imprimerie ou la métallurgie y sont fortement représentées.

En s'appuyant toujours sur les mécanismes de rachat de dettes, la FAC assure la formation d'un personnel d'encadrement intéressé par des primes à la réussite de son action ultérieure, une idée pas très... catholique. Dans le centre historique de Mexico, la Caritas loge aussi des vieillards isolés, dépourvus de tout, et souvent malades, en butte à l'agressivité des enfants qui, misère de la misère, sont leurs principaux concurrents dans la rue.

Dans son bureau où une photo encadrée le montre main dans la main avec Jean-Paul II, le Père Torres explique dans quel climat de méfiance il a pris le risque de traiter avec ces diables de banquiers pour prêter secours aux exclus de la société mexicaine. *« J'ai conclu le premier swap en 1987. Il portait sur 4 millions de dollars. Il a permis d'acheter des terrains, d'ouvrir des crédits, d'apporter des aides à la construction de maisons. Le président Salinas nous a reçus après son élection en 1988. Le ministre des finances et le directeur de la Banque de Mexico ont alors interdit le mécanisme des swaps qu'ils tenaient pour inflationniste. »*

Dans le même temps, les gens d'Eglise avaient des états d'âme, d'autant que d'autres projets de rachats de dettes fleurissaient chez les jésuites aux Etats-Unis, aux Philippines et au Pérou. A Washington, le Center of Concern, un organisme religieux très influent sur la commission « Justice et paix » de la Conférence épiscopale américaine, publia un article défavorable aux swaps sociaux. Le réseau Caritas connut des débats agités : racheter de la dette revenait à reconnaître sa légitimité, pourtant contestable. Le gouvernement risquait en outre de tirer parti du travail humanitaire de l'Eglise. Celle-ci pouvait y perdre son autonomie.

Le Père Torres et ses amis ont su convaincre leur hiérarchie qu'il n'y avait là ni urgence ni simonie, mais seulement un moyen efficace de restaurer le niveau de vie d'une population en marge. De son côté, le gouvernement a fini par accepter les swaps à vocation sociale, destinés en priorité à la réalisation d'infrastructures. L'an passé, l'aval officiel a été donné pour un montant de 50 millions de dollars. Une tranche de 10 millions de dollars supplémentaires pourra être souscrite. Une quarantaine d'organismes ont pu bénéficier des fonds issus de ces rachats : *« Ils contribuent à consolider la société civile »*, plaide le Père Torres. Son ambition : obtenir des banques (françaises en particulier) l'abandon pur et simple de leurs créances mexicaines, les inciter à consentir des dons de dettes, comme celui de 500 000 dollars accordé en novembre par un établissement autrichien, le Creditanstalt. Un pari difficile. Mais il y a beaucoup de malice derrière le sourire du Padre.

ÉRIC FOTTORINO

(1) Ces opérations de « swap » portent sur la dette privée qui subit une décote (60 % au Mexique) en raison de son non-paiement. Dans un premier temps, l'investisseur achète une créance de 100 dollars à 40 dollars, puis présente son titre à l'Etat mexicain. Celui-ci lui reverse l'équivalent de 100 dollars moins un escompte (qui peut varier de 10 % à 40 %), mais en monnaie locale, le peso. L'investisseur obtient ainsi par exemple la contrevaleur en pesos de 90 dollars, la décote ayant été partagée entre l'investisseur et l'Etat.

(2) Caritas : nom juridique du réseau des Secours catholiques nationaux présents dans cent vingt pays.

(3) Le salaire minimum au Mexique s'élève à 100 dollars par mois.

WEEK-END D'UN CHINEUR

PARIS

Samedi 8 décembre

Drouot-Richelieu, 14 h : tableaux russes, arts précolombiens, arts primitifs, bijoux, argenterie; **Espace Kronenbourg**, 30, avenue George-V, 10 h et 14 h : sur le thème de Tintin; **Hôtel Ambassador**, 16, bd Haussmann, 14 h : vins; **Crédit municipal de Paris**, 55, rue des Francs-Bourgeois, 13 h 30 : bijoux, orfèvrerie.

Dimanche 9 décembre

Drouot-Montaigne, 15 h : art contemporain; **Fouquet's**, 15 h : affiches de cinéma.

ILE-DE-FRANCE

Samedi 8 décembre

Chartres, 14 h : poupées; **Compiègne**, 14 h : mobilier, objets d'art; **Fontainebleau**, 14 h 30 : bijoux, objets de vitrines; **La Varenne-Saint-Hilaire**, 20 h 30 : tableaux modernes; **Melun**, 14 h 30 : timbres; **Versailles** (Rameau), 20 h 30 : verre contemporain.

Dimanche 9 décembre

Chantilly, 14 h 30 : vins, alcools; **Charenton-le-Pont**, 14 h : mobilier, tableaux; **Dreux**, 14 h : mobilier, objets d'art; **L'Isle-Adam**, 14 h 30 : tableaux modernes; **Les Andelys**, 14 h 30 : mobilier, tableaux; **Nanterre**, 14 h 30 : bijoux; **Pontoise**, 14 h : mobilier, tableaux; **Rambouillet**, 14 h 30 : tableaux et sculptures modernes; **Rueil-Malmaison**, 21 h : archéologie; **Saint-Germain-en-Laye**, 14 h : tableaux, mobilier; **Sens**, 14 h 30 : arts d'Asie; **Verrières**, 14 h : vins, bijoux.

PLUS LOIN

Samedi 8 décembre

Agen, 14 h : mobilier, objets d'art; **Alençon**, 14 h 30 : livres; **Autun**, 14 h 30 : livres; **Blois**, 14 h : cartes postales; **Bordeaux**, 14 h 30 : livres; **Châteauroux**, 14 h : chemin de fer; **Dijon**, 14 h : bijoux, tableaux modernes; **Doullens**, 14 h 30 : atelier; **Dozule**, 14 h : modèles réduits; **Duclair**, 14 h 30 : tapis d'Orient; **Grenoble**, 9 h et 14 h : timbres; **Louviers**, 17 h : armes. **Lyon** (Pr Paufique), 14 h 30 : Extrême-Orient; **Marseille** (Prado) 14 h 30 : mobilier d'un hôtel particulier; **Marseille** (Jean Martin), 14 h 30 : mobilier, objets d'art; **Marseille** (Castellane), 14 h 30 : atelier; **Orléans** (rue du Pot-de-fer), 14 h : livres; **Orléans** (Notre-Dame du Chemin), 14 h 30 : manuscrits de Maurice Genevoix; **Pau**, 14 h 30 : objets d'art, mobilier; **Périgueux**, 14 h : tableaux modernes; **Riom**, 14 h 30 : tableaux modernes, argenterie.

Dimanche 9 décembre

Avignon, 14 h 30 : argenterie, bijoux; **Bayeux**, 14 h : vins, alcools; **Bernay**, 14 h 15 : fourrures, bijoux; **Besançon**, 14 h : mobilier, objets d'art; **Blois**, 14 h : cartes postales; **Brive**, 14 h : mobilier, tableaux; **Calais**, 14 h 30 : tableaux modernes; **Castres**, 14 h 30 : bijoux, mobilier; **Châlons-sur-Marne**, 14 h 30 : jeux, jouets; **Charleville-Mézières**, 14 h : mobilier, objets d'art; **Coutances**, 14 h 30 : tableaux modernes; **Dieppe**, 14 h 15 : tableaux; **Evreux**, 14 h : mobilier, objets d'art; **Gien**, 14 h : faïences de Gien; **Granville**, 14 h 30 : affiches; **Issoudun**, 14 h : mobilier, objets d'art; **Le Mans**, 14 h : mobilier, objets d'art; **Lyon** (Jules Ferry), 15 h : mobilier, objets d'art; **Mâcon**, 14 h 30 : vins; 15 h 30, mobilier, tableaux; **Manosque**, 14 h 30 : livres; **Marseille** (Castellane), 10 h 30 et 14 h 30 : vins, alcools; **Mayenne**, 14 h : mobilier, objets d'art; **Montluçon**, 14 h : Art nouveau, art déco; **Nancy** (Gustave Simon), 14 h : mobilier, argenterie; **Nancy** (Serge Blandan), 14 h : verrerie, objets d'art; **Nantes** (Miséricorde), 14 h 30 : tableaux modernes; **Nantes** (Talma), 14 h : Art pictural; **Nevers**, 14 h : jouets; **Nonancourt**, 14 h : cartes postales, appareils photo; **Parthenay**, 14 h 30 : mobilier, tableaux; **Pontivy** (National), 10 h 30 : boiseries de style; **Pontivy** (Général-de-Gaulle), 14 h, 14 h : mobilier, argenterie; **Reims**, 14 h : mobilier, tableaux; **Rennes**, 15 h : atelier.

FOIRES ET SALONS

Saint-Maur, Jouy-en-Josas, Montauban, Dijon, Dourdan, Nîmes et Bordeaux-Quinconces.

ÉCONOMIE

REPÈRES

CONSTRUCTIONS NEUVES

Baisse de 8,9 % sur dix mois

De janvier à octobre 1990, les mises en chantier de logements neufs ont été de 257 100, au lieu de 282 100 au cours des dix premiers mois de 1989, accusant donc une baisse de 8,9 %, selon les statistiques Siclone publiées par le ministère de l'équipement et du logement. Le nombre des logements mis en chantier en immeubles collectifs a diminué de 11,7 %, et celui des maisons individuelles seulement de 6,4 %. Pour l'ensemble de l'année 1990, on s'attend à un total de 310 000 mises en chantier. Cette baisse d'activité est en partie compensée pour les entreprises de bâtiment par la progression des mises en chantier de locaux professionnels.

MASSE MONÉTAIRE

Contraction de 1,3 % en octobre

En octobre, la masse monétaire de la France s'est contractée, selon les statistiques de la Banque de France publiées jeudi 6 décembre. L'agrégat M2 (billets, monnaie, dépôts à vue, comptes sur livrets) a diminué de 1,3 % par rapport au mois précédent, et de 0,3 % sur un an. En revanche, les définitions larges de la masse monétaire ont subi une forte expansion, M3 (M2 augmenté des dépôts à terme et des titres du marché monétaire) progressant de 2,1 % sur un mois et de 3 % sur un an. Cette évolution contrastée s'explique, selon la Banque de France, par *« la forte progression de l'encours des certificats de dépôt résultant d'un retournement du mouvement de délocalisation de ces titres après la réduction importante du taux de réserves obligatoires qui leur est appliqué »*.

COMMUNICATION

Face au gel de son budget et à la crise de la publicité

Radio-Canada licencie 10 % de ses effectifs

Le seul réseau public de télévision canadien annonce la fermeture de ses stations régionales et licencie mille cent salariés.

MONTRÉAL

de notre correspondant

Le seul réseau national de télévision publique du Canada est-il condamné à mourir à petit feu ? De Vancouver à Saint-Jean-de-Terre-Neuve, les Canadiens ont des raisons de le redouter, à la lumière des mesures draconiennes annoncées mercredi 5 décembre par M. Gérard Veilleux, président de Radio-Canada, société d'Etat qui regroupe dans une entreprise unique des réseaux (anglais et français) de télévision et de radio, ainsi que des structures de production, de distribution et de commercialisation.

Pour combler un manque à gagner de 108 millions de dollars canadiens (1) sur un budget annuel de 1,3 milliard de dollars, M. Veilleux a décidé de licencier d'ici à avril prochain mille cent personnes, soit 10 % des effectifs actuels. *« Les mesures prises en 1989 – réduction des dépenses de 35 millions de dollars et suppression de cinq cents postes – se sont avérées insuffisantes. Radio-Canada doit maintenant restreindre les services de base offerts au public »*, a déclaré M. Veilleux, gestionnaire rigoureux du Conseil du Trésor d'Ottawa, nommé l'an passé à la tête de l'entreprise.

Sur les vingt-neuf stations régionales de télévision qu'elle possédait à travers le pays et qui produisaient notamment deux bulletins d'information quotidiens, Radio-Canada n'en gardera que dix-huit, soit une en français et une en anglais dans chaque capitale provinciale (sauf au Nouveau-Brunswick). Trois stations (Matane au Québec, Goose Bay à Terre-Neuve et Toronto) ont été abruptement fermées jeudi et huit autres seront transformées en simples *« antennes d'information »* avec un ou deux journalistes détachés. Pour préserver la programmation nationale de ses réseaux basés à Montréal (français) et à Toronto (anglais) – les plus puissants du pays puisqu'ils touchent 99 % de la population répartie sur... neuf millions de kilomètres carrés et cinq fuseaux horaires – Radio-Canada sacrifie ses informations jugées trop régionales, voire locales, que seule la radio publique, vue comme un *« service complémentaire »* à la télévision, aura dorénavant pour mission de traiter.

M. Veilleux a, par ailleurs, informé le gouvernement canadien que sa société ne serait plus en mesure, à partir d'avril prochain, d'*« assumer le financement »* des deux chaînes (française et anglaise) retransmettant les débats de la Chambre des Communes d'Ottawa, ni même de subvenir aux besoins de Radio-Canada International. Le sort de RCI, qui diffuse actuellement sur ondes courtes en quatorze langues dans trente-cinq pays, est entre les mains du secrétariat d'Etat canadien aux affaires extérieures, appelé à fournir chaque année les 20 millions de dollars nécessaires à la survie de ce service.

Il s'agit en quelque sorte d'un retour d'ascenseur : depuis 1985, le gouvernement conservateur de M. Brian Mulroney impose des conditions de plus en plus difficiles à la société d'Etat, dont les crédits (votés chaque année par le Parlement) ont été gelés. La société Radio-Canada a été contrainte d'augmenter ses revenus provenant d'activités commerciales (publicité surtout) qui ont représenté 41 % de son budget en 1989-1990, contre 29 % en 1984-1985. Elle a pour cela lancé une politique très agressive auprès des annonceurs, que les diffuseurs privés ont assimilé à des formes de *« concurrence déloyale »*. Or, le marché de la publicité télévisée (2) est en train de s'effondrer, au fur et à mesure que le Canada s'enfonce dans une récession qui promet de durer jusqu'au milieu de l'an prochain, au yeux des plus optimistes.

Les partis d'opposition à Ottawa, de même que les populations les plus touchées par les coupes claires annoncées, n'ont pas eu de mots assez fort pour dénoncer *« le massacre d'une institution »*, le *« démembrement d'un des derniers symboles d'une unité nationale canadienne »*, déjà bien menacée par les aspirations sécessionnistes des Québécois notamment.

MARTINE JACOT

(1) Un dollar canadien vaut actuellement environ 4,4 francs.

(2) La publicité a été supprimée sur les ondes de la radio publique en 1974.

EN BREF

□ **Le *Wall Street Journal* s'européanise.** – Préparant l'échéance du grand marché européen de 1993, le quotidien économique et financier américain *The Wall Street Journal (WSJ)* a modifié lundi 3 décembre la manchette de son édition européenne, lancée il y a sept ans : le sous-titre « Europe » a été intégré au titre qui devient *The Wall Street Journal Europe*. Publiée et basée à Bruxelles, cette édition est imprimée aux Pays-Bas, en Suisse et depuis cette année en Grande-Bretagne. Elle est desservie par neuf bureaux (Berlin, Bonn, Bruxelles, Francfort, Londres, Madrid, Milan, Moscou et Paris). La diffusion du *WSJ* en Europe a augmenté de 11 % en 1990 (47 821 exemplaires en moyenne de janvier à juin selon l'éditeur), tandis que l'édition américaine vend 1 935 866 exemplaires et l'édition asiatique, *the Asian Wall Street Journal*, 38 357 exemplaires.

□ **Nouvelle présentation pour *le Populaire*.** – Pour son quatre-vingt-cinquième anniversaire, le quotidien limougeaud *le Populaire du Centre* s'offre un nouveau visage : emploi plus général de la couleur, montée à la « une » de l'information régionale, toilettage de la maquette, unification accrue de la typographie. *Le Populaire du Centre* (70 000 exemplaires quotidiens), fondé en 1905 par les fédérations socialistes limousines, appartient depuis deux décennies au groupe Centre France (*la Montagne* de Clermont-Ferrand, le *Journal du Centre* de Nevers, le *Berry Républicain* à Bourges). Il a néanmoins gardé sa ligne originelle, proche du PS. Il couvre les trois départements limousins (Creuse, Corrèze, Haute-Vienne).

Télématique

La Cour de cassation et les messageries « roses »

La Cour de cassation vient de rejeter un arrêt de la cour d'appel de Paris qui avait relaxé quatre dirigeants de messageries « roses », poursuivis par des associations familiales, dont la Fédération des familles de France, pour *« outrages aux bonnes mœurs »*. En première instance le tribunal avait reconnu que les messages passés sur le Minitel, pouvant être lus par tous et assimilés à une correspondance privée, tombaient sous le coup de la loi. Il avait cependant relaxé les prévenus, considérant que les auteurs du délit n'étaient pas les dirigeants mais les clients.

En appel, le parquet et les associations familiales avaient estimé que les services « roses » offraient des occasions de débauche. Ils n'avaient pas été suivis par les magistrats du siège, pour qui les messageries ne sont que *« l'expression de fantasmes »*.

De son côté, la Cour de cassation a estimé que les messageries incriminées ont *« pour objet de préparer ou de faciliter l'outrage aux bonnes mœurs »* et vient donc d'entériner la position des associations familiales. L'affaire a été renvoyée devant le tribunal d'Amiens.

Les téléspectateurs japonais découvrent les images de la nouvelle génération

Encore une date historique pour la télévision haute définition. Après avoir été les premiers vers la fin de 1989 à émettre des programmes de télévision en haute définition (1 125 lignes) et en grand format (écran de rapport 16/9), reçus jusqu'ici sur des appareils expérimentaux, les Japonais ont innové cette semaine en commercialisant les premiers appareils de réception pour le grand public.

Les firmes nippones Sony, Matsushita et Hitachi ont en effet commencé à mettre en place chez les distributeurs les appareils dernier cri pour recevoir ces émissions très haut de gamme.

Mais pour s'offrir le luxe de capter à domicile les images télé de la nouvelle génération, un Japonais devra débourser 34 000 dollars (170 000 francs). Un coût élevé pour une heure d'émission par jour, que la NHK (office japonais de radio et télédiffusion) projette, mais encore sans certitude, de porter à huit heures l'an prochain. N'importe ! Pour les Japonais, il s'agit là d'une vitrine expérimentale destinée à tester la réaction du public pour une technologie dont la mise au point a déjà coûté 1 milliard de dollars (5 milliards de francs). Et les fabricants comptent vendre 1 million de postes dans les cinq ans à venir, dont le prix pourrait tomber à 7 500 dollars (37 500 francs) en 1995.

A. D.

COMMUNICATION

En commandant deux nouveaux satellites américains

Astra se prépare à la télévision haute définition

Profitant des déboires de TDF-1, le satellite luxembourgeois Astra pousse son avantage commercial, promet 48 chaînes et une évolution vers les nouvelles images de la haute définition.

La Société européenne de satellites, qui exploite déjà le satellite de télévision luxembourgeois Astra 1A et se prépare à lancer le 21 février sur une fusée Ariane son jumeau Astra-1B, vient de commander à la société américaine Hughes Aircraft deux autres satellites. Fabriqués aux Etats-Unis comme les premiers modèles, Astra-1C et Astra-1D sont prévus pour être lancés par une fusée Ariane, l'un au premier trimestre 1993, l'autre un an plus tard.

Ces satellites d'une durée de vie de quinze ans seront munis chacun de 18 répéteurs de 63 watts de puissance, et de 6 répéteurs de secours. Ils rejoindront en orbite, à la même position géostationnaire équatoriale de 19,2 est, les deux premiers de la série.

Astra-1C servira d'abord de secours à ses prédécesseurs. Mais il pourra aussi accueillir de nouveaux programmes : avec 3 satellites en orbite, le « bouquet » accessible avec une seule antenne parabolique serait ainsi de 48 chaînes. Cela témoigne de l'ambition d'Astra, qui a pour l'instant séduit des chaînes anglophones, germanophones et scandinaves pour l'essentiel, mais n'a nullement renoncé à diffuser des programmes francophones.

Pour l'instant, les 16 chaînes de télévision d'Astra-1A sont reçues par environ 20 millions de foyers en Europe, dont 1,5 million de foyers en réception individuelle. Avec l'arrivée d'Astra-1B au printemps prochain, la capacité passera à 32 chaînes. Dans l'immédiat, seules 2 chaînes germanophones, la publique ARD et la privée Première (Canal Plus Allemagne) ont signé un contrat avec *Astra-1B*.

Au-delà du renforcement de capacité, la commande des deux satellites Hughes est surtout le signe d'une stratégie orientée vers la télévision haute définition (TVHD). Astra annonce en effet que son quatrième satellite, 1 D, pourra *« distribuer de la véritable TVHD européenne »*. Pour cela, il faudra toutefois qu'Astra-1D utilise des fréquences réservées à la télévision directe par satellite, alors qu'il est pour l'instant cantonné aux fréquences de télécommunications. C'est même cette particularité qui a fait son succès commercial, en l'autorisant à regrouper sur un même satellite beaucoup de chaînes attractives.

En plaçant ses quatre satellites sur la même position, Astra veut consolider cet avantage, tout en s'adaptant à la TVHD. Astra pourrait en effet proposer une transition en douceur entre les normes actuelles et la TVHD, grâce à une double diffusion simultanée des chaînes candidates. La démarche est habile, elle peut séduire des opérateurs de télévision commerciale en limitant leurs risques. Elle contrecarre toutefois implicitement la démarche par étape des partisans de la norme intermédiaire D2 MAC, en offrant une alternative.

MICHEL COLONNA D'ISTRIA

□ **Les groupes Filipacchi et Excelsior reprennent *Auto-Moto*.** – Les groupes Filipacchi *(Match, Lui,* etc.) et Excelsior (*Science et vie, l'Action automobile, Vingt ans,* etc.) ont créé une société commune qui deviendra actionnaire majoritaire à 66 % de la société éditrice du magazine *Auto-Moto* diffusé à 344 000 exemplaires en 1989. Les publications Filipacchi éditeront le magazine. Quant à Excelsior, par le biais de sa filiale Excelsior Publicité Interdéco, il assurera la commercialisation du couplage publicitaire entre *l'Action Automobile* (364 000 exemplaires) et *Auto-Moto,* devenant ainsi le support le plus puissant de la presse automobile en France.

MÉTÉOROLOGIE

Prévisions pour le samedi 8 décembre

Temps médiocre pluvio-neigeux

Le temps sera médiocre et froid sur l'ensemble de notre pays. Les nuages, les pluies et les ondées n'épargneront aucune région et des flocons sont possibles jusqu'en plaine.

Dimanche 9 décembre : temps froid et humide.

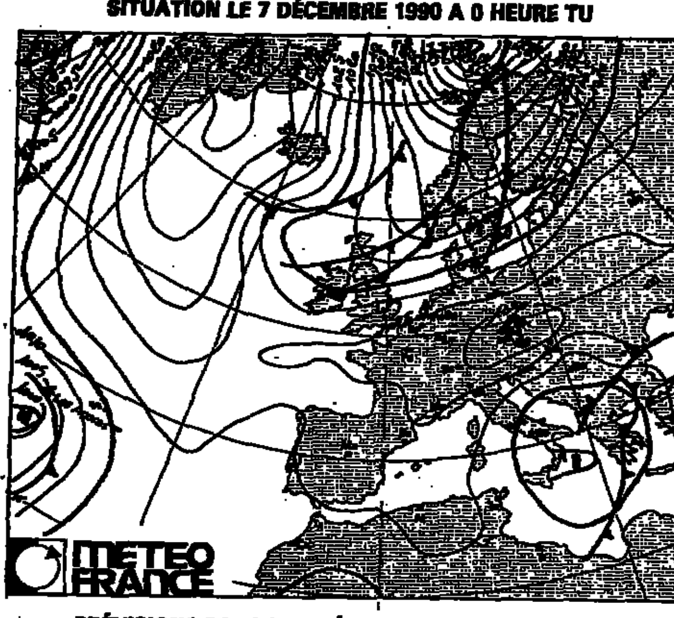
Sur la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, la Bourgogne, la région Rhône-Alpes, ainsi que sur le pourtour méditerranéen le temps sera couvert avec de la pluie. Il neigera au-dessus de 600 mètres environ sur les Alpes du Sud et les Cévennes. Plus au nord, la neige pourra atteindre les régions de plaine.

Sur le reste du pays, les nuages seront également très nombreux avec de faibles chutes de pluie ou de neige. Cependant de fugitives éclaircies laisseront une toute petite place au soleil.

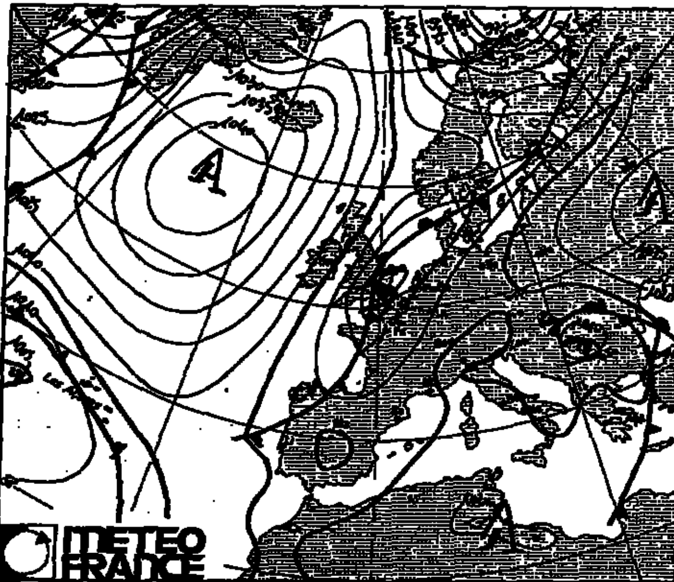
Les températures minimales seront voisines de 0 degré ou légèrement positives sur les régions cotières. Dans l'intérieur, elles seront comprises entre 0 degré et – 3 degrés.

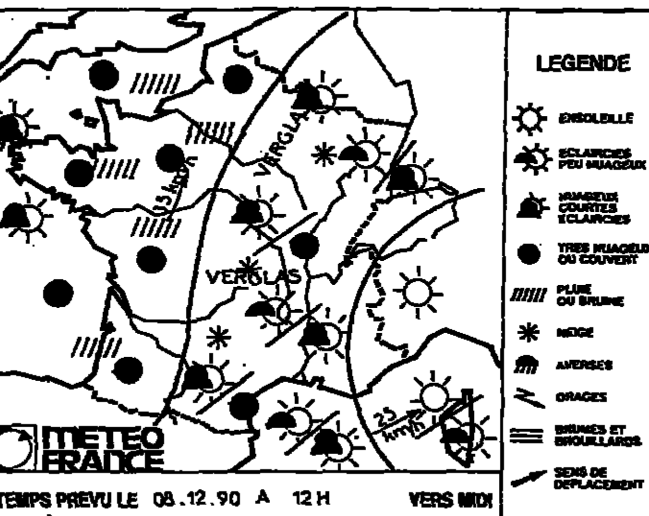
L'après-midi, il fera entre 1 degré et 5 degrés, un peu plus doux sur le pourtour méditerranéen avec 7 à 10 degrés.

SITUATION LE 7 DÉCEMBRE 1990 A 0 HEURE TU



PRÉVISIONS POUR LE 8 DÉCEMBRE A 12 HEURES TU





TEMPÉRATURES maxima - minima et temps observé le 7-12-90

Valeurs extrêmes relevées entre le 6-12-90 à 6 heures TU et le 7-12-90 à 6 heures TU

FRANCE

AJACCIO	13	-3	D
BIARRITZ	4	-3	B
BORDEAUX	6	-5	D
BOURGES	4	-5	D
BREST	8	-1	D
CAEN	2	-4	D
CHERBOURG	8	-1	D
CLERMONT-FER.	2	-8	D
DIJON	3	-5	D
GRENOBLE-St-M-H	2	-2	C
LILLE	2	-2	D
LIMOGES	5	-4	D
LYON	2	-6	D
MARSEILLE-MAR.	7	-3	D
NANCY	2	-7	D
NANTES	6	-3	D
NICE	13	3	N
PARIS-MONTS	6	-2	D
PAU	1	-6	B
PERPIGNAN	9	-4	C
RENNES	7	-3	D
ST-ETIENNE	1	-6	D
STRASBOURG	2	-7	D
TOURS	4	-4	N
TOULOUSE	2	-3	C
POINTE-A-PITRE	30	18	N

ÉTRANGER

ALGER	15	4	D
AMSTERDAM	8	4	C
ATHÈNES	18	15	P
BANGKOK	28	19	D
BARCELONE	13	6	D
BELGRADE	0	0	*
BERLIN	1	-1	C
BRUXELLES	4	1	C
LE CAIRE	23	11	D
COPENHAGUE	5	4	P
DAKAR	30	23	D
DELHI	23	11	D
DJERBA	16	10	D
GENÈVE	2	-3	C
HONGKONG	-	-	-
ISTANBUL	-	-	-
JÉRUSALEM	18	10	D
LISBONNE	14	11	C
LONDRES	2	1	C
LOS ANGELES	29	10	N
LUXEMBOURG	2	-5	D
MADRID	11	0	D
MARRAKECH	24	13	B
MEXICO	22	8	B
MILAN	8	-5	D
MONTRÉAL	2	-9	C
MOSCOU	1	-3	*
NAIROBI	25	13	C
NEW-YORK	9	0	N
OSLO	6	3	P
PALMA-DE-MAL.	15	1	N
PÉKIN	10	-1	D
RIO-DE-JANEIRO	26	23	D
ROME	9	4	D
SINGAPOUR	26	24	A
STOCKHOLM	4	4	C
SYDNEY	29	21	D
TOKYO	15	6	D
TUNIS	13	0	D
VARSOVIE	2	-4	D
VENISE	9	2	D
VIENNE	3	-4	*

A	B	C	D	N	O	P	T	*
averse	brume	ciel couvert	ciel dégagé	ciel nuageux	orage	pluie	tempête	neige

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

MARCHÉS FINANCIERS

En Italie

L'ENI essaie de trouver des partenaires au groupe chimique Enimont

Enimont, numéro deux de la chimie italienne, ne peut vivre seul. Après son divorce avec la Montedison (groupe Ferruzzi), l'ENI, la puissante firme d'Etat de la péninsule et désormais son unique actionnaire, a décidé de lui trouver plusieurs partenaires . Partisan d'une privatisation partielle jusqu'à 80 %, son président, M. Gabriele Cagliari, vient de le dire haut et fort : *« Nous sommes intéressés par toute forme d'association, de collaboration ou de co-entreprise pour plusieurs des huit divisions d'Enimont, dont les activités s'étendent de la chimie des engrais à celle des matières plastiques. »*

M. Cagliari, qui est aussi provisoirement président d'Enimont, n'a pas cité de nom. Mais il a toutefois précisé que plusieurs groupes internationaux étaient intéressés par la filiale Montedipe, qui fabrique du polystyrène, du polyéthylène, ainsi que des produits de pointe comme les fibres de carbone.

En attendant de trouver les perles rares, l'ENI va mettre un point final au rachat au groupe Ferruzzi de sa participation de 40 % dans Enimont, qu'il paie 2 800 milliards de lires (12,6 milliards de francs), ainsi qu'à l'offre publique lancée en vue de reprendre les 20 % restants du capital, initialement placés en Bourse, mais que des amis de M. Raul Gardini avaient peu à peu ramassés, à raison d'une obligation ENI au nominal de 1 650 lires (7,5 F) pour une action Enimont.

M. Cagliari a ajouté que les actions Enimont ne seraient pas réintroduites avant un an ou deux, le temps que la conjoncture s'améliore dans la chimie et qu'Enimont soit réorganisée. A cet égard, s'agissant du plan de restructuration de la filiale chimique, il a indiqué que celui-ci pourrait être étendu de trois à cinq ans pour un coût annuel de quelque 2 000 milliards de lires (9 milliards de francs).

Accord franco-italien dans le secteur de la restauration collective

Le groupe Acacias, société coopérative de production, qui détient 37 % du marché français des titres-restaurants (pour une valeur de 3,4 milliards de francs), précédée seulement par le groupe ACCOR, qui en détient 39 %, vient d'échanger des participations avec le groupe coopératif CAMST, un des premiers groupes italiens de restauration, avec un chiffre d'affaires de 146 milliards de lires (657 millions de francs), dont les deux tiers dans la restauration collective.

Ce premier accord international entre des coopératives devrait permettre à chacune de se conforter et de se développer en Europe. Acacias, qui tire 90 % de son chiffre d'affaires et de son bénéfice (10 millions de francs en 1989, après prélèvements pour les réserves), va prendre 30 % du capital de Ristoservice, filiale spécialisée de la CAMST.

FINREST, filiale de gestion financière de la CAMST, va prendre une participation équivalente dans Acacias Restauration, une société créée pour prendre des parts dans le marché de la gestion des restaurants scolaires : dans dix ans, selon M. Georges Rino, président du groupe Acacias, 50 % des restaurants scolaires seront gérés par des sociétés privées.

La CAMST, deuxième ou troisième société italienne de restauration, possède une grande expérience de la restauration collective, où le groupe Acacias n'est encore qu'au quatorzième rang en France et voudrait arriver au sixième et cinquième. En revanche, la CAMST a une faible activité dans le domaine du titre-restaurant, encore peu développé en Italie (avec 300 000 utilisateurs seulement par jour). Les deux groupes voudraient échanger leur savoir-faire pour parvenir à équilibrer leurs deux secteurs d'activité. Ils visent l'Europe de 1993 – *« notre futur marché intérieur »*, selon M. Massimo Bongiovanni, président de la CAMST : et ils ont formé une société commune avec d'autres coopératives, portugaises et espagnoles, pour étudier les marchés. Après l'Italie, le groupe Acacias va aussi prendre bientôt pied en Espagne.

GUY HERZLICH

Sans la centralisation du livret bleu

Le Crédit mutuel accroîtrait son effort pour le logement social

Le président du Crédit mutuel, M. Etienne Pflimlin, a fait le point, à l'occasion de l'assemblée générale, tenue le 6 décembre, de ses négociations avec M. Bérégovoy sur la contribution du livret bleu au financement du logement social, annoncée en avril dernier. Selon lui, la menace d'une centralisation des livrets bleus à la Caisse des dépôts est désormais écartée. Mais le Crédit mutuel est prêt à accroître sa contribution au financement du logement social *« dans des conditions compatibles avec son développement et sous des formes à imaginer qui correspondent à son organisation régionale décentralisée »*. Les discussions avec le ministère des finances doivent reprendre le 10 décembre.

M. Pflimlin a souligné que le livret bleu ne constituait plus un produit d'appel, sa part dans les ressources du Crédit mutuel étant revenue *« en dix ans de 63 % à 42 % »* avec une décollecte de 5 milliards de francs depuis le début de 1990. Il a, par ailleurs, précisé que les résultats du Crédit mutuel seraient cette année en recul de 25 % sur ceux de 1989 (310 millions de francs de bénéfice net).

La COB épingle M. Pelège et la Société de Bourse Chevreux

Le bulletin mensuel de la Commission des opérations de Bourse (COB) donne les conclusions de deux enquêtes menées sur le marché des titres de la Société auxilliaire d'entreprises (SAE), et sur celui de Peugeot. Dans son enquête sur les mouvements, précédant l'assemblée générale de la SAE le 20 juin 1990, il est indiqué que *« le groupe Pelège avait fait à cette époque un certain nombre de déclarations publiques, qui ont été largement contredites dans les faits peu de temps après »*. La COB *« a insisté pour que de tels agissements ne se reproduisent plus »*, rappelant qu'ils pouvaient faire l'objet de sanctions pécuniaires.

Concernant la Société de Bourse Chevreux, il lui est reproché d'avoir fait chuter de 10 % le titre Peugeot le 10 septembre dernier, en ayant diffusé à l'avance la conclusion d'une analyse boursière sur la firme automobile à une dizaine de clients importants. Selon la COB, *« de telles pratiques portent préjudice au renom de la place de Paris »*.

Bossard Consultants renforce sa présence en Allemagne

Bossard Consultants, première société française de conseil en management, poursuit son implantation internationale. Présente dans quatorze pays, elle ne disposait jusqu'à présent en Allemagne que d'un bureau de deux consultants à Hambourg. Pour pallier cette faiblesse, elle ouvrira dès le mois de janvier prochain un bureau à Munich. Dix consultants en constituent l'équipe de départ, l'objectif étant de multiplier cet effectif par dix en quatre ans. Ce développement s'effectuera par croissance interne mais aussi par acquisition.

Selon M. Sylvain Lewi, directeur général adjoint de la société, en charge du développement international, plusieurs cabinets de conseil allemands seraient interessés par une alliance avec le groupe français, qui, rappelons-le, a déjà, en janvier dernier, fusionné avec Siar, cabinet suédois de conseil en stratégie.

L'activité du bureau allemand se concentrera dans cinq domaines : le redressement d'entreprises d'Allemagne de l'Est, l'industrie touristique, la distribution, le conseil aux filiales allemandes des clients actuels de Bossard et la vente du « réseau international » du groupe, système d'information stratégique sur les marchés et les entreprises.

NEW-YORK, 6 décembre ↓

Repli en fin de séance

La hausse n'a pas tenu jeudi à Wall Street. Et, après avoir monté durant la première partie de la séance, la grande Bourse américaine s'est repliée dans l'après-midi. L'indice Dow-Jones des valeurs industrielles, un instant monté à 2 656,44, s'établissait finalement à 2 602,47, soit à 7,97 points au-dessous de son niveau précédent.

L'espoir d'une solution diplomatique à la crise du Golfe, soutenu par la décision du président irakien Saddam Hussein de libérer tous les otages encore détenus, n'a quand même pas réussi à encourager suffisamment le marché à faire des excès à la hausse. Très préoccupés par la situation économique, les investisseurs attendent avec impatience la publication vendredi, à Washington, des dernières statistiques pour novembre sur l'emploi et les prix à la production. Et, jusque-là, la prudence leur semble une bonne conseillère. D'autant que des rumeurs auraient circulé sur une baisse des bénéfices d'IBM, une des locomotives du marché. « Big Blue » a démenti, mais le mal a néanmoins été fait.

L'activité a fortement augmenté pour porter sur l'échange de 256,38 millions de titres (contre 205,82 millions la veille), chiffre le plus élevé depuis l'échange le 3 août dernier de 292,36 millions de titres.

VALEURS	Cours du 5 décembre	Cours de 6 décembre
Alcoa	58 1/4	58 3/8
ATT	30	30 1/8
Boeing	48 3/8	48
Chase Manhattan Bank	12 3/4	12 3/8
Du Pont de Nemours	37 1/4	38 3/4
Eastman Kodak	41 7/8	41 1/8
Exxon	50 1/4	49 5/8
Ford	27 1/2	27 3/4
General Electric	57	57 1/2
General Motors	37	37 1/4
Goodyear	15 7/8	15 7/8
IBM	114 3/4	111 3/8
ITT	47 7/8	48 3/8
Mobil Oil	57 7/8	58 1/2
Pfizer	78 7/8	78 7/8
Schlumberger	55	54 3/4
Texaco	58 1/2	57 5/8
UAL Corp. ex-Allegis	103 7/8	106 3/8
Union Carbide	18 7/8	18 3/8
USX	31 3/8	30 1/2
Westinghouse	28 1/4	28 5/8
Xerox Corp.	38 3/4	37

LONDRES, 7 décembre ↑

Nette avance

Les cours des valeurs ont bondi, en milieu de séance, pour terminer en forte hausse jeudi 6 décembre au Stock Exchange, après que le président irakien Saddam Hussein se fut prononcé pour la libération des otages. L'indice Footsie a gagné 24,9 points, à 2 177,5, soit un progrès de 1,2 % par rapport à mercredi. Le marché s'est montré plus actif qu'à l'accoutumée avec 556,4 millions d'actions échangées contre 508,5 millions la veille.

Les cours du pétrole, baromètre de la tension dans le Golfe, ont chuté, entraînant les titres de l'énergie. En revanche, d'autres secteurs se sont améliorés, notamment les valeurs bancaires, celles de la distribution et surtout les internationales, soutenues par la fermeté de Wall Street à l'ouverture.

PARIS, 7 décembre ↓

Consolidation

Après quatre bonnes séances, dont deux superbes, et environ 6 % de hausse, la Bourse de Paris s'est employée vendredi à consolider ses positions. Retardée d'une heure trois quarts en raison des importantes perturbations survenues sur l'acheminement des ordres entre les banques et les sociétés de Bourse, l'ouverture matinale avait encore donné lieu à une légère avance des cours (+0,31 %). Mais progressivement, tout le terrain gagné était reperdu et, en début d'après-midi, l'indice CAC-40 enregistrait une baisse de 0,30 %. Néanmoins, il parvenait ensuite à réduire un peu son retard pour s'établir vers 14 h 30 à 0,22 % au-dessous de son niveau précédent.

Pour les spécialistes, il s'agit là beaucoup plus d'une consolidation que d'une résistance à la baisse. D'où la notion de prudence, qui n'a, en définitive, surpris personne.

La baisse rapide des prix du pétrole, liée à la décision prise par Bagdad de libérer tous les otages, s'est arrêtée. Après tout, comme l'a fait remarquer le secrétaire général de l'ONU, ce n'est qu'un geste humanitaire. Séduits, les investisseurs aimeraient quand même bien que le président Saddam Hussein aille un peu plus loin sur le terrain de la concession.

En attendant, si l'on en croit un sondage effectué par RES (Recherches économiques et sociales) pour le compte de l'hebdomadaire *Business Bourse* et à paraître dans le numéro du 15 au 21 décembre prochain, une majorité de professionnels de la Bourse (51,9 %) croient à la hausse d'ici à la fin de l'année. Toujours d'après ce sondage, Paris serait la place financière internationale la plus porteuse en décembre devant New-York, Dusseldorf et Londres. Affaire à suivre.

TOKYO, 7 décembre ↑

Flambée de hausse : + 4,3 %

Troisième journée consécutive de hausse vendredi à Tokyo. Et quelle hausse ! Déjà en progression de 562,10 points (+ 2,5 %) à mi-séance, l'indice Nikkei a enregistré en clôture une avance de 969,39 points (+ 4,3 %) pour s'inscrire à 23 522,49.

Là encore, l'encouragement à monter est venu de Bagdad avec la décision du président irakien de libérer tous les otages encore détenus, une mesure dont l'effet devait être immédiat sur les prix du pétrole, retombés à 26 dollars le baril.

« L'atmosphère était haussière, mais prudente », affirmait un courtier. Reste que l'activité a fortement augmenté pour porter sur l'échange de 570 millions de titres (contre 330 millions la veille).

Sur l'ensemble du marché, les hausses ont été dix-neuf fois plus nombreuses que les baisses.

VALEURS	Cours du 6 déc.	Cours du 7 déc.
Akai	475	520
Bridgestone	1 010	1 040
Canon	1 250	1 290
Fuji Bank	2 180	2 200
Honda Motors	1 280	1 300
Matsushita Electric	1 620	1 690
Mitsubishi Heavy	658	694
Sony Corp.	5 800	6 020
Toyota Motors	1 800	1 800

FAITS ET RÉSULTATS

□ **Textile : société conjointe entre DMC et le japonais Unitika en France.** – Unitika, l'un des des premiers groupes japonais de textile, négocierait actuellement avec la firme française Dollfus Mieg et Cie (DMC) pour l'implantation en France d'une société conjointe de production de fibres textiles synthétiques. Cette société commune dans laquelle DMC serait majoritaire pourrait être implantée près de Lyon et démarrerait ses activités en 1992. L'investissement d'Unitika serait de l'ordre de 13 milliards de yens (520 millions de francs). Sa production annuelle devrait être de 30 millions de mètres carrés de tissus, grâce à l'importation de fibres polyester du Japon qui seront finies et teintes dans cette nouvelle usine. La production sur place de fibres de base serait envisagée ultérieurement. Interrogés sur ce projet, les responsables de DMC ont précisé que *« c'était un projet parmi d'autres, mais* [que] *dans l'immédiat rien n'était fait, ni signé »*.

□ **Sanofi reprend l'activité huiles essentielles de Quest International France.** – Sanofi (Elf Aquitaine) et Quest International France (Unilever) viennent de conclure un accord aux termes duquel Quest transfère à Sanofi les activités huiles essentielles pour parfumerie fine et fragrance. Ce regroupement avec les activités déjà exercées par Sanofi Bio-industrie va permettre à Sanofi de constituer un nouvel ensemble doté de moyens particulièrement performants dans les huiles essentielles et les matières premières aromatiques naturelles de première transformation. Quest International continuera à s'approvisionner chez Sanofi pour ses huiles essentielles.

□ ***Mérieux* : 100 millions de francs de bénéfice net prévus pour 1990.** – L'Institut Mérieux, filiale à 51 % du groupe chimique Rhône-Poulenc, devrait dégager cette année un bénéfice net (part du groupe) de 100 millions de francs, en recul par rapport aux 121 millions engrangés en 1989. Le chiffre d'affaires sera en revanche en augmentation à 5 milliards de francs contre 3,8 milliards, mais il intègre désormais les activités du canadien Connaught, que Mérieux a acquis en décembre 1989, devenant ainsi numéro un mondial des vaccins avec 30 % du marché mondial. La baisse du bénéfice, qui avait déjà chuté de 32 % en 1989 par rapport à 1988, s'explique par la chute du dollar, les frais de restructuration engagés après l'acquisition de Connaught et l'amortissement de cette opération. Mérieux avait en outre tablé sur 1 milliard de francs de cession d'actifs. Mais il n'atteindra que 600 à 700 millions. L'institut a mis sur le marché Beir Research (toxicologie) et ses 35 % de participation dans la société Nordic, dont il a hérité en reprenant Connaught. Ces cessions ne sont pas encore conclues. Quant aux négociations engagées par Mérieux avec la société Transgène en vue d'un rapprochement des deux sociétés, elles sont toujours en cours et ne devraient pas aboutir avant la fin de l'année, a-t-on indiqué. Transgène est le pionnier français des biotechnologies.

PARIS :

Second marché (sélection)

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours	VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Arnault Associés	360	....	IDIA	331	331 80
Asystel	105	. .	Idianova	121 20	123
B.A.C.	166 10	159 50 o	I.M.S.	925	910
B.I.C.M.	840	821	INZ	335	.
Boiron (Ly)	413	410	I.P.B.M.	122	122
Boisset (Lyon)	183	....	Loca investis	299	300
Câbles de Lyon	3210	3200	Locamic	78	78
C.A.I.-de-Fr. (C.C.I.)	882	875	Matra Comm.	123	127
Calberson	290	300	Molex	107 50	
Cardif	435	435	Olivetti Logabax	590	599
C.E.G.E.P.	180	180	Presbourg	90	79 50
C.F.P.I.	268	269	Publ.Filipacchi	250	245
C.N.I.M.	800	795	Razel	850	850
Codetour	289	285	Rhone-Alp.Ecu (Ly)	308	306
Comareg	281 80	301 90	St-H. Matignon	180	175
Conforama	895	886	Select Invest (Ly)	82	85
Creeks	234	211 30	Seribo	438 90	435
Dauphin	394 80	408	S.M.T. Goupil	172 50	168
Delmas	680	689	Sopra	183	183
Demachy Worms Cie	500	500	Supra	100	104 d
Desquenne et Giral	229 80	230	Thermador H. (Ly)	240	245
Devanlay	890	900	Unilog	173 50	171
Deville	429	....	Union Fin. de Fr.	345	345
Dolisos	191 80	190 10	Viel et Cie	82	84
Editions Belfond	216	215	Y. St-Laurent Groupe	856	859
Europ. Propulsion	372	380			
Finacor	127	....			
Frankoparis	162 50	166			
GFF (group.fon.f.)	343 50	341			
Grand Livre	396 80	398			
Gravograph	174	179 20			
Groupe Origny	500	515			
Guintoli	850	855			
I.C.C.	225	220			

Marché des options négociables le 6 déc. 1990

Nombre de contrats : 52 447

VALEURS	PRIX exercice	OPTIONS D'ACHAT		OPTIONS DE VENTE	
		Déc. dernier	Mars dernier	Déc. dernier	Mars dernier
Bouygues	440	28	-	-	-
CGE	560	25	43	8	-
Elf-Aquitaine	360	0,75	6,50	35	40
Eurotunnel SA-PLC	36	2,40	4,80	1	3,25
Euro Disneyland SC	90	11	-	0,50	2
Havas	487	23	-	12	-
Lafarge-Coppée	360	14	30	14	-
Michelin	80	1,60	5,50	7,70	-
Midi	1 000	45	90	-	-
Paribas	480	-	-	-	18
Pernod-Ricard	1 000	37	90	-	-
Peugeot SA	520	50	-	5	20
Rhône-Poulenc CI	240	11	18	2,20	-
Saint-Gobain	380	45	46	2	10,50
Source Perrier	1 300	36	98	-	-
Société générale	440	7,05	22	-	-
Suez Financière	320	8	20	8	14
Thomson-CSF	110	12,60	16,55	0,40	3

MATIF

Notionnel 10 %. – Cotation en pourcentage du 6 déc. 1990

Nombre de contrats : 83 295

COURS	ÉCHÉANCES		
	Décembre 90	Mars 91	Juin 91
Dernier	100,42	100,50	100,62
Précédent	99,92	99,96	100,04

Options sur notionnel

PRIX D'EXERCICE	OPTIONS D'ACHAT		OPTIONS DE VENTE	
	Mars 91	Juin 91	Mars 91	Juin 91
100	1,45	1,80	1	1,65

INDICES

CHANGES

Dollar : 5,03 F ↓

Le dollar s'inscrivait en baisse contre les principales devises vendredi 7 décembre, après l'annonce de la libération de tous les otages détenus en Irak. A Paris, la monnaie américaine s'échangeait à 5,0375 F contre 5,0540 F jeudi à la cotation américaine. Les opérateurs attendaient la publication, dans l'après-midi, des statistiques américaines du chômage en novembre.

FRANCFORT	6 déc.	7 déc.
Dollar (en DM)	1,4941	1,4838

TOKYO	6 déc.	7 déc.
Dollar (en yens)	134,05	132,17

MARCHÉ MONÉTAIRE (effets privés)

Paris (7 décembre) .... 9 7/16 - 9/16 %
New-York (6 décembre) .... 7 1/16 - 1/2 %

BOURSES

PARIS (INSEE, base 100 : 29-12-89)

	5 déc.	6 déc.
Valeurs françaises	77,80	78,90
Valeurs étrangères	78,70	80,20
(SBF, base 100 : 31-12-81)		
Indice général CAC	438,06	442,75
(SBF, base 1000 : 31-12-87)		
Indice CAC 40	1 660,44	1 693,52

NEW-YORK (Indice Dow Jones)

	5 déc.	6 déc.
Industrielles	2 604,45	2 602,48

LONDRES (Indice « Financial Times »)

	5 déc.	6 déc.
Industrielles	1 689,60	1 717,90
Mines d'or	154,30	151
Fonds d'Etat	82,68	83,04

TOKYO

	6 déc.	7 déc.
Nikkei Dow Jones	22 553,10	23 522,49
Indice général	1 667,80	1 740,34

LE MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

	COURS DU JOUR		UN MOIS		DEUX MOIS		SIX MOIS	
	+ bas	+ haut	Rep. +	ou dép. -	Rep. +	ou dép. -	Rep. +	ou dép. -
$ E.-U.	5,0460	5,0480	+ 68	+ 78	+ 167	+ 187	+ 540	+ 600
$ can.	4,3377	4,3431	- 98	- 71	- 165	- 122	- 335	- 253
Yen (100)	3,8256	3,8300	+ 40	+ 56	+ 102	+ 130	+ 330	+ 397
DM	3,3968	3,3998	+ 9	+ 27	+ 37	+ 62	+ 93	+ 156
Florin	3,0107	3,0137	+ 5	+ 21	+ 30	+ 52	+ 84	+ 141
FB (100)	16,3672	16,3843	+ 8	+ 147	+ 37	+ 261	+ 131	+ 613
FS	3,9764	3,9811	+ 22	+ 40	+ 72	+ 100	+ 280	+ 321
L (1 000)	4,4983	4,5041	- 139	- 51	- 198	- 124	- 500	- 381
£	9,7867	9,7956	- 358	- 309	- 613	- 564	- 1268	- 1099

TAUX DES EUROMONNAIES

$ E.-U.	7 5/16	7 9/16	8 1/8	8 1/4	7 15/16	8 1/16	7 3/4	7 7/8
Yen	8	8 1/4	8 7/16	8 9/16	8 1/4	8 3/8	8 3/16	8 5/16
DM	8 3/8	8 5/8	9 1/16	9 3/16	9 1/16	9 3/16	9 3/16	9 5/16
Florin	9	9 1/4	9 1/8	9 1/4	9 1/8	9 1/4	9 1/8	9 1/4
F.B.(100)	9 1/4	9 1/2	9 1/2	9 3/4	9 1/2	9 3/4	9 3/4	10
F.S.	8 3/8	8 5/8	8 3/4	8 7/8	8 11/16	8 13/16	8 9/16	8 11/16
L(1 000)	10	11	12 1/4	12 3/4	12 1/4	12 3/4	12 1/8	12 5/8
£	14 1/8	14 3/8	14 1/16	14 3/16	13 11/16	13 13/16	12 15/16	13 1/16
Franc.	9 7/16	9 11/16	9 3/4	9 7/8	9 15/16	10 1/16	10 3/16	10 5/16

Ces cours pratiqués sur le marché interbancaire des devises nous sont indiqués en fin de matinée par une grande banque de la place.

MARCHÉS FINANCIERS

BOURSE DU 7 DECEMBRE

Cours relevés à 14 h 29

Règlement mensuel

Compen-sation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	% + -
3810	C.N.E 3%	3889	3889	3830	-1 52
940	B.N.P. T.P.	940	941	941	+0 11
970	Cr.Lyon. T.P.	972	971	971	-0 10
1228	Renault T.P.	1290	1290	1280	-0 78
1450	Rhone Poul. T.P.	1450	1498	1460	+0 69
1100	Saint Gobain T.P.	1105	1100	1100	-0 45
850	Thomson T.P.	875	900	900	+2 86
708	ACCOR	703	711	710	+1 00
645	Air Liquide	665	665	658	-1 05
1550	Als.Superm.	1690	1690	1690	....
365	ALSPI	408	409 50	405	-0 74
1570	Arjom. Prioux	1665	1749	1735	+4 20
900	AGF Sté Centrale	920	923	920	....
970	Aux. Entrepr.	1139	1115	1138	-0 09
258	Avenir H. Média	250	250	250	....
225	Axa Midi Ass.	245	247	250	+2 04
200	Bafip	189 90	186 50	189 50	-0 21
129	Bail-Equipem.	126 50	126	125 90	-0 47
810	Bail Investiss.	815	820	815	....
478	Bancaire	479	477	479	....
649	Bazar H.-V.	700	695	695	-0 71
685	Beghin-Say	682	679	675	-1 03
1210	Berger (M)	1205	1230	1220	+1 24
495	Bic	535	540	539	+0 75
848	B.I.P.	801	805	805	+0 50
270	BIS	325	328	327	+0 62
245	B N P (CI)	273 50	271 60	268	-2 74
770	Bolloré Tech.	790	792	785	-0 63
2410	Bongrain	2509	2499	2500	-0 36
710	Bon-Marché	746	750	748	....
420	Bouygues	464 90	465	462 80	-0 45
90	BP France	94 50	93 60	96 65	+2 28
758	B S N	740	752	748	+1 08
900	Canal Plus	902	905	904	+0 22
380	Cap Gem.S.	390	385	384 20	-1 49
3450	Carrefour	3485	3500	3500	+0 43
134	Casino	139 30	139	139 50	+0 14
97	Casino ADP	102	102	101 50	-0 49
890	Castorama D.I.	915	919	925	+1 09
160	C.C.F.	172	171 80	168 90	-1 80
51	CCMC Ly.	66	70	70 35	+6 59
310	C.D.M.E.	342	335	340	-0 58
380	C.E.G.I.D.	364 50	354	356	-2 33
220	Cerus (Ny)	213	212 50	224	+5 16
448	C.E.P. Comm.	465	461	468	+2 86
132	Cerus	133 90	136 10	136 50	+1 94
470	Cetelem	499	496 10	496 10	-0 58
380	C F A O	379	376 90	385	+1 58
375	CF Inv.	388	389	376	-3 09
558	C.G.E.	572	576	571	-0 17
305	CGI Info.	359 60	355 10	359 50	....
850	C G I P	945	940	940	-0 53
520	CGP	505	504	504	-0 20
775	Chargeurs S.A.	785	780	775	-1 27
530	C I C A (M)	500	500	505	+1 00
920	Ciments franc.	1060	1070	1068	+0 75
430	Club Méditer.	490	498	490	....
109	CMB Packa	118 80	119	117 50	-1 09
93	Codetel	95 20	96	95	-0 21
400	Coles	469 50	472	461	-1 81
265	Cpt. Entrep.	273	261	261	-4 40
1140	Compt Mod.	1126	1120	1112	-1 24
98	Concept S.A.	140	141 60	141	+0 71
280	CPR (Paris Réo.)	268 80	270	267 80	-0 37
920	Créd. Foncier	918	921	918	....
506	Cr Lyon.(CI)	554	558	570	+2 89
930	Crédit Nat.	1010	1010	1010	....
178	CSEE	180 10	186	186	+3 28
1980	Damart	1965	1993	2002	+1 88
420	Dassault Aviation	435	421	420	-3 45
142	Dassault Electr.	158	165	164 90	+4 37
1380	De Dietrich	1625	1640	1631	+0 37
198	Dév.P.d.C.(Li)	200	205	202	+1 00
280	Dév.R.Sud-Est	275	268	256	-6 91
360	D M C	378	378 50	378 40	+0 11
3750	Docks France	3840	3900	3900	+1 56
2270	Eaux (Gle)	2300	2310	2300	....
300	Ecco	330	330	324	-1 82
830	Elf Aquitaine	314	310	308	-1 91
940	Epeda B.-F.	927	925	925	-0 22
480	Esp-Elf (Certif)	223	220 50	220	-1 35
285	Essilor	310	310	311	+0 32
152	Essil.Int.(DP)	167	169	170	+1 80
670	Esso	685	680	675	-1 46
1320	Eurafrance	1430	1440	1450	+1 40
850	Eurocom	710	710	701	-1 27
95	Eurodisneyland	99 90	99 45	98 70	-1 20
3160	Euromarché	3120	3120	3100	-0 64
1030	Europe 1	1135	1135	1145	+0 88
33	Eurotunnel	36 90	37	37 10	+0 54
1320	Exor	1313	1330	1345	+2 44
1330	Facom	1348	1318	1340	-0 59
132	Finextel	140	143 50	142 10	+1 50
205	Fives Lille	235	234 80	234 80	-0 09
1610	Fromager. Bel	1880	1880	1885	+0 27
1790	Gal.Lafayette	1790	1790	1790	....
1660	G.A.N.	1780	1770	1770	-0 56
380	Gascogne (B)	385	380	410	+6 49
1020	Gaz et Eaux	1122	1121	1100	-1 96
950	Géophysique	880	878	878	-0 23
450	Gerland Ly.	435	440	440	+1 15
660	Groupe Cité	718	730	730	+1 67
300	GTM-Entrep.	324	325	328	+1 23
1070	Guyenne-Gas.	1075	1082	1082	+0 65
146	Hachette	172 80	174	175 10	+1 27
495	Havas	500	500	496	-0 80
500	Hénin (La)	530	535	528	-0 38
1120	Hutchinson	1194	1176	1210	+1 34
210	Imétal	243	240	240	-1 23
116	Immob. Phénix	130	130	130 90	+0 69
70	Ingénico	67 80	67 80	68 20	+0 59
3330	Inst. Mérieux	3360	3398	3385	+0 45
415	Interbail	424	425	424	....
1010	Intertechnique	1050	1063	1060	+0 95
620	J. Lefebvre	755	748	738	-2 25
745	Labinal	920	898	909	-1 20
2870	Lab. Bellon	2510	2600	2600	+3 59
345	Lafarge	362	364 80	362	....
310	Lebon	340	340	340	....
3740	Legrand	3682	3690	3682	....
1770	Legrand (DP)	1975	1965	1955	-1 01
465	Legris Industries	471 90	470	474	+0 45
730	Locabail Imm.	716	718	710	-0 84
435	Locafrance	460	437 70	437 70	-4 85
660	Locindus	680	685	680	....
365	Luchaire	364	370	370	+1 65
3750	L.V.M.H.	3849	3864	3856	+0 18
510	Lyon.Eaux-Dumez	522	527	528	+1 15
134	Majorette Ly.	139	142	141 60	+1 80
265	Mar. Wendel	302	300	291	-3 64
215	Matra	239	239 70	238 10	-0 38
465	Merlin-Gerin	499	498 50	490	-1 80
60	Metaleurop	84 20	84 50	84 20	....
89	Métrologie In.	78 90	80	81 10	+2 79
84	Michelin	73	73 80	73 70	+0 96
940	Midi (Cie)	1027	1030	1022	-0 49
75	Midl. Bk Sa*	86	86 40	86	....
320	Min. Salaig (Ny)	294	289	288	-2 04
75	MMB	91 50	92 50	94	+2 73
77	Moulinex	82 50	87	85 70	+3 88
1160	Navig. Mixte	1187	1220	1235	+4 04
121	Nord-Est	129 10	132	132 60	+2 63
340	Nordon (Ny)	355	361 10	360	+1 41
660	Nouv Galeries	780	784	775	-0 64
560	Occid. (Gle)	622	611	621	-0 16
1520	Omn. F. Paris	1590	1595	1580	-0 63
275	Olipar	289	284	284	-1 73
610	Oréal	502	510	510	+1 59
500	Paribas	602	607	601	-0 20
1300	Pechelbronn	1325	1329	1320	-0 38
120	Pechiney Int.	149 40	149	146 40	-2 01
285	Pechiney (CIP)	292	288	285	-2 40
450	Penhoet	466	480	476	+2 15
985	Pernod Ricard	1021	1028	1024	+0 29
505	Peugeot	559	562	564	+0 89
320	Pinault	322	327	325 10	+0 96
205	Plastic-Omn.	285	287	290	+1 75
425	Poliet	465 50	464 10	470	+0 97
995	Présbail-Sie	1020	1006	1002	-1 76
825	Primagaz	660	684	686	+3 94
570	Printemps	602	610	610	+1 33
1970	Promodès	2091	2094	2092	+0 05
350	Radiotechn.	389	392	399 70	+2 75
2850	Redoute (La)	3100	3099	3130	+0 97
285	Rémy et Associés	286	284 90	288	+0 70
230	R. Poulenc CIP	250	260	257	+2 80
335	Rober Financ.	329	323	323	-1 82
55	Rochette (La)	67 40	68	67 50	+0 15
1880	Roussel Uclaf	2111	2055	2070	-1 94
3000	R. Impl.Ly*	2973	3000	3040	+2 25
180	Sade (Ny)	190 50	190	190	-0 26
1320	Sagem	1435	1395	1432	-0 21
370	Saint-Gobain	423	423	420	-0 71
1290	Saint Louis	1337	1362	1348	+0 82
1200	Salomon Ly.	1385	1398	1398	+0 22
420	Salvepar (Ny)	394	395	385	-2 28
855	Sanofi	896	895	893	-0 33
1650	S.A.T.	1620	1570	1570	+3 29
275	Saul. Chât.	264	261	261	-1 14
1220	Saupiquet (Ny)	1300	1300	1300	....
640	Schneider	723	732	731	+1 11
16 50	SCOA	15 70	15 80	15 50	-1 27
1190	S.E.B.	1250	1279	1270	+1 60
445	Sefimeg	459 50	458	452 60	-1 52
530	Sommer-A.	545	556	555	+1 83
880	SFIM	909	900	889	-4 26
159	S.G.E.	183	186 90	184	+0 55
545	Simco	540	540	533	-1 30
695	St. Rossignol	883	880	856	-3 06
840	Sligos	835	831	830	-0 60
400	Société Géné.	430 50	432	430	-0 12
120	Sodexco (B)	123 90	120	120	-3 15
152	Sodero (Ny)	149	150	152	+2 01
510	Sodexho	515	518	514	-0 19
73	Sogenal (Ny)	75	74 50	75	....
430	Sogerap	405	405	405	....
1270	Som-Allib.	1291	1295	1289	-0 15
1220	Source Perrier	1270	1275	1270	....
525	Sovac	561	545	543	-3 21
375	SPEP	435	443 50	443	+1 84
390	Spie-Batignol.	457	459	455	-0 44
1080	Strafor	1073	1065	1070	-0 28
310	Suez	319	321	318 80	-0 06
630	Synthélabo	620	628	624	+0 65
103	Thomson CSF	121 50	123 40	122 50	+0 82
635	Total	664	659	658	-0 90
108	- (certif.)	115 80	111	111	-4 15
205	Trailleur Fe	223	229	218 30	-2 11
585	U.A.P.	576	588	562	-2 43
205	UFB Locab.	207 50	205	208	+0 24
790	U I C	773	780	770	-0 39
610	U I F	624	624	625	+0 16
770	U I S	780	760	760	-2 56
745	Unibail	765	777	768	+0 39
147	U.C.B.	165 20	167	167	+1 09
355	Valéo	387	387	385 50	-0 39
220	Vallourec	240	243	244	+1 67
385	Via Banque	373	389	389	+4 29
915	Zodiac	1098	1089	1090	-0 73
1400	Elf Gabon	1341	1320	1332	-0 67
91	Amax	107	105	105	-1 87
99	Amer. Express	116	113 50	113 50	-2 16
163	A.T.T.	153 10	153	153	-0 07
136	Anglo Amer.C.	137 80	138 20	138 40	+0 44
330	Amgold	334	323 80	323 80	-3 05
240	Banco Santander	255	251	251	-1 57
680	B.A.S.F.	745	751	751	+0 81
735	Bayer	769	785	779	+1 30
69	Buffelsfont.	67 10	66	66	-1 64
52	Chase Manh.	65 60	62 45	62 45	-4 66
89	De Beers	101	101 90	101 90	+0 89
2100	Deutsche Bank	2160	2150	2152	+0 09
1280	Dresdner Bank	1277	1278	1278	+0 08
52	Driefontein	53	52 30	52 60	-0 75
177	Du Pont-Nem.	192	189	187	-2 60
210	Eastman Kodak	216 20	209 30	209 30	-3 19
21	East Rand	20 80	20 45	20 45	-1 68
40	Echo Bay	38	38 30	38 30	+0 79
113	Electrolux	146 50	147	147 20	+0 48
183	Ericsson	183 50	182	182	-0 82
255	Exxon Corp.	257 60	252	252	-2 14
137	Ford Motor	137	139 80	139 80	+2 04
45	Freegold	44	43 10	43 10	-2 05
13	Gencor	13 20	13 40	13 50	+2 27
285	Gén. Elect.	294 50	291 80	291 80	-0 92
180	Gén. Motors	192	189 90	189 90	-1 09
315	Gén. Belgique	310	314	314	+1 29
58	Gd. Métropol.	61	61 50	61 50	+0 82
72	Guinness	74 05	77 40	77 40	+4 52
19	Hanson PLC	19 35	19 60	19 60	+1 29
35	Harmony Gold	35	34 40	34 40	-1 71
143	Hewlett Packard	169	163 50	163 50	-3 25
43	Hitachi	41 90	43 15	43 15	+2 98
645	Hoechst	728	734	734	+0 82
82	Homestake	79 50	79 30	79 50	...
86	Imp. Chemical	87 80	87 50	87 80	-0 23
575	I.B.M.	589	570	568	-3 57
230	I.T.T.	246	244 90	244 90	-0 45
144	Ito Yokado	137 30	137 10	137	-0 22
63	Matsushita	63	65 10	65 10	+3 33
13 50	Maxwell	14 80	14 80	14 80	...
141	Mc Donald's	150 10	150 30	150 30	+0 13
425	Merck	443	439	439	-0 90
405	Minnesota M.	429	429	429	...
295	Mobil corp.	299	289	289	-3 34
200	Morgan J.P.	231	222	222	-3 90
29170	Nestlé	30400	30350	30350	-0 16
158	Norsk Hydro	157	155	155	-1 27
104	OFSI	103 60	102 50	102 50	-1 06
1680	Petrofina	1632	1653	1663	+1 90
240	Philip Morris	257	252 50	252 50	-1 75
88	Philips	84 90	84 60	84 60	-0 48
71	Placer Dome	71 10	72 70	72 70	+2 25
285	Quilmès	276	275	275	-0 36
21	Randfontein	21	21 05	21 05	+0 24
385	Royal Dutch	389	389 50	389 50	+0 13
44	R T Z	44	44 10	44 10	+0 23
3 50	Saat.& Saatch.	3 41	3 45	3 45	+1 17
41	St Helena	40 20	40 20	40 40	+0 50
270	Schlumberger	278	276 10	275 10	-1 04
43	Shell transp.	43 90	43 90	43 90	.
2140	Siemens	2130	2130	2130	
1020	Siemens Nixdorf	1032	1035	1035	+0 29
225	Sony	229	229 70	229 70	+0 31
65	Sumitomo Bank	68	71	71	+4 41
169	T.D.K.	167	167	167	..
43	Telefonica	44 90	44 20	44 20	-1 56
27	Toshiba	27 95	28 40	28 20	+0 89
440	Unilever	447 80	448	448	+0 04
225	Unit.Techn.	243 50	242 70	242 70	-0 33
310	Vaal Reefs	300	294	294	-2 00
178	Volvo	195	192	192 50	-1 28
158	West. Deep.	155	155 70	155 70	+0 45
169	Xerox Corp.	187 50	188	188	+0 27
110	Yamanouchi	101	106 80	106 80	+5 74
1 70	Zambia Cop.	1 67	1 69	1 69	+1 20

COMPTANT (sélection)

Obligations

VALEURS	% du nom.	% du coupon
Emp.Etat 8,8% 77	119 20	4 77
Emp.Etat 9,8% 78	99 60	3 97
10,80% 79/94	101 15	2 78
Emp.Etat 13,25% 80	100	13 17
Emp.Etat 16% 82	100 01	15 95
Emp Etat 14,6% 83	100 90	11 58
Emp.Etat 13,4% 83	108 60	12 88
Emp.Etat 12,2% 84	103 44	2
Emp.Etat 11% 85	105 29	8 71
10,26% mars 86	100 40	7 59
OAT 10% 5/2000	100 45	5 31
OAT 9,9% 12/1997	100 45	9 73
OAT 9,8% 1/1996	98 20	8 35
PTT 11,2% 85	103	0 33
CFF 10,30% 86	96 60	8 15
CNB Bques 5000F	99 94	4 21
CNB Paribas 5000F	100 60	4 21
CNB Suez 5000F	100 16	4 21
CNE 11,5% 85	101 65	5 30
CNI 1/82 5000F	99 97	4 21
CNT 9 % 86	90 90	5 41
CRH 10,90% déc.85	102 25	9 19
CHARB FCE 3% 100	138 50	....
CNCA	973	....
Cerus	1935	....
CGE 6 janv. 89/98	571	....
Drouot Ass.8%86cv	....	....

Actions

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Agache (ste fin.)	786	790
Applications Hydr.	1400	1404
Arbel	658	640
Astorg	267 80	....
Bains C.Monaco	800	820
B.Hypoth.Europ.	352	....
B.N.P. Intercont.	230	230
Beghin-Say (C I)	568	....
Bénédictine	3700	3725
Blanzy Ouest	3598	3455 o
B T P	71 50	71
Cambodge	585	602
Carbone Lorraine	628	636
Case Poclain	9	8 90
C E G F (Frigor.)	370	370
Centenaire Blanzy	540	525
Cerabati	88	88
Champex Ny	130	134
CIC (CIP)	154 80	155
C I M	793	772
C.I.T.R.A.M. (B)	2200	....
Clause	405	438
Collmeg	266	....
Cofradel	830	....
Cogifi	376	387
Comiphos	475	489
Cie Industrielle	4328	4311
Cpt Lyon Alemand	401	400 10
Concorde	755	751
Constr.Mét.Prov	32 95	....
Crédit Gén.Ind.	305	....
Cr Universel (Cie)	554	569
Créditel	118 70	120
Darblay	670	630
Degremont	1200	....
Delalande	1720	1760
Delmas Vieljeux	4150	4239
Didot Bottin	1100	1065
Eaux Bassin Vichy	2420	2450
Eaux Vittel	1015	1020
Ecia	222	222 20
Electro-Finan.	774	....
Electro-Banque	331 80	331 80
Enelif Bretagne	500	490
Ent.Mag. Paris	4000	4000
Etex (ex. Eternit)	1484	1480
Europ Soufres Ind.	16 90	15 40o
Finalens	240	240
F.I.P.P.	132 10	132 10
F.N.A.C.	1880	1909
Foncière (Cie)	653	....
Fonc.Lyonnaise	810	830
Foncina	506	....
Fougerolle	700	690
France I.A.R.D.	760	740
France SA (La)	1139	1132
From. Paul-Renard	2600	....
Gaumont	955	958
Genefim	286	291
Gévelot	570	572
G.F.C.	410	401
G.F.I.I.	288	280
Grds Moulins Paris	1450	1470
Groupe Victoire	1590	1591
G.T.I (Transport)	524	524
Immobail	375 90	388
Immobanque	693	720
Im.Marseillaise	5130	5200
Imm. Plaine-Monceau	380	375
Immofice	444 90	454 90
Invest.(Ste Cle.)	3080	3020
Jaeger	40 50	42 10
Lambert Frères	381 80	380
Lille Bonnières	1601	1582
Loca-Expansion	309	300
Locafinancière	486	495
Locatel	226 80	235
Louis Vuitton	725	754
Louvre	3819	3825
Lucia	1640	....
Machines Bull	33 15	34
Mag.Uniprix	168 50	171
Magnant	600	605
Métal Déployé	620	620
Mors	123 60	125
Navigation (Nle)	224	....
Optorg	310	315
Oréal (CI)	231	240 c
Origny-Desvroise	1020	979 o
Palais Nouveauté	1070	1100
Paluel Marmont	600	....
Parfinance	193	193
Paribas (CIP)	650	648
Paris France	220	220
Paris Orléans	280	280
Parthena Invest	281 10	302
Pathé Cinéma	1000	611 o
Piper Heidsieck	1910	1911
PLM	315	321
Porcher	730	....
Promodès (CI)	1380	1320
Publicis	610	601
Rochefortaise	119 60	....
Rosario	270	259 30
Rougier	458	489
S.A.C.E.R.	285	....
S.A.F.A.A.	370	....
S.A.F.I.C Alcan	170 80	176
SAFT	938	935
Saga	232	232
Saint Dominique (F.I.)	....	....
Salins du Midi	630	621
Satam	69 70	71 50
Savoisienne M.	149	....
S.C.A.C.	780	774
Senelle Maubeuge	360	365
S.Etud.Part. (M)	163 10	157 60
Sfic	630	....
Slavin	296 40	297
S.I.P.H.	325	....
S.M.C.I.	216	215
Sofal	470	455 90
Soffo	540	550
Sofical	1170	1170
Sofragi	1350	1356
Sophia-Bail	395	390
Sopagri	165	161
Soudure Autogène	825	836
Sovabail	439	445
Stemi	725	....
Suez (CIP)	225 60	241 70
Taittinger	3555	3635
Télémécanique Elect.	3479	3550
Testut-Aequitas	849	865
Tour Eiffel	220	225
Uliner	967	940
U.T.A.	2300	2300
Vicat	345	350
Viniprix	1780	1727
Virax	147 10	....
Maroc Sté Brasserie	285	289 50d

Etrangères

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
A.E.G.	700	705
Akzo Nv Sico	211	221
Alcan Aluminium	87	92
American Brands	220 10	....
Arbed	470	490
Asturienne Mines	164 50	148
Banco Popular Espa.	460	469
B.Reglements Int.	24600	24500
Can.Pacifique	85 80	....
Chrysler Corp.	60	....
C I R	12 70	11 55
Commerzbank	790	820
De Beers (port.)	137	....
Dow Chemical	234	236
GBL (Brux Lamb.)	545	548
Gevaert	1070	....
Glaxo Holdings Ltd.	83	84 80
Goodyear Tire	76 50	76 50
Grace and Co (WR)	119	121
GTE Corp.	140	....
Honeywell Inc.	458	450
Johannesburg	1445	....
Kubota	24 10	25 10
Latonia	310	310
Midland Bank	18	....
Noranda Mines	64	....
Olivetti priv.	11 50	12 30
pakhoed hold.	559	581
Pfizer Inc.	408	....
Procter Gamble	410	....
Rhone Poulenc Rorer	328 40	328 40
Ricoh	27 10	25 o
Robeco	260	261 10
Rodamco NV	145 30	146 20
Rolinco	240 50	244
Saipem	7 60	6 70o
Sema Group	45	47 20
SKF Aktiebolaget	72 50	76
Tenneco Inc.	241	....
Thorn Electrical	64	64 50
Toray Ind.	20 90	22
Vieille Montagne	3000	....
Wagons Lits	1060	1080
West Rand Cons.	11 05	11

Hors-cote

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Bque Hydro Energie	251	....
Buitoni	815	....
Calciphos	173	180
C G H Cogenhor	62	62
C. Occid. Forestière	180	....
Chambourcy (M)	978	....
Cochery Bourdin	380	....
Copirex	580	567
Drouot Assurances	365	....
Elf Antargaz	1800	1768 o
Europ. Accum.	66	66
Gachot S.A.	70 10	75
Groupe Extension	73	69
Guy Degrenne	370	385
Haribo Ricqlès Zan	210	....
Hoogovens	297	....
Lecteurs du Monde	320	....
Nicolas	925	....
Patornelle RD	1365	....
Particip. Perrier	390	390
Quadrant	240	....
Rorento N.V.	179	179
St-Gobain-Emballage	2140	....
Sema Metra	210	....
S.E.P.R.	1800	....
S.P.R. act. B	348	....
Ulinex	380	....
Waterman	1500	....
Whitman Corp.	85	....
Wonder	968	755 o

Cote des Changes

MARCHE OFFICIEL	COURS préc.	COURS 7/12	COURS DES BILLETS achat	COURS DES BILLETS vente
Etats-Unis (1 usd)	5 054	5 037	4 830	5 280
Ecu	6 970	6 969	....	....
Allemagne (100 dm)	339 070	339 200	327	348
Belgique (100 F)	16 372	16 375	15 750	16 800
Pays-Bas (100 fl)	300 600	300 720	289	309
Italie (1000 lires)	4 501	4 502	4 250	4 750
Danemark (100 krd)	88 080	88 140	84	92
Gde.Bretagne (1 L)	9 795	9 782	9 450	10 250
Grèce (100 drachmes)	3 281	3 273	4 050	4 050
Suisse (100 f)	397 150	397 610	384 500	409 500
Suède (100 krs)	90 160	90 150	86 500	94 500
Norvège (100 k)	86 600	86 540	82 500	90 500
Autriche (100 sch)	48 208	48 204	48 300	49 400
Espagne (100 pes)	5 310	5 312	5 050	5 600
Portugal (100 esc)	3 840	3 843	3 400	4 200
Canada (1 $ can)	4 351	4 330	4 150	4 550
Japon (100 yens)	3 802	3 825	3 680	3 680

Marché libre de l'or

MONNAIES ET DEVISES	COURS préc.	COURS 7/12
Or fin (kilo en barre)	60500	60300
Or fin (en lingot)	60900	60600
Napoléon (20f)	386	390
Pièce Fr (10 f)	440	.....
Pièce Suisse (20 f)	418	414
Pièce Latine (20 f)	359	356
Souverain	466	460
Pièce 20 dollars	2150	2140
Pièce 10 dollars	1247 50	1210
Pièce 5 dollars	730	.....
Pièce 50 pesos	2320	2300
Pièce 10 florins	372	369

SICAV (sélection) 6/12

VALEURS	Emission Frais incl.	Rachat net
A.A.A.	977 28	953 44
Actilion	195 01	189 79
Agepargne	727 88	696 33
Ageplacement	7195 06	7105 06
Agepremière	109 04	108 71
AGF Actions ex CIP	1001 46	977 03
A.G.F. 5000	577 83	563 74
AGF ECU	1024 17	1014 03
AGF Foncier	112 11	109 38
AGF Invest Sicav	101 19	98 72
AGF Interfonds	412 57	402 51
AGF Oblig.	1092 46	1087 02
AGF Sécurité Sicav	11118 47	11118 47
A.G.F.I.M.O.	613 63	598 66
AMERI-GAN	5816 46	5592 76
Amplitude	580 62	563 71
Arbitrages Court.T.	6280 76	6268 21
Associc	1142 83	1142 83
Assur Futur	339 40	331 12
Aurecic	1087 35	1055 68
Avenir Alzes	1562 57	1531 93
Avenir CIC	103 35	100 34
Axa Capital	144 45	138 23
Axa Europe	119 02	113 89
Axa Investissements	109 25	104 55
Axa NPI	96 52	92 38
Axa Valeurs PER	116 21	111 21
Capimonétaire	5544 09	5538 55
Capioblig.	5628 59	5545 41
Capitacic	1132 39	1116 66
Capital-Monde	334 05	325 90
Cardan Pierre	29 80	28 88
Coexis	1152 05	1123 95
Comptavalor	6136 31	6127 12
Convertimmo	365 87	351 61
Cradintor	440 96	428 12
Crédit Mutuel Capital	1122 65	1100 64
C.T.A. Plus	5011 60	5011 60•
Dieze	1130 15	1102 59
Drouot France	770 67	737 48
Drouot Investiss.	861 71	843 74
Drouot Sécurité	233 26	223 22
Drouot Sélection	139 86	133 84
Ecucic	1052 42	1036 87•
Ecoper	122 19	116 93
Ecureuil Capitalisation	2220 85	2198 86
Ecureuil Invest.	373 84	362 95
Ecureuil Monepremière	58346 24	58346 24•
Ecureuil Monétaire	34401 99	34401 99
Ecureuil Trésorerie	2132 95	2132 95
Ecureuil Trimestr.	1959 33	1939 93
Elicash	429252 15	429252 15
Energia	262 83	250 91
Eparcic	3137 78	3137 78
Eparcourt-Sicav	4371 52	4360 62
Epargne Associat.	25416 72	25378 65
Epargne Capital	9166 27	9075 51
Epargne Court Terme	592 12	592 12
Epargne Croissance	1501 37	1461 19
Epargne Industrie	86 51	84 19
Epargne J.	61041 81	61041 81
Epargne Long Terme	186 10	181 12
Epargne Monde	1111 54	1081 79
Epargne Obligat.	189 54	184 47
Epargne Première	12721 72	12627 02
Epargne Ouestre	1097	1067 64
Epargne-Unie	1220 93	1191 15
Epargne Valeurs	415 64	404 62
Epalion	1189 31	1157 73
Eufinvest	592 21	574 96•
Eurocic Leaders	949 92	922 25
Eurodyn	1085 41	1058 94
Euro Gan	6437 80	6190 19
Euromatf	27 09	26 68
Foncsicav	12516 07	12516 07
FRANCE-GAN	8748 01	8411 55
France Garantie	265 77	265 24
France Index Sicav	100 33	97 39
France Investiss.	439 69	428 97•
France Oblig.	462 90	458 32
Francic	410 62	398 66
Francic Pierre	106 35	103 25
Francic-Régions	1142 76	1109 48
Fructi-Association	31 16	31 16
Fructi-Capi	36 11	35 58•
Fructi Court	124118 05	124118 05
Fructidor	230 73	227 32
Fructi-Epargne	29 42	28 70
Fructifrance	783 61	764 50•
Fructimmo	28 06	27 38•
Fructi-Première	10593 61	10437 05
Fructivar	4763 97	4742 11
Futuroblig.	1226 52	1196 60
Gestilion	12806 32	12741 61
Gest.Associations	148 09	144 83
Gest. F. Sécur.	10723 81	10213 15
Horizon	1114 05	1081 60
Interepar	102024 62	99053 03
Interoblig.	11970 41	11510 01
Intersélection Fce	503 46	488 80
Japacic	140 63	136 53
Jeunepargne	250 97	247 26
Laffitte Amérique	185 96	178 39
Laffitte Europe	239 54	229 77
Laffitte Expan.	231 10	221 68
Laffitte France	305 82	293 35
Laffitte Immobil.	231 23	221 80
Laffitte Japon	382 72	367 12
Laffitte Oblig.	134 53	129 05
Laffitte Rendement	179 32	172 01
Laffitte Tokyo	320 62	307 55
Latitude	5929 88	5921
Leumi C.T.	11047 32	11047 32
Leumi L.T.	6068 62	5891 86
Lion Association	11570 39	11570 39
Lion Institution	25329 69	25268 72
Lionplus	844 35	827 79
Lion Trésor	2139 96	2117 78
Lion 20 000	23127 41	23127 41
Livret Bourse Inv.	503 62	488 85
Livret Portefeuil.	633 38	614 93
Méditerranée	170 81	163 45
Mensuel CIC	10076 38	9975 62
Mondial Investissem.	388 74	371 11
Monecic	5476 22	5476 22
Monedan	59062 47	59062 47
Mone.J	63719 62	63719 62
Monévalor	71658 49	71658 49
Mutualité dépôts	11821 71	11798 11
Mutuelle Unie Sél.	141 23	135 15
Natio Court Terme	247661 00	247661
Natio-Epargne	15347 36	15195 41
Natio-Ep. Ret.	116 87	113 74
Natio Epargn.Trésor	6790 33	6776 78
Natio-Immo	1160 76	1129 69
Natio-Inter	1180 77	1149 17
Natio-Monétaire	22299 74	22299 74
Natio Obligations	511 24	497 56
Natio-Patrimoine	1367 09	1330 50
Natio-Placements	66539 92	66539 92
Natio-Revenu	994 55	984 70
Natio Sécurité	11481 16	11481 16
Natio-Valeurs	782 91	761 96
Nippon-Gan	5427 14	5218 40
Nord Sud Dévelop.	1290 04	1287 47
Obli-Associations	127 82	126 55
Oblicic-Mondial	2316 11	2281 88
Oblicic-Régions	1027 22	1012 04
Oblig. ttes caté.	155 23	152 94•
Oblilion	1142 95	1131 63
Oblisécurité	11244 49	11244 49
Optimat	31824 23	30897 31
Oraction	943 60	920 59
Orvalor	5507 01	5307 96
Paribas Capitalisation	1244 15	1225 76
Paribas Epargne	18137 44	18101 24
Paribas Opportunités	110 74	106 23
Paribas Patrimoine	509 75	488 97
Paribas Revenus	89 88	88 99
Patrimoine Retraite	193 33	189 54
Parvalor	620 71	602 63
Phénix Placement	290 20	281 75
Phénix Sécurité	10251 79	10251 79
Pierre Investissements	708 92	689 68
Placement A	1213 70	1189 90
Placements C T	7632 69	7617 06
Placement J.	6313 90	6301 30
Placement Premier	5751 62	5740 14
Plénitude	118 15	114 99
Poste Gestion	57230 14	57230 14
Première Oblig.	10972 89	10961 93
Priv. Ecureuil	108 55	107 48
Primassociation	25732 92	25732 92
Proficius	1071 65	1045 51
Quartz	117 76	114 88
Réalvalor	820 81	796 90
Rentacic	157 03	154 71
Revenus Trimestr.	5236 14	5184 30
Revenu-Vert	1131 06	1114 34
St Honoré Bio-Alim.	849 69	811 35
St Honoré Global	233 49	222 90
St Honoré Mat Plac.	190 09	181 47
St Honoré Pacifique	527 68	503 75
St Honoré PME	481 14	459 32
St Honoré Real	13111 25	13058 01
St Honoré Services	457 74	440 13
St Honoré Techno	692 67	661 26
Sécuricic	1536 86	1536 86
Sécuri-Gan	13306 49	13045 58
Sécuri-Taux	1221 58	1221 58
Sicasden	689 59	679 40
Sicav Associations	1624 83	1622 40
S.F.I. fr. et etr.	611 46	593 64
Sicav 5.000	390 49	380 04
S.I. Est	1296 42	1240 59
Sivafrance	610 91	594 56
Sivam	388 98	378 57
Sivarenta	208 26	204 18
Slivinter	395 74	385 15
S.N.I.	1062 56	1031 61
Sogépargne	309 69	298 40
Sogéroc	53359 76	51805 59
Sogevar	997 79	952 54
Sogintor	1177 75	1124 34
Soleil Investissements	495 96	476 88
Solstice	2108 82	2103 56•
Stratégie Actions	794 53	763 97
Stratégie Rendements	1230 69	1191 85
Technocic	970 40	942 14
Techno-Gan	5593 04	5377 92
Thesora	568 37	562 74
Transplus	135 07	129 26
Trésor Avenir	107 14	106 08
Trésor Plus	1119 17	1108 09•
Trésor Réal	12559 74	12559 74
Trésoricic	112815 27	112815 27
Trilion	5116 68	5066 02
U.A.P.Investiss.	408 44	393 68
U.A.P. Act. F.	541 88	522 29
U.A.P. Act. Sél.	584 52	563 39
U.A.P. Aedif.	610	587 95
U.A.P. Alizé	202 69	195 36
U.A.P Alto	165 82	159 83
UAP Moyen Terme	120 37	116 02
Uni-Associations	119 39	119 39
Uni-Foncier	1300 63	1268 91
Unifrance	536 42	523 34
Uni-Garantie	1341 42	1317 70
Uni Régions	1353 65	1320 63
Unisonis	2468 09	2398 14
Univar	209 57	209 57
Univers Actions	1178 68	1149 91
Univers-Obligation	1624 57	1584 95
Valorem	489 01	477 08•
Valorg	1816 95	1815 13•
Valrael	46684 92	46661 59
Vauban	25272 20	25246 93

c : coupon détaché - o : offert - * : droit détaché - d : demandé - • : prix précédent - ■ : marché continu

Le Monde

Une lettre du secrétaire général du RPR à M. Noir

« J'étais en droit d'attendre une attitude de dialogue »

écrit M. Alain Juppé

M. Alain Juppé, secrétaire général du RPR, a adressé, jeudi 6 décembre, une lettre à M. Michel Noir, après l'annonce par le maire de Lyon de sa démission du RPR et de son mandat de député du Rhône *(lire page 8)*. «*Cher ami*, écrit M. Juppé, *je viens d'apprendre par une dépêche d'agence ta décision de quitter notre Rassemblement. J'en prends acte. Je regrette que tu n'aies pas jugé bon de m'en faire part avant de l'annoncer publiquement. Cela m'aurait paru plus conforme aux relations amicales que nous avons toujours eues, toi et moi.*»

«*Tu te souviens, j'en suis sûr*, poursuit le secrétaire général, *que j'avais répondu à ton appel lorsque tu souhaitais obtenir l'investiture du Rassemblement à l'occasion des élections municipales de Lyon* [en mars 1989] *dans la primaire qui t'opposait au maire sortant. J'avais toujours veillé par la suite à t'associer à notre réflexion et à nos décisions, comme ce fut le cas lors de nos récentes assises au moment de l'élection de notre bureau politique ou de la composition de notre délégation au sein des instances de l'Union pour la France. J'étais donc en droit d'attendre de ta part une attitude de dialogue et non de rupture.*»

M. Juppé indique, enfin, à M. Noir qu'il se rendra à Lyon, samedi, et il ajoute : «*Il va de soi que, si tu le souhaitais, j'accepterais bien volontiers de te rencontrer pour parler des raisons qui motivent ta décision et de la ligne politique qui sera la tienne vis-à-vis de l'Union pour la France.*»

A l'issue d'une réunion des ministres de la défense

L'OTAN s'engage à réduire son arsenal nucléaire en Europe

L'OTAN s'est engagée, vendredi 7 décembre, à réduire son arsenal nucléaire en Europe hérité de la guerre froide. Mais l'alliance a ajouté qu'elle devrait conserver certaines forces nucléaires modernes pour garantir la paix.

Les ministres de la défense des pays de l'OTAN, dans une déclaration publiée en fin de matinée à l'issue d'une réunion de deux jours, ont précisé que leur travail conduirait «*à d'autres réductions importantes du nombre des armes nucléaires de l'OTAN stationnées en Europe*». – *(Reuter.)*

BULGARIE

M. Dimitar Popov nouveau premier ministre

M. Dimitar Popov, soixante-trois ans, a été nommé vendredi 7 décembre nouveau premier ministre de Bulgarie par le président de la République, M. Jelio Jelev, a annoncé ce dernier devant le parlement.

Juriste de formation et sans parti, M. Popov était secrétaire de la commission électorale lors des premières élections libres en Bulgarie en juin dernier. Il doit annoncer la composition de son gouvernement dans le délai d'une semaine. Le premier ministre pressenti, M. Guinio Ganev, l'actuel vice-président du parlement, avait informé jeudi soir le chef de l'État de son refus d'accepter le poste (Le Monde du 7 décembre). – *(AFP.)*

SUR LE VIF — CLAUDE SARRAUTE

Rigolopathie

GUÉRIR par le rire ! Ils y croient, les toubibs ; ils y croient même tellement qu'il ont invité le Dr Sim à venir signer, en blouse blanche, stéthoscope au cou, son dernier bouquin, *Ma médecine hilarante*, dans les hôpitaux. C'est la folle, la réjouissante anthologie des remèdes anti-déprime, anti-ennui concoctés depuis ses débuts de comédien par ce formidable canularologue. Mon préféré : il remonte à ses débuts, à l'époque où des tournées minables l'amenaient à descendre à l'auberge de la Cloche et autres hôtels de la Déglingue, ou de la Crasse, dignes de figurer dans ce qu'il appelle le Bide Michelin.

Ça consiste à visser à la place d'un numéro de chambre la plaque des WC de l'étage. Quiproquos et aboiements exaspérés à la clé : Vous en avez encore pour longtemps ? Vous allez y passer la nuit ou quoi ? – Attendez que je me rhabille, je vais vous dire deux mots, moi !

Il y en a pour toutes les circonstances : en auto, en mer, au resto, en avion, en train et – c'est là que j'ai essayé de l'appliquer, ce traitement – dans le métro. Lui, son truc, c'est de s'asseoir dans le compartiment, un téléphone, de préférence un jouet d'enfant, bien en évidence, sur les genoux. Appuyez sur le bouton sonnerie. Décrochez le combiné. Simulez une conversation avec un acolyte prétendument victime d'un accident : T'as eu la tête coincée dans le portillon ? Et t'es où, là ? A Strasbourg-Saint-Denis ? Ça tombe bien : on y sera dans trois minutes. Je suis en première classe, oui... A tout de suite ! Et deux stations plus loin, qui s'encadre dans la portière un bandage sanguinolent sur le front, à la stupeur des voyageurs ? Le complice en farces et attrapes de l'ami Sim.

Là comme ailleurs, la blague ne vaut que par les réactions qu'elle suscite. Et c'est à ça qu'on distingue le virtuose de l'amateur. Parce que, je vais vous dire, pour arriver à sortir les usagers de leur torpeur, faut vraiment se lever de bonne heure. Moi, j'ai tout essayé, y compris de laisser tomber une revue porno destinée aux hommes pour hommes, largement ouverte sur des braguettes déboutonnées, aux pieds de ma voisine, sans m'attirer d'autre remarque qu'un : A-t-on idée de sortir avec des bijoux aussi précieux ! Par les temps qui courent, c'est vraiment tenter le diable !

L'ESSENTIEL

SECTION A

Débats
Pédagogie : « L'école à ciel ouvert », par François-Henri de Virieu 2

La crise du Golfe .... 3, 4 et 37

La normalisation franco-iranienne
Téhéran est pressé de régler le contentieux financier 5

Les élections cantonales en mars 1992
Le Conseil constitutionnel a validé le report des élections d'un an 7

SECTION B

La maîtrise des dépenses de santé
L'IGAS dénonce « des remboursements excessifs » pour les cliniques privées 10

Les emprunts de Jean Vautrin
Le prix Goncourt poursuivi en justice par un professeur pour contrefaçon 11

Journal d'un amateur
La chronique de Philippe Boucher. 11

« Wozzek » à Nice
L'opéra d'Alban Berg est dirigé avec un sens dramatique aigu 14

SECTION C

SANS VISA
• Christophe Colomb rentre à Gênes • Grasse ou la morale du jasmin • En province à Vaugirard • Jeux • La table • Barbizon, l'angélus japonais .... 17 à 24

SECTION D

LIVRES D'ÉTRENNES
Une sélection des plus beaux ouvrages .... 25 à 36

SECTION E

Investissements publics
Ralentissement du programme autoroutier 38

Services
Abonnements 2
Annonces classées 38
Carnet 14
Loto 14
Marchés financiers 42-43
Météorologie 41
Philatélie 14
Radio-Télévision 16
Spectacles 15
Week-end d'un chineur 39

La télématique du *Monde* :
3615 LEMONDE
3615 LM

Le numéro du « Monde » daté 7 décembre 1990 a été tiré à 588 105 exemplaires.

GRANDE-BRETAGNE

M. Douglas Hurd : il n'y aura pas de changement de politique européenne

Le remplacement de Mme Margaret Thatcher par M. John Major à la tête du gouvernement n'entraînera aucun changement de la politique de la Grande-Bretagne vis-à-vis de la Communauté européenne, a déclaré, jeudi 6 décembre, le secrétaire au Foreign Office, M. Douglas Hurd. «*Mme Thatcher avait sa propre façon de traiter les problèmes de la Communauté, qui était souvent controversée, souvent efficace et toujours caractéristique*», a-t-il affirmé, en ouvrant un débat à la Chambre des communes sur la CEE.

«*Ce serait une grave erreur de supposer que, parce que le chef du gouvernement a changé, la politique sera bouleversée*», a souligné M. Hurd. «*Bien sûr, le style changera parce que le choix des mots changera, ce sont des choses personnelles. Mais nous nous rendrons aux conférences intergouvernementales avec l'intention de faire de chacune d'entre elles un succès*». M. Hurd veut que les Parlements nationaux exercent davantage d'influence sur le conseil des ministres de la CEE. Il souhaite également que la Communauté accueille de nouveaux pays membres, notamment les nouvelles démocraties d'Europe centrale et de l'Est. – *(AFP.)*

M. Tapie lance son « Forum des citoyens » à Montfermeil

« Un mec à qui tout le monde voudrait ressembler »

M. Bernard Tapie a lancé, jeudi 6 décembre, son premier «Forum des citoyens» à Montfermeil (Seine-Saint-Denis), accompagné du maire de cette ville de 23 000 habitants, M. Pierre Bernard (div. dr.). Devant les jeunes immigrés de la cité des Bosquets, il a précisé le sens de l'opération : «*Ce forum doit devenir une structure de formation, d'occupation, d'amélioration du savoir, permettant aux citoyens de mieux se connaître*». Son idée de départ était de contrecarrer ainsi l'influence du Front national dans les cités à forte concentration d'immigrés.

Des idées, M. Tapie n'en manque pas. Il a annoncé la participation d'une centaine de jeunes de Montfermeil au marathon de New-York, la création d'une école de sports de combat, dirigée par un champion de karaté, d'une société de prestations de services, pour l'entretien des jardins par exemple : «*Actuellement ces petits boulots sont faits par des fonctionnaires au noir. Moi, je préfère que ce soient les Noirs qui le fassent !*», dit le président de l'O M.

Insistant sur sa volonté de «*non-ingérence politique*», le député de Marseille a indiqué que le Forum des citoyens de Montfermeil sera géré par les habitants de la ville et par eux seulement. Le maire de Montfermeil a rappelé, pour sa part, qu'il avait écrit près d'une vingtaine de lettres au gouvernement pour «*supprimer le ghetto des Bosquets*» : «*Aucune réponse ne m'est parvenue*, a-t-il ajouté. *Je trouve en Bernard Tapie quelqu'un qui affirme qu'il va résoudre le problème. Alors, je dis : on y va.*» Impressionnés par «*un mec à qui tout le monde voudrait ressembler*», les jeunes des Bosquets présents à cette rencontre ont dit aussi qu'ils acceptaient de «*jouer le jeu*».

M. Raymond Barre invité du « Grand Jury RTL-*le Monde* »

M. Raymond Barre, ancien premier ministre, sera l'invité de l'émission hebdomadaire «Le grand jury RTL-*le Monde*» dimanche 9 décembre de 18 h 30 à 19 h 30.

Le député apparenté UDC du Rhône répondra aux questions d'André Passeron et de Jean-Marie Colombani, du *Monde*, et de Paul-Jacques Truffaut et de Janine Perrimond, de RTL, le débat étant dirigé par Olivier Mazerolle.

A nos lecteurs

Des incidents survenus, jeudi 6 décembre, sur nos rotatives ainsi que sur le système de transmission entre l'atelier de la rue Falguière et notre imprimerie d'Ivry ont provoqué de graves retards dans l'impression du *Monde*. Nous prions nos abonnés et nos acheteurs de bien vouloir nous excuser pour les désagréments qu'ils auront pu subir de ce fait.

□ **Plus de 50 000 détenus dans les prisons françaises.** – Pour la première fois depuis deux ans et demi, la population pénale a dépassé le seuil des 50 000 personnes détenues dans les prisons, sans toutefois atteindre le record de 52 381 détenus de juillet 1988. Au 1er décembre, il y avait ainsi 50 210 détenus dans les prisons françaises (métropole et DOM confondus), contre 49 545 un mois plus tôt.

A Vina-del-Mar (Chili)

Le désaccord sur l'exploitation minière de l'Antarctique persiste

La onzième réunion spéciale du traité sur l'Antarctique s'est achevée le 6 décembre à Vina-del-Mar (Chili). Elle avait commencé le 19 novembre. Avant de se séparer, les représentants des Etats parties au traité ont adopté un projet de protocole prévoyant des mesures de protection de l'environnement du continent blanc et la création d'une agence permanente qui aura pour tâche d'étudier l'impact de la présence et des activités humaines sur le milieu antarctique. Mais ils n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur l'interdiction définitive de l'exploitation des ressources minérales, pas plus que sur le classement de tout l'Antarctique en parc naturel protégé comme le proposaient la France, l'Australie et l'Italie. Plusieurs pays, notamment les Etats-Unis et le Chili, souhaitent un régime plus souple. Quant à la Grande-Bretagne, elle ne veut pas priver les générations futures de toute possibilité d'exploiter commercialement les ressources minérales de l'Antarctique, étant entendu que cette exploitation ne pourrait commencer qu'une fois assurée la préservation de l'environnement. – *(AFP, UPI.)*

□ **Bernard Pivot honoré aux Etats-Unis.** – Bernard Pivot recevra, lundi 10 décembre à New-York le prix 1990 du «best talk show in the world» (meilleure émission mondiale de débats), pour la diffusion par câble aux Etats-Unis de son émission «Apostrophes», qui touche 40 000 foyers new-yorkais. C'est la première fois qu'une émission culturelle européenne est distinguée aux Etats-Unis. Le prix devrait être remis par Jane Fonda.

Les Grands prix de la Ville de Paris

Comme chaque année, la Ville de Paris a décerné neuf prix à des personnalités représentatives des arts, des lettres, des sciences et des techniques. L'attribution de ces prix résulte des délibérations de jurys indépendants.

• **Grand prix Gérard-Philipe (théâtre) : Maria de Medeiros.** – La comédienne est née à Lisbonne en 1965, et joue en français aussi bien qu'en portugais. Avec la même grâce, elle donne l'émotion de la jeune comédienne juive dans *Elvire-Jouvet* et le dynamisme de *Zazou* la comédie musicale de Jérôme-Savary, comme au cinéma l'ambiguïté d'Anaïs Nin dans le film de Philip Kaufman, *Henry et June*.

• **Grand prix des arts (gravure) : Roland Topor.** – Topor est né à Paris en 1938. Son rire «panique» et son imagerie féroce sont bien connus, à travers ses dessins et ses incursions dans le cinéma. Provocateurs, ses traits d'aiguilles, ses coups de couteaux et ses jeux d'intrigue s'accommodent particulièrement bien de la rude discipline qu'est la gravure.

• **Grand prix musical : Philippe Hersant.** – Ce très prolifique compositeur de quarante-deux ans, né à Rome, représente un mouvement qu'on pourrait désigner par «retour à la tonalité». Ses œuvres, qu'elles soient instrumentales ou chorales (*Missa Brevis, Dolce Stile nuovo, Austral/Boréal* pour 40 guitaristes et choristes amateurs) sont marquées par leur bonheur sonore, leur expressivité directe, leurs allusions sans complexe à la musique populaire.

• **Grand prix Sola Cabiati (roman historique) : Dominique Schneidre.** – Née en 1942, dans la célèbre famille des maîtres des forges, Dominique Schneidre a publié son premier roman, *Atteinte à la mémoire des morts*, en 1987, puis, l'année suivante, *les Chagrins d'éternité* et enfin, *la Capitane*, autour de la figure et de la vie imaginaire de Cervantès (lire *le Monde des livres du 7 décembre*). Ces trois romans ont été publiés au Seuil.

• **Grand prix du roman : Michel Mohrt.** – Breton, né à Morlaix en 1914, enseignant, notamment aux Etats-Unis, directeur du secteur anglo-saxon chez Gallimard, critique cinématographique, Michel Mohrt est entré à l'Académie française en 1985. Il est l'auteur de nombreux romans – *la Prison maritime, Deux Indiennes à Paris, la Maison du Père, le Télésiège...* – et d'essais – *l'Air du large, Montherlant homme libre, le Nouveau roman américain...* (tous chez Gallimard).

• **Grand prix de l'essai : Pierre Manent.** – Agrégé de philosophie, maître de conférence au Collège de France, Pierre Manent fut l'assistant de Raymond Aron. Il est rédacteur en chef de la revue *Commentaire* que fonda ce dernier. Historien et penseur du libéralisme, il est l'auteur notamment d'un livre sur Tocqueville (Julliard, 1982) et d'une *Histoire intellectuelle du libéralisme en dix leçons* (Calmann-Lévy, 1987)

• **Grand prix d'architecture : Christian de Portzamparc.** – Cet architecte de quarante-six ans, né à Casablanca, s'est fait connaître en réalisant à la fin des années 70 l'ensemble d'habitation de la rue des Haute-Formes qui a consacré la rupture avec l'urbanisme du temps des barres. La première tranche de sa Cité de la Musique, à La Villette, est inaugurée le 7 décembre par François Mitterrand.

• **Grand prix scientifique : Paul Tapponier.** – Physicien à l'Institut de physique du Globe de Paris, ce géologue de quarante-trois ans a bâti une théorie de la déformation continentale qui en fait, aujourd'hui, le premier spécialiste de la tectonique des plaques. Il a su rassembler autour de lui une solide équipe de jeunes chercheurs.

• **Grand prix de la technique : Etienne Leflaive.** – Cet ingénieur, né en 1935, est un pionnier de l'utilisation des textiles en génie civil, en particulier dans le domaine des remblais routiers. Il est l'auteur de nombreuses innovations techniques comme le Texsol qui permet le renforcement d'un milieu granulaire – le sable par exemple – par l'adjonction de fibres longues.

Rideau pour Columbia

Décidément, la NASA joue de malchance, car Astro-1 «*ne répond plus*». Comme à son habitude depuis plusieurs mois, ses responsables nous interprètent à chaque mission une pièce dont les trois actes sont immuables : premiers incidents en début de vol, puis amélioration des conditions de travail permettant des «*découvertes remarquables*» et fin de partie avec panne définitive des instruments composant la mission. A 450 millions de dollars le vol de navette, plus d'un membre du Congrès doit grincer des dents.

Ce qui arrive cette fois à la mission astronomique Astro-1 est d'autant plus regrettable que toute la communauté scientifique attendait beaucoup de ces expériences reportées plusieurs fois parce que la navette, clouée au sol presque un an durant par des fuites d'hydrogène, n'était pas disponible . Après avoir dû faire face en début de mission à des pannes de logiciels, l'équipage a dû, neuf heure après le lancement, mettre hors circuit une console d'ordinateur de fabrication française qui jouait les barbecues (ventilation défectueuse ?), puis, jeudi 6 décembre, faire de même en fin de soirée avec la seconde tout autant échauffée.

Résultat : le système de pointage des trois télescopes ultraviolet embarqués dans la soute de la navette est quasiment hors service. Seule solution désormais, transmettre les ordres de commande depuis le sol via les centres spatiaux américains Johnson et Marshall faute d'avoir pu remettre en route la première console. A charge ensuite pour l'équipage de Columbia d'affiner manuellement les instruments pour chaque observation d'objet. A ce rythme, nul doute que cet observatoire de 150 millions de dollars ne remplisse pas ses objectifs, même si le quatrième télescope, à rayons X celui-là, donne toute satisfaction